rare édition



publié à Nancy
chez J B H Leclerc



rare édition



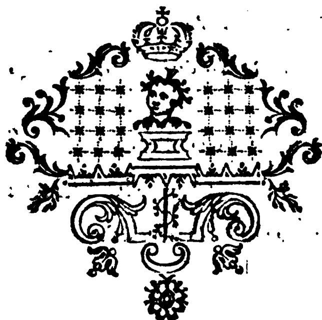
publié à Nancy
chez J. B. H. Leclerc



DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE,
PORTATIF.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée, & augmentée de divers Articles par l'Auteur.



A LONDRES.

M. DCC. LXV.

AVERTISSEMENT.

CEtte Edition eſt augmentée des Articles ſuivants :

Catéchiſme du Jardinier.
Enthouſiaſme.
Liberté de penſer.
Néceſſaire.
Perſécution.
Philoſophie.
Sens commun.
Tolérance. Seconde Section.

Outre pluſieurs changements & augmentations dans le corps de l'Ouvrage. Nous en remercions l'Auteur.

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

ABRAHAM, Page 1
Ame, 4
Amitié, 13
Amour, 14
Amour nommé Socratique, 16
Amour-propre, 19
Ange, 20
Anthropophages, 23
Apis, 26
Apocalypse, 27
Athée, Athéisme, 30
BAPTÊME, 40
Beau, Beauté, 42
Bêtes, 43
Bien, Souverain-Bien, 46
Bien, (Tout est) 48
Bornes de l'esprit humain, 55
CARACTERE, 56

TABLE.

Certain, Certitude, 58
Chaîne des événements, 60
Chaîne des êtres créés, 64
Ciel (le) des Anciens, 66
Circoncision, 71
Corps, 75
Chine, (de la) 78
Catéchisme Chinois, 82
Catéchisme du Japonois, 104
Catéchisme du Curé, 110
Catéchisme du Jardinier, 115
Christianisme. Recherches historiques sur le Christianisme, 118
Convulsions, 142
Critique, 144
DESTIN, 150
Dieu, 153
EGALITÉ, 157
Enfer, 160
Enthousiasme, 163
Etats, Gouvernements. Quel est le meilleur, 165
Ezéchiel. De quelques Passages singuliers de ce Prophete & de quelques usages anciens, 170

FABLES, 175
Fanatisme, 176
Fausseté des Vertus humaines, 178
Fin, Causes finales, 180
Folie, 182
Fraude, 185
GLOIRE, 190
Grace, 191
Guerre, 194
HISTOIRE des Rois Juifs, & Paralipomenes, 199
IDOLE, Idolâtre, Idolâtrie, 201
Jephté, ou des Sacrifices de sang humain, 217
Inondation, 218
Joseph, 220
LIBERTÉ de penser, 224
Liberté, (De la) 228
Loix, (Des) 231
Loix Civiles & Ecclésiastiques, 238
Luxe, 240
MATIERE, 243
Méchant, 246
Messie, 250

Métamorphose, Métempsycose, 261
Miracles, 262
Moïse, 269
NÉCESSAIRE, 275
PATRIE, 279
Persécution, 281
Philosophe, 283
Pierre, 288
Préjugés, 294
RELIGION, 298
Résurrection, 309
SALOMON, 313
Sens commun, 317
Sensation, 319
Songes, 321
Superstition, 324
TOLÉRANCE, 326
Tolérance, Section seconde, 329
Tyrannie, 334
VERTU, 335

Fin de la Table.

DIC-

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE *PORTATIF.*

ABRAHAM.

ABRAHAM est un de ces noms célebres dans l'Asie mineure, & dans l'Arabie, comme Thaut chez les Egyptiens, le premier Zoroastre dans la Perse, Hercule en Grece, Orphée dans la Thrace, Odin chez les Nations Septentrionales, & tant d'autres plus connus par leur célébrité, que par une Histoire bien avérée. Je ne parle ici que de l'Histoire profane ; car pour celle des Juifs, nos Maîtres & nos ennemis, que nous croyons & que nous détestons, comme l'Histoire de ce Peuple a été visiblement écrite par le Saint-Esprit lui-même, nous avons pour elle les sentiments que nous devons avoir. Nous ne nous adressons ici qu'aux Arabes : ils se vantent de descendre d'Abraham par Ismaël ; ils croient que ce Patriarche bâtit la Mecque, & qu'il mourut dans cette Ville. Le fait est que la Race d'Ismaël a été infiniment plus favorisée de Dieu que la Race de Jacob. L'une & l'au-

tre Race a produit à la vérité des voleurs; mais les voleurs Arabes ont été prodigieusement supérieurs aux voleurs Juifs. Les descendants de Jacob ne conquirent qu'un très-petit Pays qu'ils ont perdu; & les descendants d'Ismaël ont conquis une partie de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique, ont établi un Empire plus vaste que celui des Romains, & ont chassé les Juifs de leurs cavernes, qu'ils appellaient la Terre de Promission.

A ne juger des choses que par les exemples de nos Histoires modernes, il serait assez difficile qu'Abraham eût été le Pere de deux Nations si différentes; on nous dit qu'il était né en Caldée, & qu'il était fils d'un pauvre Potier, qui gagnait sa vie à faire des petites Idoles de terre. Il n'est guères vraisemblable que le fils de ce Potier soit allé fonder la Mecque à quatre cents lieues de là, sous le Tropique, en passant par des déserts impraticables. S'il fut un Conquérant, il s'adressa sans doute au beau Pays de l'Assyrie; & s'il ne fut qu'un pauvre homme, comme on nous le dépeint, il n'a pas fondé des Royaumes hors de chez lui.

La Genese rapporte qu'il avait soixante & quinze ans lorsqu'il sortit du Pays d'Aran, après la mort de son pere Tharé, le Potier. Mais la même Genese dit aussi que Tharé ayant engendré Abraham à soixante & dix ans, ce Tharé vécut jusqu'à deux cents cinq ans, & qu'Abraham ne partit d'Aran qu'après la mort de son pere. A ce compte il est clair par la Genese même qu'Abraham était âgé de cent trente-cinq ans quand il quitta la Mésopotamie. Il alla d'un Pays, qu'on nomme idolâtre, dans un autre Pays idolâtre, nommé Sichem, en Palestine. Pourquoi y alla-t-il? Pourquoi quitta-t-il les bords fertiles de l'Euphrate pour une Contrée aussi éloignée, aussi stérile & pierreuse que celle de Sichem? La Langue Caldéenne de-

vait être fort différente de celle de Sichem, ce n'était point un lieu de commerce; Sichem est éloigné de la Caldée de plus de cent lieues; il faut passer des déserts pour y arriver : mais Dieu voulait qu'il fît ce voyage; il voulait lui montrer la Terre que devaient occuper ses descendants plusieurs siecles après lui. L'esprit humain comprend avec peine les raisons d'un tel voyage.

A peine est-il arrivé dans le petit Pays montagneux de Sichem, que la famine l'en fait sortir. Il va en Egypte avec sa femme, chercher de quoi vivre. Il y a deux cents lieues de Sichem à Memphis; est-il naturel qu'on aille demander du bled si loin, & dans un Pays dont on n'entend point la Langue? voilà d'étranges voyages entrepris à l'âge de près de cent quarante années.

Il amene à Memphis sa femme Sara, qui était extrêmement jeune, & presque enfant en comparaison de lui; car elle n'avait que soixante & cinq ans. Comme elle était très-belle, il résolut de tirer parti de sa beauté; feignez que vous êtes ma sœur, lui dit-il, afin qu'on me fasse du bien à cause de vous. Il devait bien plutôt lui dire : Feignez que vous êtes ma fille. Le Roi devint amoureux de la jeune Sara, & donna au prétendu frere *beaucoup de brebis, de bœufs, d'ânes, d'ânesses, de chameaux, de serviteurs, de servantes* : ce qui prouve que l'Egypte dès lors était un Royaume très-puissant & très-policé, par conséquent très-ancien, & qu'on récompensait magnifiquement les freres qui venaient offrir leurs sœurs aux Rois de Memphis.

La jeune Sara avait quatre-vingt dix ans quand Dieu lui promit qu'Abraham, qui en avait alors cent soixante, lui ferait un enfant dans l'année.

Abraham, qui aimait à voyager, alla dans le désert horrible de Cadés avec sa femme grosse, toujours jeune & toujours jolie. Un Roi de ce désert ne manqua pas

d'être amoureux de Sara, comme le Roi d'Egypte l'avait été. Le Pere des Croyants fit le même menſonge qu'en Egypte : il donna ſa femme pour ſa ſœur, & eut encore de cette affaire des brebis, des bœufs, des ſerviteurs & des ſervantes. On peut dire que cet Abraham devint fort riche du chef de ſa femme. Les Commentateurs ont fait un nombre prodigieux de volumes pour juſtifier la conduite d'Abraham, & pour concilier la chronologie. Il faut donc renvoyer le Lecteur à ces Commentaires. Ils ſont tous compoſés par des eſprits fins & délicats, excellents Métaphyſiciens, gens ſans préjugé, & point du tout pédants.

Au reſte, ce nom Bram, Abram, était fameux dans l'Inde & dans la Perſe : pluſieurs Doctes prétendent même que c'était le même Légiſlateur que les Grecs appellerent Zoroaſtre. D'autres diſent que c'était le Brama des Indiens : ce qui n'eſt pas démontré.

AME.

CE ſerait une belle choſe de voir ſon ame. *Connais-toi toi-même*, eſt un excellent précepte; mais il n'appartient qu'à Dieu de le mettre en pratique : quel autre que lui peut connaître ſon eſſence?

Nous appellons Ame ce qui anime. Nous n'en ſavons guères davantage, grace aux bornes de notre intelligence. Les trois quarts du Genre-humain ne vont pas plus loin, & ne s'embarraſſent pas de l'être penſant; l'autre quart cherche : perſonne n'a trouvé, ni ne trouvera.

Pauvre Pédant, tu vois une plante qui végete, & tu dis : *Végétation*, ou même, ame *végétative*. Tu remarques que les corps ont & donnent du mouvement, & tu dis : *Force*.

Tu vois ton chien de chasse apprendre sous toi son métier, & tu cries : *Instinct*, *ame sensitive*. Tu as des idées combinées, & tu dis : *Esprit*.

Mais de grace, qu'entends-tu par ces mots : Cette fleur végete ? Mais y a-t-il un être réel qui s'appelle *végétation ?* Ce corps en pousse un autre; mais possede-t-il en soi un être distinct qui s'appelle *force ?* Ce chien te rapporte une perdrix; mais y a-t-il un être qui s'appelle *instinct ?* Ne rirais-tu pas d'un raisonneur, (eût-il été Précepteur d'Alexandre) qui te dirait : Tous les animaux vivent, donc il y a dans eux un être, une forme substantielle qui est la vie ?

Si une tulipe pouvait parler, & qu'elle te dît : Ma végétation & moi, nous sommes deux êtres joints évidemment ensemble; ne te moquerais-tu pas de la tulipe?

Voyons d'abord ce que tu sais, & de quoi tu es certain; que tu marches avec tes pieds, que tu digeres par ton estomac, que tu sens par tout ton corps, & que tu penses par ta tête. Voyons si ta seule raison a pu te donner assez de lumieres, pour conclure sans un secours surnaturel que tu as une ame?

Les premiers Philosophes, soit Caldéens, soit Egyptiens, dirent : Il faut qu'il y ait en nous quelque chose qui produise nos pensées; ce quelque chose doit être très-subtil, c'est un souffle, c'est du feu, c'est de l'éther, c'est une quintessence, c'est un simulacre léger, c'est une entélechie, c'est une ombre, c'est une harmonie. Enfin, selon le divin Platon, c'est un composé du *même* & de *l'autre ;* ce sont des atomes qui pensent en nous, a dit Epicure après Démocrite. Mais, mon Ami, comment un atome pense-t-il ? avoue que tu n'en sais rien.

L'opinion à laquelle on doit s'attacher sans doute, c'est que l'ame est un être immatériel. Mais certainement,

vous ne concevez pas ce que c'eſt que cet être immatériel? Non, répondent les Savants; mais nous ſavons que ſa nature eſt de penſer. Et d'où le ſavez-vous? Nous le ſavons, parce qu'il penſe. O Savants! j'ai bien peur que vous ne ſoyez auſſi ignorants qu'Epicure; la nature d'une pierre eſt de tomber, parce qu'elle tombe; mais je vous demande, qui la fait tomber?

Nous ſavons, pourſuivent-ils, qu'une pierre n'a point d'ame; d'accord, je le crois comme vous. Nous ſavons qu'une négation & une affirmation ne ſont point diviſibles, ne ſont point des parties de la matiere; je ſuis de votre avis. Mais la matiere, à nous d'ailleurs inconnue, poſſede des qualités qui ne ſont pas matérielles, qui ne ſont pas diviſibles; elle a la gravitation vers un centre que Dieu lui a donnée. Or cette gravitation n'a point de parties, n'eſt point diviſible. La force motrice des corps n'eſt pas un être compoſé de parties. La végétation des corps organiſés, leur vie, leur inſtinct, ne ſont pas non plus des êtres à part, des êtres diviſibles; vous ne pouvez pas plus couper en deux la végétation d'une roſe, la vie d'un cheval, l'inſtinct d'un chien, que vous ne pourrez couper en deux une ſenſation, une négation, une affirmation. Votre bel argument, tiré de l'indiviſibilité de la penſée, ne prouve donc rien du tout.

Qu'appellez-vous donc votre ame? quelle idée en avez-vous? Vous ne pouvez par vous-même, ſans révélation, admettre autre choſe en vous, qu'un pouvoir à vous inconnu, de ſentir, de penſer.

A préſent, dites-moi de bonne foi : Ce pouvoir de ſentir & de penſer, eſt-il le même que celui qui vous fait digérer & marcher? Vous m'avouez que non : car votre entendement aurait beau dire à votre eſtomac, *digere;* il n'en fera rien, s'il eſt malade: en vain votre être immaté-

riel ordonnerait à vos pieds de marcher; ils resteront-là, s'ils ont la goutte.

Les Grecs ont bien senti que la pensée n'avait souvent rien à faire avec le jeu de nos organes; ils ont admis pour ces organes une ame animale, & pour les pensées une ame plus fine, plus subtile, un *nous*.

Mais voilà cette ame de la pensée, qui en mille occasions a l'intendance sur l'ame animale. L'ame pensante commande à ses mains de prendre, & elles prennent. Elle ne dit point à son cœur de battre, à son sang de couler, à son chyle de se former, tout cela se fait sans elle: voilà deux ames bien embarrassées, & bien peu maîtresses à la maison.

Or cette premiere ame animale n'existe certainement point, elle n'est autre chose que le mouvement de vos organes. Prends garde, ô homme! que tu n'as pas plus de preuve par ta faible raison que l'autre ame existe. Tu ne peux le savoir que par la foi. Tu es né, tu vis, tu agis, tu penses, tu veilles, tu dors, sans savoir comment. Dieu t'a donné la faculté de penser comme il t'a donné tout le reste; & s'il n'était pas venu t'apprendre, dans les temps marqués par sa providence, que tu as une ame immatérielle & immortelle, tu n'en aurais aucune preuve.

Voyons les beaux systêmes que ta philosophie a fabriqués sur ces ames.

L'un dit que l'ame de l'homme est partie de la substance de Dieu même; l'autre, qu'elle est partie du grand tout; un troisieme, qu'elle est créée de toute éternité; un quatrieme, qu'elle est faite & non créée; d'autres assurent que Dieu les forme à mesure qu'on en a besoin, & qu'elles arrivent à l'instant de la copulation. Elles se logent dans les animalcules séminaux, crie celui-ci: non, dit celui-là, elles vont habiter dans les trompes de Faloppe. Vous avez tous

tort, dit un ſurvenant; l'ame attend ſix ſemaines que le fœtus ſoit formé, & alors elle prend poſſeſſion de la glande pinéale; mais ſi elle trouve un faux germe, elle s'en retourne, en attendant une meilleure occaſion. La derniere opinion eſt que ſa demeure eſt dans le corps calleux; c'eſt le poſte que lui aſſigne la Peironie: il fallait être premier Chirurgien du Roi de France pour diſpoſer ainſi du logement de l'ame. Cependant ſon corps calleux n'a pas fait la même fortune que ce Chirurgien avait faite.

St. Thomas, dans ſa Queſtion 75e. & ſuivantes, dit que l'ame eſt une forme *ſubſiſtante*, *per ſe*, qu'elle eſt toute en tout, que ſon eſſence differe de ſa puiſſance; qu'il y a trois ames *végétatives;* ſavoir, *la nutritive*, *l'augmentative*, *la générative;* que la mémoire des choſes ſpirituelles eſt ſpirituelle, & la mémoire des corporelles eſt corporelle; que l'ame raiſonnable eſt une forme *immatérielle quant aux opérations*, & *matérielle quant à l'être.* St. Thomas a écrit deux mille pages de cette force & de cette clarté; auſſi eſt-il l'Ange de l'Ecole.

On n'a pas fait moins de ſyſtêmes ſur la maniere dont cette ame ſentira quand elle aura quitté ſon corps avec lequel elle ſentait, comment elle entendra ſans oreilles, flairera ſans nez, & touchera ſans mains; quel corps enſuite elle reprendra, ſi c'eſt celui qu'elle avait à deux ans, ou à quatre-vingt; comment le *moi*, l'identité de la même perſonne ſubſiſtera; comment l'ame d'un homme devenu imbécille à l'âge de quinze ans, & mort imbécille à l'âge de ſoixante & dix, reprendra le fil des idées qu'elle avait dans ſon âge de puberté; par quel tour d'adreſſe une ame dont la jambe aura été coupée en Europe, & qui aura perdu un bras en Amérique, retrouvera cette jambe & ce bras, leſquels, ayant été transformés en légumes, auront paſſé dans le ſang de quelqu'autre animal. On ne finirait

point si on voulait rendre compte de toutes les extravagances que cette pauvre ame humaine a imaginées sur elle-même.

Ce qui est très-singulier, c'est que dans les Loix du Peuple de Dieu, il n'est pas dit un mot de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame, rien dans le Décalogue, rien dans le Lévitique, ni dans le Deutéronome.

Il est très-certain, il est indubitable, que Moïse, en aucun endroit, ne propose aux Juifs des récompenses & des peines dans une autre vie, qu'il ne leur parle jamais de l'immortalité de leurs ames, qu'il ne leur fait point espérer le Ciel, qu'il ne les menace point des enfers; tout est temporel.

Il leur dit avant de mourir, dans son Deutéronome:
„ Si après avoir eu des enfants & des petits enfants, vous
„ prévariquez, vous serez exterminés du Pays & réduits à
„ un petit nombre dans les Nations.

„ Je suis un Dieu jaloux, qui punis l'iniquité des peres
„ jusqu'à la troisieme & quatrieme génération.

„ Honorez pere & mere, afin que vous viviez long-
„ temps.

„ Vous aurez de quoi manger sans en manquer jamais.

„ Si vous suivez des Dieux étrangers, vous serez détruits.

„ Si vous obéissez, vous aurez de la pluie au Printemps
„ & en Automne, du froment, de l'huile, du vin, du
„ foin pour vos bêtes, afin que vous mangiez, & que
„ vous soyez saouls.

„ Mettez ces paroles dans vos cœurs, dans vos mains,
„ entre vos yeux, écrivez-les sur vos portes, afin que vos
„ jours se multiplient.

„ Faites ce que je vous ordonne, sans y rien ajouter,
„ ni retrancher.

„ S'il s'éleve un Prophete qui prédise des choses pro-

„ digieuſes, ſi ſa prédiction eſt véritable; & ſi ce qu'il a „ dit arrive; & s'il vous dit : Allons, ſuivons des Dieux „ étrangers.... tuez-le auſſi-tôt, & que tout le Peuple „ frappe après vous.

„ Lorſque le Seigneur vous aura livré les Nations, „ égorgez tout ſans épargner un ſeul homme, & n'ayez „ aucune pitié de perſonne.

„ Ne mangez point des oiſeaux impurs, comme l'ai- „ gle, le griffon, l'ixion, &c.

„ Ne mangez point des animaux qui ruminent, & „ dont l'ongle n'eſt point fendu; comme chameau, lie- „ vre, porc-épic, &c.

„ En obſervant toutes les ordonnances, vous ſerez bé- „ nis dans la Ville & dans les champs; les fruits de vo- „ tre ventre, de votre terre, de vos beſtiaux ſeront bénis...

„ Si vous ne gardez pas toutes les ordonnaces & tou- „ tes les cérémonies, vous ſerez maudits dans la Ville & „ dans les champs.... vous éprouverez la famine, la pau- „ vreté; vous mourrez de miſere, de froid, de pauvreté, „ de fievre; vous aurez la rogne, la galle, la fiſtule.... „ vous aurez des ulceres dans les genoux, & dans les „ gras des jambes.

„ L'Etranger vous prêtera à uſure, & vous ne lui prê- „ terez point à uſure... parce que vous n'aurez pas ſervi „ le Seigneur.

„ Et vous mangerez le fruit de votre ventre, & la chair „ de vos fils & de vos filles, &c.

Il eſt évident que dans toutes ces promeſſes & dans toutes ces menaces il n'y a rien que de temporel, & qu'on ne trouve pas un mot ſur l'immortalité de l'ame & ſur la vie future.

Pluſieurs Commentateurs illuſtres ont cru que Moïſe était parfaitement inſtruit de ces deux grands dogmes, &

ils le prouvent par les paroles de Jacob, qui, croyant que fon fils avait été dévoré par les bêtes, difait dans fa douleur : *Je descendrai avec mon fils dans la fosse, in infernum, dans l'enfer*, c'eft-à-dire, je mourrai, puifque mon fils eft mort.

Ils le prouvent encore par des paffages d'Ifaïe & d'Ezéchiel; mais les Hébreux auxquels parlait Moïfe, ne pouvaient avoir lu ni Ezéchiel, ni Ifaïe, qui ne vinrent que plufieurs fiecles après.

Il eft très-inutile de difputer fur les fentiments fecrets de Moïfe. Le fait eft que, dans les Loix publiques, il n'a jamais parlé d'une vie à venir, qu'il borne tous les châtiments & toutes les récompenfes au temps préfent. S'il connaiffait la vie future, pourquoi n'a-t-il pas expreffément étalé ce grand dogme? & s'il ne l'a pas connu, quel était l'objet de fa miffion? C'eft une queftion que font plufieurs grands Perfonnages; ils répondent que le Maître de Moïfe & de tous les hommes fe réfervait le droit d'expliquer dans fon temps aux Juifs une doctrine qu'ils n'étaient pas en état d'entendre lorfqu'ils étaient dans le défert.

Si Moïfe avait annoncé le dogme de l'immortalité de l'ame, une grande Ecole des Juifs ne l'aurait pas toujours combattue. Cette grande Ecole des Saducéens n'aurait pas été autorifée dans l'Etat. Les Saducéens n'auraient pas occupé les premieres Charges, on n'aurait pas tiré de grands Pontifes de leur Corps.

Il paraît que ce ne fut qu'après la fondation d'Alexandrie, que les Juifs fe partagerent en trois Sectes; les Pharifiens, les Saducéens & les Efféniens. L'Hiftorien Jofephe, qui était Pharifien, nous apprend, au Livre treize de fes Antiquités, que les Pharifiens croyaient la métempfycofe. Les Saducéens croyaient que l'ame périffait avec le

corps. Les Esseniens, dit encore Josephe, tenaient les ames immortelles; les ames, selon eux, descendaient en forme aérienne dans les corps, de la plus haute région de l'air; elles y sont reportées par un attrait violent; & après la mort, celles qui ont appartenu à des gens de bien, demeurent au-delà de l'Océan, dans un Pays où il n'y a ni chaud ni froid, ni vent ni pluie. Les ames des méchants vont dans un climat tout contraire. Telle était la Théologie des Juifs.

Celui qui seul devait instruire tous les hommes, vint condamner ces trois Sectes; mais sans lui, nous n'aurions jamais pu rien connaître de notre ame, puisque les Philosophes n'en ont jamais eu aucune idée déterminée; & que Moïse, seul vrai Législateur du monde avant le nôtre, Moïse qui parlait à Dieu face à face, a laissé les hommes dans une ignorance profonde sur ce grand article. Ce n'est donc que depuis dix-sept cents ans qu'on est certain de l'existence de l'ame, & de son immortalité.

Cicéron n'avait que des doutes; son petit-fils & sa petite-fille purent apprendre la vérité des premiers Galiléens qui vinrent à Rome.

Mais avant ce temps-là, & depuis dans tout le reste de la terre où les Apôtres ne pénétrerent pas, chacun devait dire à son ame : Qui es-tu? d'où viens-tu? que fais-tu? où vas-tu? Tu es je ne sais quoi, pensant & sentant; & quand tu sentirais & penserais cent mille millions d'années, tu n'en sauras jamais davantage par tes propres lumieres, sans le secours d'un Dieu.

O homme! ce Dieu t'a donné l'entendement pour te bien conduire, & non pour pénétrer dans l'essence des choses qu'il a créées.

AMITIÉ.

C'Eſt un contrat tacite entre deux perſonnes ſenſibles & vertueuſes. Je dis *ſenſibles;* car un Moine, un Solitaire, peut n'être point méchant, & vivre ſans connaître l'amitié. Je dis *vertueuſes;* car les méchants n'ont que des complices; les voluptueux ont des compagnons de débauches; les intéreſſés ont des aſſociés; les politiques aſſemblent des factieux; le commun des hommes oiſifs a des liaiſons; les Princes ont des Courtiſans: les hommes vertueux ont ſeuls des amis. Cétégus était le complice de Catilina, & Mécene le Courtiſan d'Octave; mais Cicéron était l'ami d'Atticus.

Que porte ce contrat entre deux ames tendres & honnêtes? Les obligations en ſont plus fortes & plus faibles, ſelon leur degré de ſenſibilité, & le nombre des ſervices rendus, &c.

L'enthouſiaſme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs & chez les Arabes, que chez nous. Les contes que ces Peuples ont imaginés ſur l'amitié, ſont admirables; nous n'en avons point de pareils, nous ſommes un peu ſecs en tout.

L'amitié était un point de Religion & de Légiſlation chez les Grecs. Les Thébains avaient le Régiment des Amants. Beau Régiment! Quelques-uns l'ont pris pour un Régiment de Sodomites; ils ſe trompent, c'eſt prendre l'acceſſoire pour le principal. L'amitié, chez les Grecs, était preſcrite par la Loi & la Religion. La Pédéraſtie était malheureuſement tolérée par les mœurs; il ne faut pas imputer à la Loi des abus honteux. Nous en parlerons encore.

AMOUR.

Amor omnibus idem. Il faut ici recourir au Physique, c'est l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée. Veux-tu avoir une idée de l'Amour ? Vois les moineaux de ton jardin, vois tes pigeons, contemple le taureau qu'on amene à ta genisse, regarde ce fier cheval que deux de ses Valets conduisent à la cavale paisible, qui l'attend & qui détourne sa queue pour le recevoir; vois comme ses yeux étincelent, entends ses hennissements, contemple ces sauts, ces courbettes, ces oreilles dressées, cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulsions, ces narines qui s'enflent, ce souffle enflammé qui en sort, ces crins qui se relevent & qui flottent, ce mouvement impétueux dont il s'élance sur l'objet que la nature lui a destiné ; mais ne sois point jaloux, & songe aux avantages de l'espece humaine; ils compensent en amour tous ceux que la nature a donnés aux animaux, force, beauté, légéreté, rapidité.

Il y a même des animaux qui ne connaissent point la jouissance. Les poissons écaillés sont privés de cette douceur ; la femelle jette sur la vase des millions d'œufs ; le mâle qui les rencontre, passe sur eux & les féconde par sa semence, sans se mettre en peine à quelle femelle ils appartiennent.

La plupart des animaux qui s'accouplent, ne goûtent de plaisir que par un seul sens ; & dès que cet appétit est satisfait, tout est éteint. Aucun animal, hors toi, ne connaît les embrassements; tout ton corps est sensible; tes levres sur-tout jouissent d'une volupté que rien ne lasse, & ce plaisir n'appartient qu'à ton espece; enfin, tu peux dans

tous les temps te livrer à l'amour, & les animaux n'ont qu'un temps marqué. Si tu réfléchis ſur ces prééminences, tu diras avec le Comte de Rocheſter : L'amour, dans un Pays d'Athées, ferait adorer la Divinité.

Comme les hommes ont reçu le don de perfectionner tout ce que la nature leur accorde, ils ont perfectionné l'amour. La propreté, le ſoin de ſoi-même, en rendant la peau plus délicate, augmente le plaiſir du tact ; & l'attention ſur ſa ſanté rend les organes de la volupté plus ſenſibles.

Tous les autres ſentiments entrent enſuite dans celui de l'amour, comme des métaux qui s'amalgament avec l'or : l'amitié, l'eſtime, viennent au ſecours ; les talents du corps & de l'eſprit ſont encore de nouvelles chaînes.

Nam facit ipſa ſuis interdum fœmina factis,
Morigeriſque modis & mundo corpori, cultu,
Ut facilè inſueſcat ſecum vir degere vitam.

Lucrece, Liv. V.

L'amour-propre ſur-tout reſſerre tous ces liens. On s'applaudit de ſon choix, & les illuſions en foule ſont les ornements de cet ouvrage dont la nature a poſé les fondements.

Voilà ce que tu as au-deſſus des animaux ; mais ſi tu goûtes tant de plaiſirs qu'ils ignorent, que de chagrins auſſi, dont les bêtes n'ont point d'idée ! Ce qu'il y a d'affreux pour toi, c'eſt que la nature a empoiſonné dans les trois quarts de la terre les plaiſirs de l'amour, & les ſources de la vie, par une maladie épouvantable, à laquelle l'homme ſeul eſt ſujet, & qui n'infecte que chez lui les organes de la génération !

Il n'en eſt point de cette peſte, comme de tant d'autres maladies qui ſont la ſuite de nos excès. Ce n'eſt point la débauche qui l'a introduite dans le monde. Les Phriné,

les Laïs, les Flora, les Messalines, n'en furent point attaquées; elle est née dans des Isles où les hommes vivaient dans l'innocence, & de là elle s'est répandue dans l'ancien monde.

Si jamais on a pu accuser la nature de mépriser son ouvrage, de contredire son plan, d'agir contre ses vues, c'est dans cette occasion. Est-ce là le meilleur des mondes possibles? Eh quoi, si César, Antoine, Octave, n'ont point eu cette maladie, n'était-il pas possible qu'elle ne fît point mourir François I? Non, dit-on, les choses étaient ainsi ordonnées pour le mieux; je le veux croire, mais cela est triste pour ceux à qui Rabelais à dédié son Livre.

AMOUR
NOMMÉ SOCRATIQUE.

COmment s'est-il pu faire qu'un vice, destructeur du Genre-humain s'il était général, qu'un attentat infame contre la nature, soit pourtant si naturel? Il paraît être le dernier degré de la corruption réfléchie, & cependant il est le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas eu encore le temps d'être corrompus. Il est entré dans des cœurs tout neufs, qui n'ont connu encore ni l'ambition, ni la fraude, ni la soif des richesses; c'est la jeunesse aveugle, qui, par un instinct mal démêlé, se précipite dans ce désordre au sortir de l'enfance.

Le penchant des deux sexes l'un pour l'autre se déclare de bonne heure; mais quoi qu'on ait dit des Africaines & des femmes de l'Asie méridionale, ce penchant est généralement beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme; c'est une loi que la nature a établie pour

tous

tous les animaux. C'eſt toujours le mâle qui attaque la femelle.

Les jeunes mâles de notre eſpece, élevés enſemble, ſentant cette force que la nature commence à déployer en eux, & ne trouvant point l'objet naturel de leur inſtinct, ſe rejettent ſur ce qui lui reſſemble. Souvent un jeune garçon, par la fraîcheur de ſon teint, par l'éclat de ſes couleurs, & par la douceur de ſes yeux, reſſemble pendant deux ou trois ans à une belle fille; ſi on l'aime, c'eſt parce que la nature ſe méprend; on rend hommage au ſexe, en s'attachant à ce qui en a les beautés; & quand l'âge a fait évanouir cette reſſemblance, la mépriſe ceſſe.

Citràque Juventam
Ætatis breve ver & primos carpere flores.

On ſait aſſez que cette mépriſe de la nature eſt beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces du Septentrion, parce que le ſang y eſt plus allumé, & l'occaſion plus fréquente; auſſi, ce qui ne paraît qu'une faibleſſe dans le jeune Alcibiade, eſt une abomination dégoûtante dans un Matelot Hollandois, & dans un Vivandier Moſcovite.

Je ne peux ſouffrir qu'on prétende que les Grecs ont autoriſé cette licence. On cite le Légiſlateur Solon, parce qu'il a dit en deux mauvais vers,

Tu chériras un beau garçon
Tant qu'il n'aura barbe au menton.

Mais en bonne foi, Solon était-il Légiſlateur quand il fit ces deux vers ridicules? Il était jeune alors; & quand le débauché fut devenu ſage, il ne mit point une telle infamie parmi les Loix de ſa République : c'eſt comme ſi on accuſait Théodore de Beze d'avoir prêché la Pédé-

rastie dans son Eglise, parce que dans sa jeunesse il fit des vers pour le jeune Candide, & qu'il dit:

Amplector hunc & illam.

On abuse du texte de Plutarque, qui, dans ses bavarderies, au Dialogue de l'Amour, fait dire à un Interlocuteur que les femmes ne sont pas dignes du véritable amour; mais un autre Interlocuteur soutient le parti des femmes comme il le doit.

Il est certain, autant que la science de l'Antiquité peut l'être, que l'Amour Socratique n'était point un amour infame. C'est ce nom d'amour qui a trompé. Ce qu'on appellait les Amants d'un jeune homme, étaient précisément ce que sont parmi nous les Menins de nos Princes; ce qu'étaient les enfants d'honneur, des jeunes gens attachés à l'éducation d'un enfant distingué, partageant les mêmes études, les mêmes travaux militaires; institution guerriere & sainte dont on abusa, comme des fêtes nocturnes, & des Orgies.

La troupe des Amants institués par Laïus était une troupe invincible de jeunes guerriers, engagés par serment à donner leur vie les uns pour les autres; & c'est ce que la discipline antique a jamais eu de plus beau.

Sextus Empiricus, & d'autres, ont beau dire que la Pédérastie était recommandée par les Loix de la Perse: qu'ils citent le Texte de la Loi, qu'ils montrent le Code des Persans; & s'ils le montrent, je ne le croirai pas encore; je dirai que la chose n'est pas vraie, par la raison qu'elle est impossible: non, il n'est pas dans la nature humaine de faire une Loi qui contredit, & qui outrage la nature, une Loi qui anéantirait le Genre-humain si elle était observée à la lettre. Que de gens ont pris des usages honteux & tolérés dans un Pays, pour les Loix du

Pays! Sextus Empiricus, qui doutait de tout, devait bien douter de cette Jurisprudence. S'il vivait de nos jours, & qu'il vît deux ou trois jeunes Jésuites abuser de quelques Ecoliers, aurait-il droit de dire que ce jeu leur est permis par les Constitutions d'Ignace de Loyola?

L'amour des garçons était si commun à Rome, qu'on ne s'avisait pas de punir cette fadaise dans laquelle tout le monde donnait tête baissée. Octave Auguste, ce meurtrier débauché & poltron, qui osa exiler Ovide, trouva très-bon que Virgile chantât Alexis, & qu'Horace fît de petites Odes pour Ligurinus; mais l'ancienne Loi Scantinia, qui défend la Pédérastie, subsista toujours. L'Empereur Philippe la remit en vigueur, & chassa de Rome les petits garçons qui faisoient le métier. Enfin je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune Nation policée qui ait fait des Loix contre les mœurs.

AMOUR-PROPRE.

UN gueux des environs de Madrid demandoit noblement l'aumône. Un passant lui dit: N'êtes-vous pas honteux de faire ce métier infame, quand vous pouvez travailler? Monsieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent & non pas des conseils; puis il lui tourna le dos en conservant toute la dignité Castillane. C'était un fier gueux que ce Seigneur, sa vanité était blessée pour peu de chose. Il demandait l'aumône par amour de soi-même, & ne souffrait pas la réprimande par un autre amour de soi-même.

Un Missionnaire voyageant dans l'Inde, rencontra un Faquir chargé de chaînes, nud comme un singe, couché sur le ventre, & se faisant fouetter pour les péchés de ses

Compatriotes les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du Pays. Quel renoncement à ſoi-même! diſait un des ſpectateurs. Renoncement à moi-même, reprit le Faquir! apprenez que je ne me fais feſſer dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous ſerez chevaux & moi Cavalier?

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes eſt la baſe de tous nos ſentiments & de toutes nos actions, ont donc eu grande raiſon dans l'Inde, en Eſpagne, & dans toute la terre habitable; & comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un viſage, il n'eſt pas beſoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Cet amour-propre eſt l'inſtrument de notre conſervation, il reſſemble à l'inſtrument de la perpétuité de l'eſpece; il eſt néceſſaire, il nous eſt cher, il nous fait plaiſir, & il faut le cacher.

ANGE.

ANge, en Grec, *Envoyé;* on n'en ſera guères plus inſtruit quand on ſaura que les Perſes avoient des Peris, les Hébreux des Malakim, les Grecs leurs Demonoï.

Mais ce qui nous inſtruira peut-être davantage, ce ſera qu'une des premieres idées des hommes a toujours été de placer des êtres intermédiaires entre la Divinité & nous; ce ſont ces Démons, ces Génies que l'Antiquité inventa: l'homme fit toujours les Dieux à ſon image. On voyait les Princes ſignifier leurs ordres par des Meſſagers, donc la Divinité envoie auſſi ſes Couriers; Mercure, Iris, étaient des Couriers, des Meſſagers.

Les Hébreux, ce ſeul Peuple conduit par la Divinité même, ne donnerent point d'abord de noms aux Anges que Dieu daignait enfin leur envoyer; ils emprunterent

les noms que leur donnaient les Caldéens, quand la Nation Juive fut captive dans la Babylonie; Michel & Gabriël, sont nommés pour la premiere fois par Daniel, esclave chez ces Peuples. Le Juif Tobie, qui vivait à Ninive, connut l'Ange Raphaël qui voyagea avec son fils pour l'aider à retirer de l'argent que lui devait le Juif Gabel.

Dans les Loix des Juifs, c'est-à-dire, dans le Lévitique & le Deutéronome, il n'est pas fait la moindre mention de l'existence des Anges, à plus forte raison de leur culte; aussi, les Saducéens ne croyaient-ils point aux Anges.

Mais dans les Histoires des Juifs, il en est beaucoup parlé. Ces Anges étaient corporels; ils avaient des ailes au dos, comme les Gentils feignirent que Mercure en avait aux talons; quelquefois ils cachaient leurs ailes sous leurs vêtements. Comment n'auraient-ils pas eu de corps, puisqu'ils buvaient & mangeaient, & que les habitants de Sodome voulurent commettre le péché de la Pédérastie avec les Anges qui allerent chez Loth?

L'ancienne Tradition Juive, selon Ben-Maimon, admet dix degrés, dix ordres d'Anges. 1. Les Chaios Acodesh, purs, saints. 2. Les Ofamins, rapides. 3. Les Oralim, les forts. 4. Les Chasmalim, les flammes. 5. Les Séraphim, étincelles. 6. Les Malachim, Anges, Messagers, Députés. 7. Les Eloim, les Dieux ou Juges. 8. Les Ben-Eloim, enfants des Dieux. 9. Chérubim, Images. 10. Ychim, les animés.

L'Histoire de la chûte des Anges ne se trouve point dans les Livres de Moïse; le premier témoignage qu'on en rapporte est celui du Prophete Isaïe, qui, apostrophant le Roi de Babylone, s'écrie: Qu'est devenu l'exacteur des tributs! les sapins & les cedres se réjouissent de sa chûte; comment es-tu tombée du Ciel, ô Hélel, étoile du matin? On a traduit cet *Helel* par le mot Latin *Lucifer*; &

enſuite, par un ſens allégorique, on a donné le nom de Lucifer au Prince des Anges qui firent la guerre dans le Ciel; & enfin ce nom, qui ſignifie phoſphore & aurore, eſt devenu le nom du Diable.

La Religion Chrétienne eſt fondée ſur la chûte des Anges. Ceux qui ſe révolterent furent précipités des ſpheres qu'ils habitaient, dans l'enfer, au centre de la terre, & devinrent Diables. Un Diable tenta Eve ſous la figure du ſerpent, & damna le Genre-humain. Jeſus vint racheter le Genre-humain & triompher du Diable, qui nous tente encore. Cependant cette Tradition fondamentale ne ſe trouve que dans le Livre apocryphe d'Enoch, & encore y eſt-elle d'une maniere toute différente de la Tradition reçue.

St. Auguſtin, dans ſa 109e. Lettre, ne fait nulle difficulté d'attribuer des corps déliés & agiles aux bons & aux mauvais Anges. Le Pape Grégoire ſecond a réduit à neuf Chœurs, à neuf Hiérarchies ou Ordres, les dix Chœurs des Anges reconnus par les Juifs; ce ſont les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, les Dominations, les Vertus, les Puiſſances, les Archanges, & enfin les Anges qui donnent le nom aux huit autres Hiérarchies.

Les Juifs avaient dans le Temple deux Chérubins, ayant chacun deux têtes, l'une de bœuf & l'autre d'aigle, avec ſix ailes. Nous les peignons aujourd'hui ſous l'image d'une tête volante, ayant deux petites ailes au-deſſous des oreilles. Nous peignons les Anges & les Archanges ſous la figure de jeunes gens, ayant deux ailes au dos. A l'égard des Trônes & des Dominations, on ne s'eſt pas encore aviſé de les peindre.

St. Thomas, à la Queſtion 108, Article ſecond, dit que les Trônes ſont auſſi près de Dieu que les Chérubins & les Séraphins, parce que c'eſt ſur eux que Dieu eſt aſſis.

Scot a compté mille millions d'Anges. L'ancienne Mythologie des bons & des mauvais Génies ayant passé de l'Orient en Grece, & à Rome, nous consacrâmes cette opinion, en admettant pour chaque homme un bon & un mauvais Ange, dont l'un l'assiste, & l'autre lui nuit depuis sa naissance jusqu'à sa mort; mais on ne sait pas encore si ces bons & mauvais Anges passent continuellement de leur poste à un autre, ou s'ils sont relevés par d'autres. Consultez sur cet article la Somme de St. Thomas.

On ne sait pas précisément où les Anges se tiennent, si c'est dans l'air, dans le vuide, dans les planetes; Dieu n'a pas voulu que nous en fussions instruits.

ANTROPOPHAGES.

NOus avons parlé de l'amour. Il est dur de passer de gens qui se baisent, à gens qui se mangent. Il n'est que trop vrai qu'il y a eu des Antropophages; nous en avons trouvé en Amérique, il y en a peut-être encore; & les Cyclopes n'étaient pas les seuls dans l'Antiquité qui se nourrissent quelquefois de chair humaine. Juvenal rapporte que chez les Egyptiens, ce Peuple si sage, si renommé pour ses Loix, ce Peuple si pieux qui adorait des crocodiles & des oignons, les Tintirites mangerent un de leurs ennemis tombé entre leurs mains; il ne fait pas ce conte sur un oui-dire, ce crime fut commis presque sous ses yeux, il était alors en Egypte, & à peu de distance de Tintire. Il cite à cette occasion les Gascons & les Saguntins, qui se nourrirent autrefois de la chair de leurs compatriotes.

En 1725 on amena quatre Sauvages du Mississipi à Fontainebleau, j'eus l'honneur de les entretenir; il y avait

parmi eux une Dame du Pays, à qui je demandai si elle avait mangé des hommes; elle me répondit très-naïvement qu'elle en avait mangé. Je parus un peu scandalisé; elle s'excusa en disant qu'il valait mieux manger son ennemi mort que de le laisser dévorer aux bêtes, & que les vainqueurs méritaient d'avoir la préférence. Nous tuons en bataille rangée, ou non rangée, nos voisins, & pour la plus vile récompense nous travaillons à la cuisine des corbeaux & des vers. C'est là qu'est l'horreur, c'est là qu'est le crime; qu'importe, quand on est tué, d'être mangé par un Soldat, ou par un corbeau & un chien?

Nous respectons plus les morts que les vivants. Il aurait fallu respecter les uns & les autres. Les Nations qu'on nomme policées ont eu raison de ne pas mettre leurs ennemis vaincus à la broche; car s'il était permis de manger ses voisins, on mangerait bientôt ses compatriotes; ce qui serait un grand inconvénient pour les vertus sociales. Mais les Nations policées ne l'ont pas toujours été, toutes ont été long-temps sauvages; & dans le nombre infini de révolutions que ce globe a éprouvées, le Genre-humain a été tantôt nombreux, tantôt très-rare. Il est arrivé aux hommes ce qui arrive aujourd'hui aux éléphants, aux lions, aux tigres, dont l'espece a beaucoup diminué. Dans les temps où une Contrée était peu peuplée d'hommes, ils avaient peu d'Arts, ils étaient Chasseurs. L'habitude de se nourrir de ce qu'ils avaient tué, fit aisément qu'ils traiterent leurs ennemis comme leurs cerfs & leurs sangliers. C'est la superstition qui a fait immoler des victimes humaines, c'est la nécessité qui les a fait manger.

Quel est le plus grand crime, ou de s'assembler pieusement pour plonger un couteau dans le cœur d'une jeune fille, ornée de bandelettes à l'honneur de la Divinité, ou

de manger un vilain homme qu'on a tué à ſon corps défendant?

Cependant, nous avons beaucoup plus d'exemples de filles & de garçons ſacrifiés, que de filles & de garçons mangés; preſque toutes les Nations connues ont ſacrifié des garçons & des filles. Les Juifs en immolaient. Cela s'appellait l'anathême; c'était un véritable ſacrifice : & il eſt ordonné au 29e. Chap. du Lévitique, de ne point épargner les ames vivantes qu'on aura vouées; mais il ne leur eſt preſcrit en aucun endroit d'en manger, on les en menace ſeulement; & Moïſe, comme nous avons vu, dit aux Juifs, que s'ils n'obſervent pas ſes cérémonies, non-ſeulement ils auront la galle, mais que les meres mangeront leurs enfants. Il eſt vrai que du temps d'Ezéchiel les Juifs devaient être dans l'uſage de manger de la chair humaine; car il leur prédit, au Chapitre 39, que Dieu leur fera manger non-ſeulement les chevaux de leurs ennemis, mais encore les Cavaliers & les autres Guerriers. Cela eſt poſitif. Et en effet pourquoi les Juifs n'auraient-ils pas été Antropophages? C'eût été la ſeule choſe qui eût manqué au Peuple de Dieu, pour être le plus abominable Peuple de la terre.

J'ai lu dans des Anecdotes de l'Hiſtoire d'Angleterre, du temps de Cromwel, qu'une Chandeliere de Dublin vendait d'excellentes chandelles faites avec de la graiſſe d'Anglais. Quelque temps après un de ſes chalands ſe plaignit à elle de ce que ſa chandelle n'était plus ſi bonne : Hélas! dit-elle, c'eſt que les Anglais nous ont manqué ce mois-ci. Je demande qui était le plus coupable, ou ceux qui égorgeaient des Anglais, ou cette femme qui faiſait des chandelles avec leur ſuif?

APIS.

LE bœuf Apis était-il adoré à Memphis comme Dieu, comme ſymbole, ou comme bœuf? Il eſt à croire que les Fanatiques voyaient en lui un Dieu, les Sages un ſimple ſymbole, & que le ſot Peuple adorait le bœuf. Cambiſe fit-il bien, quand il eut conquis l'Egypte, de tuer ce bœuf de ſa main? Pourquoi non? Il faiſait voir aux imbécilles qu'on pouvait mettre leur Dieu à la broche, ſans que la nature s'armât pour venger ce ſacrilege. On a fort vanté les Egyptiens. Je ne connais guères de Peuple plus mépriſable; il faut qu'il y ait toujours eu dans leur caractere & dans leur gouvernement un vice radical, qui en a toujours fait de vils eſclaves. Je conſens que dans les temps preſqu'inconnus, ils aient conquis la terre; mais dans les temps de l'hiſtoire ils ont été ſubjugués par tous ceux qui s'en ſont voulu donner la peine, par les Aſſyriens, par les Grecs, par les Romains, par les Arabes, par les Mammelucs, par les Turcs, enfin par tout le monde, excepté par nos Croiſés, attendu que ceux-ci étaient plus mal-aviſés que les Egyptiens n'étaient lâches. Ce fut la Milice des Mammelucs qui battit les Français. Il n'y a peut-être que deux choſes paſſables dans cette Nation: la premiere, que ceux qui adoraient un bœuf ne voulurent jamais contraindre ceux qui adoraient un ſinge, à changer de Religion; la ſeconde, qu'ils ont fait toujours éclore des poulets dans des fours.

On vante leurs pyramides; mais ce ſont des monuments d'un Peuple eſclave. Il faut bien qu'on y ait fait travailler toute la Nation, ſans quoi on n'aurait pu venir à bout d'élever ces vilaines maſſes. A quoi ſervaient-

elles? A conserver dans une petite chambre la momie de quelque Prince, ou de quelque Gouverneur, ou de quelque Intendant que son ame devait ranimer au bout de mille ans. Mais s'ils espéraient cette résurrection des corps, pourquoi leur ôter la cervelle avant de les embaumer? Les Egyptiens devaient-ils ressusciter sans cervelle?

APOCALYPSE.

JUstin le Martyr, qui écrivait vers l'an 270 de notre Ere, est le premier qui ait parlé de l'Apocalypse; il l'attribue à l'Apôtre Jean l'Evangéliste, dans son Dialogue avec Triphon; ce Juif lui demande s'il ne croit pas que Jérusalem doit être rétablie un jour? Justin lui répond qu'il le croit ainsi avec tous les Chrétiens qui pensent juste. *Il y a eu*, dit-il, *parmi nous un certain personnage, nommé Jean, l'un des douze Apôtres de Jesus; il a prédit que les Fideles passeront mille ans dans Jérusalem.*

Ce fut une opinion long-temps reçue parmi les Chrétiens, que ce regne de mille ans. Cette période était en grand crédit chez les Gentils. Les ames des Egyptiens reprenaient leurs corps au bout de mille années; les Ames du Purgatoire, chez Virgile, étaient exercées pendant ce même espace de temps, *& mille per annos.* La nouvelle Jérusalem de mille années devait avoir douze portes, en mémoire des douze Apôtres; sa forme devait être quarrée; sa longueur, sa largueur & sa hauteur devaient être de douze mille stades, c'est-à-dire, cinq cents lieues, de façon que les maisons devaient avoir aussi cinq cents lieues de haut. Il eût été assez désagréable de demeurer au dernier étage; mais enfin, c'est ce que dit l'Apocalypse, au chap. 21.

Si Juſtin eſt le premier qui attribua l'Apocalypſe à ſaint Jean, quelques perſonnes ont récuſé ſon témoignage, attendu que dans ce même Dialogue avec le Juif Triphon, il dit que, ſelon le récit des Apôtres, Jeſus-Chriſt, en deſcendant dans le Jourdain, fit bouillir les eaux de ce fleuve, & les enflamma, ce qui pourtant ne ſe trouve dans aucun écrit des Apôtres.

Le même St. Juſtin cite avec confiance les oracles des Sybilles; de plus, il prétend avoir vu les reſtes des petites maiſons où furent enfermés les ſoixante & douze Interpretes dans le Phare d'Egypte, du temps d'Hérode. Le témoignage d'un homme qui a eu le malheur de voir ces petites maiſons, ſemble indiquer que l'Auteur devait y être renfermé.

Saint Irenée, qui vient après, & qui croyait auſſi le regne de mille ans, dit qu'il a appris d'un vieillard, que St. Jean avait fait l'Apocalypſe. Mais on a reproché à St. Irenée d'avoir écrit qu'il ne doit y avoir que quatre Evangiles, parce qu'il n'y a que quatre parties du monde, & quatre vents cardinaux, & qu'Ezéchiel n'a vu que quatre animaux. Il appelle ce raiſonnement une démonſtration. Il faut avouer que la maniere dont Irenée démontre, vaut bien celle dont Juſtin a vu.

Clément d'Alexandrie ne parle dans ſes *Electa*, que d'une Apocalypſe de St. Pierre, dont on faiſait très-grand cas. Tertullien, l'un des grands partiſans du regne de mille ans, non-ſeulement aſſure que St. Jean a prédit cette réſurrection & ce regne de mille ans dans la Ville de Jéruſalem; mais il prétend que cette Jéruſalem commençait déjà à ſe former dans l'air, que tous les Chrétiens de la Paleſtine, & même les Païens, l'avaient vue pendant quarante jours de ſuite à la fin de la nuit : mais malheureuſement la Ville diſparaiſſait dès qu'il était jour.

Origene, dans sa Préface sur l'Evangile de St. Jean, & dans ses Homélies, cite les Oracles de l'Apocalypse, mais il cite également les Oracles des Sybilles. Cependant saint Denis d'Alexandrie, qui écrivait vers le milieu du troisieme siecle, dit dans un de ses fragments, conservés par Eusebe, que presque tous les Docteurs rejettaient l'Apocalypse, comme un Livre destitué de raison; que ce Livre n'a point été composé par St. Jean, mais par un nommé Cerinthe, lequel s'était servi d'un grand nom, pour donner plus de poids à ses rêveries.

Le Concile de Laodicée, tenu en 360, ne compta point l'Apocalypse parmi les Livres canoniques. Il était bien singulier que Laodicée, qui était une Eglise à qui l'Apocalypse était adressée, rejettât un trésor destiné pour elle, & que l'Evêque d'Ephese, qui assistait au Concile, rejettât aussi ce Livre de St. Jean, enterré dans Ephese.

Il était visible à tous les yeux, que St. Jean se remuait toujours dans sa fosse, & faisait continuellement hausser & baisser la terre. Cependant, les mêmes personnages, qui étaient sûrs que St. Jean n'était pas bien mort, étaient sûrs aussi qu'il n'avait pas fait l'Apocalypse. Mais ceux qui tenaient pour le regne de mille ans, furent inébranlables dans leur opinion. Sulpice Sévere, dans son Histoire sacrée, Liv. 9, traite d'insensés & d'impies ceux qui ne recevaient pas l'Apocalypse. Enfin, après bien des doutes, après des oppositions de Concile à Concile, l'opinion de Sulpice Sévere a prévalu. La matiere ayant été éclaircie, l'Eglise a décidé que l'Apocalypse est incontestablement de St. Jean; ainsi il n'y a pas d'appel.



Chaque Communion Chrétienne s'est attribué les prophéties contenues dans ce Livre; les Anglais y ont trouvé les révolutions de la Grande-Bretagne; les Luthériens, les troubles d'Allemagne; les Réformés de France, le regne

de Charles IX, & la régence de Catherine de Médicis : ils ont tous également raison. Bossuet & Newton ont commenté tous deux l'Apocalypse; mais à tout prendre, les déclamations éloquentes de l'un, & les sublimes découvertes de l'autre, leur ont fait plus d'honneur que leurs commentaires.

ATHÉE, ATHÉISME.

AUtrefois quiconque avait un secret dans un Art, courait risque de passer pour un Sorcier; toute nouvelle Secte était accusée d'égorger des enfants dans ses mysteres; & tout Philosophe qui s'écartait du jargon de l'Ecole, était accusé d'Athéisme par les fanatiques & par les frippons, & condamné par les sots.

Anaxagore ose-t-il prétendre que le Soleil n'est point conduit par Apollon, monté sur un quadrige? On l'appelle Athée, & il est contraint de fuir.

Aristote est accusé d'Athéisme par un Prêtre; & ne pouvant faire punir son accusateur, il se retire à Calcis. Mais la mort de Socrate est ce que l'Histoire de la Grece a de plus odieux.

Aristophane, (cet homme que les Commentateurs admirent, parce qu'il était Grec, ne songeant pas que Socrate était Grec aussi) Aristophane fut le premier qui accoutuma les Athéniens à regarder Socrate comme un Athée.

Ce Poëte comique, qui n'est ni comique ni Poëte, n'aurait pas été admis parmi nous à donner ses farces à la Foire St. Laurent; il me paraît beaucoup plus bas & plus méprisable que Plutarque ne le dépeint. Voici ce que le sage Plutarque dit de ce farceur : « Le langage d'Aristo-

„ phane sent son misérable charlatan; ce sont les poin-
„ tes les plus basses & les plus dégoûtantes; il n'est pas
„ même plaisant pour le Peuple, & il est insupportable
„ aux gens de jugement & d'honneur; on ne peut souf-
„ frir son arrogance, & les gens de bien détestent sa
„ malignité.

C'est donc là, pour le dire en passant, le Tabarin que Madame Dacier, admiratrice de Socrate, ose admirer: Voilà l'homme qui prépara de loin le poison, dont des Juges infames firent périr l'homme le plus vertueux de la Grece.

Les Tanneurs, les Cordonniers & les Couturieres d'Athenes applaudirent à une farce dans laquelle on représentait Socrate élevé en l'air dans un panier, annonçant qu'il n'y avait point de Dieu, & se vantant d'avoir volé un manteau en enseignant la Philosophie. Un Peuple entier, dont le mauvais gouvernement autorisait de si infames licences, méritait bien ce qui lui est arrivé, de devenir l'esclave des Romains, & de l'être aujourd'hui des Turcs.

Franchissons tout l'espace des temps entre la République Romaine & nous. Les Romains, bien plus sages que les Grecs, n'ont jamais persécuté aucun Philosophe pour ses opinions. Il n'en est pas ainsi chez les Peuples barbares qui ont succédé à l'Empire Romain. Dès que l'Empereur Fréderic II a des querelles avec les Papes, on l'accuse d'être Athée, & d'être l'Auteur du Livre des trois Imposteurs, conjointement avec son Chancelier de Vineis.

Notre Grand-Chancelier de l'Hôpital se déclare t-il contre les persécutions? on l'accuse aussi-tôt d'Athéisme. (*) *Homo doctus, sed verus Atheos.* Un Jésuite, autant au-dessous d'Aristophane, qu'Aristophane est au-dessous d'Ho-

---

* *Commentarium rerum Gallicarum*, L. 28.

mere, un malheureux dont le nom eſt devenu ridicule parmi les fanatiques mêmes, le Jéſuite Garaſſe, en un mot, trouve par-tout des *Athéiſtes;* c'eſt ainſi qu'il nomme tous ceux contre leſquels il ſe déchaîne. Il appelle Théodore de Beze, Athéiſte; c'eſt lui qui a induit le Public en erreur ſur Vanini.

La fin malheureuſe de Vanini ne nous émeut point d'indignation & de pitié comme celle de Socrate; parce que Vanini n'était qu'un pédant étranger, ſans mérite : mais enfin, Vanini n'était point Athée, comme on l'a prétendu; il était préciſément tout le contraire.

C'était un pauvre Prêtre Napolitain, Prédicateur & Théologien de ſon métier; diſputeur à outrance ſur les quiddités, & ſur les univerſaux, *& utrùm chimera bombinans in vacuo poſſit comedere ſecundas intentiones.* Mais d'ailleurs, il n'y avait en lui veine qui tendît à l'Athéiſme. Sa notion de Dieu eſt de la Théologie la plus ſaine & la plus approuvée; « Dieu eſt ſon principe & ſa fin, pere de „ l'une & de l'autre, & n'ayant beſoin ni de l'une ni „ de l'autre; Eternel, ſans être dans le temps; préſent „ par-tout, ſans être en aucun lieu. Il n'y a pour lui ni „ paſſé, ni futur; il eſt par-tout, & hors de tout; gouver- „ nant tout, & ayant tout créé; immuable, infini ſans „ parties; ſon pouvoir eſt ſa volonté, &c.

Vanini ſe piquait de renouveller ce beau ſentiment de Platon, embraſſé par Averroës, que Dieu avait créé une chaîne d'êtres depuis le plus petit juſqu'au plus grand, dont le dernier chaînon eſt attaché à ſon Trône éternel; idée, à la vérité, plus ſublime que vraie, mais qui eſt auſſi éloignée de l'Athéiſme, que l'être du néant.

Il voyagea pour faire fortune & pour diſputer; mais malheureuſement la diſpute eſt le chemin oppoſé à la fortune; on ſe fait autant d'ennemis irréconciliables, qu'on trouve

trouve de savants ou de pédants, contre lesquels on argumente. Il n'y eut point d'autre source du malheur de Vanini; sa chaleur & sa grossiéreté dans la dispute lui valut la haine de quelques Théologiens; & ayant eu une querelle avec un nommé Francon ou Franconi, ce Francon, ami de ses ennemis, ne manqua pas de l'accuser d'être Athée, enseignant l'Athéisme.

Ce Francon, ou Franconi, aidé de quelques témoins, eut la barbarie de soutenir, à la confrontation, ce qu'il avait avancé. Vanini, sur la sellette, interrogé sur ce qu'il pensait de l'existence de Dieu, répondit qu'il adorait avec l'Eglise un Dieu en trois personnes. Ayant pris à terre une paille : il suffit de ce fêtu, dit-il, pour prouver qu'il y a un Créateur. Alors il prononça un très-beau discours sur la végétation & le mouvement, & sur la nécessité d'un Etre suprême, sans lequel il n'y aurait ni mouvement ni végétation.

Le Président Grammont, qui était alors à Toulouse, rapporte ce Discours dans son Histoire de France, aujourd'hui si oubliée; & ce même Grammont, par un préjugé inconcevable, prétend que Vanini disait tout cela *par vanité, ou par crainte, plutôt que par une persuasion intérieure.*

Sur quoi peut être fondé ce jugement téméraire & atroce du Président Grammont? Il est évident que sur la réponse de Vanini, on devait l'absoudre de l'accusation d'Athéisme. Mais qu'arriva-t-il? Ce malheureux Prêtre étranger se mêlait aussi de médecine; on trouva un gros crapaud vivant, qu'il conservait chez lui, dans un vase plein d'eau; on ne manqua pas de l'accuser d'être Sorcier. On soutint que ce crapaud était le Dieu qu'il adorait, on donna un sens impie à plusieurs passages de ses Livres, ce qui est très-aisé & très-commun, en prenant

les objections pour les réponses, en interprétant avec malignité quelque phrase louche, en empoisonnant une expression innocente. Enfin la faction qui l'opprimait, arracha des Juges l'arrêt qui condamna ce malheureux à la mort.

Pour justifier cette mort, il fallait bien accuser cet infortuné de ce qu'il y avait de plus affreux. Le Minime & très-minime Mersenne a poussé la démence jusqu'à imprimer que Vanini était parti de Naples avec douze de ses Apôtres, pour aller convertir toutes les Nations à l'Athéisme. Quelle pitié! Comment un pauvre Prêtre aurait-il pu avoir douze hommes à ses gages? comment aurait-il pu persuader douze Napolitains de voyager à grands fraix pour répandre par-tout cette abominable & révoltante Doctrine au péril de leur vie? Un Roi serait-il assez puissant pour payer douze Prédicateurs d'Athéisme? Personne, avant le Pere Mersenne, n'avait avancé une si énorme absurdité. Mais après lui on l'a répétée, on en a infecté les Journaux, les Dictionnaires historiques; & le monde qui aime l'extraordinaire, a cru sans examen cette fable.

Bayle lui-même, dans ses Pensées diverses, parle de Vanini comme d'un Athée : il se sert de cet exemple pour appuyer son paradoxe, qu'*une société d'Athées peut subsister;* il assure que Vanini était un homme de mœurs très-réglées, & qu'il fut le martyr de son opinion philosophique. Il se trompe également sur ces deux points. Le Prêtre Vanini nous apprend, dans ses Dialogues faits à l'imitation d'Erasme, qu'il avait eu une maîtresse nommée Isabelle. Il était libre dans ses Ecrits comme dans sa conduite; mais il n'était pas Athée.

Un siecle après sa mort, le savant La Croze, & celui qui a pris le nom de *Philalete*, ont voulu le justifier; mais

comme perſonne ne s'intéreſſe à la mémoire d'un malheureux Napolitain, très-mauvais Auteur, preſque perſonne ne lit ces Apologies.

Le Jéſuite Hardouin, plus ſavant que Garaſſe, & non moins téméraire, accuſe d'Athéiſme, dans ſon Livre *Athei detecti*, les Deſcartes, les Arnauld, les Paſcal, les Nicole, les Mallebranches; heureuſement ils n'ont pas eu le ſort de Vanini.

De tous ces faits, je paſſe à la queſtion de morale agitée par Bayle; ſavoir, *ſi une Société d'Athées pourrait ſubſiſter?* Remarquons d'abord ſur cet article, quelle eſt l'énorme contradiction des hommes dans la diſpute; ceux qui ſe ſont élevés contre l'opinion de Bayle avec le plus d'emportement, ceux qui lui ont nié, avec le plus d'injures, la poſſibilité d'une Société d'Athées, ont ſoutenu depuis avec la même intrépidité que l'Athéiſme eſt la Religion du Gouvernement de la Chine.

Ils ſe ſont aſſurément bien trompés ſur le Gouvernement Chinois; ils n'avaient qu'à lire les Edits des Empereurs de ce vaſte Pays, ils auraient vu que ces Edits ſont des ſermons, & que par-tout il y eſt parlé de l'Etre ſuprême, Gouverneur, Vengeur, & Rémunérateur.

Mais en même-temps ils ne ſe ſont pas moins trompés ſur l'impoſſibilité d'une Société d'Athées; & je ne ſais comment Mr. Bayle a pu oublier un exemple frappant qui aurait pu rendre ſa cauſe victorieuſe.

En quoi une Société d'Athées paraît-elle impoſſible? C'eſt qu'on juge que des hommes qui n'auraient pas de frein, ne pourraient jamais vivre enſemble; que les Loix ne peuvent rien contre les crimes ſecrets; qu'il faut un Dieu vengeur qui puniſſe, dans ce monde-ci, ou dans l'autre, les méchants échappés à la juſtice humaine.

Les Loix de Moïſe, il eſt vrai, n'enſeignaient point

une vie à venir, ne menaçaient point des châtiments après la mort, n'enseignaient point aux premiers Juifs l'immortalité de l'ame; mais les Juifs, loin d'être Athées, loin de croire se soustraire à la vengeance divine, étaient les plus religieux de tous les hommes. Non-seulement ils croyaient l'existence d'un Dieu éternel, mais ils le croyaient toujours présent parmi eux; ils tremblaient d'être punis dans eux-mêmes, dans leurs femmes, dans leurs enfants, dans leur postérité, jusqu'à la quatrieme génération; & ce frein était très-puissant.

Mais, chez les Gentils, plusieurs Sectes n'avaient aucun frein : les Sceptiques doutaient de tout; les Académiciens suspendaient leur jugement sur tout; les Epicuriens étaient persuadés que la Divinité ne pourrait se mêler des affaires des hommes; & dans le fonds, ils n'admettaient aucune Divinité. Ils étaient convaincus que l'ame n'est point une substance, mais une faculté qui naît & qui périt avec le corps, par conséquent ils n'avaient aucun joug que celui de la morale & de l'honneur. Les Sénateurs & les Chevaliers Romains étaient de véritables Athées, car les Dieux n'existaient pas pour des hommes qui ne craignaient ni n'espéraient rien d'eux. Le Sénat Romain était donc réellement une assemblée d'Athées, du temps de César & de Cicéron.

Ce grand Orateur, dans sa Harangue pour Cluentius, dit à tout le Sénat assemblé : *Quel mal lui fait la mort? Nous rejettons toutes les fables ineptes des enfers : qu'est-ce donc que la mort lui a ôté?* Rien, que le sentiment des douleurs.

César, l'ami de Catilina, voulant sauver la vie de son ami, contre ce même Cicéron, ne lui objecte-t-il pas que ce n'est point punir un criminel que de le faire mourir, que la mort *n'est rien*, que c'est seulement la fin de nos

maux, que c'eſt un moment plus heureux que fatal? Cicéron, & tout le Sénat ne ſe rendent-ils pas à ces raiſons? Les Vainqueurs & les Légiſlateurs de l'Univers connu, formaient donc viſiblement une ſociété d'hommes qui ne craignaient rien des Dieux, qui étaient de véritables Athées?

Bayle examine enſuite ſi l'Idolâtrie eſt plus dangereuſe que l'Athéiſme, ſi c'eſt un crime plus grand de ne point croire à la Divinité, que d'avoir d'elle des opinions indignes; il eſt en cela du ſentiment de Plutarque; il croit qu'il vaut mieux n'avoir nulle opinion, qu'une mauvaiſe opinion : mais n'en déplaiſe à Plutarque, il eſt évident qu'il valait infiniment mieux pour les Grecs de craindre Cérès, Neptune & Jupiter, que de ne rien craindre du tout; il eſt clair que la ſainteté des ferments eſt néceſſaire, & qu'on doit ſe fier davantage à ceux qui penſent qu'un faux ſerment ſera puni, qu'à ceux qui penſent qu'ils peuvent faire un faux ſerment avec impunité. Il eſt indubitable que dans une Ville policée, il eſt infiniment plus utile d'avoir une Religion (même mauvaiſe) que de n'en avoir point du tout.

Il paraît donc que Bayle devait plutôt examiner quel eſt le plus dangereux, du Fanatiſme ou de l'Athéiſme. Le Fanatiſme eſt certainement mille fois plus funeſte : car l'Athéiſme n'inſpire point de paſſion ſanguinaire; mais le Fanatiſme en inſpire; l'Athéiſme ne s'oppoſe pas aux crimes, mais le Fanatiſme les fait commettre. Suppoſons, avec l'Auteur du *Commentarium rerum Gallicarum*, que le Chancelier de l'Hôpital fut Athée; il n'a fait que de ſages Loix, & n'a conſeillé que la modération & la concorde : les Fanatiques commirent les maſſacres de la Saint-Barthelemi. Hobbes paſſa pour un Athée, il mena une vie tranquille & innocente : les Fanatiques de ſon temps inonderent de ſang l'Angleterre, l'Ecoſſe & l'Irlande. Spi-

nosa était non-seulement Athée, mais il enseigna l'Athéisme; ce ne fut pas lui assurément qui eut part à l'assassinat juridique de Barneveldt, ce ne fut pas lui qui déchira les deux freres de With en morceaux, & qui les mangea sur le gril.

Les Athées sont pour la plupart des savants hardis & égarés qui raisonnent mal, & qui ne pouvant comprendre la création, l'origine du mal & d'autres difficultés, ont recours à l'hypothese de l'éternité des choses, & de la nécessité.

Les ambitieux, les voluptueux n'ont guères le temps de raisonner, & d'embrasser un mauvais systême; ils ont autre chose à faire qu'à comparer Lucrece avec Socrate. C'est ainsi que vont les choses parmi nous.

Il n'en était pas ainsi du Sénat de Rome, qui était presque tout composé d'Athées de théorie & de pratique, c'est-à-dire, qui ne croyaient ni à la providence ni à la vie future; ce Sénat était une assemblée de Philosophes, de voluptueux & d'ambitieux, tous très-dangereux, & qui perdirent la République.

Je ne voudrais pas avoir à faire à un Prince Athée, qui trouverait son intérêt à me faire piler dans un mortier; je suis bien sûr que je serais pilé. Je ne voudrais pas, si j'étais Souverain, avoir à faire à des Courtisans Athées, dont l'intérêt serait de m'empoisonner; il me faudrait prendre au hazard du contrepoison tous les jours. Il est donc absolument nécessaire pour les Princes & pour les Peuples, que l'Idée d'un Etre suprême, Créateur, Gouverneur, Rémunérateur & Vengeur, soit profondément gravée dans les esprits.

Il y a des Peuples Athées, dit Bayle dans ses Pensées sur les Cometes. Les Caffres, les Hottentots, les Topinamboux, & beaucoup d'autres petites Nations, n'ont

point de Dieu; ils ne le nient ni ne l'affirment, ils n'en ont jamais entendu parler; dites-leur qu'il y en a un, ils le croiront aiſément; dites-leur que tout ſe fait par la nature des choſes, ils vous croiront de même. Prétendre qu'ils ſont Athées, eſt la même imputation que ſi on diſait qu'ils ſont anti-Cartéſiens; ils ne ſont ni pour ni contre Deſcartes. Ce ſont de vrais enfants; un enfant n'eſt ni Athée, ni Déiſte; il n'eſt rien.

Quelle concluſion tirerons-nous de tout ceci? Que l'Athéiſme eſt un monſtre très-pernicieux dans ceux qui gouvernent, qu'il l'eſt auſſi dans les gens de cabinet, quoique leur vie ſoit innocente, parce que de leur cabinet ils peuvent percer juſqu'à ceux qui ſont en place; que s'il n'eſt pas ſi funeſte que le Fanatiſme, il eſt preſque toujours fatal à la vertu. Ajoutons ſur-tout qu'il y a moins d'Athées aujourd'hui que jamais, depuis que les Philoſophes ont reconnu qu'il n'y a aucun être végétant ſans germe, aucun germe ſans deſſein, &c. & que le bled ne vient point de pourriture.

Des Géometres non Philoſophes ont rejetté les cauſes finales, mais les vrais Philoſophes les admettent; &, comme l'a dit un Auteur connu, un Catéchiſte annonce Dieu aux enfants, & Newton le démontre aux Sages.



BAPTÊME.

BAptême, mot Grec, qui ſignifie immerſion. Les hommes qui ſe conduiſent toujours par les ſens, imaginerent aiſément que ce qui lavait le corps, lavait auſſi l'ame. Il y avait de grandes cuves dans les ſouterreins des Temples d'Egypte, pour les Prêtres & pour les Initiés. Les Indiens de temps immémorial ſe ſont purifiés dans l'eau du Gange, & cette cérémonie eſt encore fort en vogue. Elle paſſa chez les Hébreux; on y baptiſait tous les étrangers qui embraſſaient la Loi Judaïque, & qui ne voulaient pas ſe ſoumettre à la Circonciſion; les femmes ſur-tout, à qui on ne faiſait pas cette opération, & qui ne la ſubiſſaient qu'en Ethiopie, étaient baptiſées; c'était une régénération, cela donnait une nouvelle ame, ainſi qu'en Egypte. Voyez ſur cela Epiphane, Maimonide, & la Gemmare.

Jean baptiſa dans le Jourdain, & même il baptiſa Jeſus, qui pourtant ne baptiſa jamais perſonne, mais qui daigna conſacrer cette ancienne cérémonie. Tout ſigne eſt indifférent par lui-même, & Dieu attache ſa grace au ſigne qu'il lui plaît de choiſir. Le Baptême fut bientôt le premier Rite & le ſceau de la Religion Chrétienne. Cependant, les quinze premiers Evêques de Jéruſalem furent tous circoncis; il n'eſt pas ſûr qu'ils fuſſent baptiſés.

On abuſa de ce Sacrement dans les premiers ſiecles du Chriſtianiſme; rien n'était plus commun que d'attendre l'agonie pour recevoir le Baptême. L'exemple de l'Empereur Conſtantin en eſt une aſſez bonne preuve. Voici comme il raiſonnait : Le Baptême purifie tout; je peux donc tuer ma femme, mon fils & tous mes parents, après

quoi je me ferai baptiser, & j'irai au Ciel; comme de fait, il n'y manqua pas. Cet exemple était dangereux; peu à peu la coutume s'abolit d'attendre la mort pour se mettre dans le bain sacré.

Les Grecs conserverent toujours le Baptême par immersion : les Latins, vers la fin du huitieme siecle, ayant étendu leur Religion dans les Gaules & la Germanie, & voyant que l'immersion pouvait faire périr les enfants dans des Pays froids, substituerent la simple aspersion, ce qui les fit souvent anathématiser par l'Eglise Grecque.

On demanda à St. Cyprien, Evêque de Carthage, si ceux-là étaient réellement baptisés, qui s'étaient fait seulement arroser tout le corps? Il répond, dans sa 76 Lettre, que plusieurs Eglises ne croyaient pas que ces arrosés fussent Chrétiens; que pour lui il pense qu'ils sont Chrétiens, mais qu'ils ont une grace infiniment moindre que ceux qui ont été plongés trois fois selon l'usage.

On était initié chez les Chrétiens, dès qu'on avait été plongé; avant ce temps on n'était que cathécumene. Il fallait, pour être initié, avoir des répondants, des cautions, qu'on appellait d'un nom qui répond à *parrains*, afin que l'Eglise s'assurât de la fidélité des nouveaux Chrétiens, & que les mysteres ne fussent point divulgués. C'est pourquoi, dans les premiers siecles, les Gentils furent généralement aussi mal instruits des mysteres des Chrétiens, que ceux-ci l'étaient des mysteres d'Isis & d'Eleusine.

Cyrille d'Alexandrie, dans son Ecrit contre l'Empereur Julien, s'exprime ainsi: *Je parlerais du Baptême, si je ne craignais que mon discours ne parvînt à ceux qui ne sont pas initiés.*

Dès le second siecle, on commença à baptiser des enfants; il était naturel que les Chrétiens desirassent que leurs enfants, qui auraient été damnés sans ce Sacrement,

en fussent pourvus. On conclut enfin qu'il fallait le leur administrer au bout de huit jours, parce que chez les Juifs c'était à cet âge qu'ils étaient circoncis. L'Eglise Grecque est encore dans cet usage. Cependant, au troisieme siecle, la coutume l'emporta de ne se faire baptiser qu'à la mort.

Ceux qui mouraient dans la premiere semaine étaient damnés, selon les Peres de l'Eglise les plus rigoureux. Mais Pierre Chrysologue, au cinquieme siecle, imagina les Lymbes, espece d'enfer mitigé, & proprement bord d'enfer, fauxbourg d'enfer, où vont les petits enfants morts sans baptême, & où étaient les Patriarches avant la descente de Jesus-Christ aux enfers. De sorte que l'opinion que Jesus-Christ était descendu aux Lymbes, & non aux enfers, a prévalu depuis.

Il a été agité, si un Chrétien dans les déserts d'Arabie, pouvait être baptisé avec du sable; on a répondu que non: si on pouvait baptiser avec de l'eau rose; & on a décidé qu'il fallait de l'eau pure, que cependant on pouvait se servir d'eau bourbeuse. On voit aisément que toute cette discipline à dépendu de la prudence des premiers Pasteurs qui l'ont établie.

BEAU, BEAUTÉ.

DEmandez à un crapaud ce que c'est que la beauté, le grand beau, le to kalon? il vous répondra que c'est sa femelle, avec deux gros yeux ronds sortants de sa petite tête, une gueule large & plate, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un Negre de Guinée; le beau est pour lui une peau noire huileuse, des yeux enfoncés, un nez épaté.

Interrogez le Diable, il vous dira que le beau est une

paire de cornes, quatre griffes & une queue. Consultez enfin les Philosophes, ils vous répondront par du galimathias; il leur faut quelque chose de conforme à l'archetype du beau en essence, au to kalon.

J'assistais un jour à une Tragédie auprès d'un Philosophe: Que cela est beau! disait-il. Que trouvez-vous là de beau? lui dis-je: C'est, dit-il, que l'Auteur a atteint son but. Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien? Elle a atteint son but, lui dis-je; voilà une belle médecine: il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine est belle, & que pour donner à quelque chose le nom de beauté, il faut qu'elle vous cause de l'admiration & du plaisir. Il convint que cette Tragédie lui avait inspiré ces deux sentiments, & que c'était là le to kalon, le beau.

Nous fîmes un voyage en Angleterre: on y joua la même Piece, parfaitement traduite; elle fit bâiller tous les Spectateurs. Oh, oh, dit-il, le to kalon n'est pas le même pour les Anglais & pour les Français. Il conclut, après bien des réflexions, que le beau est souvent très-peu relatif, comme ce qui est décent au Japon est indécent à Rome, & ce qui est de mode à Paris ne l'est pas à Pekin; & il s'épargna la peine de composer un long Traité sur le beau.

BÊTES.

QUelle pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les Bêtes sont des machines, privées de connaissance & de sentiment, qui font toujours leurs opérations de la même maniere, qui n'apprennent rien, ne perfectionnent rien, &c!

Quoi, cet oiseau qui fait son nid en demi-cercle quand il l'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand

il eſt dans un angle, & en cercle ſur un arbre; cet oiſeau fait tout de la même façon? Ce chien de chaſſe que tu as diſcipliné pendant trois mois, n'en fait-il pas plus au bout de ce temps, qu'il n'en ſavait avant les leçons? Le ſerin à qui tu apprends un air, le répete-t-il dans l'inſtant? n'employes-tu pas un temps conſidérable à l'enſeigner? n'as-tu pas vu qu'il ſe méprend, & qu'il ſe corrige?

Eſt-ce parce que je te parle, que tu juges que j'ai du ſentiment, de la mémoire, des idées? Eh bien, je ne te parle pas; tu me vois entrer chez moi l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir le bureau où je me ſouviens de l'avoir enfermé, le trouver, le lire avec joie. Tu juges que j'ai éprouvé le ſentiment de l'affliction & celui du plaiſir, que j'ai de la mémoire & de la connaiſſance.

Porte donc le même jugement ſur ce chien qui a perdu ſon Maître, qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maiſon agité, inquiet, qui deſcend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans ſon cabinet le maître qu'il aime, & qui lui témoigne ſa joie par la douceur de ſes cris, par ſes ſauts, par ſes careſſes.

Des barbares ſaiſiſſent ce chien, qui l'emporte ſi prodigieuſement ſur l'homme en amitié; ils le clouent ſur une table, & ils le diſſequent vivant pour te montrer les veines mézaraïques. Tu découvres dans lui tous les mêmes organes de ſentiment qui ſont dans toi. Réponds-moi, Machiniſte; la nature a-t-elle arrangé tous les reſſorts du ſentiment dans cet animal, afin qu'il ne ſente pas? a-t-il des nerfs pour être impaſſible? Ne ſuppoſe point cette impertinente contradiction dans la nature.

Mais les Maîtres de l'Ecole demandent ce que c'eſt que l'ame des bêtes? Je n'entends pas cette queſtion. Un arbre

a la faculté de recevoir dans ses fibres sa seve qui circule, de déployer les boutons des ses feuilles & de ses fruits; me demanderez-vous ce que c'est que l'ame de cet arbre? Il a reçu ces dons; l'animal a reçu ceux du sentiment, de la mémoire, d'un certain nombre d'idées. Qui a fait tous ces dons? qui a donné toutes ces facultés? Celui qui fait croître l'herbe des champs, & qui fait graviter la terre vers le Soleil.

Les ames des bêtes sont des formes substantielles, a dit Aristote; & après Aristote, l'Ecole Arabe; & après l'Ecole Arabe, l'Ecole Angélique; & après l'Ecole Angélique, la Sorbonne; & après la Sorbonne, personne au monde.

Les ames des bêtes sont materielles, crient d'autres Philosophes. Ceux-là n'ont pas fait plus de fortune que les autres. On leur a en vain demandé ce que c'est qu'une ame matérielle; il faut qu'ils conviennent que c'est de la matiere qui a sensation. Mais qui lui a donné cette sensation? C'est une ame matérielle, c'est-à-dire, que c'est de la matiere qui donne de la sensation à de la matiere; ils ne sortent pas de ce cercle.

Ecoutez d'autres bêtes raisonnant sur les bêtes; leur ame est un être spirituel qui meurt avec le corps : mais quelle preuve en avez-vous? quelle idée avez-vous de cet être spirituel, qui, à la vérité, a du sentiment, de la mémoire, & sa mesure d'idées & de combinaison, mais qui ne pourra jamais savoir ce que sait un enfant de six ans? Sur quel fondement imaginez-vous que cet être, qui n'est pas corps, périt avec le corps? Les plus grandes bêtes sont ceux qui ont avancé que cette ame n'est ni corps ni esprit. Voilà un beau systême. Nous ne pouvons entendre par esprit, que quelque chose d'inconnu qui n'est pas corps. Ainsi le systême de ces Messieurs revient à ceci, que l'ame des bêtes est une substance qui n'est ni corps ni quelque chose qui n'est point corps.

D'où peuvent procéder tant d'erreurs contradictoires? De l'habitude où les hommes ont toujours été d'examiner ce qu'eſt une choſe, avant de ſavoir ſi elle exiſte. On appelle la languette, la ſoupape d'un ſoufflet, l'ame du ſoufflet. Qu'eſt-ce que cette ame? C'eſt un nom que j'ai donné à cette ſoupape qui baiſſe, laiſſe entrer l'air, ſe releve, & le pouſſe par un tuyau, quand je fais mouvoir le ſoufflet.

Il n'y a point là une ame diſtincte de la machine. Mais qui fait mouvoir le ſoufflet des animaux? Je vous l'ai déjà dit, celui qui fait mouvoir les aſtres. Le Philoſophe qui a dit : *Deus eſt anima brutorum*, avait raiſon : mais il devait aller plus loin.

BIEN.

SOUVERAIN BIEN.

L'Antiquité a beaucoup diſputé ſur le ſouverain bien; autant aurait-il valu demander ce que c'eſt que le ſouverain bleu, ou le ſouverain ragoût, le ſouverain marcher, le ſouverain lire, &c.

Chacun met ſon bien où il peut, & en a autant qu'il peut à ſa façon.

Quid dem, quid non dem, renuis tu quod jubet alter.
Caſtor gaudet equis, ovo prognatus eodem
Pugnis.

Le plus grand bien eſt celui qui vous délecte avec tant de force qu'il vous met dans l'impuiſſance totale de ſentir autre choſe; comme le plus grand mal eſt celui qui va juſqu'à nous priver de tout ſentiment. Voilà les deux extrêmes de la nature humaine, & ces deux moments ſont courts.

Il n'y a ni extrêmes délices, ni extrêmes tourments qui puiſſent durer toute la vie : le ſouverain bien & le ſouverain mal ſont des chimeres.

Nous avons la belle fable de Crantor; il fait comparaître aux Jeux Olympiques la Richeſſe, la Volupté, la Santé, la Vertu; chacune demande la pomme. La Richeſſe dit : C'eſt moi qui ſuis le ſouverain bien; car avec moi on achete tous les biens; la Volupté dit : La pomme m'appartient ; car on ne demande la richeſſe que pour m'avoir. La Santé aſſure que ſans elle il n'y a point de volupté, & que la richeſſe eſt inutile. Enfin, la Vertu repréſente qu'elle eſt au-deſſus des trois autres, parce qu'avec de l'or, des plaiſirs & de la ſanté, on peut ſe rendre très-miſérable ſi on ſe conduit mal. La Vertu eut la pomme.

La fable eſt très-ingénieuſe, mais elle ne réſout point la queſtion abſurde du ſouverain bien. La vertu n'eſt pas un bien, c'eſt un devoir; elle eſt d'un genre différent, d'un ordre ſupérieur; elle n'a rien à voir aux ſenſations douloureuſes, ou agréables. L'homme vertueux avec la pierre & la goutte, ſans appui, ſans amis, privé du néceſſaire, perſécuté, enchaîné par un tyran voluptueux qui ſe porte bien, eſt très-malheureux; & le perſécuteur inſolent qui careſſe une nouvelle maîtreſſe ſur ſon lit de pourpre, eſt très-heureux. Dites que le Sage perſécuté eſt préférable à ſon inſolent perſécuteur; dites que vous aimez l'un, & que vous déteſtez l'autre : mais avouez que le Sage dans les fers enrage. Si le Sage n'en convient pas, il vous trompe, c'eſt un Charlatan.



TOUT EST BIEN.

CE fut un beau bruit dans les Ecoles, & même parmi les gens qui raisonnent, quand Leibnitz, en paraphrasant Platon, bâtit son édifice du meilleur des mondes possible, & qu'il imagina que tout allait au mieux. Il affirma dans le Nord de l'Allemagne que Dieu ne pouvait faire qu'un seul monde. Platon lui avait au moins laissé la liberté d'en faire cinq, par la raison qu'il n'y a que cinq corps solides réguliers, le tétraëdre, ou la pyramide à trois faces, avec la base égale; le cube, l'éxaëdre, le dodécaëdre, l'icosaëdre. Mais comme notre monde n'est de la forme d'aucun des cinq corps de Platon, il devait permettre à Dieu une sixieme maniere.

Laissons-là le divin Platon. Leibnitz, qui était assurément meilleur Géometre que lui, & plus profond Métaphysicien, rendit donc le service au Genre-humain de lui faire voir que nous devons être très-contents, & que Dieu ne pouvait pas davantage pour nous: qu'il avait nécessairement choisi entre tous les partis possibles, le meilleur, sans contredit.

Que deviendra le péché originel? lui criait-on. Il deviendra ce qu'il pourra, disaient Leibnitz & ses Amis: mais en public il écrivait que le péché originel entrait nécessairement dans le meilleur des mondes.

Quoi! être chassé d'un lieu de délices, où l'on aurait vécu à jamais, si on n'avait pas mangé une pomme? Quoi! faire, dans la misere, des enfants misérables, qui souffriront tout, qui feront tout souffrir aux autres? Quoi! éprouver toutes les maladies, sentir tous les chagrins, mourir dans la douleur; & pour rafraîchissement, être brûlé

brûlé dans l'éternité des ſiecles : ce partage eſt-il bien ce qu'il y avait de meilleur ? Cela n'eſt pas trop *bon* pour nous; & en quoi cela peut-il être bon pour Dieu?

Leibnitz ſentait qu'il n'y avait rien à répondre; auſſi fit-il de gros Livres, dans leſquels il ne s'entendait pas.

Nier qu'il y ait du mal, cela peut être dit en riant par un Lucullus qui ſe porte bien, & qui fait un bon dîner avec ſes Amis & ſa Maîtreſſe dans le ſallon d'Apollon: mais, qu'il mette la tête à la fenêtre, il verra des malheureux; qu'il ait la fievre, il le ſera lui-même.

Je n'aime point à citer; c'eſt d'ordinaire une beſogne épineuſe, on néglige ce qui précede & ce qui ſuit l'endroit qu'on cite, & on s'expoſe à mille querelles: il faut pourtant que je cite Lactance, Pere de l'Egliſe, qui dans ſon chap. 13. de la Colere de Dieu, fait parler ainſi Epicure : " Ou Dieu veut ôter le mal de ce monde, & ne le
„ peut; ou il le peut, & ne le veut pas; ou il ne le peut,
„ ni ne le veut; ou enfin il le veut & le peut. S'il le
„ veut & ne le peut pas, c'eſt impuiſſance, ce qui eſt
„ contraire à la nature de Dieu; s'il le peut & ne le veut
„ pas, c'eſt méchanceté; & cela eſt non moins contraire
„ à ſa nature; s'il ne le veut ni ne le peut, c'eſt à la fois
„ méchanceté & impuiſſance; s'il le veut & le peut (ce
„ qui ſeul de ces partis convient à Dieu,) d'où vient
„ donc le mal ſur la terre?

L'argument eſt preſſant, auſſi Lactance y répond fort mal, en diſant que Dieu veut le mal, mais qu'il nous a donné la ſageſſe avec laquelle on acquiert le bien. Il faut avouer que cette réponſe eſt bien faible en comparaiſon de l'objection; car elle ſuppoſe que Dieu ne pouvait donner la ſageſſe qu'en produiſant le mal; & puis, nous avons une plaiſante ſageſſe!

L'origine du mal a toujours été un abyme dont per-

sonne n'a pu voir le fond. C'est ce qui réduisit tant d'anciens Philosophes & de Législateurs à recourir à deux principes, l'un bon, l'autre mauvais. Typhon était le mauvais principe chez les Egyptiens, Arimane chez les Perses. Les Manichéens adopterent, comme on sait, cette Théologie; mais comme ces gens-là n'avaient jamais parlé ni au bon, ni au mauvais principe, il ne faut pas les en croire sur leur parole.

Parmi les absurdités dont ce monde regorge, & qu'on peut mettre au nombre de nos maux, ce n'est pas une absurdité légere, que d'avoir supposé deux êtres tout-puissants, se battant à qui des deux mettrait plus du sien dans ce monde, & faisant un Traité comme les deux Médecins de Moliere : passez-moi l'émétique, & je vous passerai la saignée.

Basilide, après les Platoniciens, prétendit, dès le premier siecle de l'Eglise, que Dieu avait donné notre monde à faire à ses derniers Anges; & que ceux-ci n'étant pas habiles, firent les choses telles que nous les voyons. Cette fable théologique tombe en poussiere par l'objection terrible, qu'il n'est pas dans la nature d'un Dieu tout-puissant & tout sage, de faire bâtir un monde par des Architectes qui n'y entendent rien.

Simon, qui a senti l'objection, la prévient, en disant que l'Ange qui présidait à l'attelier est damné pour avoir si mal fait son ouvrage; mais la brûlure de cet Ange ne nous guérit pas.

L'aventure de Pandore, chez les Grecs, ne répond pas mieux à l'objection. La boîte où se trouvent tous les maux, & au fond de laquelle reste l'espérance, est, à la vérité, une allégorie charmante; mais cette Pandore ne fut faite par Vulcain que pour se venger de Prométhée, qui avait fait un homme avec de la boue.

Les Indiens n'ont pas mieux rencontré ; Dieu ayant créé l'homme, il lui donna une drogue qui lui assurait une santé permanente ; l'homme chargea son âne de la drogue ; l'âne eut soif, le serpent lui enseigna une fontaine, & pendant que l'âne buvait, le serpent prit la drogue pour lui.

Les Syriens imaginerent que l'homme & la femme ayant été créés dans le quatrieme ciel, ils s'aviserent de manger d'une galette, au-lieu de l'ambrosie qui était leur mêts naturel. L'ambrosie s'exhalait par les pores ; mais après avoir mangé de la galette, il fallait aller à la selle. L'homme & la femme prierent un Ange de leur enseigner où était la garderobe. Voyez-vous, leur dit l'Ange, cette petite planette, grande comme rien, qui est à quelque soixante millions de lieues d'ici ? c'est-là le privé de l'Univers ; allez-y au plus vîte : ils y allerent, on les y laissa ; & c'est depuis ce temps que notre monde fut ce qu'il est.

On demandera toujours aux Syriens, pourquoi Dieu permit que l'homme mangeât la galette, & qu'il nous en arrivât une foule de maux si épouvantable ?

Je passe vîte de ce quatrieme ciel à Mylord Bolingbroke, pour ne pas m'ennuyer. Cet homme, qui avait sans doute un grand génie, donna au célebre Pope son plan du *tout est bien*, qu'on retrouve en effet mot pour mot dans les Oeuvres posthumes de Mylord Bolingbroke, & que Mylord Shaftsbury avait auparavant inséré dans ses Caractéristiques. Lisez dans Shaftsbury le Chapitre des Moralistes, vous y verrez ces paroles :

„ On a beaucoup à répondre à ces plaintes des défauts „ de la nature. Comment est-elle sortie si impuissante & „ si défectueuse des mains d'un Etre parfait ? Mais je nie „ qu'elle soit défectueuse... Sa beauté résulte des con-

„ trariétés, & la concorde univerſelle naît d'un combat
„ perpétuel.... Il faut que chaque être ſoit immolé à
„ d'autres; les végétaux aux animaux, les animaux à la
„ terre..... & les Loix du pouvoir central & de la gra-
„ vitation, qui donnent aux corps céleſtes leur poids &
„ leur mouvement, ne feront point dérangés pour l'a-
„ mour d'un chétif animal, qui, tout protégé qu'il eſt
„ par ces mêmes Loix, ſera bientôt par elles réduit en
„ pouſſiere.

Bolingbroke, Shaftsbury, & Pope, leur metteur en œuvre, ne réſolvent pas mieux la queſtion que les autres : leur *tout eſt bien*, ne veut dire autre choſe, ſinon que le tout eſt dirigé par des loix immuables; qui ne le ſait pas? Vous ne nous apprenez rien, quand vous remarquez, après tous les petits enfants, que les mouches ſont nées pour être mangées par des araignées, les araignées par les hirondelles, les hirondelles par les pigrieches, les pigrieches par les aigles, les aigles pour être tués par les hommes, les hommes pour ſe tuer les uns les autres, & pour être mangés par les vers, & enſuite par les Diables, au moins mille ſur un.

Voilà un ordre net & conſtant parmi les animaux de toute eſpece; il y a de l'ordre par-tout. Quand une pierre ſe forme dans ma veſſie, c'eſt une méchanique admirable, des ſucs pierreux paſſent petit à petit dans mon ſang, ils ſe filtrent dans les reins, paſſent par les urêtres, ſe dépoſent dans ma veſſie, s'y aſſemblent par une excellente attraction Newtonienne; le caillou ſe forme, ſe groſſit, je ſouffre des maux mille fois pires que la mort, par le plus bel arrangement du monde; un Chirurgien ayant perfectionné l'art inventé par Tubal-Caïn, vient m'enfoncer un fer aigu & tranchant dans le périnée, ſaiſit ma pierre avec ſes pincettes, elle ſe briſe ſous ſes efforts par

un méchanisme nécessaire ; & par le même méchanisme je meurs dans des tourments affreux : *tout cela est bien*, tout cela est la suite évidente des principes physiques inaltérables, j'en tombe d'accord, & je le savais comme vous.

Si nous étions insensibles, il n'y aurait rien à dire à cette Physique. Mais ce n'est pas cela dont il s'agit ; nous vous demandons s'il n'y a point de maux sensibles, & d'où ils viennent ? *Il n'y a point de maux*, dit Pope dans sa quatrieme Epître sur le tout est bien ; *s'il y a des maux particuliers, ils composent le bien général.*

Voilà un singulier bien général, composé de la pierre, de la mort & de la goutte, de tous les crimes, de toutes les souffrances, de la damnation.

La chûte de l'homme est l'emplâtre que nous mettons à toutes ces maladies particulieres du corps & de l'ame, que vous appellez santé générale ; mais Shaftsbury & Bolingbroke se moquent du péché originel ; Pope n'en parle point ; il est clair que leur systême sappe la Religion Chrétienne par ses fondements, & n'explique rien du tout.

Cependant, ce systême a été approuvé depuis peu par plusieurs Théologiens, qui admettent volontiers les contraires ; à la bonne heure, il ne faut envier à personne la consolation de raisonner comme il peut sur le déluge de maux qui nous inonde. Il est juste d'accorder aux malades désespérés, de manger de ce qu'ils veulent. On a été jusqu'à prétendre que ce systême est consolant. *Dieu*, dit Pope, *voit d'un même œil périr le Héros & le moineau, un atome ou mille planettes précipitées dans la ruine, une boule de savon ou un monde se former.*

Voilà, je vous l'avoue, une plaisante consolation ; ne trouvez-vous pas un grand lénitif dans l'ordonnance de

Mylord Shaftsbury, qui dit que Dieu n'ira pas déranger ſes Loix éternelles pour un animal auſſi chétif que l'homme? Il faut avouer du moins que ce chétif animal a droit de crier humblement, & de chercher à comprendre, en criant, pourquoi ces Loix éternelles ne ſont pas faites pour le bien-être de chaque individu.

Ce ſyſtême du *tout eſt bien*, ne repréſente l'Auteur de toute la nature, que comme un Roi puiſſant & mal-faiſant, qui ne s'embarraſſe pas qu'il en coûte la vie à quatre ou cinq cents mille hommes, & que les autres traînent leurs jours dans la diſette & dans les larmes, pourvu qu'il vienne à bout de ſes deſſeins.

Loin donc que l'opinion du meilleur des mondes poſſible conſole, elle eſt déſeſpérante pour les Philoſophes qui l'embraſſent. La queſtion du bien & du mal demeure un cahos indébrouillable pour ceux qui cherchent de bonne foi; c'eſt un jeu d'eſprit pour ceux qui diſputent; ils ſont des forçats qui jouent avec leurs chaînes. Pour le Peuple non penſant, il reſſemble aſſez à des poiſſons qu'on a tranſportés d'une riviere dans un réſervoir; ils ne ſe doutent pas qu'ils ſont là pour être mangés le Carême; auſſi ne ſavons-nous rien du tout par nous-mêmes des cauſes de notre deſtinée.

Mettons à la fin de preſque tous les Chapitres de Métaphyſique les deux lettres des Juges Romains quand ils n'entendaient pas une cauſe, *N. L. non liquet*; cela n'eſt pas clair.



BORNES DE L'ESPRIT HUMAIN.

ELles font par-tout, pauvre Docteur. Veux-tu favoir comment ton bras & ton pied obéiffent à ta volonté, & comment ton foie n'y obéit pas? cherches-tu comment la penfée fe forme dans ton chétif entendement, & cet enfant dans l'uterus de cette femme? Je te donne du temps pour me répondre. Qu'eft-ce que la matiere? Tes pareils ont écrit dix mille volumes fur cet article; ils ont trouvé quelques qualités de cette fubftance : les enfants les connoiffent comme toi : mais cette fubftance, qu'eft-ce au fond? & qu'eft-ce que tu as nommé *efprit*, du mot Latin qui veut dire *fouffle*, ne pouvant faire mieux parce que tu n'en as pas d'idée?

Regarde ce grain de bled que je jette en terre & dis-moi comment il fe releve pour produire un tuyau chargé d'un épi. Apprends-moi comment la même terre produit une pomme au haut de cet arbre, & une châtaigne à l'arbre voifin; je pourrais te faire un in-folio de queftions, auxquelles tu ne devrais répondre que par quatre mots : *Je n'en fais rien.*

Et cependant tu as pris tes degrés, & tu es fourré, & ton bonnet l'eft auffi, & on t'appelle maître. Et cet orgueilleux imbécille, revêtu d'un petit emploi, dans une petite Ville, croit avoir acquis le droit de juger & de condamner ce qu'il n'entend pas.

La devife de Montagne était : *Que fais-je?* & la tienne eft : *Que ne fais-je pas?*

CARACTERE.

DU mot Grec, *impression, gravure.* C'eſt ce que la nature a gravé dans nous; pouvons-nous l'effacer? Grande queſtion. Si j'ai un nez de travers & deux yeux de chat, je peux les cacher avec un maſque. Puis-je davantage ſur le caractere que m'a donné la nature? Un homme né violent, emporté, ſe préſente devant François premier, Roi de France, pour ſe plaindre d'un paſſedroit; le viſage du Prince, le maintien reſpectueux des Courtiſans, le lieu même où il eſt, font une impreſſion puiſſante ſur cet homme; il baiſſe machinalement les yeux, ſa voix rude s'adoucit, il préſente humblement ſa Requête, on le croirait né auſſi doux que le ſont (dans ce moment au moins) les Courtiſans, au milieu deſquels il eſt même déconcerté; mais ſi François premier ſe connaît en phyſionomies, il découvre aiſément dans ſes yeux baiſſés, mais allumés d'un feu ſombre, dans les muſcles tendus de ſon viſage, dans ſes levres ſerrées l'une contre l'autre, que cet homme n'eſt pas ſi doux qu'il eſt forcé de le paraître. Cet homme le ſuit à Pavie, eſt pris avec lui, mené avec lui en priſon à Madrid; la majeſté de François premier ne fait plus ſur lui la même impreſſion; il ſe familiariſe avec l'objet de ſon reſpect. Un jour en tirant les bottes du Roi, & les tirant mal, le Roi aigri par ſon malheur ſe fâche; mon homme envoie promener le Roi, & jette ſes bottes par la fenêtre.

Sixte-Quint était né pétulant, opiniâtre, altier, impétueux, vindicatif, arrogant; ce caractere ſemble adouci dans les épreuves de ſon noviciat. Commence-t-il à jouir de quelque crédit dans ſon ordre? il s'emporte contre un Gardien, & l'aſſomme à coups de poings : eſt-il Inquiſi-

teur à Venise? il exerce sa charge avec insolence : le voilà Cardinal, il est possédé *della rabbia papale* : cette rage l'emporte sur son naturel; il ensevelit dans l'obscurité sa Personne & son caractere; il contrefait l'humble & le moribond; on l'élit Pape : ce moment rend au ressort, que la politique avait plié, toute son élasticité long-temps retenue; il est le plus fier & le plus despotique des Souverains.

Naturam expellas furcâ, tamen ipsa redibit.

La Religion, la Morale, mettent un frein à la force du naturel, elles ne peuvent le détruire. L'ivrogne, dans un Cloître, réduit à un demi-septier de cidre à chaque repas, ne s'enivrera plus, mais il aimera toujours le vin.

L'âge affaiblit le caractere, c'est un arbre qui ne produit plus que quelques fruits dégénérés, mais ils sont toujours de même nature; il se couvre de nœuds & de mousse, il devient vermoulu, mais il est toujours chêne ou poirier. Si on pouvait changer son caractere, on s'en donnerait un, on serait le Maître de la nature. Peut-on se donner quelque chose? ne recevons-nous pas tout? Essayez d'animer l'insolent d'une activité suivie, de glacer par l'apathie l'ame bouillante de l'impétueux, d'inspirer du goût pour la Musique & pour la Poésie à celui qui manque de goût & d'oreilles; vous n'y parviendrez pas plus que si vous entrepreniez de donner la vue à un aveugle né. Nous perfectionnons, nous adoucissons, nous cachons ce que la nature a mis dans nous, mais nous n'y mettons rien.

On dit à un Cultivateur : Vous avez trop de poissons dans ce vivier, ils ne prospéreront pas; voilà trop de bestiaux dans vos prés, l'herbe manque, ils maigriront. Il arrive après cette exhortation que les brochets mangent la moitié des carpes de mon homme, & les loups la moi-

tié de ses moutons, le reste engraisse. S'applaudira-t-il de son économie? Ce campagnard, c'est toi-même; une de tes passions a dévoré les autres, & tu crois avoir triomphé de toi. Ne ressemblons-nous pas presque tous à ce vieux Général de quatre-vingt-dix ans, qui ayant rencontré de jeunes Officiers qui faisaient un peu de désordre avec des filles, leur dit tout en colere: Messieurs, est-ce là l'exemple que je vous donne?

CERTAIN, CERTITUDE.

QUel âge a votre ami Christophe? Vingt-huit ans; j'ai vu son contrat de mariage, son extrait baptistaire, je le connais dès son enfance; il a vingt-huit ans, j'en ai la certitude, j'en suis certain.

A peine ai-je entendu la réponse de cet homme si sûr de ce qu'il dit, & de vingt autres qui confirment la même chose, que j'apprends qu'on a antidaté par des raisons secretes, & par un manege singulier, l'extrait baptistaire de Christophe. Ceux à qui j'avais parlé n'en savent encore rien; cependant ils ont toujours la certitude de ce qui n'est pas.

Si vous aviez demandé à la terre entiere, avant le temps de Copernic: Le soleil est-il levé? s'est-il couché aujourd'hui? tous les hommes vous auraient répondu: Nous en avons une certitude entiere; ils étaient certains, & ils étaient dans l'erreur.

Les sortileges, les divinations, les obsessions, ont été long-temps la chose du monde la plus certaine aux yeux de tous les Peuples; quelle foule innombrable de gens qui ont vu toutes ces belles choses, qui en ont été certains! aujourd'hui cette certitude est un peu tombée.

Un jeune homme qui commence à étudier la Géométrie, vient me trouver; il n'en eſt encore qu'à la définition des triangles : N'êtes-vous pas certain, lui dis-je, que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits? il me répond que non-ſeulement il n'en eſt point certain, mais qu'il n'a pas même d'idée nette de cette propoſition; je la lui démontre, il en devient alors très-certain, & il le ſera pour toute ſa vie.

Voilà une certitude bien différente des autres : elles n'étaient que des probabilités, & ces probabilités examinées ſont devenues des erreurs; mais la certitude mathématique eſt immuable & éternelle.

J'exiſte, je penſe, je ſens de la douleur, tout cela eſt-il auſſi certain qu'une vérité géométrique? Oui. Pourquoi? C'eſt que ces vérités ſont prouvées par le même principe qu'une choſe ne peut être, & n'être pas en même-temps. Je ne peux en même-temps exiſter & n'exiſter pas, ſentir & ne ſentir pas. Un triangle ne peut en même-temps avoir cent quatre-vingt degrés, qui ſont la ſomme de deux angles droits, & ne les avoir pas.

La certitude phyſique de mon exiſtence, de mon ſentiment, & la certitude mathématique ſont donc de même valeur, quoiqu'elles ſoient d'un genre différent.

Il n'en eſt pas de même de la certitude fondée ſur les apparences, ou ſur les rapports unanimes que nous font les hommes.

Mais quoi, me dites-vous, n'êtes-vous pas certain que Pékin exiſte? n'avez-vous pas chez vous des étoffes de Pékin? des gens de différents Pays, de différentes opinions, & qui ont écrit violemment les uns contre les autres en prêchant tous la vérité à Pékin, ne vous ont-ils pas aſſurés de l'exiſtence de cette Ville? Je réponds qu'il m'eſt extrêmement probable qu'il y avait alors une Ville de

Pékin; mais je ne voudrais pas parier ma vie que cette Ville existe; & je parierai, quand on voudra, ma vie, que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits.

On a imprimé, dans le Dictionnaire Encyclopédique, une chose fort plaisante; on y soutient qu'un homme devrait être aussi sûr, aussi certain que le Maréchal de Saxe est ressuscité, si tout Paris le lui disait, qu'il est sûr que le Maréchal de Saxe a gagné la Bataille de Fontenoi, quand tout Paris le lui dit. Voyez, je vous prie, combien ce raisonnement est admirable; je crois tout Paris quand il me dit une chose moralement possible; donc je dois croire tout Paris quand il me dit une chose moralement & physiquement impossible.

Apparemment que l'Auteur de cet Article voulait rire, & que l'autre Auteur qui s'extasie à la fin de cet Article, & écrit contre lui-même, voulait rire aussi. (*)

CHAÎNE
DES ÉVÉNEMENTS.

IL y a long-temps qu'on a prétendu que tous les événements sont enchaînés les uns aux autres par une fatalité invincible; c'est le destin qui, dans Homere, est supérieur à Jupiter même. Ce Maître des Dieux & des hommes, déclare net, qu'il ne peut empêcher Sarpédon, son fils, de mourir dans le temps marqué. Sarpédon était né dans le moment qu'il fallait qu'il naquît, & ne pouvait pas naître dans un autre; il ne pouvait mourir ailleurs que devant Troye; il ne pouvait être enterré ailleurs qu'en

(*) Voyez l'Article *Certitude*, Dictionn. Encyclopédique.

Lycie; ſon corps devait, dans le temps marqué, produire des légumes qui devaient ſe changer dans la ſubſtance de quelques Lyciens; ſes héritiers devaient établir un nouvel ordre dans ſes Etats, ce nouvel ordre devait influer ſur les Royaumes voiſins; il en réſultait un nouvel arrangement de guerre & de paix avec les voiſins des voiſins de la Lycie: ainſi de proche en proche la deſtinée de toute la terre a dépendu de la mort de Sarpédon, laquelle dépendait d'un autre événement, lequel était lié par d'autres à l'origine des choſes.

Si un ſeul de ces faits avait été arrangé différemment, il en aurait réſulté un autre Univers : or il n'était pas poſſible que l'Univers actuel n'exiſtât pas; donc il n'était pas poſſible à Jupiter de ſauver la vie à ſon fils, tout Jupiter qu'il était.

Ce ſyſtême de la néceſſité & de la fatalité, a été inventé de nos jours par Leibnitz, à ce qu'il dit, ſous le nom de raiſon ſuffiſante; il eſt pourtant fort ancien; ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il n'y a point d'effet ſans cauſe, & que ſouvent la plus petite cauſe produit les plus grands effets.

Mylord Bolingbroke avoue que les petites querelles de Made. Marlborough, & de Made. Masham, lui firent naître l'occaſion de faire le Traité particulier de la Reine Anne avec Louis XIV : ce Traité amena la Paix d'Utrecht; cette Paix d'Utrecht affermit Philippe V ſur le Trône d'Eſpagne. Philippe V prit Naples & la Sicile ſur la Maiſon d'Autriche; le Prince Eſpagnol, qui eſt aujourd'hui Roi de Naples, doit évidemment ſon Royaume à Milady Masham; & il ne l'aurait pas eu, il ne ſerait peut-être même pas né, ſi la Ducheſſe de Marlborough avait été plus complaiſante envers la Reine d'Angleterre; ſon exiſtence à Naples dépendait d'une ſottiſe de plus ou de moins à la Cour de Londres. Examinez les ſituations de

tous les Peuples de l'Univers, elles ſont ainſi établies ſur une ſuite de faits qui paraiſſent ne tenir à rien, & qui tiennent à tout. Tout eſt rouage, poulie, corde, reſſort dans cette immenſe machine.

Il en eſt de même dans l'ordre phyſique. Un vent qui ſouffle du fond de l'Afrique & des Mers Auſtrales, amene une partie de l'atmoſphere Africain, qui retombe en pluie dans les vallées des Alpes; ces pluies fécondent nos terres; notre vent du Nord, à ſon tour, envoie nos vapeurs chez les Negres; nous faiſons du bien à la Guinée, & la Guinée nous en fait à ſon tour. La chaîne s'étend d'un bout de l'Univers à l'autre.

Mais il me ſemble qu'on abuſe étrangement de la vérité de ce principe. On en conclut qu'il n'y a ſi petit atome dont le mouvement n'ait influé dans l'arrangement actuel du monde entier; qu'il n'y a ſi petit accident, ſoit parmi les hommes, ſoit parmi les animaux, qui ne ſoit un chaînon eſſentiel de la grande chaîne du deſtin.

Entendons-nous : tout effet a évidemment ſa cauſe, à remonter de cauſe en cauſe dans l'abyme de l'éternité; mais toute cauſe n'a pas ſon effet, à deſcendre juſqu'à la fin des ſiecles. Tous les événements ſont produits les uns par les autres, je l'avoue; ſi le paſſé eſt accouché du préſent, le préſent accouche du futur; tout a des peres, mais tout n'a pas toujours des enfants. Il en eſt ici préciſément comme d'un arbre généalogique : chaque maiſon remonte, comme on ſait, à Adam; mais dans la famille il y a bien des gens qui ſont morts ſans laiſſer de poſtérité.

Il y a un arbre généalogique des événements de ce monde. Il eſt inconteſtable que les habitants des Gaules & de l'Eſpagne deſcendent de Gomer; & les Ruſſes de Magog, ſon frere cadet : on trouve cette généalogie dans

tant de gros Livres! Sur ce pied-là, on ne peut nier que nous ne devions à Magog les ſoixante mille Ruſſes qui ſont aujourd'hui en armes devers la Poméranie, & les ſoixante mille Français qui ſont vers Francfort; mais que Magog ait craché à droite ou à gauche, auprès du Mont Caucaſe, & qu'il ait fait deux ronds dans un puits, ou trois, qu'il ait dormi ſur le côté gauche ou ſur le côté droit, je ne vois pas que cela ait influé beaucoup ſur la réſolution priſe par l'Impératrice de Ruſſie Eliſabeth, d'envoyer une Armée au ſecours de l'Impératrice des Romains Marie Thérèſe. Que mon chien rêve ou ne rêve pas en dormant, je n'apperçois pas le rapport que cette importante affaire peut avoir avec celle du Grand-Mogol.

Il faut ſonger que tout n'eſt pas plein dans la nature, & que tout mouvement ne ſe communique pas de proche en proche, juſqu'à faire le tour du monde. Jettez dans l'eau un corps de pareille denſité, vous calculez aiſément qu'au bout de quelque-temps le mouvement de ce corps, & celui qu'il a communiqué à l'eau, ſont anéantis; le mouvement ſe perd & ſe répare; donc le mouvement que put produire Magog en crachant dans un puits, ne peut avoir influé ſur ce qui ſe paſſe aujourd'hui en Ruſſie & en Pruſſe. Donc les événements préſents ne ſont pas les enfants de tous les événements paſſés; ils ont leurs lignes directes, mais mille petites lignes collatérales ne leur ſervent à rien. Encore une fois, tout être a ſon pere, mais tout être n'a pas des enfants: nous en dirons peut-être davantage quand nous parlerons de la Deſtinée.



CHAÎNE DES ÊTRES CRÉÉS.

LA premiere fois que je lus Platon, & que je vis cette gradation d'êtres qui s'élevent depuis le plus léger atome jusqu'à l'Etre suprême, cette échelle me frappa d'admiration; mais l'ayant regardée attentivement, ce grand fantôme s'évanouit, comme autrefois toutes les apparitions s'enfuyaient le matin au chant du coq.

L'imagination se complaît d'abord à voir le passage imperceptible de la matiere brute à la matiere organisée, des plantes aux zoophites, de ces zoophites aux animaux, de ceux-ci à l'homme, de l'homme aux génies, de ces génies, revêtus d'un petit corps aërien, à des substances immatérielles; & enfin mille ordres différents de ces substances, qui de beautés en perfections s'élevent jusqu'à Dieu même. Cette hiérarchie plaît beaucoup aux bonnes gens, qui croient voir le Pape & ses Cardinaux suivis des Archevêques, des Evêques; après quoi viennent les Curés, les Vicaires, les simples Prêtres, les Diacres, les Sous-Diacres; puis paraissent les Moines, & la marche est fermée par les Capucins.

Mais il y a un peu plus de distance entre Dieu & ses plus parfaites créatures, qu'entre le saint Pere & le Doyen du Sacré College : ce Doyen peut devenir Pape; mais le plus parfait des génies créés par l'Etre suprême, ne peut devenir Dieu; il y a l'infini entre Dieu & lui.

Cette chaîne, cette gradation prétendue n'existe pas plus dans les végétaux & dans les animaux; la preuve en est qu'il y a des especes de plantes & d'animaux qui sont

font détruites. Nous n'avons plus de murex. Il était défendu de manger du griffon & de l'ixion; ces deux especes ont disparu de ce monde, quoi qu'en dise Bochart; où donc est la chaîne?

Quand même nous n'aurions pas perdu quelques especes, il est visible qu'on en peut détruire. Les lions, les rhinocéros commencent à devenir fort rares.

Il est très-probable qu'il y a eu des races d'hommes qu'on ne trouve plus; mais je veux qu'elles aient toutes subsisté, ainsi que les Blancs, les Negres, les Caffres à qui la nature a donné un tablier de leur peau, pendant du ventre à la moitié des cuisses; les Samoïedes dont les femmes ont un mammelon d'un bel ébene, &c.

N'y a-t-il pas visiblement un vuide entre le singe & l'homme? n'est-il pas aisé d'imaginer un animal à deux pieds sans plumes, qui serait intelligent sans avoir ni l'usage de la parole, ni notre figure, que nous pourrions apprivoiser, qui répondrait à nos signes, & qui nous servirait? & entre cette nouvelle espece & celle de l'homme, n'en pourrait-on pas imaginer d'autres?

Par delà l'homme, vous logez dans le ciel, divin Platon, une file de substances célestes; nous croyons nous autres à quelques-unes de ces substances, parce que la foi nous l'enseigne. Mais vous, quelle raison avez-vous d'y croire? vous n'avez pas parlé apparemment au génie de Socrate; & le bon homme *Heres*, qui ressuscita exprès pour vous apprendre les secrets de l'autre monde, ne vous a rien appris de ces substances.

La prétendue chaîne n'est pas moins interrompue dans l'Univers sensible.

Quelle gradation, je vous prie, entre vos planetes! la Lune est quarante fois plus petite que notre globe. Quand vous avez voyagé de la Lune dans le vuide, vous trouvez

Vénus, elle eſt environ auſſi groſſe que la terre. De là vous allez chez Mercure, il tourne dans une ellipſe qui eſt fort différente du cercle que parcourt Vénus; il eſt vingt-ſept fois plus petit que nous, le Soleil un milion de fois plus gros, Mars cinq fois plus petit; celui-là fait ſon tour en deux ans, Jupiter, ſon voiſin, en douze; Saturne en trente; & encore Saturne, le plus éloigné de tous, n'eſt pas ſi gros que Jupiter. Où eſt la gradation prétendue?

Et puis, comment voulez-vous que dans de grands eſpaces vuides il y ait une chaîne qui lie tout? S'il y en a une, c'eſt certainement celle que Newton à découverte; c'eſt celle qui fait graviter tous les globes du monde planétaire les uns vers les autres dans ce vuide immenſe.

O Platon tant admiré! vous n'avez conté que des fables, & il eſt venu dans l'Iſle des Caſſiderides, où de votre temps les hommes allaient tout nuds, un Philoſophe qui a enſeigné à la terre des vérités auſſi grandes que vos imaginations étaient puériles.

LE CIEL
DES ANCIENS.

SI un ver à ſoie donnait le nom de Ciel au petit duvet qui entoure ſa coque, il raiſonnerait auſſi-bien que firent tous les Anciens, en donnant le nom de Ciel à l'atmoſphere, qui eſt, comme dit très-bien Mr. de Fontenelle dans ſes Mondes, le duvet de notre coque.

Les vapeurs qui ſortent de nos mers & de notre terre, & qui forment les nuages, les météores & les tonnerres, furent pris d'abord pour la demeure des Dieux. Les Dieux

descendent toujours dans des nuages d'or chez Homere; c'est de là que les Peintres les peignent encore aujourd'hui assis sur une nuée : mais comme il était bien juste que le Maître des Dieux fût plus à son aise que les autres, on lui donna un aigle pour le porter, parce que l'aigle vole plus haut que les autres oiseaux.

Les anciens Grecs voyant que les Maîtres des Villes demeuraient dans des citadelles, au haut de quelque montagne, jugerent que les Dieux pouvaient avoir une citadelle aussi, & la placerent en Thessalie, sur le mont Olympe, dont le sommet est quelquefois caché dans les nues, de sorte que leur Palais était de plein pied à leur Ciel.

Les étoiles & les planetes qui semblent attachées à la voûte bleue de notre atmosphere, devinrent ensuite les demeures des Dieux; sept d'entr'eux eurent chacun leur planete, les autres logerent où ils purent; le Conseil général des Dieux se tenait dans une grande salle, à laquelle on allait par la voie lactée; car il fallait bien que les Dieux eussent une salle en l'air, puisque les hommes avaient des Hôtels-de-Ville sur la terre.

Quand les Titans, espece d'animaux entre les Dieux & les hommes, déclarerent une guerre assez juste à ces Dieux-là, pour reclamer une partie de leur héritage du côté paternel, étant fils du Ciel & de la terre, ils ne mirent que deux ou trois montagnes les unes sur les autres, comptant que c'en était bien assez pour se rendre Maîtres du Ciel, & du Château de l'Olympe.

Neve foret terris securior arduus æther;
Affectasse ferunt regnum cœleste gigantes,
Altaque congestos struxisse ad sidera montes.

Cette physique d'enfants & de vieilles, était prodigieusement ancienne; cependant il est très-sûr que les Caldéen-

avaient des idées auſſi ſaines que nous de ce qu'on appelle le Ciel ; ils plaçaient le Soleil au centre de notre monde planétaire, à peu près à la diſtance de notre globe que nous avons reconnue ; ils faiſaient tourner la terre, & toutes les planetes autour de cet aſtre ; c'eſt ce que nous apprend Ariſtarque de Samos : c'eſt le véritable ſyſtême du monde que Copernic a renouvellé depuis ; mais les Philoſophes gardaient le ſecret pour eux, afin d'être plus reſpectés des Rois & du Peuple, ou plutôt pour n'être pas perſécutés.

Le langage de l'erreur eſt ſi familier aux hommes, que nous appellons encore nos vapeurs, & l'eſpace de la terre à la Lune, du nom de Ciel ; nous diſons, monter au Ciel, comme nous diſons que le Soleil tourne, quoiqu'on ſache bien qu'il ne tourne pas ; nous ſommes probablement le Ciel pour les habitants de la Lune, & chaque planete place ſon Ciel dans la planete voiſine.

Si on avait demandé à Homere dans quel Ciel était allée l'ame de Sarpedon, & où était celle d'Hercule, Homere eût été bien embarraſſé, il eût répondu par des vers harmonieux.

Quelle ſûreté avait-on que l'ame aërienne d'Hercule ſe fût trouvée plus à ſon aiſe dans Vénus, dans Saturne, que ſur notre globe ? Aurait-elle été dans le Soleil ? La place ne paraît pas tenable dans cette fournaiſe. Enfin, qu'entendaient les Anciens par le Ciel ? Ils n'en ſavaient rien ; ils criaient toujours *le Ciel & la terre ;* c'eſt comme ſi on criait l'Infini & un atome. Il n'y a point, à proprement parler, de Ciel ; il y a une quantité prodigieuſe de globes qui roulent dans l'eſpace vuide, & notre globe roule comme les autres.

Les Anciens croyaient qu'aller dans les Cieux c'était monter ; mais on ne monte point d'un globe à un au-

tre ; les globes céleſtes ſont tantôt au-deſſus de notre horizon, tantôt au-deſſous. Ainſi, ſuppoſons que Vénus étant venue à Paphos, retournât dans ſa planete quand cette planete était couchée, la Déeſſe Vénus ne montait point alors par rapport à notre horizon; elle deſcendait, & on devait dire en ce cas *deſcendre au Ciel*. Mais les Anciens n'y entendaient pas tant de fineſſe; ils avaient des notions vagues, incertaines, contradictoires ſur tout ce qui tenait à la phyſique. On a fait des Volumes immenſes pour ſavoir ce qu'ils penſaient ſur bien des queſtions de cette ſorte. Quatre mots auraient ſuffi, *ils ne penſaient pas.*

Il faut toujours en excepter un petit nombre de Sages, mais ils ſont venus tard, peu ont expliqué leurs penſées; & quand ils l'ont fait, les Charlatans de la terre les ont envoyés au Ciel par le plus court chemin.

Un Ecrivain qu'on nomme, je crois, Pluche, a prétendu faire de Moïſe un grand Phyſicien; un autre avait auparavant concilié Moïſe avec Deſcartes, & avait imprimé le *Carteſius Mozaizans;* ſelon lui, Moïſe avait inventé le premier les tourbillons & la matiere ſubtile; mais on ſait aſſez que Dieu, qui fit de Moïſe un grand Légiſlateur, un grand Prophete, ne voulut point du tout en faire un Profeſſeur de Phyſique; il inſtruiſit les Juifs de leur devoir, & ne leur enſeigna pas un mot de Philoſophie. Calmet, qui a beaucoup compilé, & qui n'a raiſonné jamais, parle du ſyſtême des Hébreux; mais ce Peuple groſſier était bien loin d'avoir un ſyſtême; il n'avait pas même d'Ecole de Géométrie, le nom leur en était inconnu; leur ſeule ſcience était le métier de Courtier, & l'uſure.

On trouve dans leurs Livres quelques idées louches, incohérentes, & dignes en tout d'un Peuple barbare, ſur

la ſtructure du Ciel. Leur premier ciel était l'air; le ſecond, le firmament, où étaient attachées les étoiles; ce firmament était ſolide & de glace, & portait les eaux ſupérieures qui s'échapperent de ce réſervoir par des portes, des écluſes, des cataractes, au temps du Déluge.

Au-deſſus de ce firmament ou de ces eaux ſupérieures, était le troiſieme Ciel ou l'Empirée, où St. Paul fut ravi. Le firmament était une eſpece de demi-voûte, qui embraſſait la terre. Le Soleil ne faiſait point le tour d'un globe qu'ils ne connaiſſaient pas. Quand il était parvenu à l'Occident, il revenait à l'Orient par un chemin inconnu; & ſi on ne le voyait pas, c'était, comme le dit le Baron de Fœneſte, parce qu'il revenait de nuit.

Encore les Hébreux avaient-ils pris ces rêveries des autres Peuples. La plupart des Nations, excepté l'Ecole des Caldéens, regardaient le Ciel comme ſolide; la terre, fixe & immobile, était plus longue d'Orient en Occident que du Midi au Nord d'un grand tiers; delà viennent ces expreſſions de longitude & de latitude que nous avons adoptées. On voit que dans cette opinion il était impoſſible qu'il y eût des Antipodes. Auſſi St. Auguſtin traite l'idée des Antipodes, *d'abſurdité;* & Lactance dit expreſſément : *Y a-t-il des gens aſſez fous pour croire qu'il y ait des hommes dont la tête ſoit plus baſſe que les pieds? &c.*

Saint Chryſoſtome s'écrie, dans ſa quatorzieme Homélie: *Où ſont ceux qui prétendent que les Cieux ſont mobiles, & que leur forme eſt circulaire?*

Lactance dit encore, au Liv. III, de ſes Inſtitutions : *Je pourrais vous prouver par beaucoup d'arguments, qu'il eſt impoſſible que le Ciel entoure la terre.*

L'Auteur du Spectacle de la Nature pourra dire à Monſieur le Chevalier tant qu'il voudra, que Lactance & ſaint Chryſoſtome étaient de grands Philoſophes; on lui ré-

pondra qu'ils étaient de grands Saints, & qu'il n'est point du tout nécessaire pour être un Saint, d'être un bon Astronome. On croira qu'ils sont au Ciel, mais on avouera qu'on ne sait pas dans quelle partie du Ciel précisément.

CIRCONCISION.

LOrsqu'Hérodote raconte ce que lui ont dit les Barbares chez lesquels il a voyagé, il raconte des sottises, & c'est ce que font la plupart de nos Voyageurs. Aussi n'exige-t-il pas qu'on le croie, quand il parle de l'aventure de Gigès & de Candaule, d'Arion porté sur un dauphin, & de l'Oracle consulté pour savoir ce que faisait Crésus, qui répondit qu'il faisait cuire alors une tortue dans un pot couvert; & du cheval de Darius, qui ayant henni le premier de tous, déclara son Maître Roi; & de cent autres fables propres à amuser des enfants & à être compilées par des Rhéteurs : mais quand il parle de ce qu'il a vu, des coutumes des Peuples, qu'il a examinées; de leurs antiquités, qu'il a consultées, il parle alors à des hommes.

Il semble, dit-il au Livre d'Euterpe, *que les habitants de la Colchide sont originaires d'Egypte : j'en juge par moi-même plutôt que par oui-dire; car j'ai trouvé qu'en Colchide on se souvenait bien plus des anciens Egyptiens qu'on ne se ressouvenait des anciennes coutumes de Colchos en Egypte.*

Ces habitants des bords du Pont-Euxin prétendaient être une Colonie établie par Sésostris; pour moi je le conjecturais, non-seulement parce qu'ils sont basanés, & qu'ils ont les cheveux frisés, mais parce que les Peuples de Colchide, d'Egypte & d'Ethiopie, sont les seuls sur la terre qui se sont fait

circoncire de tout temps ; car les Phéniciens & ceux de la Palestine avouent qu'ils ont pris la circoncision des Egyptiens. Les Syriens qui habitent aujourd'hui sur les rivages du Thermodoon & de Pathenie, & les Macrons leurs voisins, avouent qu'il n'y a pas long-temps qu'ils se sont conformés à cette coutume d'Egypte ; c'est par là principalement qu'ils sont reconnus pour Egyptiens d'origine.

A l'égard de l'Ethiopie & de l'Egypte, comme cette cérémonie est très-ancienne chez ces deux Nations, je ne saurais dire qui des deux tient la circoncision de l'autre ; il est toutefois vraisemblable que les Ethiopiens la prirent des Egyptiens ; comme, au contraire, les Phéniciens ont aboli l'usage de circoncire les enfants nouveaux nés, depuis qu'ils ont eu plus de commerce avec les Grecs.

Il est évident, par ce passage d'Hérodote, que plusieurs Peuples avaient pris la circoncision de l'Egypte ; mais aucune Nation n'a jamais prétendu avoir reçu la circoncision des Juifs. A qui peut-on donc attribuer l'origine de cette coutume, ou à la Nation de qui cinq ou six autres confessent la tenir, ou à une autre Nation bien moins puissante, moins commerçante, moins guerriere, cachée dans un coin de l'Arabie Pétrée, qui n'a jamais communiqué le moindre de ses usages à aucun Peuple ?

Les Juifs disent qu'ils ont été reçus autrefois par charité dans l'Egypte ; n'est-il pas bien vraisemblable que le petit Peuple a imité un usage du grand Peuple, & que les Juifs ont pris quelques coutumes de leurs Maîtres ?

Clément d'Alexandrie rapporte que Pythagore voyageant chez les Egyptiens, fut obligé de se faire circoncire, pour être admis à leurs mysteres ; il fallait donc absolument être circoncis pour être au nombre des Prêtres d'Egypte. Ces Prêtres existaient lorsque Joseph arriva en Egypte ; le gouvernement était très-ancien, & les cé-

rémonies antiques de l'Egypte obſervées avec la plus ſcrupuleuſe exactitude.

Les Juifs avouent qu'ils demeurerent pendant deux cents cinq ans en Egypte ; ils diſent qu'ils ne ſe firent point circoncire dans cet eſpace de temps ; il eſt donc clair que pendant ces deux cents cinq ans, les Egyptiens n'ont pas reçu la circonciſion des Juifs ; l'auraient-ils priſe d'eux, après que les Juifs leur eurent volé tous les vaſes qu'on leur avait prêtés, & ſe furent enfuis dans le déſert avec leur proie, ſelon leur propre témoignage ? Un Maître adoptera-t-il la principale marque de la Religion de ſon eſclave voleur & fugitif ? Cela n'eſt pas dans la nature humaine.

Il eſt dit dans le Livre de Joſué, que les Juifs furent circoncis dans le déſert : *Je vous ai délivrés de ce qui faiſait votre opprobre chez les Egyptiens.* Or, quel pouvait être cet opprobre pour des gens qui ſe trouvaient entre les Peuples de Phénicie, les Arabes & les Egyptiens, ſi ce n'eſt ce qui les rendait mépriſables à ces trois Nations ? Comment leur ôte-t-on cet opprobre ? en leur ôtant un peu de prépuce ? N'eſt-ce pas là le ſens naturel de ce paſſage ?

La Geneſe dit qu'Abraham avait été circoncis auparavant ; mais Abraham voyagea en Egypte, qui était depuis long-temps un Royaume floriſſant, gouverné par un puiſſant Roi ; rien n'empêche que dans ce Royaume ſi ancien, la Circonciſion ne fût dès long-temps en uſage avant que la Nation Juive fût formée. De plus, la circonciſion d'Abraham n'eut point de ſuite ; ſa poſtérité ne fut circonciſe que du temps de Joſué.

Or avant Joſué, les Iſraélites, de leur aveu même, prirent beaucoup de coutume des Egyptiens ; ils les imiterent dans pluſieurs ſacrifices, dans pluſieurs cérémonies,

comme dans les jeûnes qu'on obſervait les veilles de fêtes d'Iſis, dans les ablutions, dans la coutume de raſer la tête des Prêtres; l'encens, le candelabre, le ſacrifice de la vache rouſſe, la purification avec de l'hyſope, l'abſtinence du cochon, l'horreur des uſtenſiles de cuiſine des étrangers, tout atteſte que le petit Peuple Hébreu, malgré ſon averſion pour la grande Nation Egyptienne, avait retenu une infinité d'uſages de ſes anciens Maîtres. Ce bouc Azazel qu'on envoyait dans le déſert, chargé des péchés du Peuple, était une imitation viſible d'une pratique Egyptienne; les Rabbins conviennent même que le mot d'Azazel n'eſt point hébreu. Rien n'empêche donc que les Hébreux aient imité les Epyptiens dans la Circonciſion, comme faiſaient les Arabes leurs voiſins.

Il n'eſt point extraordinaire que Dieu, qui a ſanctifié le Baptême ſi ancien chez les Aſiatiques, ait ſanctifié auſſi la Circonciſion non moins ancienne chez les Africains. On a déjà remarqué qu'il eſt le maître d'attacher ſes graces aux ſignes qu'il daigne choiſir.

Au reſte, depuis que, ſous Joſué, le Peuple Juif eut été circoncis, il a conſervé cet uſage juſqu'à nos jours: les Arabes y ont toujours été fideles; mais les Egyptiens, qui dans les premiers temps circonciſaient les garçons & les filles, ceſſerent avec le temps de faire aux filles cette opération, & enfin la reſtreignirent aux Prêtres, aux Aſtrologues, & aux Prophetes. C'eſt ce que Clément d'Alexandrie & Origene nous apprennent. En effet, on ne voit point que les Ptolomées aient jamais reçu la Circonciſion.

Les Auteurs Latins, qui traitent les Juifs avec un ſi profond mépris, qu'ils les appellent, *Curtus Apella*, par dériſion, *Crédat Judæus Apella*, *Curti Judæi*, ne donnent point de ces épithetes aux Egyptiens. Tout le Peuple d'Egypte eſt aujourd'hui circoncis, mais par une autre

raiſon, parce que le Mahométiſme adopta l'ancienne Circonciſion de l'Arabie.

C'eſt cette Circonciſion Arabe qui a paſſé chez les Ethiopiens, où l'on circoncit encore les garçons & les filles.

Il faut avouer que cette cérémonie de la Circonciſion paraît d'abord bien étrange; mais on doit remarquer que de tout temps les Prêtres de l'Orient ſe conſacraient à leurs Divinités par des marques particulieres. On gravait avec un poinçon une feuille de lierre ſur les Prêtres de Bacchus. Lucien nous dit que les dévots à la Déeſſe Iſis s'imprimaient des caracteres ſur le poignet, & ſur le cou. Les Prêtres de Cybele ſe rendaient eunuques.

Il y a grande apparence que les Egyptiens, qui révéraient l'inſtrument de la génération, & qui en portaient l'image en pompe dans leurs proceſſions, imaginerent d'offrir à Iſis & Oſiris, par qui tout s'engendrait ſur la terre, une partie légere du membre par qui ces Dieux avaient voulu que le Genre-humain ſe perpétuât. Les anciennes mœurs orientales ſont ſi prodigieuſement différentes des nôtres, que rien ne doit paraître extraordinaire à quiconque a un peu de lecture. Un Pariſien eſt tout ſurpris quand on lui dit que les Hottentots font couper à leurs enfants mâles un teſticule. Les Hottentots ſont peut-être ſurpris que les Pariſiens en gardent deux.

CORPS.

De même que nous ne ſavons ce que c'eſt qu'un eſprit, nous ignorons ce que c'eſt qu'un corps : nous voyons quelques propriétés, mais quel eſt ce ſujet en qui ces propriétés réſident? Il n'y a que des corps, diſaient

Démocrite & Epicure ; il n'y a point de corps, disaient les Disciples de Zénon d'Elée.

L'Evêque de Cloine, Berklay, est le dernier, qui, par cent sophismes captieux, a prétendu prouver que les corps n'existent pas; ils n'ont, dit-il, ni couleurs, ni odeurs, ni chaleur; ces modalités sont dans vos sensations, & non dans les objets : il pouvait s'épargner la peine de prouver cette vérité, elle était assez connue; mais de-là il passe à l'étendue, à la solidité qui sont des essences du corps, & il croit prouver qu'il n'y a pas d'étendue dans une piece de drap verd, parce que ce drap n'est pas verd en effet; cette sensation du verd n'est qu'en vous, donc cette sensation de l'étendue n'est aussi qu'en vous. Et après avoir aussi détruit l'étendue, il conclut que la solidité qui y est attachée tombe d'elle-même ; & qu'ainsi il n'y a rien au monde que nos idées. De sorte que, selon ce Docteur, dix mille hommes tués par dix mille coups de canon, ne sont dans le fonds que dix mille appréhensions de notre ame.

Il ne tenait qu'à Mr. l'Evêque de Cloine de ne point tomber dans l'excès de ce ridicule; il croit montrer qu'il n'y a point d'étendue, parce qu'un corps lui a paru avec sa lunette quatre fois plus gros qu'il ne l'était à ses yeux, & quatre fois plus petit à l'aide d'un autre verre. De là il conclut qu'un corps ne pouvant à la fois avoir quatre pieds, seize pieds, & un seul pied d'étendue, cette étendue n'existe pas; donc il n'y a rien : il n'avait qu'à prendre une mesure, & dire : De quelque étendue qu'un corps me paraisse, il est étendu de tant de ces mesures.

Il lui était bien aisé de voir qu'il n'en est pas de l'étendue & de la solidité comme des sons, des couleurs, des saveurs, & des odeurs, &c. Il est clair que ce sont en nous des sentiments excités par la configuration des par-

ties; mais l'étendue n'eſt point un ſentiment. Que ce bois allumé s'éteigne, je n'ai plus chaud; que cet air ne ſoit plus frappé, je n'entends plus; que cette roſe ſe fanne, je n'ai plus d'odorat pour elle; mais ce bois, cet air, cette roſe, ſont étendus ſans moi. Le paradoxe de Berklay ne vaut pas la peine d'être réfuté.

Il eſt bon de ſavoir ce qui l'avait entraîné dans ce paradoxe. J'eus, il y a long-temps, quelques converſations avec lui; il me dit que l'origine de ſon opinion venait de ce qu'on ne peut concevoir ce que c'eſt que ce ſujet qui reçoit l'étendue. Et en effet, il triomphe dans ſon Livre, quand il demande à Hilas ce que c'eſt que ce ſujet, ce *ſubſtratum*, cette ſubſtance? C'eſt le corps étendu, répond Hilas: alors l'Evêque, ſous le nom de Philonoüs, ſe moque de lui; & le pauvre Hilas voyant qu'il a dit que l'étendue eſt le ſujet de l'étendue, & qu'il a dit une ſottiſe, demeure tout confus, & avoue qu'il n'y comprend rien, qu'il n'y a point de corps, que le monde matériel n'exiſte pas, qu'il n'y a qu'un monde intellectuel.

Philonoüs devait dire ſeulement à Hilas: Nous ne ſavons rien ſur le fonds de ce ſujet, de cette ſubſtance étendue, ſolide, diviſible, mobile, figurée, &c. je ne la connais pas plus que le ſujet penſant, ſentant & voulant; mais ce ſujet n'en exiſte pas moins, puiſqu'il a des propriétés eſſentielles dont il ne peut être dépouillé.

Nous ſommes tous comme la plupart des Dames de Paris; elles font grand'chere ſans ſavoir ce qui entre dans les ragoûts; de même nous jouiſſons des corps, ſans ſavoir ce qui les compoſe. De quoi eſt fait le corps? De parties; & ces parties ſe réſolvent en d'autres parties. Que ſont ces dernieres parties? Toujours des corps; vous diviſez ſans ceſſe, & vous n'avancez jamais.

Enfin, un ſubtil Philoſophe remarquant qu'un tableau

eſt fait d'ingrédients, dont aucun n'eſt un tableau; & une maiſon de matériaux, dont aucun n'eſt une maiſon; il imagina (d'une façon un peu différente) que les corps ſont bâtis d'une infinité de petits êtres qui ne ſont pas corps; & cela s'appelle des monades. Ce ſyſtême ne laiſſe pas d'avoir ſon bon : & s'il était révélé, je le croirais très-poſſible; tous ces petits êtres feraient des points mathématiques, des eſpeces d'ames qui n'attendraient qu'un habit pour ſe mettre dedans. Ce ferait une métempſycoſe continuelle; une monade irait tantôt dans une baleine, tantôt dans un arbre, tantôt dans un Joueur de gobelets. Ce ſyſtême en vaut bien un autre; je l'aime bien autant que la déclinaiſon des atomes, les formes ſubſtantielles, la grace verſatile, & les vampires de Don Calmet.

DE LA CHINE.

NOus allons chercher à la Chine de la terre, comme ſi nous n'en avions point; des étoffes, comme ſi nous manquions d'étoffes; une petite herbe pour infuſer dans de l'eau, comme ſi nous n'avions point de ſimples dans nos climats. En récompenſe, nous voulons convertir les Chinois : c'eſt un zele très-louable; mais il ne faut pas leur conteſter leur antiquité, & leur dire qu'ils ſont des Idolâtres. Trouverait-on bon, en vérité, qu'un Capucin ayant été bien reçu dans un Château des Montmorency, voulût leur perſuader qu'ils ſont nouveaux Nobles, comme les Secretaires du Roi, & les accuſer d'être Idolâtres, parce qu'il aurait trouvé dans ce Château deux ou trois ſtatues de Connétables, pour leſquelles on aurait un profond reſpect?

Le célebre Wolf, Profeſſeur de Mathématique dans l'U-

niverſité de Halle, prononça un jour un très-bon diſcours, à la louange de la Philoſophie Chinoiſe; il loua cette ancienne eſpece d'hommes, qui differe de nous par la barbe, par les yeux, par le nez, par les oreilles & par le raiſonnement; il loua, dis-je, les Chinois d'adorer un Dieu ſuprême, & d'aimer la vertu; il rendait cette juſtice aux Empereurs de la Chine, aux Kolao, aux Tribunaux, aux Lettrés. La juſtice qu'on rend aux Bonzes, eſt d'une eſpece différente.

Il faut ſavoir que ce Wolf attirait à Halle un millier d'Ecoliers de toutes les Nations. Il y avait dans la même Univerſité un Profeſſeur de Théologie, nommé Lange, qui n'attirait perſonne; cet homme au déſeſpoir de geler de froid ſeul dans ſon Auditoire, voulut, comme de raiſon, perdre le Profeſſeur de Mathématiques; il ne manqua pas, ſelon la coutume de ſes ſemblables, de l'accuſer de ne pas croire en Dieu.

Quelques Ecrivains d'Europe, qui n'avaient jamais été à la Chine, avaient prétendu que le Gouvernement de Pékin était athée. Wolf avait loué les Philoſophes de Pékin, donc Wolf était athée; l'envie & la haine ne font jamais de meilleurs ſyllogiſmes. Cet argument de Lange, ſoutenu d'une cabale & d'un Protecteur, fut trouvé concluant par le Roi du Pays, qui envoya un dilemme en forme au Mathématicien; ce dilemme lui donnait le choix de ſortir de Halle dans vingt-quatre heures, ou d'être pendu. Et comme Wolf raiſonnait fort juſte, il ne manqua pas de partir; ſa retraite ôta au Roi deux ou trois cents mille écus par an, que ce Philoſophe faiſait entrer dans le Royaume, par l'affluence de ſes Diſciples.

Cet exemple doit faire ſentir aux Souverains qu'il ne faut pas toujours écouter la calomnie, & ſacrifier un grand homme à la fureur d'un ſot. Revenons à la Chine.

De quoi nous avisons-nous, nous autres au bout de l'Occident, de disputer avec acharnement & avec des torrents d'injures, pour savoir s'il y avait eu quatorze Princes, ou non, avant Fohi, Empereur de la Chine, & si ce Fohi vivait trois mille, ou deux mille neuf cents ans avant notre Ere vulgaire? Je voudrais bien que deux Irlandais s'avisassent de quereller à Dublin pour savoir quel fut au douzieme siecle le Possesseur des Terres que j'occupe aujourd'hui; n'est-il pas évident qu'ils devraient s'en rapporter à moi qui ai les archives entre mes mains? Il en est de même à mon gré des premiers Empereurs de la Chine; il faut s'en rapporter aux Tribunaux du Pays.

Disputez tant qu'il vous plaira sur les quatorze Princes qui régnerent avant Fohi, votre belle dispute n'aboutira qu'à prouver que la Chine était très-peuplée alors, & que les Loix y régnaient. Maintenant, je vous demande si une Nation assemblée, qui a des Loix & des Princes, ne suppose pas une prodigieuse antiquité? Songez combien de temps il faut pour qu'un concours singulier de circonstances fasse trouver le fer dans les mines, pour qu'on l'emploie à l'Agriculture, pour qu'on invente la navette & tous les autres Arts.

Ceux qui font les enfants à coups de plumes, ont imaginé un fort plaisant calcul. Le Jésuite Pétau, par une belle supputation, donne à la terre, 285 ans après le Déluge, cent fois plus d'habitants qu'on n'ose lui en supposer à présent. Les Cumberlands & les Whistons ont fait des calculs aussi comiques; ces bonnes gens n'avaient qu'à consulter les Registres de nos Colonies en Amérique, ils auraient été bien étonnés, ils auraient appris combien peu le Genre-humain se multiplie, & qu'il diminue très-souvent, au-lieu d'augmenter.

Laissons-donc, nous qui sommes d'hier, nous descendants

dants des Celtes, qui venons de défricher les forêts de nos Contrées sauvages, laissons les Chinois & les Indiens jouir en paix de leur beau climat, & de leur antiquité. Cessons sur-tout d'appeller idolâtres l'Empereur de la Chine & le Soubab de Dekan. Il ne faut pas être fanatique du mérite Chinois; la constitution de leur Empire est à la vérité la meilleure qui soit au monde, la seule qui soit toute fondée sur le pouvoir paternel, (ce qui n'empêche pas que les Mandarins ne donnent force coups de bâtons à leurs enfants,) la seule dans laquelle un Gouverneur de Province soit puni, quand, en sortant de charge, il n'a pas eu les acclamations du Peuple; la seule qui ait institué des prix pour la vertu, tandis que par-tout ailleurs les Loix se bornent à punir le crime; la seule qui ait fait adopter ses Loix à ses vainqueurs, tandis que nous sommes encore sujets aux coutumes des Burgundiens, des Francs & des Goths, qui nous ont domptés. Mais on doit avouer que le petit Peuple, gouverné par des Bonzes, est aussi frippon que le nôtre; qu'on y vend tout fort cher aux Etrangers, ainsi que chez nous; que dans les Sciences, les Chinois sont encore au terme où nous étions il y a deux cents ans; qu'ils ont comme nous mille préjugés ridicules, qu'ils croient aux Talismans, à l'Astrologie judiciaire, comme nous y avons cru long-temps.

Avouons encore qu'ils ont été étonnés de notre Thermometre, de notre maniere de mettre des liqueurs à la glace avec du salpêtre, & de toutes les expériences de Torricelli & d'Otogueric, tout comme nous le fûmes lorsque nous vîmes ces amusements de Physique pour la premiere fois; ajoutons que leurs Médecins ne guérissent pas plus les maladies mortelles que les nôtres, & que la nature toute seule guérit à la Chine les petites maladies comme ici: mais tout cela n'empêche pas que les Chinois,

il y a quatre mille ans, lorsque nous ne savions pas lire, ne sussent toutes les choses essentiellement utiles dont nous nous vantons aujourd'hui.

CATÉCHISME CHINOIS,

OU

Entretien de CU-SU, Disciple de CONFUTZÉE, avec le Prince KOU, fils du Roi de *Lou*, Tributaire de l'Empereur Chinois GNEN-VAN, 417 ans avant notre Ere vulgaire.

Traduit en Latin par le Pere Fouquet, *ci-devant Ex-Jésuite. Le Manuscrit est dans la Bibliotheque du Vatican, n.* 42759.

KOU.

QUe dois-je entendre quand on me dit d'adorer le Ciel? (Chang-ti.)

CU-SU.

Ce n'est pas le ciel matériel que nous voyons; car ce ciel n'est autre chose que l'air, & cet air est composé de toutes les exhalaisons de la terre. Ce ferait une folie bien absurde d'adorer des vapeurs.

KOU.

Je n'en ferais pourtant pas surpris. Il me semble que les hommes ont fait des folies encore plus grandes.

CU-SU.

Il est vrai; mais vous êtes destiné à gouverner, vous devez être sage.

KOU.

Il y a tant de Peuples qui adorent le ciel & les planetes!

CU-SU.

Les planetes ne sont que des terres comme la nôtre. La

Lune, par exemple, ferait aussi bien d'adorer notre sable & notre boue, que nous de nous mettre à genoux devant le sable & la boue de la Lune.

KOU.

Que prétend-on quand on dit, le ciel & la terre, monter au ciel, être digne du ciel?

CU-SU.

On dit une énorme sottise; (*) il n'y a point de ciel; chaque planete est entourée de son atmosphere, comme d'une coque, & roule dans l'espace autour de son Soleil. Chaque Soleil est le centre de plusieurs planetes, qui voyagent continuellement autour de lui. Il n'y a ni haut ni bas, ni montée ni descente. Vous sentez que si les habitants de la Lune disaient qu'on monte à la terre, qu'il faut se rendre digne de la terre, ils diraient une extravagance. Nous prononçons de même un mot qui n'a pas de sens, quand nous disons qu'il faut se rendre digne du ciel; c'est comme si nous disions: Il faut se rendre digne de l'air, digne de la constellation du dragon, digne de l'espace.

KOU.

Je crois vous comprendre; il ne faut adorer que le Dieu qui a fait le ciel & la terre.

CU-SU.

Sans doute; il faut n'adorer que Dieu. Mais quand nous disons qu'il a fait le ciel & la terre, nous disons pieusement une grande pauvreté. Car si nous entendons par le Ciel l'espace prodigieux dans lequel Dieu alluma tant de soleils, & fit tourner tant de mondes, il est beaucoup plus ridicule de dire, *le ciel & la terre*, que de dire, *les montagnes & un grain de sable*. Notre globe est infiniment

(*) Voyez l'Article du *Ciel*.

moins qu'un grain de ſable en comparaiſon de ces millions de milliaſſes d'Univers, parmi leſquels nous diſparaiſſons. Tout ce que nous pouvous faire, c'eſt de joindre ici notre foible voix à celle des êtres innombrables, qui rendent hommage à Dieu dans l'abyme de l'étendue.

K O U.

On nous a donc bien trompés, quand on nous a dit que Fo était deſcendu chez nous du quatrieme ciel, & avoit paru en éléphant blanc.

C U-S U.

Ce ſont des contes que les Bonzes font aux enfants & aux vieilles : nous ne devons adorer que l'Auteur éternel de tous les êtres.

K O U.

Mais comment un être a-t-il pu faire les autres?

C U-S U.

Regardez cette étoile, elle eſt à quinze cents mille millions de *Lis* de notre petit globe. Il en part des rayons qui vont faire ſur vos yeux deux angles égaux au ſommet : ils font les mêmes angles ſur les yeux de tous les animaux; ne voilà-t-il pas un deſſein marqué? ne voilà-t-il pas une loi admirable? Or qui fait un ouvrage, ſinon un ouvrier? Qui fait des Loix, ſinon un Légiſlateur? Il y a donc un Ouvrier, un Légiſlateur éternel?

K O U.

Mais, qui a fait cet Ouvrier? & comment eſt-il fait?

C U-S U.

Mon Prince, je me promenais hier auprès du vaſte Palais qu'a bâti le Roi votre pere. J'entendis deux Grillons, dont l'un diſait à l'autre : Voilà un terrible édifice. Oui, dit l'autre; tout glorieux que je ſuis, j'avoue que c'eſt quelqu'un de plus puiſſant que les Grillons qui a fait ce

prodige; mais je n'ai point d'idée de cet être là; je vois qu'il eſt, mais je ne ſais ce qu'il eſt.

KOU.

Je vous dis que vous êtes un Grillon plus inſtruit que moi; & ce qui me plaît en vous, c'eſt que vous ne prétendez pas ſavoir ce que vous ignorez.

SECOND ENTRETIEN.

CU-SU.

VOus convenez donc qu'il y a un Etre tout-puiſſant, exiſtant par lui-même, ſuprême Artiſan de toute la nature?

KOU.

Oui; mais s'il exiſte par lui-même, rien ne peut donc le borner, il eſt donc par-tout? il exiſte donc dans toute la matiere, dans toutes les parties de moi-même?

CU-SU.

Pourquoi non?

KOU.

Je ſerais donc moi-même une partie de la Divinité?

CU-SU.

Ce n'eſt peut-être pas une conſéquence. Ce morceau de verre eſt pénétré de toutes parts de la lumiere; eſt-il lumiere cependant lui-même? Ce n'eſt que du ſable, & rien de plus. Tout eſt en Dieu, ſans doute; ce qui anime tout, doit être par-tout. Dieu n'eſt pas comme l'Empereur de la Chine, qui habite ſon Palais, & qui envoie ſes ordres par des Kolao. Dès-là qu'il exiſte, il eſt néceſſaire que ſon exiſtence rempliſſe tout l'eſpace & tous ſes ouvrages; & puiſqu'il eſt dans vous, c'eſt un avertiſſement continuel de ne rien faire dont vous puiſſiez rougir devant lui.

KOU.

Que faut-il faire pour oser ainsi se regarder soi-même sans répugnance & sans honte devant l'Etre suprême?

CU-SU.

Etre juste.

KOU.

Et quoi encore?

CU-SU.

Etre juste.

KOU.

Mais la Secte de Laokium dit qu'il n'y a ni juste, ni injuste, ni vice, ni vertu.

CU-SU.

La Secte de Laokium dit-elle qu'il n'y a ni santé, ni maladie?

KOU.

Non, elle ne dit point une si grande erreur.

CU-SU.

L'erreur de penser qu'il n'y a ni santé de l'ame ni maladie de l'ame, ni vertu ni vice, est aussi grande & plus funeste. Ceux qui ont dit que tout est égal, sont des monstres: est-il égal de nourrir son fils, ou de l'écraser sur la pierre; de secourir sa mere, ou de lui plonger un poignard dans le cœur?

KOU.

Vous me faites frémir: je déteste la Secte de Laokium; mais il y a tant de nuances du juste & de l'injuste! on est souvent bien incertain. Quel homme sait précisément ce qui est permis, ou ce qui est défendu? qui pourra poser sûrement les bornes qui séparent le bien & le mal? quelle regle me donnerez-vous pour les discerner?

CU-SU.

Celles de Confutzée, mon Maître; *Vis comme en mou-*

rant tu voudrais avoir vécu ; traite ton Prochain comme tu veux qu'il te traite.

KOU.

Ces maximes, je l'avoue, doivent être le Code du Genre-humain. Mais que m'importera en mourant d'avoir bien vécu? qu'y gagnerai-je? cette horloge, quand elle sera détruite, sera-t-elle heureuse d'avoir bien sonné les heures?

CU-SU.

Cette horloge ne sent point, ne pense point, elle ne peut avoir des remords, & vous en avez quand vous vous sentez coupable.

KOU.

Mais si après avoir commis plusieurs crimes, je parviens à n'avoir plus de remords?

CU-SU.

Alors, il faudra vous étouffer; & soyez sûr que parmi les hommes qui n'aiment pas qu'on les opprime, il s'en trouvera qui vous mettront hors d'état de faire de nouveaux crimes.

KOU.

Ainsi Dieu, qui est en eux, leur permettra d'être méchants après m'avoir permis de l'être?

CU-SU.

Dieu vous a donné la raison; n'en abusez ni vous, ni eux: non-seulement vous serez malheureux dans cette vie, mais qui vous a dit que vous ne le seriez pas dans une autre?

KOU.

Et qui vous a dit qu'il y a une autre vie?

CU-SU.

Dans le doute seul, vous devez vous conduire comme s'il y en avoit une.

KOU.

Mais, ſi je ſuis ſûr qu'il n'y en a point?

CU-SU.

Je vous en défie.

TROISIEME ENTRETIEN.

KOU.

VOus me pouſſez, Cu-ſu. Pour que je puiſſe être récompenſé ou puni quand je ne ſerai plus, il faut qu'il ſubſiſte dans moi quelque choſe qui ſente & qui penſe après moi. Or, comme avant ma naiſſance, rien de moi n'avait ni ſentiment ni penſée, pourquoi y en auroit-il après ma mort? que pourrait être cette partie incompréhenſible de moi-même? Le bourdonnement de cette abeille reſtera-t-il quand l'abeille ne ſera plus? La végétation de cette plante ſubſiſte-t-elle quand la plante eſt déracinée? La végétation n'eſt-elle pas un mot dont on ſe ſert pour ſignifier la maniere inexplicable dont l'Etre ſuprême a voulu que la plante tirât les ſucs de la terre? L'ame eſt de même un mot inventé pour exprimer faiblement & obſcurément les reſſorts de notre vie. Tous les animaux ſe meuvent; & cette puiſſance de ſe mouvoir, on l'appelle force active: mais il n'y a pas un être diſtinct qui ſoit cette force. Nous avons des paſſions; cette mémoire, cette raiſon, ne ſont pas ſans doute des choſes à part, ce ne ſont pas des êtres exiſtants dans nous, ce ne ſont pas de petites perſonnes qui aient une exiſtence particuliere; ce ſont des mots génériques, inventés pour fixer nos idées. L'ame qui ſignifie notre mémoire, notre raiſon, nos paſſions, n'eſt donc elle-même qu'un mot. Qui fait le mouvement dans la nature? C'eſt Dieu. Qui fait végéter toutes les plantes? C'eſt Dieu. Qui fait le mouve-

ment dans les animaux? C'eſt Dieu. Qui fait la penſée de l'homme? C'eſt Dieu.

Si l'ame (*) humaine était une petite perſonne renfermée dans notre corps, qui en dirigeât les mouvements & les idées, cela ne marquerait-il pas dans l'Eternel Artiſan du monde une impuiſſance & un artifice indigne de lui? Il n'aurait donc pas été capable de faire des automates qui euſſent dans eux-mêmes le don du mouvement & de la penſée. Vous m'avez appris le Grec, vous m'avez fait lire Homere, je trouve Vulcain un divin Forgeron quand il fait des trépieds d'or qui vont tous ſeuls au Conſeil des Dieux : mais ce Vulcain me paraîtrait un miſérable Charlatan, s'il avait caché dans le corps de ces trépieds quelqu'un de ſes garçons qui les fit mouvoir ſans qu'on s'en apperçût.

Il y a de froids rêveurs qui ont pris pour une belle imagination l'idée de faire rouler des planetes par des Génies qui les pouſſent ſans ceſſe; mais Dieu n'a pas été réduit à cette pitoyable reſſource : en un mot, pourquoi mettre deux reſſorts à un ouvrage, lorſqu'un ſeul ſuffit? Vous n'oſerez pas nier que Dieu ait le pouvoir d'animer l'être peu connu, que nous appellons matiere; pourquoi donc ſe ſervirait-il d'un autre Agent pour l'animer?

Il y a bien plus; que ſerait cette ame que vous donnez ſi libéralement à notre corps? d'où viendrait-elle? quand viendrait-elle? faudrait-il que le Créateur de l'Univers fût continuellement à l'affût de l'accouplement des hommes & des femmes, qu'il remarquât attentivement le moment où un germe ſort du corps d'un homme, & entre dans le corps d'une femme, & qu'alors il envoyât vîte une ame dans ce germe? & ſi ce germe meurt, que deviendra cette

(*) Voyez l'Article *Ame*.

ame? elle aura donc été créée inutilement, ou elle attendra une autre occasion.

Voilà, je vous l'avoue, une étrange occupation pour le Maître du monde: & non-seulement, il faut qu'il prenne garde continuellement à la copulation de l'espece humaine; mais il faut qu'il en fasse autant avec tous les animaux; car ils ont tous comme nous de la mémoire, des idées, des passions: & si une ame est nécessaire pour former ces sentiments, cette mémoire, ces idées, ces passions, il faut que Dieu travaille perpétuellement à forger des ames pour les éléphants & pour les porcs, pour les hibous, pour les poissons, & pour les Bonzes.

Quelle idée me donneriez-vous de l'Architecte de tant de millions de mondes, qui serait obligé de faire continuellement des chevilles invisibles pour perpétuer son ouvrage?

Voilà une très-petite partie des raisons qui peuvent me faire douter de l'existence de l'ame.

CU-SU.

Vous raisonnez de bonne foi; & ce sentiment vertueux, quand même il serait erroné, serait agréable à l'Etre suprême. Vous pouvez vous tromper, mais vous ne cherchez pas à vous tromper, & dès-lors vous êtes excusable. Mais songez que vous ne m'avez proposé que des doutes, & que ces doutes sont tristes. Admettez des vraisemblances plus consolantes: il est dur d'être anéanti; espérez de vivre. Vous savez qu'une pensée n'est point matiere, vous savez qu'elle n'a nul rapport avec la matiere; pourquoi donc vous serait-il si difficile de croire que Dieu a mis dans vous un principe divin, qui ne pouvant être dissous, ne peut être sujet à la mort? Oseriez-vous dire qu'il est impossible que vous ayiez une ame? non sans doute; & si cela est possible, n'est-il pas

très-vraisemblable que vous en avez une ? Pourriez-vous rejetter un systême si beau & si nécessaire au Genre-humain? & quelques difficultés vous rebuteront-elles?

KOU.

Je voudrais embrasser ce systême, mais je voudrais qu'il me fût prouvé. Je ne suis pas le maître de croire quand je n'ai pas d'évidence. Je suis toujours frappé de cette grande idée que Dieu a tout fait, qu'il est par-tout, qu'il pénetre tout, qu'il donne le mouvement & la vie à tout; & s'il est dans toutes les parties de mon être, comme il est dans toutes les parties de la nature, je ne vois pas quel besoin j'ai d'une ame. Qu'ai-je à faire de ce petit être subalterne, quand je suis animé par Dieu même? à quoi me servirait cette ame? Ce n'est pas nous qui nous donnons nos idées, car nous les avons presque toujours malgré nous; nous en avons quand nous sommes endormis; tout se fait en nous sans que nous nous en mêlions. L'ame aurait beau dire au sang & aux esprits animaux: Courez, je vous prie, de cette façon pour me faire plaisir; ils circuleront toujours de la maniere que Dieu leur a prescrite. J'aime mieux être la machine d'un Dieu qui m'est démontré, que d'être la machine d'une ame dont je doute.

CUSU.

Eh bien, si Dieu même vous anime, ne souillez jamais par des crimes ce Dieu qui est en vous; & s'il vous a donné une ame, que cette ame ne l'offense jamais. Dans l'un & dans l'autre systême vous avez une volonté; vous êtes libre; c'est-à-dire, vous avez le pouvoir de faire ce que vous voulez: servez-vous de ce pouvoir pour servir ce Dieu qui vous l'a donné. Il est bon que vous soyez Philosophe, mais il est nécessaire que vous soyez juste. Vous le serez encore plus quand vous croirez avoir une ame immortelle.

QUATRIEME ENTRETIEN.

ÇU-SU.

QUe trouvez-vous de choquant dans notre Chu-King, ce premier Livre Canonique, si respecté de tous les Empereurs Chinois ? Vous labourez un champ de vos mains royales pour donner l'exemple au Peuple, & vous en offrez les prémices au Chang-ti, au Tien, à l'Etre suprême; vous lui sacrifiez quatre fois l'année; vous êtes Roi & Pontife; vous promettez à Dieu de faire tout le bien qui sera en votre pouvoir; y a-t-il là quelque chose qui répugne?

KOU.

Je suis bien loin d'y trouver à redire; je sais que Dieu n'a nul besoin de nos sacrifices, ni de nos prieres, mais nous avons besoin de lui en faire; son culte n'est pas établi pour lui, mais pour nous. J'aime fort à faire des prieres, je veux sur-tout qu'elles ne soient point ridicules; car quand j'aurai bien crié que la *montagne du Chang-ti est une montagne grasse, & qu'il ne faut point regarder les montagnes grasses*, quand j'aurai fait enfuir le Soleil & sécher la Lune, ce galimathias sera-t-il agréable à l'Etre suprême, utile à mes Sujets & à moi-même?

Je ne peux sur-tout souffrir la démence des Sectes qui nous environnent: d'un côté je vois Laotzée, que sa mere conçut par l'union du ciel & de la terre, & dont elle fut grosse quatre-vingt ans. Je n'ai pas plus de foi à sa doctrine de l'anéantissement & du dépouillement universel, qu'aux cheveux blancs avec lesquels il naquit, & à la vache noire sur laquelle il monta pour aller prêcher sa Doctrine.

Le Dieu Fo ne m'en impose pas davantage, quoiqu'il ait eu pour pere un éléphant blanc, & qu'il promette une vie immortelle.

Ce qui me déplait sur-tout, c'est que de telles rêveries sont continuellement prêchées par les Bonzes qui séduisent le Peuple pour le gouverner; ils se rendent respectables par des mortifications qui effraient la nature. Les uns se privent toute leur vie des aliments les plus salutaires, comme si on ne pouvait plaire à Dieu que par un mauvais régime. Les autres se mettent au col un carcan, dont quelquefois ils se rendent très-dignes; ils s'enfoncent des cloux dans les cuisses, comme si leurs cuisses étaient des planches; le Peuple les suit en foule. Si un Roi donne quelque Edit qui leur déplaît, ils vous disent froidement que cet Edit ne se trouve pas dans le Commentaire du Dieu Fo, & qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Comment remédier à une maladie populaire, si extravagante & si dangereuse? Vous savez que la tolérance est le principe du Gouvernement de la Chine, & de tous ceux de l'Asie : mais cette indulgence n'est-elle pas bien funeste, quand elle expose un Empire à être bouleversé pour des opinions fanatiques?

C U - S U.

Que le Chang-ti me préserve de vouloir éteindre en vous cet esprit de tolérance, cette vertu si respectable, qui est aux ames ce que la permission de manger est aux corps. La Loi naturelle permet à chacun de croire ce qu'il veut, comme de se nourrir de ce qu'il veut. Un Médecin n'a pas le droit de tuer ses malades parce qu'ils n'auront pas observé la diete qu'il leur a prescrite. Un Prince n'a pas le droit de faire pendre ceux de ses Sujets qui n'auront pas pensé comme lui; mais il a le droit d'empêcher les troubles : & s'il est sage, il lui sera très-aisé de déraciner les superstitions. Vous savez ce qui arriva à Daon, sixieme Roi de la Chaldée, il y a quelques quatre mille ans?

KOU.

Non, je n'en fais rien, vous me feriez plaisir de me l'apprendre.

CU-SU.

Les Prêtres Chaldéens s'étaient avisés d'adorer les brochets de l'Euphrate. Ils prétendaient qu'un fameux brochet, nommé *Oannès*, leur avait autrefois appris la Théologie, que ce brochet était immortel, qu'il avait trois pieds de long, & un petit croissant sur la queue. C'était par respect pour cet *Oannès*, qu'il était défendu de manger du brochet. Il s'éleva une grande dispute entre les Théologiens, pour savoir si le brochet *Oannès* était laité, ou œuvé. Les deux partis s'excommunierent réciproquement, & on en vint plusieurs fois aux mains. Voici comme le Roi Daon s'y prit pour faire cesser ce désordre.

Il commanda un jeûne rigoureux de trois jours aux deux partis; après quoi il fit venir les partisans du brochet aux œufs, qui assisterent à son dîner; il se fit apporter un brochet de trois pieds, auquel on avait mis un petit croissant sur la queue. Est-ce là votre Dieu? dit-il aux Docteurs: Oui, Sire, lui répondirent-ils, car il a un croissant sur la queue. Le Roi commanda qu'on ouvrît le brochet qui avait la plus belle laite du monde. Vous voyez bien, dit-il, que ce n'est pas là votre Dieu, puisqu'il est laité; & le brochet fut mangé par le Roi & par ses Satrapes, au grand contentement des Théologiens des œufs, qui voyaient qu'on avait fri le Dieu de leurs Adversaires.

On envoya chercher aussi-tôt les Docteurs du parti contraire: on leur montra un Dieu de trois pieds, qui avait des œufs & un croissant sur la queue; ils assurerent que c'était là le Dieu *Oannès*, & qu'il était laité; il fut fri comme l'autre, & reconnu œuvé. Alors les deux partis étant également sots, & n'ayant pas déjeûné, le bon Roi

Daon leur dit qu'il n'avait que des brochets à leur donner pour leur dîner; ils en mangerent goulument, soit œuvés, soit laités. La guerre civile finit, chacun bénit le bon Roi Daon; & les Citoyens depuis ce temps firent servir à leur dîner tant de brochets qu'ils voulurent.

KOU.

J'aime fort le Roi Daon, & je promets bien de l'imiter à la premiere occasion qui s'offrira. J'empêcherai toujours autant que je le pourrai (sans faire violence à personne) qu'on adore des Fo, & des brochets.

Je sais que dans le Pégu & dans le Tonquin, il y a de petits Dieux & de petits Talapoins qui font descendre la Lune dans le décours, & qui prédisent clairement l'avenir; c'est-à-dire, qui voient clairement ce qui n'est pas; car l'avenir n'est point. J'empêcherai autant que je le pourrai que les Talapoins ne viennent chez moi prendre le futur pour le présent, & faire descendre la Lune.

Quelle pitié qu'il y ait des Sectes qui aillent de Ville en Ville débiter leurs rêveries, comme des Charlatans qui vendent leurs drogues! quelle honte pour l'esprit humain; que de petites Nations pensent que la vérité n'est que pour elles; & que le vaste Empire de la Chine est livré à l'erreur! L'Etre éternel ne serait-il que le Dieu de l'Isle Formose ou de l'Isle Bornéo? Abandonnerait-il le reste de l'Univers? Mon cher Cu-su, il est le Pere de tous les hommes; il permet à tous de manger du brochet: le plus digne hommage qu'on puisse lui rendre, est d'être vertueux; un cœur pur est le plus beau de tous ses Temples, comme disait le grand Empereur Hiao.



CINQUIEME ENTRETIEN.

C U-S U.

PUifque vous aimez la vertu, comment la pratiquerez-vous quand vous ferez Roi?

K O U.

En n'étant injuſte ni envers mes voiſins, ni envers mes Peuples.

C U-S U.

Ce n'eſt pas aſſez de ne point faire de mal; vous ferez du bien, vous nourrirez les pauvres en les occupant à des travaux utiles, & non pas en dotant la fainéantiſe. Vous embellirez les grands chemins, vous creuſerez des canaux, vous éleverez des édifices publics, vous encouragerez tous les Arts, vous récompenſerez le mérite en tout genre, vous pardonnerez les fautes involontaires.

K O U.

C'eſt ce que j'appelle n'être point injuſte; ce ſont-là autant de devoirs.

C U-S U.

Vous penſez en véritable Roi; mais il y a le Roi & l'homme, la vie publique & la vie privée. Vous allez bientôt vous marier, combien comptez-vous avoir de femmes?

K O U.

Mais je crois qu'une douzaine me ſuffira; un plus grand nombre pourrait me dérober un temps deſtiné aux affaires. Je n'aime point ces Rois qui ont des trois cents femmes, & des ſept cents concubines, & des milliers d'eunuques pour les ſervir. Cette manie des eunuques me paraît ſur-tout un trop grand outrage à la nature humaine. Je pardonne tout au plus qu'on chaponne des coqs, ils en ſont meilleurs à manger; mais on n'a point

encore fait mettre d'eunuques à la broche. A quoi sert leur mutilation? Le Dalai-Lama en a cinquante pour chanter dans sa pagode. Je voudrais bien savoir si le Chang-ti se plaît beaucoup à entendre les voix claires de ces cinquantes Hongres?

Je trouve encore très-ridicule qu'il y ait des Bonzes qui ne se marient point; ils se vantent d'être plus sages que les autres Chinois : eh bien, qu'ils fassent donc des enfants sages. Voilà une plaisante maniere d'honorer le Chang-ti, que de le priver d'adorateurs! Voilà une singuliere façon de servir le Genre-humain, que de donner l'exemple d'anéantir le Genre-humain! le bon petit Lama, nommé *Stelca isant Erepi*, soulait dire *que tout Prêtre devait faire le plus d'enfants qu'il pourrait;* il prêchait d'exemple, & a été fort utile en son temps. Pour moi, je marierai tous les Lamas & Bonzes, & Lamesses & Bonzesses qui auront de la vocation pour ce saint œuvre; ils en seront certainement meilleurs Citoyens, & je croirai faire en cela un grand bien au Royaume de Lou.

CUSU.

Oh! le bon Prince que nous aurons là! Vous me faites pleurer de joie. Vous ne vous contenterez pas d'avoir des Femmes & des Sujets; car enfin on ne peut pas passer sa journée à faire des Edits & des enfants : vous aurez sans doute des amis?

KOU.

J'en ai déjà, & de bons, qui m'avertissent de mes défauts, je me donne la liberté de reprendre les leurs; ils me consolent, & je les console; l'amitié est le baume de la vie, il vaut mieux que celui du Chymiste Erueil, & même que les sachets du grand Ranoud. Je suis étonné qu'on n'ait pas fait de l'amitié un précepte de Religion; j'ai envie de l'insérer dans notre Rituel.

C U-S U.

Gardez-vous-en bien : l'amitié est assez sacrée d'elle-même ; ne la commandez jamais, il faut que le cœur soit libre ; & puis, si vous faisiez de l'amitié un précepte, un mystere, un rite, une cérémonie, il y aurait mille Bonzes qui en prêchant & en écrivant leurs rêveries, rendraient l'amitié ridicule ; il ne faut pas l'exposer à cette profanation.

Mais comment en userez-vous avec vos ennemis? Confutzée recommande en vingt endroits de les aimer ; cela ne vous paraît-il pas un peu difficile ?

K O U.

Aimer ses ennemis ! Eh mon Dieu, rien n'est si commun.

C U-S U.

Comment l'entendez-vous ?

K O U.

Mais comme il faut, je crois, l'entendre. J'ai fait l'apprentissage de la guerre sous le Prince de Décon, contre le Prince du Vis-Brunk : dès qu'un de nos ennemis était blessé & tombait entre nos mains, nous avions soin de lui comme s'il eût été notre frere, nous avons souvent donné notre propre lit à nos ennemis blessés & prisonniers, & nous avons couché auprès d'eux sur des peaux de tigres étendues à terre ; nous les avons servis nous-mêmes : que voulez-vous de plus ? que nous les aimions comme on aime sa maîtresse ?

C U-S U.

Je suis très-édifié de tout ce que vous me dites, & je voudrais que toutes les Nations vous entendissent. Car on m'assure qu'il y a des Peuples assez impertinents pour oser dire que nous ne connaissons pas la vraie vertu, que nos bonnes actions ne sont que des péchés splendides, que nous avons besoin des leçons de leurs Talapoins pour

nous faire de bons principes. Hélas, les malheureux! ce n'eſt que d'hier qu'ils ſavent lire & écrire, & ils prétendent enſeigner leurs Maîtres!

SIXIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

JE ne vous répéterai pas tous les lieux communs qu'on débite parmi nous depuis cinq ou ſix mille ans ſur toutes les vertus. Il y en a qui ne ſont que pour nous-mêmes, comme la prudence pour conduire nos ames, la tempérance pour gouverner nos corps; ce ſont des préceptes de politique & de ſanté. Les véritables vertus ſont celles qui ſont utiles à la ſociété, comme la fidélité, la magnanimité, la bienfaiſance, la tolérance, &c. Grace au Ciel, il n'y a point de vieille qui n'enſeigne parmi nous toutes ces vertus à ſes petits enfants; c'eſt le Rudiment de notre jeuneſſe, au Village comme à la Ville; mais il y a une grande vertu qui commence à être de peu d'uſage, & j'en ſuis fâché.

KOU.

Quelle eſt-elle? nommez-la vîte, je tâcherai de la ranimer.

CU-SU.

C'eſt l'hoſpitalité; cette vertu ſi ſociale, ce lien ſacré des hommes commence à ſe relâcher depuis que nous avons des cabarets. Cette pernicieuſe inſtitution nous eſt venue, à ce qu'on dit, de certains Sauvages d'Occident. Ces miſérables apparemment n'ont point de maiſons pour accueillir les Voyageurs. Quel plaiſir de recevoir dans la grande Ville de Lou, dans la belle place Honchan, dans ma maiſon Ki, un généreux Etranger qui arrive de Samarcande, pour qui je deviens dès ce moment un homme ſacré, & qui eſt obligé par toutes les Loix divines & hu-

maines de me recevoir chez lui quand je voyagerai en Tartarie, & d'être mon ami intime!

Les Sauvages dont je vous parle ne reçoivent les Etrangers que pour de l'argent dans des cabanes dégoûtantes, ils vendent cher cet accueil infame; & avec cela, j'entends dire que ces pauvres gens se croient au-dessus de nous, qu'ils se vantent d'avoir une morale plus pure. Ils prétendent que leurs Prédicateurs prêchent mieux que Confutzée; qu'enfin, c'est à eux de nous enseigner la justice, parce qu'ils vendent de mauvais vin sur les grands chemins, que leurs femmes vont comme des folles dans les rues, & qu'elles dansent pendant que les nôtres cultivent des vers à soie.

KOU.

Je trouve l'hospitalité fort bonne, je l'exerce avec plaisir, mais je crains l'abus. Il y a des gens vers le grand Thibet qui sont fort mal logés, qui aiment à courir, & qui voyageraient pour rien d'un bout du monde à l'autre; & quand vous irez au grand Thibet, jouir chez eux du droit de l'hospitalité, vous ne trouverez ni lit, ni pot au feu; cela peut dégoûter de la politesse.

CU-SU.

L'inconvénient est petit, il est aisé d'y remédier en ne recevant que des personnes bien recommandées. Il n'y a point de vertu qui n'ait ses dangers, & c'est parce qu'elles en ont qu'il est beau de les embrasser.

Que notre Confutzée est sage & saint! il n'est aucune vertu qu'il n'inspire; le bonheur des hommes est attaché à chacune de ses sentences : en voici une qui me revient dans la mémoire, c'est la cinquante-troisieme.

Reconnais les bienfaits par des bienfaits, & ne te venge jamais des injures.

Quelle maxime, quelle Loi les Peuples de l'Occident

pourraient-ils oppofer à une morale fi pure? En combien d'endroits Confutzée recommande-t-il l'humilité ? Si on pratiquait cette vertu, il n'y aurait jamais de querelles fur la terre.

KOU.

J'ai lu tout ce que Confutzée & les Sages des fiecles antérieurs ont écrit fur l'humilité; mais il me femble qu'ils n'en ont jamais donné une définition affez exacte : il y a peu d'humilité peut-être à ofer les reprendre; mais j'ai au moins l'humilité d'avouer que je ne les ai pas entendus. Dites-moi ce que vous en penfez.

CU-SU.

J'obéirai humblement. Je crois que l'humilité eft la modeftie de l'ame; car la modeftie extérieure n'eft que la civilité. L'humilité ne peut pas confifter à fe nier à foi-même la fupériorité qu'on peut avoir acquife fur un autre. Un bon Médecin ne peut fe diffimuler qu'il en fait davantage que fon malade en délire; celui qui enfeigne l'Aftronomie, doit s'avouer qu'il eft plus favant que fes Difciples : il ne peut s'empêcher de le croire, mais il ne doit pas s'en faire accroire. L'humilité n'eft pas l'abjection; elle eft le correctif de l'amour-propre, comme la modeftie eft le correctif de l'orgueil.

KOU.

Eh bien, c'eft dans l'exercice de toutes ces vertus, & dans le culte d'un Dieu fimple & univerfel, que je veux vivre, loin des chimeres, des fophiftes, & des illufions des faux Prophetes. L'amour du prochain fera ma vertu fur le Trône, & l'amour de Dieu ma Religion. Je mépriferai le Dieu Fo & Laotzée, & Vitfnou qui s'eft incarné tant de fois chez les Indiens, & Sammonocodom qui defcendit du ciel pour venir jouer au cerf-volant chez les Siamois, & les Camis qui arriverent de la Lune au Japon.

Malheur à un Peuple aſſez imbécille & aſſez barbare pour penſer qu'il y a un Dieu pour ſa ſeule Province : c'eſt un blaſphême. Quoi? la lumiere du Soleil éclaire tous les yeux, & la lumiere de Dieu n'éclairerait qu'une petite & chétive Nation dans un coin de ce globe! quelle horreur! & quelle ſottiſe! La Divinité parle au cœur de tous les hommes, & les liens de la charité doivent es unir d'un bout de l'Univers à l'autre.

CU-SU.

O ſage Kou! vous avez parlé comme un homme inſpiré par le Chang-ti même; vous ſerez un digne Prince. J'ai été votre Docteur, & vous êtes devenu le mien.

CATÉCHISME DU JAPONOIS.

L'INDIEN.

EST-il vrai qu'autrefois les Japonois ne ſavaient pas faire la cuiſine, qu'ils avaient ſoumis leur Royaume au grand Lama; que ce grand Lama décidait ſouverainement de leur boire & de leur manger, qu'il envoyait chez vous de temps en temps un petit Lama, lequel venait recueillir les tributs, & qu'il vous donnait en échange un ſigne de protection, fait avec les deux premiers doigts & le pouce?

LE JAPONOIS.

Hélas! rien n'eſt plus vrai. Figurez-vous même que toutes les Places de Canuſi, qui ſont les grands Cuiſiniers de notre Iſle, étaient données par le Lama, & n'étaient pas données pour l'amour de Dieu. De plus, chaque maiſon de nos Séculiers payait une once d'argent par an à ce grand Cuiſinier du Thibet. Il ne nous accordait pour

tout dédommagement que des petits plats d'assez mauvais goût, qu'on appelle *des restes*. Et quand il lui prenait quelque fantaisie nouvelle, comme de faire la guerre aux Peuples du Tangut, il levait chez nous de nouveaux subsides. Notre Nation se plaignit souvent, mais sans aucun fruit; & même chaque plainte finissait par payer un peu davantage. Enfin, l'amour qui fait tout pour le mieux, nous délivra de cette servitude. Un de nos Empereurs se brouilla avec le grand Lama pour une femme: mais il faut avouer que ceux qui nous servirent le plus dans cette affaire, furent nos Canusi, autrement Pauxcospies; c'est à eux que nous avons l'obligation d'avoir secoué le joug; & voici comment:

Le grand Lama avait une plaisante manie; il croyait avoir toujours raison; notre Daïri & nos Canusi voulurent avoir du moins raison quelquefois. Le grand Lama trouva cette prétention absurde; nos Canusi n'en démordirent point, & ils rompirent pour jamais avec lui.

L'INDIEN.

Eh bien, depuis ce temps-là vous avez été sans doute heureux & tranquilles?

LE JAPONOIS.

Point du tout, nous nous sommes persécutés, déchirés, dévorés pendant près de deux siecles. Nos Canusi voulaient en vain avoir raison; il n'y a que cent ans qu'ils sont raisonnables. Aussi, depuis ce temps-là pouvons-nous hardiment nous regarder comme une des Nations des plus heureuses de la terre.

L'INDIEN.

Comment pouvez-vous jouir d'un tel bonheur, s'il est vrai, ce qu'on m'a dit, que vous ayez douze factions de cuisine dans votre Empire? vous devez avoir douze guerres civiles par an.

LE JAPONOIS.

Pourquoi? S'il y a douze Traiteurs, dont chacun ait une recette différente, faudra-t-il pour cela se couper la gorge au-lieu de dîner? Au contraire, chacun fera bonne chere à sa façon chez le Cuisinier qui lui agréera davantage.

L'INDIEN.

Il est vrai qu'on ne doit point disputer des goûts, mais on en dispute, & la querelle s'échauffe.

LE JAPONOIS.

Après qu'on a disputé bien long-temps, & qu'on a vu que toutes ces querelles n'apprenaient aux hommes qu'à se nuire, on prend enfin le parti de se tolérer mutuellement, & c'est sans contredit ce qu'il y a de mieux à faire.

L'INDIEN.

Et qui sont, s'il vous plaît, ces Traiteurs qui partagent votre Nation dans l'art de boire & de manger?

LE JAPONOIS.

Il y a premiérement les Breuxeh, qui ne vous donneront jamais de boudin ni de lard; ils sont attachés à l'ancienne cuisine; ils aimeraient mieux mourir que de piquer un poulet; d'ailleurs, grands calculateurs; & s'il y a une once d'argent à partager entre eux & les onze autres Cuisiniers, ils en prennent d'abord la moitié pour eux, & le reste est pour ceux qui savent le mieux compter.

L'INDIEN.

Je crois que vous ne soupez guères avec ces gens-là?

LE JAPONOIS.

Non; il y a ensuite les Pispates, qui, certains jours de chaque semaine, & même pendant un temps considérable de l'année, aimeraient cent fois mieux manger pour cent écus de turbots, de truites, de soles, de saumons, d'esturgeons, que de se nourrir d'une blanquette de veau, qui ne reviendrait pas à quatre sous.

Pour nous autres Canusi, nous aimons fort le bœuf, & une certaine pâtisserie, qu'on appelle en Japonois du *pudding*. Au reste, tout le monde convient que nos Cuisiniers sont infiniment plus savants que ceux des Pispates. Personne n'a plus approfondi que nous le Garum des Romains, n'a mieux connu les oignons de l'ancienne Egypte, la pâte de sauterelles des premiers Arabes, la chair de cheval des Tartares; & il y a toujours quelque chose à apprendre dans les Livres des Canusi, qu'on appelle communément Pauxcospies.

Je ne vous parlerai point de ceux qui ne mangent qu'à la Terluh, ni de ceux qui tiennent pour le régime de Vincal, ni des Batistanes, ni des autres; mais les Quekars méritent une attention particuliere. Ce sont les seuls convives que je n'aie jamais vus s'enivrer & jurer. Ils sont très-difficiles à tromper, mais ils ne vous tromperont jamais. Il semble que la loi d'aimer son prochain comme soi-même n'ait été faite que pour ces gens-là; car en vérité, comment un bon Japonois peut-il se vanter d'aimer son prochain comme lui-même, quand il va pour quelque argent lui tirer une balle de plomb dans la cervelle, ou l'égorger avec un criss large de quatre doigts, le tout en front de bandiere? Il s'expose lui-même à être égorgé, & à recevoir des balles de plomb; ainsi, on peut dire avec bien plus de vérité, qu'il hait son prochain comme lui-même. Les Quekars n'ont jamais eu cette frénésie; ils disent que les pauvres humains sont des cruches d'argille, faites pour durer très-peu, & que ce n'est pas la peine qu'elles aillent de gayeté de cœur se briser les unes contre les autres.

Je vous avoue que si je n'étais pas Canusi, je ne haïrais pas d'être Quekar. Vous m'avouerez qu'il n'y a pas moyen de se quereller avec des Cuisiniers si pacifiques. Il y en a d'autres en très-grand nombre, qu'on appelle

Dieſtes; ceux-là donnent à dîner à tout le monde indifféremment, & vous êtes libres chez eux de manger tout ce qui vous plaît, lardé, bardé, ſans lard, ſans barde, aux œufs, à l'huile; perdrix, ſaumon, vin gris, vin rouge, tout cela leur eſt indifférent, pourvu que vous faſſiez quelque priere à Dieu avant ou après le dîner, & même ſimplement avant le déjeûner, & que vous ſoyez honnêtes gens; ils riront avec vous aux dépens du grand Lama, à qui cela ne fera nul mal, & aux dépens de Terluh & de Vincal, & de Memnon, &c. Il eſt bon ſeulement que nos Dieſtes avouent que nos Canuſi ſont très-ſavants en cuiſine, & que ſur-tout ils ne parlent jamais de retrancher nos rentes; alors nous vivrons très-paiſiblement enſemble.

L'INDIEN.

Mais enfin, il faut qu'il y ait une cuiſine dominante, la cuiſine du Roi.

LE JAPONOIS.

Je l'avoue; mais quand le Roi du Japon a fait bonne chere, il doit être de bonne humeur, & il ne doit pas empêcher ſes bons Sujets de digérer.

L'INDIEN.

Mais ſi des entêtés veulent manger au nez du Roi des ſauciſſes pour leſquelles le Roi aura de l'averſion, s'ils s'aſſemblent quatre ou cinq mille armés de grils pour faire cuire leurs ſauciſſes, s'ils inſultent ceux qui n'en mangent point?

LE JAPONOIS.

Alors il faut les punir comme des ivrognes qui troublent le repos des Citoyens. Nous avons pourvu à ce danger. Il n'y a que ceux qui mangent à la royale, qui ſoient ſuſceptibles des dignités de l'Etat. Tous les autres peuvent dîner à leur fantaiſie; mais ils ſont exclus des charges. Les

attroupements sont souverainement défendus, & punis sur le champ sans rémission ; toutes les querelles à table sont réprimées soigneusement ; selon le précepte de notre grand Cuisinier Japonois, qui a écrit dans la Langue sacrée : *Suti raho, cus flat ; natis in usum lætitiæ scyphis pugnare tracum est ;* ce qui veut dire : Le dîner est fait pour une joie recueillie & honnête, & il ne faut pas se jetter les verres à la tête.

Avec ces maximes nous vivons heureusement chez nous ; notre liberté est affermie sous nos Taicosema ; nos richesses augmentent ; nous avons deux cents jonques de ligne, & nous sommes la terreur de nos voisins.

L'INDIEN.

Pourquoi donc le bon Versificateur Recina, fils de ce Poëte Indien Recina, si tendre, si exact, si harmonieux, si éloquent, a-t-il dit dans un Ouvrage didactique en rimes, intitulé : *La Grace, & non les Graces,*

> Le Japon, où jadis brilla tant de lumiere,
> N'est plus qu'un triste amas de folles visions ?

LE JAPONOIS.

Le Recina dont vous me parlez est lui-même un grand visionnaire. Ce pauvre Indien ignore-t-il que nous lui avons enseigné ce que c'est que la lumiere ? que si on connaît aujourd'hui dans l'Inde la véritable route des Planetes, c'est à nous qu'on en est redevable ? que nous seuls avons enseigné aux hommes les Loix primitives de la nature, & le calcul de l'infini ? que s'il faut descendre à des choses qui sont d'un usage plus commun, les gens de son Pays n'ont appris que de nous à faire des jonques, dans les proportions mathématiques ? qu'ils nous doivent jusqu'aux chausses, appellées les bas au métier, dont ils couvrent leurs jambes ? Serait-il possible qu'ayant inventé tant de choses admirables ou utiles, nous ne fussions que

des fous? & qu'un homme qui a mis en vers les rêveries des autres, fût le seul sage? Qu'il nous laisse faire notre cuisine, & qu'il fasse, s'il veut, des vers sur des sujets plus poétiques. (*)

L'INDIEN.

Que voulez-vous? il a les préjugés de son Pays, ceux de son parti, & les siens propres.

LE JAPONOIS.

Oh voilà trop de préjugés.

(*) NB. *Cet Indien Recina, sur la foi des rêveurs de son Pays, a cru qu'on ne pouvait faire de bonnes sausses que quand Brama, par une volonté toute particuliere, enseignait lui-même la sausse à ses Favoris; qu'il y avait un nombre infini de Cuisiniers, auxquels il était impossible de faire un ragoût avec la ferme volonté d'y réussir, & que Brama leur en ôtait les moyens par pure malice. On ne croit pas au Japon une pareille impertinence, & on y tient pour une vérité incontestable cette sentence Japonoise:*

God never acts by partial will, but by general Laws.

CATÉCHISME DU CURÉ.

ARISTON.

EH bien, mon cher Théotime, vous allez donc être Curé de Campagne?

THEOTIME.

Oui; on me donne une petite Paroisse, & je l'aime mieux qu'une grande. Je n'ai qu'une portion limitée d'intelligence & d'activité; je ne pourrais certainement pas diriger soixante & dix mille ames, attendu que je n'en

ai qu'une; & j'ai toujours admiré la confiance de ceux qui se sont chargés de ces Districts immenses. Je ne me sens pas capable d'une telle administration; un grand troupeau m'effraie, mais je pourrai faire quelque bien à un petit. J'ai étudié assez de Jurisprudence pour empêcher, autant que je le pourrai, mes pauvres Paroissiens de se ruiner en procès. Je sais assez de médecine pour leur indiquer des remedes simples quand ils seront malades. J'ai assez de connaissance de l'agriculture pour leur donner quelquefois des conseils utiles. Le Seigneur du lieu & sa femme sont d'honnêtes gens, qui ne sont point dévots, & qui m'aideront à faire du bien. Je me flatte que je vivrai assez heureux, & qu'on ne sera pas malheureux avec moi.

ARISTON.

N'êtes-vous pas fâché de n'avoir point de femme ? Ce serait une grande consolation ; il serait doux après avoir prôné, chanté, confessé, communié, baptisé, enterré, de trouver dans son logis une femme douce, agréable & honnête, qui aurait soin de votre linge & de votre personne, qui vous égayerait dans la santé, qui vous soignerait dans la maladie, qui vous ferait de jolis enfants, dont la bonne éducation serait utile à l'Etat. Je vous plains, vous qui servez les hommes, d'être privé d'une consolation si nécessaire aux hommes.

THEOTIME.

L'Eglise Grecque a grand soin d'encourager les Curés au mariage ; l'Eglise Anglicane & les Protestants ont la même sagesse ; l'Eglise Latine a une sagesse contraire, il faut m'y soumettre. Peut-être aujourd'hui que l'esprit philosophique a fait tant de progrès, un Concile ferait des Loix plus favorables à l'humanité que le Concile de Trente; mais en attendant, je dois me conformer aux Loix

présentes : il en coûte beaucoup, je le sais ; mais tant de gens qui valaient mieux que moi s'y sont soumis, que je ne dois pas murmurer.

ARISTON.

Vous êtes savant, & vous avez une éloquence sage ; comment comptez-vous prêcher devant des gens de campagne ?

THEOTIME.

Comme je prêcherais devant les Rois ; je parlerai toujours de morale, & jamais de controverse : Dieu me préserve d'approfondir la grace concomitante, la grace efficace, à laquelle on résiste ; la suffisante, qui ne suffit pas ; d'examiner si les Anges, qui mangerent avec Abraham & avec Loth, avaient un corps, ou s'ils firent semblant de manger ; il y a mille choses que mon Auditoire n'entendrait pas, ni moi non plus. Je tâcherai de faire des gens de bien, & de l'être ; mais je ne ferai point de Théologiens, & je le serai le moins que je pourrai.

ARISTON.

O le bon Curé ! Je veux acheter une maison de campagne dans votre Paroisse. Dites-moi, je vous prie, comment vous en userez dans la confession ?

THEOTIME.

La Confession est une chose excellente, un frein aux crimes, inventé dans l'Antiquité la plus reculée ; on se confessait dans la célébration de tous les anciens mysteres ; nous avons imité & sanctifié cette sage pratique ; elle est très-bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner, & pour faire rendre par les petits voleurs ce qu'ils peuvent avoir dérobé à leur prochain. Elle a quelques inconvénients. Il y a beaucoup de Confesseurs indiscrets, sur-tout parmi les Moines, qui apprennent quelquefois plus de sottises aux filles que tous les garçons d'un Village

ne

ne pourraient leur en faire. Point de détails dans la confession ; ce n'est point un interrogatoire juridique, c'est l'aveu de ses fautes qu'un pécheur fait à l'Etre suprême, entre les mains d'un autre pécheur qui va s'accuser à son tour. Cet aveu salutaire n'est point fait pour contenter la curiosité d'un homme.

ARISTON.

Et des excommunications, en userez-vous?

THEOTIME.

Non; il y a des Rituels où l'on excommunie les sauterelles, les Sorciers & les Comédiens. Je n'interdirai point l'entrée de l'Eglise aux sauterelles, attendu qu'elles n'y vont jamais. Je n'excommunierai point les Sorciers, parce qu'il n'y a point de Sorciers : & à l'égard des Comédiens, comme ils sont pensionnés par le Roi, & autorisés par le Magistrat, je me garderai bien de les diffamer. Je vous avouerai même, comme à mon Ami, que j'ai du goût pour la Comédie, quand elle ne choque point les mœurs. J'aime passionnément le Misanthrope, Athalie, & d'autres Pieces, qui me paraissent des écoles de vertu & de bienséance. Le Seigneur de mon Village fait jouer dans son Château quelques-unes de ces Pieces, par de jeunes personnes qui ont du talent : ces représentations inspirent la vertu par l'attrait du plaisir; elles forment le goût, elles apprennent à bien parler & à bien prononcer. Je ne vois rien là que de très-innocent, & même de très-utile; je compte bien assister à ces Spectacles pour mon instruction, mais dans une loge grillée, pour ne point scandaliser les faibles.

ARISTON.

Plus vous me découvrez vos sentiments, & plus j'ai envie de devenir votre Paroissien. Il y a un point bien important qui m'embarrasse. Comment ferez-vous pour empêcher les Paysans de s'enivrer les jours de Fêtes? c'est là

leur grande maniere de les célébrer. Vous voyez les uns accablés d'un poiſon liquide, la tête penchée vers les genoux, les mains pendantes, ne voyant point, n'entendant rien, réduits à un état fort au-deſſous de celui des brutes, reconduits chez eux en chancelant par leurs femmes éplorées, incapables de travail le lendemain, ſouvent malades & abrutis pour le reſte de leur vie. Vous en voyez d'autres devenus furieux par le vin, exciter des querelles ſanglantes, frapper & être frappés, & quelquefois finir par le meurtre ces ſcenes affreuſes, qui ſont la honte de l'eſpece humaine : il le faut avouer, l'Etat perd plus de Sujets par les Fêtes que par les batailles ; comment pourrez-vous diminuer dans votre Paroiſſe un abus ſi exécrable ?

THEOTIME.

Mon parti eſt pris ; je leur permettrai, je les preſſerai même de cultiver leurs champs les jours de Fêtes après le Service divin, que je ferai de très-bonne heure. C'eſt l'oiſiveté de la Férie qui les conduit au cabaret. Les jours ouvrables ne ſont pas les jours de la débauche & du meurtre. Le travail modéré contribue à la ſanté du corps & à celle de l'ame : de plus, ce travail eſt néceſſaire à l'Etat. Suppoſons cinq millions d'hommes, qui font par jour pour dix ſous d'ouvrage l'un portant l'autre, & ce compte eſt bien modéré ; vous rendez ces cinq millions d'hommes inutiles trente jours de l'année : c'eſt donc trente fois cinq millions de pieces de dix ſous que l'Etat perd en main-d'œuvre. Or certainement, Dieu n'a jamais ordonné ni cette perte, ni l'ivrognerie.

ARISTON.

Ainſi vous concilierez la priere & le travail ; Dieu ordonne l'un & l'autre. Vous ſervirez Dieu & le Prochain ; mais dans les diſputes eccléſiaſtiques, quel parti prendrez-vous ?

THEOTIME.

Aucun. On ne dispute jamais sur la vertu, parce qu'elle vient de Dieu : on se querelle sur des opinions qui viennent des hommes.

ARISTON.

Oh le bon Curé ! le bon Curé !

CATÉCHISME DU JARDINIER ;

Ou Entretien du Bacha TUCTAN, *& du Jardinier* KARPOS.

TUCTAN.

EH bien, mon ami Karpos, tu vends cher tes légumes, mais ils sont bons... De quelle Religion es-tu à présent ?

KARPOS.

Ma foi, mon Bacha, j'aurais bien de la peine à vous le dire. Quand notre petite Isle de Samos appartenait aux Grecs, je me souviens que l'on me faisait dire que l'*Agion Pneuma* n'était produit que du *Tou Patrou* ; on me faisait prier Dieu tout droit sur mes deux jambes, les mains croisées ; on me défendait de manger du lait en Carême. Les Vénitiens sont venus ; alors mon Curé Vénitien m'a fait dire qu'*Agion Pneuma* venait du *Tou Patrou*, & du *Tou You*, m'a permis de manger du lait, & m'a fait prier Dieu à genoux. Les Grecs sont revenus & ont chassé les Vénitiens ; alors il a fallu renoncer au *Tou You* & à la crême. Vous avez enfin chassé les Grecs, & je vous entends crier *Allah illa Allach* de toutes vos

forces; je ne fais plus trop ce que je fuis; j'aime Dieu de tout mon cœur, & je vends mes légumes fort raifonnablement.

TUCTAN.

Tu as là de très-belles figues.

KARPOS.

Mon Bacha, elles font fort à votre fervice.

TUCTAN.

On dit que tu as auffi une jolie fille.

KARPOS.

Oui, mon Bacha, mais elle n'eft pas à votre fervice.

TUCTAN.

Pourquoi cela? miférable!

KARPOS.

C'eft que je fuis un honnête homme : il m'eft permis de vendre mes figues, mais non pas de vendre ma fille.

TUCTAN.

Et par quelle loi ne t'eft-il pas permis de vendre ce fruit-là?

KARPOS.

Par la loi de tous les honnêtes Jardiniers; l'honneur de ma fille n'eft point à moi, il eft à elle, ce n'eft pas une marchandife.

TUCTAN.

Tu n'es donc pas fidele à ton Bacha?

KARPOS.

Très-fidele dans les chofes juftes, tant que vous ferez mon Maître.

TUCTAN.

Mais fi ton Papa Grec faifait une confpiration contre moi, & s'il t'ordonnait de la part du Tou Patrou, & du Tou You, d'entrer dans fon complot, n'aurais-tu pas la dévotion d'en être?

KARPOS.

Moi? point du tout, je m'en donnerais bien de garde.

TUCTAN.

Et pourquoi refuſerais-tu d'obéir à ton Papa Grec dans une occaſion ſi belle?

KARPOS.

C'eſt que je vous ai fait ſerment d'obéiſſance, & que je ſais bien que le Tou Patrou n'ordonne point les conſpirations.

TUCTAN.

J'en ſuis bien-aiſe : mais ſi par malheur tes Grecs reprenaient l'Iſle & me chaſſaient, me ſerais-tu fidele?

KARPOS.

Et comment alors pourrais-je vous être fidele, puiſque vous ne ſeriez plus mon Bacha?

TUCTAN.

Et le ſerment que tu m'as fait, que deviendrait-il?

KARPOS.

Il ſerait comme mes figues, vous n'en tâteriez plus. N'eſt-il pas vrai, (ſauf reſpect) que ſi vous étiez mort à l'heure que je vous parle, je ne vous devrais plus rien?

TUCTAN.

La ſuppoſition eſt incivile, mais la choſe eſt vraie.

KARPOS.

Eh bien, ſi vous étiez chaſſé, c'eſt comme ſi vous étiez mort; car vous auriez un Succeſſeur auquel il faudrait que je fiſſe un autre ſerment. Pourriez-vous exiger de moi une fidélité qui ne vous ſervirait à rien? C'eſt comme ſi, ne pouvant manger de mes figues, vous vouliez m'empêcher de les vendre à d'autres.

TUCTAN.

Tu es un raiſonneur. Tu as donc des principes?

KARPOS.

Oui ; à ma façon : ils ſont en petit nombre, mais ils me ſuffiſent : & ſi j'en avais davantage, ils m'embarraſſeraient.

TUCTAN.

Je ſerais curieux de ſavoir tes principes.

KARPOS.

C'eſt par exemple d'être bon Mari, bon Pere, bon Voiſin, bon Sujet, & bon Jardinier ; je ne vais pas au-delà, & j'eſpere que Dieu me fera miſéricorde.

TUCTAN.

Et crois-tu qu'il me ſera miſéricorde à moi qui ſuis le Gouverneur de ton Iſle ?

KARPOS.

Et comment voulez-vous que je le ſache ? eſt-ce à moi à deviner comment Dieu en uſe avec les Bachas ? C'eſt une affaire entre vous & lui, je ne m'en mêle en aucune ſorte. Tout ce que j'imagine, c'eſt que ſi vous êtes un auſſi honnête Bacha que je ſuis honnête Jardinier, Dieu vous traitera fort bien.

TUCTAN.

Par Mahomet ! je ſuis fort content de cet idolâtre-là. Adieu, mon ami ; Allah vous ait en ſa ſainte garde.

KARPOS.

Grand merci. Theos ait pitié de vous ! mon Bacha.

CHRISTIANISME.

Recherches hiſtoriques ſur le Chriſtianiſme.

PLuſieurs Savants ont marqué leur ſurpriſe de ne trouver dans l'Hiſtorien Joſeph aucune trace de Jeſus-Chriſt ; car tout le monde convient aujourd'hui que le pe-

tit passage où il en est question dans son Histoire, est interpolé. Le Pere de Flavian Joseph avait dû cependant être un des témoins de tous les miracles de Jesus. Joseph était de Race Sacerdotale, parent de la Reine Mariamne, femme d'Hérode; il entre dans les plus grands détails sur toutes les actions de ce Prince; cependant, il ne dit pas un mot ni de la vie ni de la mort de Jesus: & cet Historien, qui ne dissimule aucune des cruautés d'Hérode, ne parle point du massacre de tous les enfants, ordonné par lui, en conséquence de la nouvelle à lui parvenue, qu'il était né un Roi des Juifs. Le Calendrier Grec compte quatorze mille enfants égorgés dans cette occasion.

C'est de toutes les actions de tous les Tyrans la plus horrible. Il n'y en a point d'exemple dans l'Histoire du monde entier:

Cependant le meilleur Ecrivain qu'aient jamais eu les Juifs, le seul estimé des Romains & des Grecs, ne fait nulle mention de cet événement, aussi singulier qu'épouvantable. Il ne parle point de la nouvelle étoile qui avait paru en Orient après la naissance du Sauveur; phénomene éclatant, qui ne devait pas échapper à la connaissance d'un Historien aussi éclairé que l'était Joseph. Il garde encore le silence sur les ténebres qui couvrirent toute la terre en plein midi, pendant trois heures, à la mort du Sauveur, sur la grande quantité des tombeaux qui s'ouvrirent dans ce moment, & sur la foule des Justes qui ressusciterent.

Les Savants ne cessent de témoigner leur surprise de voir qu'aucun Historien Romain n'a parlé de ces prodiges, arrivés sous l'empire de Tibere, sous les yeux d'un Gouverneur Romain, & d'une Garnison Romaine, qui devait avoir envoyé à l'Empereur & au Sénat, un détail circonstancié du plus miraculeux événement dont les hommes aient jamais entendu parler. Rome elle-même devait

avoir été plongée pendant trois heures dans d'épaiſſes ténebres; ce prodige devait avoir été marqué dans les faſtes de Rome, & dans ceux de toutes les Nations. Dieu n'a pas voulu que ces choſes divines aient été écrites par des mains profanes.

Les mêmes Savants trouvent encore quelques difficultés dans l'Hiſtoire des Evangiles. Ils remarquent que dans St. Matthieu, Jeſus-Chriſt dit aux Scribes & aux Phariſiens, que tout le ſang innocent qui a été répandu ſur la terre, doit retomber ſur eux, depuis le ſang d'Abel le juſte, juſqu'à Zacharie, fils de Barac, qu'ils ont tué entre le Temple & l'Autel.

Il n'y a point, diſent-ils, dans l'Hiſtoire des Hébreux, de Zacharie tué dans le Temple avant la venue du Meſſie, ni de ſon temps : mais on trouve dans l'Hiſtoire du ſiege de Jéruſalem, par Joſeph, un Zacharie, fils de Barac, tué au milieu du Temple, par la faction des Zelotes. C'eſt au chap. 19. du Livre 4. De là ils ſoupçonnent que l'Evangile ſelon St. Matthieu a été écrit après la priſe de Jéruſalem par Titus. Mais tous les doutes, & toutes les objections de cette eſpece, s'évanouiſſent dès qu'on conſidere la différence infinie qui doit être entre les Livres divinement inſpirés, & les Livres des hommes. Dieu voulut envelopper d'un nuage auſſi reſpectable qu'obſcur ſa naiſſance, ſa vie & ſa mort. Ses voies ſont en tout différentes des nôtres.

Les Savants ſe ſont auſſi fort tourmentés ſur la différence des deux Généalogies de Jeſus-Chriſt. St. Matthieu donne pour Pere à Joſeph, Jacob; à Jacob, Matam; à Matam, Eléazar. St. Luc, au contraire, dit que Joſeph était fils d'Héli; Héli, de Mattat; Mattat, de Lévi; Lévi, de Janno, &c. Ils ne veulent pas concilier les cinquante-ſix Ancêtres que Luc donne à Jeſus depuis Abraham, avec

les quarante-deux Ancêtres différents que Matthieu lui donne depuis le même Abraham; & ils sont effarouchés que Matthieu, en parlant de quarante-deux Générations, n'en rapporte pourtant que quarante & une.

Ils forment encore des difficultés sur ce que Jesus n'est point fils de Joseph, mais de Marie. Ils élevent aussi quelques doutes sur les miracles de notre Sauveur, en citant St. Augustin, St. Hilaire, & d'autres qui ont donné aux récits de ces miracles un sens mystique, un sens allégorique : comme au figuier maudit & séché pour n'avoir pas porté de figues, quand ce n'était pas le temps des figues; aux démons envoyés dans les corps des cochons, dans un Pays où l'on ne nourrissait point de cochons; à l'eau changée en vin sur la fin d'un repas où les convives étaient déjà échauffés. Mais toutes ces critiques des Savants sont confondues par la foi, qui n'en devient que plus pure. Le but de cet article est uniquement de suivre le fil historique, & de donner une idée précise des faits sur lesquels personne ne dispute.

Premiérement, Jesus naquit sous la Loi Mosaïque; il fut circoncis suivant cette Loi, il en accomplit tous les préceptes, il en célébra toutes les fêtes, & il ne prêcha que la morale; il ne révéla point le mystere de son Incarnation; il ne dit jamais aux Juifs qu'il était né d'une Vierge; il reçut la bénédiction de Jean dans l'eau du Jourdain, cérémonie à laquelle plusieurs Juifs se soumettaient; mais il ne baptisa jamais personne; il ne parla point des sept Sacrements; il n'institua point de Hiérarchie Ecclésiastique de son vivant. Il cacha à ses Contemporains qu'il était Fils de Dieu, éternellement engendré, consubstantiel à Dieu, & que le St. Esprit procédait du Pere & du Fils. Il ne dit point que sa Personne était composée de deux natures, & de deux volontés; il voulut que ces grands mysteres fus-

ſent annoncés aux hommes dans la ſuite des temps, par ceux qui ſeraient éclairés des lumieres du St. Eſprit. Tant qu'il vécut, il ne s'écarta en rien de la Loi de ſes Peres; il ne montra aux hommes qu'un Juſte agréable à Dieu, perſécuté par ſes envieux, & condamné à la mort par des Magiſtrats prévenus. Il voulut que ſa ſainte Egliſe, établie par lui, fit tout le reſte.

Joſeph, au chap. XII de ſon Hiſtoire, parle d'une Secte de Juifs rigoriſtes, nouvellement établie par un nommé Judas, Galiléen. *Ils mépriſent*, dit-il, *les maux de la terre; ils triomphent des tourments par leur conſtance; ils préferent la mort à la vie lorſque le ſujet en eſt honorable. Ils ont ſouffert le fer & le feu, & vu briſer leurs os, plutôt que de prononcer la moindre parole contre leur Légiſlateur, ni manger des viandes défendues.*

Il paraît que ce portrait tombe ſur les Judaïtes, & non pas ſur les Eſſéniens. Car voici les paroles de Joſeph : *Judas fut l'auteur d'une nouvelle Secte, entiérement différente des trois autres*, c'eſt-à-dire, *des Saducéens, des Phariſiens & des Eſſéniens*. Il continue, & dit : *Ils ſont Juifs de nation, vivent unis entre eux, & regardent la volupté comme un vice;* le ſens naturel de cette phraſe fait voir que c'eſt des Judaïtes dont l'Auteur parle.

Quoi qu'il en ſoit, on connut ces Judaïtes avant que les Diſciples du Chriſt commençaſſent à faire un parti conſidérable dans le monde.

Les Thérapeutes étaient une Société différente des Eſſéniens & des Judaïtes; ils reſſemblaient aux Gymnoſophiſtes des Indes, & aux Brames. *Ils ont*, dit Philon, *un mouvement d'amour céleſte, qui les jette dans l'enthouſiaſme des Bacchantes & des Corybantes, & qui les met dans l'état de la contemplation à laquelle ils aſpirent. Cette Secte naquit dans Alexandrie, qui était toute remplie de Juifs, & s'étendit beaucoup dans l'Egypte.*

Les Disciples de Jean-Baptiste s'étendirent aussi un peu en Egypte, mais principalement dans la Syrie & dans l'Arabie; il y en eut aussi dans l'Asie mineure. Il est dit dans les Actes des Apôtres, (ch. 19) que Paul en rencontra plusieurs à Ephese; il leur dit : *Avez-vous reçu le Saint-Esprit?* Ils lui répondirent : *Nous n'avons pas seulement oui dire qu'il y ait un St. Esprit.* Il leur dit : *Quel baptême avez-vous donc reçu?* Ils lui répondirent : *Le baptême de Jean.*

Il y avait dans les premieres années qui suivirent la mort de Jesus, sept Sociétés ou Sectes différentes chez les Juifs; les Pharisiens, les Saducéens, les Esséniens, les Judaïtes, les Thérapeutes, les Disciples de Jean, & les Disciples de Christ, dont Dieu conduisait le petit troupeau dans des sentiers inconnus à la sagesse humaine.

Les Fideles eurent le nom de Chrétiens dans Antioche, vers l'année soixante de notre Ere vulgaire; mais ils furent connus dans l'Empire Romain, comme nous le verrons dans la suite, sous d'autres noms. Ils ne se distinguaient auparavant que par le nom de Freres, de Saints, ou de Fideles. Dieu, qui était descendu sur la terre pour y être un exemple d'humilité & de pauvreté, donnait ainsi à son Eglise les plus faibles commencements, & la dirigeait dans ce même état d'humiliation, dans lequel il avait voulu naître. Tous les premiers Fideles furent des hommes obscurs; ils travaillent tous de leurs mains. L'Apôtre Paul témoigne qu'il gagnait sa vie à faire des tentes. St. Pierre ressuscita la couturiere Dorcas, qui faisait les robes des Freres. L'assemblée des Fideles se tenait à Joppé, dans la maison d'un Corroyeur, nommé Simon, comme on le voit au chap. 9. des Actes des Apôtres.

Les Fideles se répandirent secrétement en Grece; & quelques-uns allerent de là à Rome, parmi les Juifs à qui

les Romains permettaient une Synagogue. Ils ne se séparerent point d'abord des Juifs; ils garderent la circoncision : & comme on l'a déjà remarqué ailleurs, les quinze premiers Evêques de Jérusalem furent tous circoncis.

Lorsque l'Apôtre Paul prit avec lui Timothée, qui était fils d'un Pere Gentil, il le circoncit lui-même dans la petite Ville de Listre. Mais Tite, son autre Disciple, ne voulut point se soumettre à la circoncision. Les Freres Disciples de Jesus furent unis aux Juifs, jusqu'au temps où Paul essuya une persécution à Jérusalem, pour avoir amené des Etrangers dans le Temple. Il était accusé par les Juifs de vouloir détruire la Loi Mosaïque par Jesus-Christ. C'est pour se laver de cette accusation que l'Apôtre Jacques proposa à l'Apôtre Paul de se faire raser la tête, & de s'aller purifier dans le Temple avec quatre Juifs qui avaient fait vœu de se raser : *Prenez-les avec vous*, lui dit Jacques, (chap. 21. Act. des Apôt.) *purifiez-vous avec eux, & que tout le monde sache que ce que l'on dit de vous est faux, & que vous continuez à garder la Loi de Moïse.*

Paul n'en fut pas moins accusé d'impiété & d'héréfie, & son procès criminel dura long-temps; mais on voit évidemment par les accusations mêmes intentées contre lui, qu'il était venu à Jérusalem pour observer les Rites Judaïques.

Il dit à Festus ces propres paroles : (chap. 25. des Actes) *Je n'ai péché ni contre la Loi Juive, ni contre le Temple.*

Les Apôtres annonçaient Jesus-Christ comme Juif, observateur de la Loi Juive, envoyé de Dieu pour la faire observer.

La circoncision est utile, dit l'Apôtre Paul, (chap. 2. Epit. aux Rom.) si vous observez la Loi; mais si vous la violez, votre circoncision devient prépuce. Si un incir-

concis garde la Loi, il ſera comme circoncis. Le vrai Juif eſt celui qui eſt Juif intérieurement.

Quand cet Apôtre parle de Jeſus-Chriſt dans ſes Epitres, il ne révele point le myſtere ineffable de ſa conſubſtantiabilité avec Dieu; nous ſommes délivrés par lui (dit-il, chap. 5. Epit. aux Rom.) de la colere de Dieu; le don de Dieu s'eſt répandu ſur nous, par la grace donnée à un ſeul homme qui eſt Jeſus-Chriſt.... La mort a régné par le péché d'un ſeul homme; les Juſtes régneront dans la vie par un ſeul homme, qui eſt Jeſus-Chriſt.

Et au chap. 8 : Nous, les Héritiers de Dieu, & les Cohéritiers de Chriſt. Et au chap. 16 : A Dieu, qui eſt le ſeul ſage, honneur & gloire par Jeſus-Chriſt.... Vous êtes à Jeſus-Chriſt, & Jeſus-Chriſt à Dieu. (1e. aux Corinth. chap. 3.)

Et, (1e. aux Cor. chap. 15. v. 27. Tout lui eſt aſſujetti, en exceptant ſans doute Dieu qui lui a aſſujetti toutes choſes.

On a eu quelque peine à expliquer le paſſage de l'Epitre aux Philippiens : *Ne faites rien par une vaine gloire; croyez mutuellement par humilité que les autres vous ſont ſupérieurs, ayez les mêmes ſentiments que Jeſus-Chriſt, qui étant dans l'empreinte de Dieu, n'a point cru ſa proie de s'égaler à Dieu.* Ce paſſage paraît très-bien approfondi, & mis dans tout ſon jour, dans une Lettre qui nous reſte des Egliſes de Vienne & de Lyon, écrite l'an 117, & qui eſt un précieux monument de l'Antiquité. On loue dans cette Lettre la modeſtie de quelques Fideles : *Ils n'ont pas voulu*, dit la Lettre, *prendre le grand titre de Martyrs*, (pour quelques tribulations) *à l'exemple de Jeſus-Chriſt, lequel étant empreint de Dieu, n'a pas cru ſa proie la qualité d'égal à Dieu.* Origene dit auſſi dans ſon Commentaire ſur Jean : La grandeur de Jeſus a plus éclaté quand il

s'est humilié, *que s'il eût fait sa proie d'être égal à Dieu.* En effet, l'explication contraire est un contresens visible. Que signifierait : *Croyez les autres supérieurs à vous; imitez Jesus, qui n'a pas cru que c'était une proie, une usurpation de s'égaler à Dieu?* Ce serait visiblement se contredire, ce serait donner un exemple de grandeur pour un exemple de modestie, ce serait pécher contre le sens commun.

La sagesse des Apôtres fondait ainsi l'Eglise naissante. Cette sagesse ne fut point altérée par la dispute qui survint entre les Apôtres Pierre, Jacques & Jean d'un côté, & Paul de l'autre. Cette contestation arriva à Antioche. L'Apôtre Pierre, autrement Céphas, ou Simon Barjones, mangeait avec les Gentils convertis, & n'observait point avec eux les cérémonies de la Loi, ni la distinction des viandes; il mangeait, lui, Barnabé, & d'autres Disciples, indifféremment du porc, des chairs étouffées, des animaux qui avaient le pied fendu & qui ne ruminaient pas; mais plusieurs Juifs Chrétiens arrivés, St. Pierre se remit avec eux à l'abstinence des viandes défendues, & aux cérémonies de la Mosaïque.

Cette action paraissait très-prudente; il ne voulait pas scandaliser les Juifs Chrétiens, ses compagnons; mais St. Paul s'éleva contre lui avec un peu de dureté. *Je lui résistai*, dit-il, *à sa face, parce qu'il était blâmable*, (Epître aux Galates, chap. 2.)

Cette querelle paraît d'autant plus extraordinaire de la part de St. Paul, qu'ayant été d'abord persécuteur, il devait être plus modéré, & que lui-même il était allé sacrifier dans le Temple à Jérusalem, qu'il avait circoncis son Disciple Timothée, qu'il avait accompli les Rites Juifs qu'il reprochait alors à Céphas. St. Jérôme prétend que cette querelle entre Paul & Céphas était feinte. Il dit dans sa premiere Homélie, tome 3, qu'ils firent comme deux

Avocats qui s'échauffent & se piquent au Barreau, pour avoir plus d'autorité sur leurs Clients; il dit que Pierre Céphas, étant destiné à prêcher aux Juifs, & Paul aux Gentils, ils firent semblant de se quereller; Paul, pour gagner les Gentils; & Pierre, pour gagner les Juifs. Mais St. Augustin n'est point du tout de cet avis. *Je suis fâché*, dit-il, dans l'Epître à Jérôme, *qu'un aussi grand homme se rende le patron du mensonge : Patronum mendacii.*

Au reste, si Pierre était destiné aux Juifs judaïsants, & Paul aux Etrangers, il est très-probable que Pierre ne vint point à Rome. Les Actes des Apôtres ne font aucune mention du voyage de Pierre en Italie.

Quoi qu'il en soit, ce fut vers l'an 60 de notre Ere que les Chrétiens commencerent à se séparer de la Communion Juive, & c'est ce qui leur attira tant de querelles & tant de persécutions de la part des Synagogues répandues à Rome, en Grece, dans l'Egypte & dans l'Asie. Ils furent accusés d'impiété, d'athéisme par leurs Freres Juifs, qui les excommuniaient dans leurs Synagogues trois fois les jours du Sabbath. Mais Dieu les soutint toujours au milieu des persécutions.

Petit à petit plusieurs Eglises se formerent, & la séparation devint entiere entre les Juifs & les Chrétiens avant la fin du premier siecle; cette séparation était ignorée du Gouvernement Romain. Le Sénat de Rome, ni les Empereurs, n'entraient point dans ces querelles d'un petit parti que Dieu avait jusques-là conduit dans l'obscurité, & qu'il élevait par des degrés insensibles.

Il faut voir dans quel état était alors la Religion de l'Empire Romain. Les mysteres & les expiations étaient accrédités dans presque toute la terre. Les Empereurs, (il est vrai) les Grands & les Philosophes, n'avaient nulle foi à ces mysteres; mais le Peuple, qui, en fait de Reli-

gion, donne la loi aux Grands, leur imposait la nécessité de se conformer en apparence à son culte. Il faut, pour l'enchaîner, paraître porter les mêmes chaînes que lui. Cicéron lui-même fut initié aux Mysteres d'Eleusine. La connaissance d'un seul Dieu était le principal dogme qu'on annonçait dans ces Fêtes mystérieuses & magnifiques. Il faut avouer que les Prieres & les Hymnes qui nous sont restés de ces mysteres, sont ce que le Paganisme a de plus pieux & de plus admirable.

Les Chrétiens qui n'adoraient aussi qu'un seul Dieu, eurent par-là plus de facilité de convertir plusieurs Gentils. Quelques Philosophes de la Secte de Platon devinrent Chrétiens. C'est pourquoi les Peres de l'Eglise, des trois premiers siecles, furent tous Platoniciens.

Le zele inconsidéré de quelques-uns ne nuisit point aux vérités fondamentales. On a reproché à St. Justin, l'un des premiers Peres, d'avoir dit dans son Commentaire sur Isaie, que les Saints jouiraient, dans un regne de mille ans sur la terre, de tous les biens sensuels. On lui a fait un crime d'avoir dit dans son Apologie du Christianisme, que Dieu ayant fait la terre, en laissa le soin aux Anges, lesquels étant devenus amoureux des femmes, leur firent des enfants qui sont les démons.

On a condamné Lactance & d'autres Peres, pour avoir supposé des Oracles des Sybilles. Il prétendait que la Sybille Eritrée avait fait ces quatre vers Grecs, dont voici l'explication littérale :

Avec cinq pains & deux poissons
Il nourrira cinq mille hommes au désert,
Et en ramassant les morceaux qui resteront
Il en remplira douze paniers.

On reprocha aussi aux premiers Chrétiens la supposition de quelques vers acrostiches d'une ancienne Sybille,

les-

lesquels commençaient tous par les lettres initiales du nom de Jesus-Christ, chacune dans leur ordre.

Mais ce zele de quelques Chrétiens, qui n'était pas selon la science, n'empêcha pas l'Eglise de faire les progrès que Dieu lui destinait. Les Chrétiens célébrerent d'abord leurs mysteres dans des maisons retirées, dans des caves, pendant la nuit; de là leur vint le titre de Lucifugaces (selon Minutius Felix.) Philon les appelle Gesséens. Leurs noms les plus communs, dans les quatre premiers siecles chez les Gentils, étaient ceux de Galiléens, & de Nazaréens; mais celui de Chrétiens a prévalu sur tous les autres.

Ni la Hiérarchie, ni les Usages ne furent établis tout d'un coup; les temps apostoliques furent différents des temps qui les suivirent. St. Paul, dans sa 1e. aux Corinthiens, nous apprend que les Freres, soit circoncis, soit incirconcis, étant assemblés, quand plusieurs Prophetes voulaient parler, il fallait qu'il n'y en eût que deux ou trois qui parlassent; & que si quelqu'un pendant ce temps-là avait une révélation, le Prophete, qui avait pris la parole, devait se taire.

C'est sur cet usage de l'Eglise primitive que se fondent encore aujourd'hui quelques Communions Chrétiennes, qui tiennent des assemblées sans Hiérarchie. Il était permis alors à tout le monde de parler dans l'Eglise, excepté aux femmes; ce qui est aujourd'hui la Ste. Messe, qui se célebre au matin, était la Cene qu'on faisait le soir; ces usages changerent à mesure que l'Eglise se fortifia. Une Société plus étendue exigea plus de réglements, & la prudence des Pasteurs se conforma aux temps & aux lieux?

Saint Jérôme & Eusebe rapportent que quand les Eglises reçurent une forme, on y distingua peu à peu cinq Ordres différents. Les Surveillants, Episcopoi, d'où sont venus les Evêques; les Anciens de la Société, Presbiteroi,

les Prêtres, les Servants, ou Diacres; les Pistoi, Croyants; Initiés, c'est-à-dire, les Baptisés, qui avaient part aux soupers des Agapes; & les Catécumenes & Energumenes, qui attendaient le baptême. Aucun, dans ces cinq Ordres, ne portait d'habit différent des autres; aucun n'était contraint au célibat, témoin le Livre de Tertullien, dédié à sa femme; témoin l'exemple des Apôtres. Aucune représentation, soit en peinture, soit en sculpture, dans leurs assemblées, pendant les trois premiers siecles. Les Chrétiens cachaient soigneusement leurs Livres aux Gentils; ils ne les confiaient qu'aux Initiés; il n'était pas même permis aux Catécumenes de réciter l'Oraison Dominicale.

Ce qui distinguait le plus les Chrétiens, & ce qui a duré jusqu'à nos derniers temps, était le pouvoir de chasser les diables avec le signe de la Croix. Origene, dans son Traité contre Celse, avoue, au nombre 133, qu'Antinoüs, divinisé par l'Empereur Adrian, faisait des miracles en Egypte par la force des charmes & des prestiges; mais il dit que les diables sortent du corps des possédés à la prononciation du seul nom de Jesus.

Tertullien va plus loin, & du fond de l'Afrique où il était, il dit dans son Apologétique, au chap. 23: *Si vos Dieux ne confessent pas qu'ils sont des diables à la présence d'un vrai Chrétien, nous voulons bien que vous répandiez le sang de ce Chrétien. Y a-t-il une démonstration plus claire?*

En effet, Jesus-Christ envoya ses Apôtres pour chasser les démons. Les Juifs avaient aussi de son temps le don de les chasser; car lorsque Jesus eut délivré des possédés, & eut envoyé les diables dans les corps d'un troupeau de cochons, & qu'il eut opéré d'autres guérisons pareilles, les Pharisiens dirent: Il chasse les démons par la puissance de Belzébut. *Si c'est par Belzébut que je les chas-*

se, répondit Jesus, *par qui vos fils les chassent-ils?* Il est incontestable que les Juifs se vantaient de ce pouvoir; ils avaient des exorcistes & des Exorcismes. On invoquait le nom de Dieu, de Jacob & d'Abraham. On mettait des herbes consacrées dans le nez des démoniaques, (Joseph rapporte une partie de ces cérémonies.) Ce pouvoir sur les diables, que les Juifs ont perdu, fut transmis aux Chrétiens, qui semblent aussi l'avoir perdu depuis quelque-temps.

Dans le pouvoir de chasser les démons, était compris celui de détruire les opérations de la magie; car la magie fut toujours en vigueur chez toutes les Nations. Tous les Peres de l'Eglise rendent témoignage à la magie. Saint Justin avoue dans son Apologétique, au Livre 3, qu'on évoque souvent les ames des morts, & en tire un argument en faveur de l'immortalité de l'ame. Lactance, au Liv. 7. de ses Institutions divines, dit: *Que si on osait nier l'existence des ames après la mort, le Magicien vous en convaincrait bientôt en les faisant paraître.* Irenée, Clément Alexandrin, Tertullien, l'Evêque Cyprien, tous affirment la même chose. Il est vrai qu'aujourd'hui tout est changé, & qu'il n'y a pas plus de Magiciens que de Démoniaques; mais il s'en trouvera quand il plaira à Dieu.

Quand les Sociétés Chrétiennes devinrent un peu nombreuses, & que plusieurs s'éleverent contre le culte de l'Empire Romain, les Magistrats sévirent contr'elles, & les Peuples sur-tout les persécuterent. On ne persécutait point les Juifs qui avaient des privileges particuliers, & qui se renfermaient dans leurs Synagogues; on leur permettait l'exercice de leur Religion, comme on fait encore aujourd'hui à Rome: on souffrait tous les cultes divers répandus dans l'Empire, quoique le Sénat ne les adoptât pas.

Mais les Chrétiens se déclarant ennemis de tous ces

cultes, & sur-tout de celui de l'Empire, furent exposés plusieurs fois à ces cruelles épreuves.

Un des premiers & des plus célebres Martyrs, fut Ignace, Evêque d'Antioche, condamné par l'Empereur Trajan lui-même, alors en Asie, & envoyé par ses ordres à Rome, pour être exposé aux bêtes, dans un temps où l'on ne massacrait point à Rome les autres Chrétiens. On ne sait point de quoi il était accusé auprès de cet Empereur, renommé d'ailleurs pour sa clémence; il fallait que St. Ignace eût de bien violents ennemis. Quoi qu'il en soit, l'Histoire de son martyre rapporte qu'on lui trouva le nom de Jesus-Christ gravé sur le cœur, en caracteres d'or; & c'est de-là que les Chrétiens prirent en quelques endroits le nom de Théophores, qu'Ignace s'était donné à lui-même.

On nous a conservé une Lettre de lui, par laquelle il prie les Evêques & les Chrétiens de ne point s'opposer à son martyre; soit que dès-lors les Chrétiens fussent assez puissants pour le délivrer, soit que parmi eux quelques-uns eussent assez de crédit pour obtenir sa grace. Ce qui est encore très-remarquable, c'est qu'on souffrit que les Chrétiens de Rome vinssent au-devant de lui quand il fut amené dans cette Capitale; ce qui prouve évidemment qu'on punissait en lui la personne, & non pas la Secte.

Les persécutions ne furent pas continuées. Origene, dans son Livre 3e, contre Celse, dit: *On peut compter facilement les Chrétiens qui sont morts pour leur Religion, parce qu'il en est mort peu, & seulement de temps en temps, & par intervalle.*

Dieu eut un si grand soin de son Eglise, que, malgré ses ennemis, il fit en sorte qu'elle tint cinq Conciles dans le premier siecle, seize dans le second, & trente dans le troisieme; c'est-à-dire des Assemblées tolérées. Ces Assemblées furent quelquefois défendues, quand la fausse pru-

dence des Magiſtrats craignit qu'elles ne devinſſent tumultueuſes. Il nous eſt reſté peu de procès verbaux des Proconſuls & des Préteurs qui condamnerent les Chrétiens à mort. Ce ſerait les ſeuls Actes ſur leſquels on pût conſtater les accuſations portées contr'eux, & leurs ſupplices.

Nous avons un fragment de Denis d'Alexandrie, dans lequel il rapporte l'Extrait du Greffe d'un Proconſul d'Egypte, ſous l'Empereur Valérien; le voici:

„ Denis, Fauſte, Maxime, Marcel, & Cheremon, „ ayant été introduits à l'audience, le Préfet Emilien „ leur a dit: Vous avez pu connaître par les entretiens „ que j'ai eus avec vous, & par tout ce que je vous en ai „ écrit, combien nos Princes ont témoigné de bonté à „ votre égard; je veux bien encore vous le redire: ils „ font dépendre votre conſervation & votre ſalut de vous-„ mêmes, & votre deſtinée eſt entre vos mains; ils ne „ demandent de vous qu'une ſeule choſe, que la raiſon „ exige de toute perſonne raiſonnable; c'eſt que vous ado-„ riez les Dieux protecteurs de leur Empire, & que vous „ abandonniez cet autre culte ſi contraire à la nature & „ au bon ſens.

„ Denis a répondu: Chacun n'a pas les mêmes Dieux, „ & chacun adore ceux qu'il croit l'être véritablement.

„ Le Préfet Emilien a repris: Je vois bien que vous „ êtes des ingrats, qui abuſez des bontés que les Empe-„ reurs ont pour vous. Eh bien, vous ne demeurerez pas „ davantage dans cette Ville, & je vous envoie à Cephro, „ dans le fond de la Lybie; ce ſera là le lieu de votre „ banniſſement, ſelon l'ordre que j'en ai reçu de nos Em-„ pereurs: au reſte, ne penſez pas y tenir vos Aſſem-„ blées, ni aller faire vos prieres dans ces lieux que vous „ nommez des cimetieres; cela vous eſt abſolument défen-„ du, & je ne le permettrai à perſonne.

Rien ne porte plus les caracteres de vérité, que ce procès verbal. On voit par-là qu'il y avait des temps où les assemblées étaient prohibées. C'est ainsi que parmi nous il est défendu aux Calvinistes de s'assembler dans le Languedoc; nous avons même quelquefois fait pendre & rouer des Ministres, ou Prédicants, qui tenaient des assemblées malgré les Loix. C'est ainsi qu'en Angleterre & en Irlande, les assemblées sont défendues aux Catholiques Romains; & il y a eu des occasions, où les délinquants ont été condamnés à la mort.

Malgré ces défenses portées par les Loix Romaines, Dieu inspira à plusieurs Empereurs de l'indulgence pour les Chrétiens. Dioclétien même, qui passe chez les ignorants pour un persécuteur; Dioclétien, dont la premiere année de regne est encore l'époque de l'Ere des Martyrs, fut, pendant plus de dix-huit ans, le protecteur déclaré du Christianisme, au point que plusieurs Chrétiens eurent des charges principales auprès de sa Personne. Il souffrit même que dans Nicomédie, sa résidence, il y eût une superbe Eglise, élevée vis-à-vis son Palais. Enfin il épousa une Chrétienne.

Le César Galérius ayant malheureusement été prévenu contre les Chrétiens, dont il croyait avoir à se plaindre, engagea Dioclétien à faire détruire la Cathédrale de Nicomédie. Un Chrétien, plus zélé que sage, mit en pieces l'Edit de l'Empereur, & de là vint cette persécution si fameuse, dans laquelle il y eut plus de deux cents personnes condamnées à la mort, dans toute l'étendue de l'Empire Romain, sans compter ceux que la fureur du petit Peuple, toujours fanatique & toujours barbare, put faire périr, contre les formes juridiques.

Il y eut en divers temps un si grand nombre de Martyrs, qu'il faut bien se donner de garde d'ébranler la vérité de l'Histoire de ces véritables Confesseurs de notre

fainte Religion, par un mélange dangereux de fables & de faux martyrs.

Le Bénédictin Don Ruinart, par exemple, homme d'ailleurs auffi inftruit qu'eftimable & zélé, aurait dû choifir avec plus de difcrétion fes Actes finceres. Ce n'eft pas affez qu'un manufcrit foit tiré de l'Abbaye de St. Benoît fur Loire, ou d'un Couvent de Céleftins de Paris, conforme à un manufcrit des Feuillants, pour que cet Acte foit authentique; il faut que cet Acte foit ancien, écrit par des Contemporains, & qu'il porte d'ailleurs tous les caracteres de la vérité.

Il aurait pu fe paffer de rapporter l'aventure du jeune Romanus, arrivée en 303. Ce jeune Romain avait obtenu fon pardon de Dioclétien dans Antioche. Cependant, il dit que le Juge Afclépiade le condamna à être brûlé. Des Juifs, préfents à ce fpectacle, fe moquerent du jeune faint Romanus, & reprocherent aux Chrétiens que leur Dieu les laiffait brûler, lui qui avait délivré Sidrac, Mifac & Abdenago de la fournaife; qu'auffi-tôt il s'éleva, dans le temps le plus ferein, un orage qui éteignit le feu; qu'alors le Juge ordonna qu'on coupât la langue au jeune Romanus; que le premier Médecin de l'Empereur fe trouvant là, fit officieufement la fonction de bourreau, & lui coupa la langue dans la racine; qu'auffi-tôt le jeune-homme, qui était begue auparavant, parla avec beaucoup de liberté; que l'Empereur fut étonné que l'on parlât fi bien fans langue; que le Médecin, pour réitérer cette expérience, coupa fur le champ la langue à un paffant, lequel en mourut fubitement.

Eufebe, dont le Bénédictin Ruinart a tiré ce conte, devait refpecter affez les vrais miracles, opérés dans l'ancien & dans le nouveau Teftament, (defquels perfonne ne doutera jamais) pour ne pas leur affocier des hiftoi-

res si suspectes, lesquelles pourraient scandaliser les faibles.

Cette derniere persécution ne s'étendit pas dans tout l'Empire. Il y avait alors en Angleterre quelque Christianisme, qui s'éclipsa bientôt pour reparaître ensuite sous les Rois Saxons. Les Gaules méridionales & l'Espagne, étaient remplies de Chrétiens. Le César Constance Chlore les protégea beaucoup dans toutes ces Provinces. Il avait une Concubine, qui était Chrétienne; c'est la mere de Constantin, connue sous le nom de Ste. Hélene; car il n'y eut jamais de mariage avéré entre elle & lui, & il la renvoya même dès l'an 92, quand il épousa la fille de Maximien Hercule; mais elle avait conservé sur lui beaucoup d'ascendant, & lui avait inspiré une grande affection pour notre sainte Religion.

La divine Providence prépara, par des voies qui semblent humaines, le triomphe de son Eglise. Constance Chlore mourut en 306, à York en Angleterre, dans un temps où les enfants qu'il avait de la fille d'un César étaient en bas âge, & ne pouvaient prétendre à l'Empire. Constantin eut la confiance de se faire élire à York par cinq ou six mille Soldats Allemands, Gaulois & Anglais pour la plupart. Il n'y avait pas d'apparence que cette élection faite sans le consentement de Rome, du Sénat, & des Armées, pût prévaloir; mais Dieu lui donna la victoire sur Maxentius, élu à Rome, & le délivra enfin de tous ses Collegues. On ne peut dissimuler qu'il ne se rendit d'abord indigne des faveurs du Ciel, par le meurtre de tous ses proches, de sa femme & de son fils.

On peut douter de ce que Zozime rapporte à ce sujet. Il dit que Constantin, agité de remords, après tant de crimes, demanda aux Pontifes de l'Empire, s'il y avait quelques expiations pour lui, & qu'ils lui dirent qu'ils n'en connaissaient pas. Il est bien vrai qu'il n'y en avait

point eu pour Néron, & qu'il n'avait osé assister aux sacrés mysteres en Grece. Cependant, les Tauroboles étaient en usage; & il est bien difficile de croire qu'un Empereur tout-puissant n'ait pu trouver un Prêtre qui voulût lui accorder des sacrifices expiatoires. Peut-être même est-il encore moins croyable que Constantin, occupé de la guerre, de son ambition, de ses projets, & environné de flatteurs, ait eu le temps d'avoir des remords. Zozime ajoute qu'un Prêtre Egyptien, arrivé d'Espagne, qui avait accès à sa porte, lui promit l'expiation de tous ses crimes dans la Religion Chrétienne. On a soupçonné que ce Prêtre était Ozius, Evêque de Cordoue.

Quoi qu'il en soit, Constantin communia avec les Chrétiens, bien qu'il ne fût jamais que Catécumene, & réserva son Baptême pour le moment de sa mort. Il fit bâtir sa Ville de Constantinople, qui devint le centre de l'Empire & de la Religion Chrétienne. Alors l'Eglise prit une forme auguste.

Il est à remarquer que dès l'an 314., avant que Constantin résidât dans sa nouvelle Ville, ceux qui avaient persécuté les Chrétiens furent punis par eux de leurs cruautés. Les Chrétiens jetterent la femme de Maximien dans l'Oronte; ils égorgerent tous ses Parents; ils massacrerent, dans l'Egypte & dans la Palestine, les Magistrats qui s'étaient le plus déclarés contre le Christianisme. La veuve & la fille de Dioclétien s'étant cachées à Thessalonique, furent reconnues, & leur corps fut jetté dans la mer. Il eût été à souhaiter que les Chrétiens eussent moins écouté l'esprit de vengeance; mais Dieu, qui punit selon sa justice, voulut que les mains des Chrétiens fussent teintes du sang de leurs persécuteurs, sitôt que ces Chrétiens furent en liberté d'agir.

Constantin convoqua, assembla dans Nicée, vis-à-vis

de Conſtantinople, le premier Concile écuménique, auquel préſida Ozius. On y décida la grande queſtion qui agitait l'Egliſe, touchant la Divinité de Jeſus-Chriſt : les uns ſe prévalaient de l'opinion d'Origene, qui dit, au chap. 6. contre Celſe : *Nous préſentons nos prieres à Dieu par Jeſus, qui tient le milieu entre les natures créées & la nature incréée, qui nous apporte la grace de ſon Pere, & préſente nos prieres au grand Dieu en qualité de notre Pontife.* Ils s'appuyaient auſſi ſur pluſieurs paſſages de St. Paul, dont on a rapporté quelques-uns. Ils ſe fondaient ſurtout ſur ces paroles de Jeſus-Chriſt : *Mon Pere eſt plus grand que moi;* & ils regardoient Jeſus comme le premier né de la création, comme la plus pure émanation de l'Etre ſuprême, mais non pas préciſément comme Dieu.

Les autres, qui étaient Orthodoxes, alléguaient des paſſages plus conformes à la Divinité éternelle de Jeſus, comme celui-ci : *Mon Pere & moi, nous ſommes la même choſe ;* paroles que les adverſaires interprétaient comme ſignifiant, *mon Pere & moi avons le même deſſein, la même volonté; je n'ai point d'autres deſirs que ceux de mon Peré.* Alexandre, Evêque d'Alexandrie, & après lui Athanaſe, étaient à la tête des Orthodoxes ; & Euſebe, Evêque de Nicomédie, avec dix-ſept autres Evêques, le Prêtre Arius & pluſieurs autres Prêtres étaient dans le parti oppoſé. La querelle fut d'abord envénimée, parce que St. Alexandre traita ſes adverſaires d'Antechriſts.

Enfin, après bien des diſputes, le St. Eſprit décida ainſi dans le Concile par la bouche de 299 Evêques contre dix-huit : *Jeſus eſt fils unique de Dieu, engendré du Pere, c'eſt-à-dire, de la ſubſtance du Pere, Dieu de Dieu, Lumiere de lumiere, vrai Dieu de vrai Dieu, conſubſtantiel au Pere; nous croyons auſſi au St. Eſprit, &c.* Ce fut la formule du Concile. On voit par cet exemple combien les Evêques l'em-

portaient sur les simples Prêtres. Deux mille personnes du second Ordre étaient de l'avis d'Arius, au rapport de deux Patriarches d'Alexandrie, qui ont écrit la Chronique d'Alexandrie en Arabe. Arius fut exilé par Constantin; mais Athanase le fut aussi bientôt après, & Arius fut rappellé à Constantinople : mais St. Macaire pria Dieu si ardemment de faire mourir Arius, avant que ce Prêtre pût entrer dans la Cathédrale, que Dieu exauça sa priere. Arius mourut en allant à l'Eglise, en 330. L'Empereur Constantin finit sa vie en 337. Il mit son Testament entre les mains d'un Prêtre Arien, & courut entre les bras du Chef des Ariens, Eusebe, Evêque de Nicomédie, ne s'étant fait baptiser qu'au lit de mort, & laissant l'Eglise triomphante, mais divisée.

Les Partisans d'Athanase & ceux d'Eusebe se firent une guerre cruelle; & ce qu'on appelle l'Arianisme, fut longtemps établi dans toutes les Provinces de l'Empire.

Julien le Philosophe, surnommé l'Apostat, voulut étouffer ces divisions, & ne put y parvenir.

Le second Concile général fut tenu à Constantinople en 381. On y expliqua ce que le Concile de Nicée n'avait pas jugé à propos de dire sur le St. Esprit, & on ajouta à la formule de Nicée, *que le St. Esprit est Seigneur vivifiant, qui procede du Pere, & qu'il est adoré & glorifié avec le Pere & le Fils.*

Ce ne fut que vers le neuvieme siecle que l'Eglise Latine statua par degrés que le St. Esprit procede du Pere & du Fils.

En 431, le 3e. Concile général, tenu à Ephese, décida que Marie était véritablement mere de Dieu, & que Jesus avait deux natures & une personne. Nestorius, Evêque de Constantinople, qui voulait que la Ste. Vierge fût appellée mere de Christ, fut déclaré *Judas* par le Concile,

& les deux natures furent encore confirmées par le Concile de Calcédoine.

Je passerai légérement sur les siecles suivants, qui sont assez connus. Malheureusement il n'y eut aucune de ces disputes qui ne causât des guerres, & l'Eglise fut toujours obligée de combattre. Dieu permit encore, pour exercer la patience des Fideles, que les Grecs & les Latins rompissent sans retour au neuvieme siecle; il permit encore qu'en Occident il y eût vingt-neuf schismes sanglants pour la Chaire de Rome.

Cependant l'Eglise Grecque, presque toute entiere, & toute l'Eglise d'Afrique devinrent esclaves sous les Arabes, & ensuite sous les Turcs, qui éleverent la Religion Mahométane sur les ruines de la Chrétienne; l'Eglise Romaine subsista, mais toujours souillée de sang par plus de six cents ans de discorde, entre l'Empire d'Occident & le Sacerdoce. Ces querelles mêmes la rendirent très-puissante. Les Evêques, les Abbés, en Allemagne, se firent tous Princes; & les Papes acquirent peu à peu la domination absolue dans Rome & dans un Pays de cent lieues. Ainsi Dieu éprouva son Eglise par les humiliations, par les troubles & par la splendeur.

Cette Eglise Latine perdit au seizieme siecle la moitié de l'Allemagne, le Dannemarck, la Suede, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, la Suisse, la Hollande; elle a gagné plus de terrein en Amérique par les conquêtes des Espagnols, qu'elle n'en a perdu en Europe; mais avec plus de territoire, elle a bien moins de Sujets.

La Providence divine semblait destiner le Japon, Siam, l'Inde & la Chine, à se ranger sous l'obéissance du Pape, pour le récompenser de l'Asie mineure, de la Syrie, de la Grece, de l'Egypte, de l'Afrique, de la Russie, & des autres Etats perdus, dont nous avons parlé. St. François Xa-

vier, qui porta le St. Evangile aux Indes Orientales, & au Japon, quand les Portugais y allerent chercher des marchandises, fit un très-grand nombre de miracles, tous attestés par les RR. PP. Jésuites : quelques-uns disent qu'il ressuscita neuf morts; mais le R. P. Ribadeneira, dans sa Fleur des Saints, se borne à dire qu'il n'en ressuscita que quatre; c'est bien assez. La Providence voulut qu'en moins de cent années il y eût des milliers de Catholiques Romains dans les Isles du Japon. Mais le diable sema son ivraie au milieu du bon grain. Les Chrétiens formerent une conjuration suivie d'une guerre civile, dans laquelle ils furent tous exterminés en 1638. Alors la Nation ferma ses Ports à tous les Etrangers, excepté aux Hollandais, qu'on regardait comme des Marchands, & non pas comme des Chrétiens, & qui furent d'abord obligés de marcher sur la Croix pour obtenir la permission de vendre leurs denrées dans la prison où on les renferme lorsqu'ils abordent à Nangazaki.

La Religion Catholique, Apostolique & Romaine fut proscrite à la Chine dans nos derniers temps, mais d'une maniere moins cruelle. Les RR. PP. Jésuites n'avaient pas à la vérité ressuscité des morts à la Cour de Pékin, ils s'étaient contentés d'enseigner l'Astronomie, de fondre du canon, & d'être Mandarins. Leurs malheureuses disputes avec des Dominicains & d'autres, scandaliserent à tel point le grand Empereur Yont-chin, que ce Prince, qui était la justice & la bonté même, fut assez aveugle pour ne plus permettre qu'on enseignât notre sainte Religion, dans laquelle nos Missionnaires ne s'accordaient pas. Il les chassa avec une bonté paternelle, leur fournissant des subsistances & des voitures jusqu'aux confins de son Empire.

Toute l'Asie, toute l'Afrique, la moitié de l'Europe, tout ce qui appartenait aux Anglais, aux Hollandais,

dans l'Amérique, toutes les Hordes Américaines non domptées, toutes les Terres Auftrales, qui font une cinquieme partie du globe, font demeurées la proie du démon, pour vérifier cette fainte parole : *Il y en a beaucoup d'appellés, mais peu d'élus;* s'il y a environ feize cents millions d'hommes fur la terre, comme quelques Doctes le prétendent, la fainte Eglife Romaine Catholique univerfelle en poffede à peu près foixante millions, ce qui fait plus de la vingt-fixieme partie des habitants du monde connu.

CONVULSIONS.

ON danfa vers l'an 1724 fur le cimetiere de St. Médard; il s'y fit beaucoup de miracles : en voici un rapporté dans une chanfon de Madame la Ducheffe du Maine:

Un Décroteur à la royale,
Du talon gauche eftropié,
Obtint pour grace fpéciale
D'être boiteux de l'autre pied.

Les convulfions miraculeufes, comme on fait, continuerent jufqu'à ce qu'on eût mis une Garde au cimetiere.

De par le Roi défenfe à Dieu
De plus fréquenter en ce lieu.

Les Jéfuites, comme on le fait encore, ne pouvant plus faire de tels miracles depuis que leur Xavier avait épuifé les graces de la Compagnie à reffufciter neuf morts de compte fait, s'aviferent, pour balancer le crédit des Janféniftes, de faire graver une eftampe de Jefus-Chrift ha-

billé en Jésuite. Un plaisant, du parti Janséniste, comme on le sait encore, mis au bas de l'estampe:

Admirez l'artifice extrême
De ces Moines ingénieux;
Ils vous ont habillé comme eux,
Mon Dieu, de peur qu'on ne vous aime.

Les Jansénistes, pour mieux prouver que jamais Jesus-Christ n'avait pu prendre l'habit de Jésuite, remplirent Paris de convulsions, & attirerent le monde à leur préau. Le Conseiller au Parlement, Carré de Montgeron, alla présenter au Roi un Recueil *in-4to.* de tous ces miracles, attestés par mille témoins; il fut mis, comme de raison, dans un Château, où l'on tâcha de rétablir son cerveau par le régime; mais la vérité l'emporte toujours sur les persécutions, les miracles se perpétuerent trente ans de suite, sans discontinuer. On faisait venir chez soi Sœur Rose, Sœur Illuminée, Sœur Promise, Sœur Confite; elles se faisaient fouetter, sans qu'il y parût le lendemain; on leur donnait des coups de buches sur leur estomac bien cuirassé, bien rembourré, sans leur faire de mal; on les couchait devant un grand feu, le visage frotté de pommade, sans qu'elles brulassent; enfin, comme tous les arts se perfectionnent, on a fini par leur enfoncer des épées dans les chairs & par les crucifier. Un fameux Théologien même a eu aussi l'avantage d'être mis en croix : tout cela pour convaincre le monde qu'une certaine Bulle était ridicule, ce qu'on aurait pu prouver sans tant de fraix. Cependant, & Jésuites & Jansénistes, se réunirent tous contre l'esprit des Loix, & contre.... & contre.... & contre.... & contre.... Et nous osons après cela nous moquer des Lapons, des Samoïedes & des Negres!

CRITIQUE.

JE ne prétends point parler ici de cette Critique de Scholiaftes, qui reftitue mal un mot d'un ancien Auteur, qu'auparavant on entendait très-bien. Je ne touche point à ces vraies critiques qui ont débrouillé ce qu'on peut de l'Hiftoire & de la Philofophie ancienne. J'ai en vue les critiques qui tiennent à la fatyre.

Un amateur des Lettres lifait un jour le Taffe avec moi; il tomba fur cette ftance:

Chiama gli habitator dell' ombre eterne
Il rauco fuon della tartarea tromba,
Treman le fpazioze atre caverne,
E l'aer ceco a quel rumor rimbomba,
Ne ftridendo coſi dalle ſuperne
Regioni del cielo il fulgor piomba;
Ne ſi ſcoſſa giamai trema la terra,
Quando i vapori in ſen gravida ſerra.

Il lut enfuite au hazard plufieurs ftances de cette force & de cette harmonie. Ah! c'eft donc là, s'écria-t-il, ce que votre Boileau appelle du clinquant? c'eft donc ainfi qu'il veut rabaiffer un grand homme qui vivait cent ans avant lui, pour mieux élever un autre grand homme qui vivait feize cents ans auparavant, & qui eût lui-même rendu juftice au Taffe?

Confolez-vous, lui dis-je, prenons les Opéra de Quinaut: nous trouvâmes à l'ouverture du Livre de quoi nous mettre en colere contre la critique; l'admirable Poëme d'Armide fe préfenta, nous trouvâmes ces mots:

SIDONIE.

La haine eft affreufe & barbare,
L'Amour contraint les cœurs dont il s'empare;

A

A souffrir des maux rigoureux.
Si votre sort est en votre puissance,
Faites choix de l'indifférence,
Elle assure un sort plus heureux.

ARMIDE.

Non, non, il ne m'est pas possible
De passer de mon trouble en un état paisible,
Mon cœur ne se peut plus calmer;
Renaud m'offense trop, il n'est que trop aimable,
C'est pour moi désormais un choix indispensable
De le haïr ou de l'aimer.

Nous lûmes toute la Piece d'Armide, dans laquelle le Génie du Tasse reçoit encore de nouveaux charmes par les mains de Quinaut. Eh bien, dis-je à mon Ami, c'est pourtant ce Quinaut que Boileau s'efforça toujours de faire regarder comme l'Ecrivain le plus méprisable; il persuada même à Louis XIV que cet Ecrivain gracieux, touchant, pathétique, élégant, n'avait d'autre mérite que celui qu'il empruntait du Musicien Lully. Je conçois cela très-aisément, me répondit mon Ami; Boileau n'était pas jaloux du Musicien, il l'était du Poëte. Quel fond devons-nous faire sur le jugement d'un homme, qui, pour rimer à un vers qui finissait en *aut*, dénigrait tantôt *Boursaut*, tantôt *Hainaut*, tantôt *Quinaut*, selon qu'il était bien ou mal avec ces Messieurs-là?

Mais pour ne pas laisser refroidir votre zele contre l'injustice, mettez seulement la tête à la fenêtre, regardez cette belle façade du Louvre, par où Perraut s'est immortalisé: cet habile homme était frere d'un Académicien très-savant, avec qui Boileau avait eu quelque dispute; en voilà assez pour être traité d'Architecte ignorant.

Mon Ami, après avoir un peu rêvé, reprit en soupirant: La nature humaine est ainsi faite. Le Duc de Sully, dans ses Mémoires, trouve le Cardinal d'Ossat & le Secretaire

de Villeroi, de mauvais Miniſtres; Louvois faiſait ce qu'il pouvait pour ne pas eſtimer le grand Colbert. Ils n'imprimaient rien l'un contre l'autre de leur vivant, répondis-je; c'eſt une ſottiſe qui n'eſt guères attachée qu'à la Littérature, à la chicane, & à la Théologie.

Nous avons eu un homme de mérite, c'eſt Lamotte, qui a fait de très-belles ſtances.

Quelquefois au feu qui la charme
Réſiſte une jeune beauté,
Et contre elle-même elle s'arme
D'une pénible fermeté.
Hélas, cette contrainte extrême
La prive du vice qu'elle aime,
Pour fuir la honte qu'elle hait.
Sa ſévérité n'eſt que faſte,
Et l'honneur de paſſer pour chaſte
La réſout à l'être en effet.

En vain ce ſévere ſtoïque
Sous mille défauts abattu,
Se vante d'une ame héroïque,
Toute vouée à la vertu:
Ce n'eſt point la vertu qu'il aime,
Mais ſon cœur ivre de lui-même
Voudrait uſurper les Autels;
Et par ſa ſageſſe frivole
Il ne veut que parer l'idole
Qu'il offre au culte des mortels.

Les champs de Pharſale & d'Arbelle
Ont vu triompher deux vainqueurs,
L'un & l'autre digne modele
Que ſe propoſent les grands cœurs.
Mais le ſuccès a fait leur gloire;
Et ſi le ſceau de la victoire
N'eût conſacré ces demi-Dieux,
Alexandre, aux yeux du vulgaire,
N'aurait été qu'un téméraire,
Et Céſar qu'un ſéditieux.

Cet Auteur, dit-il, était un Sage qui prêta plus d'une fois le charme des Vers à la Philosophie. S'il avait toujours écrit de pareilles stances, il serait le premier des Poëtes lyriques ; cependant c'est lorsqu'il donnait ces beaux morceaux, que l'un de ses Contemporains l'appellait :

Certain oison, gibier de basse-cour !

Il dit de Lamotte en un autre endroit :

De ses Discours l'ennuyeuse beauté.

Il dit dans un autre :

...... Je n'y vois qu'un défaut,
C'est que l'Auteur les devait faire en prose.
Ces Odes-là sentent bien le Quinaut.

Il le poursuit par-tout ; il lui reproche par-tout la sécheresse & le défaut d'harmonie.

Seriez-vous curieux de voir les Odes que fit quelques années après ce même Censeur, qui jugeait Lamotte en Maître, & qui le décriait en Ennemi ? Lisez :

Cette influence souveraine
N'est pour lui qu'une illustre chaîne
Qui l'attache au bonheur d'autrui ;
Tous les brillants qui l'embellissent,
Tous les talents qui l'ennoblissent,
Sont en lui, mais non pas à lui.

Il n'est rien que le temps n'absorbe, ne dévore,
Et les faits qu'on ignore
Sont bien peu différents des faits non avenus.

La bonté qui brille en elle
De ses charmes les plus doux,
Est une image de celle
Qu'elle voit briller en vous.
Et par vous seule enrichie,

Sa politeſſe affranchie
Des moindres obſcurités,
Eſt la lueur réfléchie
De vos ſublimes clartés.

Ils ont vu par ta bonne foi
De leurs Peuples troublés d'effroi
La crainte heureuſement déçue,
Et déracinée à jamais
La haine ſi ſouvent reçue
En ſurvivance de la paix.

Dévoile à ma vue empreſſée
Ces Déités d'adoption,
Synonymes de la penſée,
Symboles de l'abſtraction.

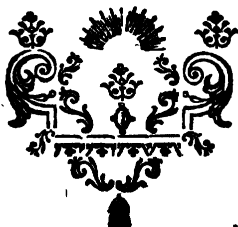
N'eſt-ce pas une fortune,
Quand d'une charge commune
Deux moitiés portent le faix?
Que la moindre le réclame,
Et que du bonheur de l'ame
Le corps ſeul faſſe les fraix.

Il ne fallait pas, dit alors mon judicieux amateur des Lettres, il ne fallait pas ſans doute donner de ſi déteſtables Ouvrages pour modeles à celui qu'on critiquait avec tant d'amertume; il eût mieux valu laiſſer jouir en paix ſon adverſaire de ſon mérite, & conſerver celui qu'on avait: mais que voulez-vous? le *genus irritabile vatum*, eſt malade de la même bile qui le tourmentait autrefois. Le Public pardonne ces pauvretés aux gens à talent, parce que le Public ne ſonge qu'à s'amuſer; il voit dans une allégorie, intitulée : *Pluton*, des Juges condamnés à être écorchés, & à s'aſſeoir aux enfers, ſur un ſiege couvert de leur peau, au-lieu de fleurs de lys : le Lecteur ne s'embarraſſe pas ſi ces Juges le méritent, ou non; ſi le complaignant qui les cite devant Pluton a tort ou raiſon. Il lit

ces vers uniquement pour ſon plaiſir; s'ils lui en donnent, il n'en veut pas davantage; s'ils lui déplaiſent, il laiſſe là l'allégorie, & ne ferait pas un ſeul pas pour faire confirmer ou caſſer la ſentence.

Les inimitables Tragédies de Racine ont toutes été critiquées, & très-mal; c'eſt qu'elles l'étaient par des rivaux. Les Artiſtes ſont les Juges compétents de l'Art, il eſt vrai, mais ces Juges compétents ſont preſque toujours corrompus.

Un excellent Critique ſerait un Artiſte qui aurait beaucoup de ſcience & de goût, ſans préjugés & ſans envie. Cela eſt difficile à trouver.



DESTIN.

DE tous les Livres qui ſont parvenus juſqu'à nous, le plus ancien eſt Homere; c'eſt là qu'on trouve les mœurs de l'Antiquité Perſane, des Héros groſſiers, des Dieux groſſiers, faits à l'image de l'homme. Mais c'eſt là qu'on trouve auſſi les ſemences de la Philoſophie, & ſurtout l'idée du Deſtin, qui eſt maître des Dieux, comme les Dieux ſont les maîtres du monde.

Jupiter veut en vain ſauver Hector; il conſulte les deſtinées; il peſe dans une balance les deſtins d'Hector & d'Achille; il trouve que le Troyen doit abſolument être tué par le Grec; il ne peut s'y oppoſer; & dès ce moment Apollon, le Génie gardien d'Hector, eſt obligé de l'abandonner. (*Iliade Liv.* 22.) Ce n'eſt pas qu'Homere ne prodigue ſouvent, dans ſon Poëme, des idées toutes contraires, ſuivant le privilege de l'Antiquité; mais enfin, il eſt le premier chez qui on trouve la notion du Deſtin. Elle était donc très en vogue de ſon temps.

Les Phariſiens, chez le petit Peuple Juif, n'adopterent le deſtin que pluſieurs ſiecles après. Car ces Phariſiens eux-mêmes, qui furent les premiers lettrés d'entre les Juifs, étaient très-nouveaux. Ils mêlerent dans Alexandrie une partie des dogmes des Stoïciens, aux anciennes idées juives. St. Jérôme prétend même que leur Secte n'eſt pas de beaucoup antérieure à notre Ere vulgaire.

Les Philoſophes n'eurent jamais beſoin ni d'Homere, ni des Phariſiens, pour ſe perſuader que tout ſe fait par des Loix immuables, que tout eſt arrangé, que tout eſt un effet néceſſaire.

Ou le monde ſubſiſte par ſa propre nature, par ſes Loix

physiques, ou un Etre suprême l'a formé selon ses Loix suprêmes ; dans l'un & l'autre cas, ces Loix sont immuables ; dans l'un & l'autre cas, tout est nécessaire; les corps graves tendent vers le centre de la terre, sans pouvoir tendre à se reposer en l'air. Les poiriers ne peuvent jamais porter d'ananas. L'instinct d'un épagneul ne peut être l'instinct d'une autruche; tout est arrangé, engrené & limité.

L'homme ne peut avoir qu'un certain nombre de dents, de cheveux & d'idées ; il vient un temps où il perd nécessairement ses dents, ses cheveux & ses idées.

Il est contradictoire que ce qui fut hier n'ait pas été, que ce qui est aujourd'hui ne soit pas; il est aussi contradictoire que ce qui doit être, puisse ne pas devoir être.

Si tu pouvais déranger la destinée d'une mouche, il n'y aurait nulle raison qui pût t'empêcher de faire le destin de toutes les autres mouches, de tous les autres animaux, de tous les hommes, de toute la nature ; tu te trouverais au bout du compte plus puissant que Dieu.

Des imbécilles disent : Mon Médecin a tiré ma Tante d'une maladie mortelle , il a fait vivre ma Tante dix ans de plus qu'elle ne devait vivre ; d'autres qui font les capables, disent : L'homme prudent fait lui-même son destin.

Nullum numen abest si sit prudentia, sed nos
Te facimus, fortuna, Deam, cæloque locamus.

Mais souvent le prudent succombe sous sa destinée, loin de la faire; c'est le destin qui fait les prudents.

De profonds Politiques assurent que si on avait assassiné Cromwel, Ludlow, Ireton, & une douzaine d'autres Parlementaires, huit jours avant qu'on coupât la tête à Charles I, ce Roi aurait pu vivre encore & mourir dans son

lit; ils ont raison : ils peuvent ajouter encore que si toute l'Angleterre avait été engloutie dans la mer, ce Monarque n'aurait pas péri sur un échafaud auprès de Whitehal, auprès de la salle blanche ; mais les choses étaient arrangées de façon que Charles devait avoir le cou coupé.

Le Cardinal d'Ossat était sans doute plus prudent qu'un fou des petites maisons ; mais n'est-il pas évident que les organes du sage d'Ossat étaient autrement faits que ceux de cet écervelé, de même que les organes d'un renard sont différents de ceux d'une grue & d'une alouette ?

Ton Médecin a sauvé ta Tante ; mais certainement il n'a pas en cela contredit l'ordre de la nature, il l'a suivi. Il est clair que ta Tante ne pouvait pas s'empêcher de naître dans une telle Ville, qu'elle ne pouvait pas s'empêcher d'avoir dans un tel temps une certaine maladie, que le Médecin ne pouvait pas être ailleurs que dans la Ville où il était, que ta Tante devait l'appeller, qu'il devait lui prescrire les drogues qui l'ont guérie.

Un Paysan croit qu'il a grêlé par hazard sur son champ ; mais le Philosophe sait qu'il n'y a point de hazard, & qu'il était impossible, dans la constitution de ce monde, qu'il ne grêlât pas ce jour-là en cet endroit.

Il y a des gens qui étant effrayés de cette vérité, en accordent la moitié, comme des Débiteurs qui offrent moitié à leurs Créanciers, & demandent répit pour le reste. Il y a, disent-ils, des événements nécessaires, & d'autres qui ne le sont pas : il serait plaisant qu'une partie de ce monde fût arrangée, & que l'autre ne le fût point ; qu'une partie de ce qui arrive dût arriver, & qu'une autre partie de ce qui arrive ne dût pas arriver. Quand on y regarde de près, on voit que la doctrine contraire à celle du destin est absurde & contraire à l'idée d'une providence éternelle ; mais il y a beaucoup de gens destinés à raisonner mal,

d'autres à ne point raisonner du tout, d'autres à perfécuter ceux qui raisonnent.

Vous me demandez ce que deviendra la liberté? Je ne vous entends pas. Je ne sais ce que c'est que cette liberté dont vous parlez; il y a si long-temps que vous disputez sur sa nature, qu'assurément vous ne la connaissez pas. Si vous voulez, ou plutôt, si vous pouvez examiner paisiblement avec moi ce que c'est, passez à la lettre L.

DIEU.

SOus l'empire d'Arcadius, Logomacos, Théologal de Constantinople, alla en Scythie, & s'arrêta au pied du Caucase, dans les fertiles plaines de Zéphirim, sur les frontieres de la Colchide. Le bon vieillard Dondindac était dans sa grande salle basse, entre sa grande bergerie & sa vaste grange; il était à genoux avec sa femme, ses cinq fils & ses cinq filles, ses parents & ses valets, & tous chantaient les louanges de Dieu après un léger repas. Que fais-tu là, idolâtre? lui dit Logomacos. Je ne suis point idolâtre, dit Dondindac. Il faut bien que tu sois idolâtre, dit Logomacos, puisque tu es Scythe, & que tu n'es pas Grec. Çà, dis-moi, que chantais-tu dans ton barbare jargon de Scythie? Toutes les Langues sont égales aux oreilles de Dieu, répondit le Scythe; nous chantions ses louanges. Voilà qui est bien extraordinaire, reprit le Théologal; une famille Scythe qui prie Dieu sans avoir été instruite par nous! Il engagea bientôt une conversation avec le Scythe Dondindac; car le Théologal savait un peu de Scythe, & l'autre un peu de Grec. On a retrouvé cette conversation dans un Manuscrit conservé dans la Bibliotheque de Constantinople.

LOGOMACOS.

Voyons si tu sais ton Catéchisme ? Pourquoi pries-tu Dieu?

DONDINDAC.

C'est qu'il est juste d'adorer l'Etre Suprême de qui nous tenons tout.

LOGOMACOS.

Pas mal pour un barbare! Et que lui demandes-tu?

DONDINDAC.

Je le remercie des biens dont je jouis, & même des maux dans lesquels il m'éprouve; mais je me garde bien de lui rien demander ; il sait mieux que nous ce qu'il nous faut; & je craindrais d'ailleurs de demander du beau temps quand mon voisin demanderait de la pluie.

LOGOMACOS.

Ah! je me doutais bien qu'il allait dire quelque sottise. Reprenons les choses de plus haut : Barbare, qui t'a dit qu'il y a un Dieu?

DONDINDAC.

La nature entiere.

LOGOMACOS.

Cela ne suffit pas. Quelle idée as-tu de Dieu?

DONDINDAC.

L'idée de mon Créateur, de mon Maître, qui me récompensera si je fais bien, & qui me punira si je fais mal.

LOGOMACOS.

Bagatelles, pauvretés que cela ! Venons à l'essentiel. Dieu est-il infini *secundum quid*, ou selon l'essence?

DONDINDAC.

Je ne vous entends pas.

LOGOMACOS.

Bête brute! Dieu est-il en un lieu, ou hors de tout lieu, ou en tout lieu?

DONDINDAC.

Je n'en ſais rien .... Tout comme il vous plaira.

LOGOMACOS.

Ignorant ! Peut-il faire que ce qui a été n'ait point été, & qu'un bâton n'ait pas deux bouts? voit-il le futur comme futur, ou comme préſent ? comment fait-il pour tirer l'être du néant, & pour anéantir l'être ?

DONDINDAC.

Je n'ai jamais examiné ces choſes.

LOGOMACOS.

Quel lourdaut ! Allons, il faut s'abaiſſer, ſe proportionner. Dis-moi, mon ami, crois-tu que la matiere puiſſe être éternelle?

DONDINDAC.

Que m'importe qu'elle exiſte de toute éternité, ou non; je n'exiſte pas moi de toute éternité. Dieu eſt toujours mon Maître; il m'a donné la notion de la juſtice, je dois la ſuivre; je ne veux point être Philoſophe, je veux être homme.

LOGOMACOS.

On a bien de la peine avec ces têtes dures. Allons pied à pied. Qu'eſt-ce que Dieu?

DONDINDAC.

Mon Souverain, mon Juge, mon Pere.

LOGOMACOS.

Ce n'eſt pas là ce que je demande. Quelle eſt ſa nature?

DONDINDAC.

D'être puiſſant & bon.

LOGOMACOS.

Mais eſt-il corporel ou ſpirituel?

DONDINDAC.

Comment voulez-vous que je le ſache?

LOGOMACOS.

Quoi! tu ne fais pas ce que c'eſt qu'un eſprit?

DONDINDAC.

Pas le moindre mot : à quoi cela me ſervirait-il? en ſerais-je plus juſte? ſerais-je meilleur Mari, meilleur Pere, meilleur Maître, meilleur Citoyen?

LOGOMACOS.

Il faut abſolument t'apprendre ce que c'eſt qu'un eſprit; écoute : c'eſt, c'eſt, c'eſt.... Je te dirai cela une autre fois.

DONDINDAC.

J'ai bien peur que vous me diſiez moins ce qu'il eſt, que ce qu'il n'eſt pas. Permettez-moi de vous faire à mon tour une queſtion. J'ai vu autrefois un de vos Temples; pourquoi peignez-vous Dieu avec une grande barbe?

LOGOMACOS.

C'eſt une queſtion très-difficile, & qui demande des inſtructions préliminaires.

DONDINDAC.

Avant de recevoir vos inſtructions, il faut que je vous conte ce qui m'eſt arrivé un jour. Je venais de faire bâtir un cabinet au bout de mon jardin; j'entendis une taupe qui raiſonnait avec un hanneton : Voilà une belle fabrique, diſait la taupe; il faut que ce ſoit une taupe bien puiſſante qui ait fait cet ouvrage. Vous vous moquez, dit le hanneton; c'eſt un hanneton tout plein de génie, qui eſt l'Architecte de ce bâtiment. Depuis ce temps-là j'ai réſolu de ne jamais diſputer.



ÉGALITÉ.

QUe doit un chien à un chien, & un cheval à un cheval? Rien; aucun animal ne dépend de ſon ſemblable : mais l'homme ayant reçu le rayon de la Divinité, qu'on appelle raiſon, quel en eſt le fruit? C'eſt d'être eſclave dans preſque toute la terre.

Si cette terre était ce qu'elle ſemble devoir être, c'eſt-à-dire, ſi l'homme y trouvait par-tout une ſubſiſtance facile & aſſurée, & un climat convenable à ſa nature, il eſt clair qu'il eût été impoſſible à un homme d'en aſſervir un autre. Que ce globe ſoit couvert de fruits ſalutaires; que l'air, qui doit contribuer à notre vie, ne nous donne point les maladies & la mort; que l'homme n'ait beſoin d'autre logis & d'autre lit que celui des daims & des chevreuils; alors les Gengiskan & les Tamerlan n'auront de valets que leurs enfants, qui ſeront aſſez honnêtes gens pour les aider dans leur vieilleſſe.

Dans cet état ſi naturel dont jouiſſent tous les quadrupedes, les oiſeaux & les reptiles, l'homme ſerait auſſi heureux qu'eux, la domination ſeroit alors une chimere, une abſurdité à laquelle perſonne ne penſerait; car pourquoi chercher des Serviteurs quand vous n'avez beſoin d'aucun ſervice?

S'il paſſait par l'eſprit à quelque individu à tête tyrannique & à bras nerveux d'aſſervir ſon voiſin moins fort que lui, la choſe ſeroit impoſſible; l'opprimé ſerait à cent lieues, avant que l'oppreſſeur eût pris ſes meſures.

Tous les hommes ſeraient donc néceſſairement égaux, s'ils étaient ſans beſoins. La miſere attachée à notre eſpece ſubordonne un homme à un autre homme; ce n'eſt

pas l'inégalité qui eſt un malheur réel, c'eſt la dépendance. Il importe fort peu que tel homme s'appelle Sa Hauteſſe, tel autre Sa Sainteté; mais il eſt dur de ſervir l'un ou l'autre.

Une famille nombreuſe a cultivé un bon terroir; deux petites familles voiſines ont des champs ingrats & rebelles; il faut que les deux pauvres familles ſervent la famille opulente, ou qu'ils l'égorgent, cela va ſans difficulté. Une des deux familles indigentes va offrir ſes bras à la riche pour avoir du pain; l'autre va l'attaquer & eſt battue: la famille ſervante eſt l'origine des domeſtiques & des manœuvres; la famille battue eſt l'origine des eſclaves.

Il eſt impoſſible dans notre malheureux globe que les hommes vivants en ſociété ne ſoient pas diviſés en deux claſſes, l'une des riches qui commandent, l'autre des pauvres qui ſervent; & ces deux ſe ſubdiviſent en mille, & ces mille ont encore des nuances différentes.

Tous les pauvres ne ſont pas abſolument malheureux. La plupart ſont nés dans cet état, & le travail continuel les empêche de trop ſentir leur ſituation; mais quand ils la ſentent, alors on voit des guerres, comme celle du parti populaire contre le parti du Sénat à Rome; celles des Payſans en Allemagne, en Angleterre, en France. Toutes ces guerres finiſſent tôt ou tard par l'aſſerviſſement du Peuple, parce que les Puiſſants ont l'argent, & que l'argent eſt maître de tout dans un Etat; je dis dans un Etat, car il n'en eſt pas de même de Nation à Nation. La Nation qui ſe ſervira le mieux du fer, ſubjuguera toujours celle qui aura plus d'or & moins de courage.

Tout homme naît avec un penchant aſſez violent pour la domination, la richeſſe & les plaiſirs, & avec beaucoup de goût pour la pareſſe: par conſéquent tout homme voudrait avoir l'argent & les femmes ou les filles des autres,

être leur maître, les assujettir à tous ses caprices, & ne rien faire, ou du moins ne faire que des choses très-agréables. Vous voyez bien qu'avec ces belles dispositions il est aussi impossible que les hommes soient égaux, qu'il est impossible que deux Prédicateurs ou deux Professeurs de Théologie ne soient pas jaloux l'un de l'autre.

Le Genre-humain, tel qu'il est, ne peut subsister à moins qu'il n'y ait une infinité d'hommes utiles qui ne possedent rien du tout. Car certainement un homme à son aise ne quittera pas sa Terre pour venir labourer la vôtre; & si vous avez besoin d'une paire de souliers, ce ne sera pas un Maître des Requêtes qui vous la fera. L'égalité est donc à la fois la chose la plus naturelle, & en même temps la plus chimérique.

Comme les hommes sont excessifs en tout quand ils le peuvent, on a outré cette inégalité, on a prétendu dans plusieurs Pays qu'il n'était pas permis à un Citoyen de sortir de la Contrée où le hazard l'a fait naître; le sens de cette loi est visiblement: *Ce Pays est si mauvais & si mal gouverné, que nous défendons à chaque individu d'en sortir, de peur que tout le monde n'en sorte.* Faites mieux; donnez à tous vos Sujets envie de demeurer chez vous, & aux Etrangers d'y venir.

Chaque homme dans le fond de son cœur a droit de se croire entiérement égal aux autres hommes: il ne s'ensuit pas de là que le Cuisinier d'un Cardinal doive ordonner à son Maître de lui faire à dîner; mais le Cuisinier peut dire: Je suis homme comme mon Maître; je suis né comme lui en pleurant; il mourra comme moi dans les mêmes angoisses & les mêmes cérémonies; nous faisons tous deux les mêmes fonctions animales; si les Turcs s'emparent de Rome, & si alors je suis Cardinal, & mon Maître Cuisinier, je le prendrai à mon service. Tout ce dis-

cours eſt raiſonnable & juſte; mais en attendant que le Grand-Turc s'empare de Rome, le Cuiſinier doit faire ſon devoir, ou toute ſociété humaine eſt pervertie.

A l'égard d'un homme qui n'eſt ni Cuiſinier d'un Cardinal, ni revêtu d'aucune autre charge dans l'Etat; à l'égard d'un Particulier qui ne tient à rien, mais qui eſt fâché d'être reçu par-tout avec l'air de la protection ou du mépris, qui voit évidemment que pluſieurs *Monſignors* n'ont ni plus de ſcience, ni plus d'eſprit, ni plus de vertu que lui, & qui s'ennuie d'être quelquefois dans leur anti-chambre, quel parti doit-il prendre? celui de s'en aller.

ENFER.

DÈs que les hommes vécurent en ſociété, ils durent s'appercevoir que pluſieurs coupables échappaient à la ſévérité des Loix: ils puniſſaient les crimes publics; il fallut établir un frein pour les crimes ſecrets; la Religion ſeule pouvait être ce frein. Les Perſans, les Caldéens, les Egyptiens, les Grecs, imaginerent des punitions après la vie; & de tous les Peuples anciens que nous connaiſſons, les Juifs furent les ſeuls qui n'admirent que des châtiments temporels. Il eſt ridicule de croire ou de feindre de croire, ſur quelques paſſages très-obſcurs, que l'Enfer était admis par les anciennes Loix des Juifs, par leur Lévitique, par leur Décalogue, quand l'Auteur de ces Loix ne dit pas un ſeul mot qui puiſſe avoir le moindre rapport avec les châtiments de la vie future. On ſerait en droit de dire au Rédacteur du Pentateuque: Vous êtes un homme inconſéquent & ſans probité, comme ſans raiſon, très-indigne du nom de Légiſlateur que vous vous arrogez. Quoi, vous connaiſſez un dogme auſſi répri-

mant,

mant, aussi nécessaire au Peuple que celui de l'Enfer; & vous ne l'annoncez pas expressément! & tandis qu'il est admis chez toutes les Nations qui vous environnent, vous vous contentez de laisser deviner ce dogme par quelques Commentateurs qui viendront quatre mille ans après vous, & qui donneront la torture à quelques-unes de vos paroles, pour y trouver ce que vous n'avez pas dit? Ou vous êtes un ignorant qui ne savez pas que cette créance était universelle en Egypte, en Caldée, en Perse; ou vous êtes un homme très-mal avisé, si, étant instruit de ce dogme, vous n'en avez pas fait la base de votre Religion.

Les Auteurs des Loix Juives pourraient tout au plus répondre : Nous avouons que nous sommes excessivement ignorants, que nous avons appris à écrire fort tard, que notre Peuple était une Horde sauvage & barbare, qui de notre aveu erra près d'un demi-siecle dans des déserts impraticables, qu'elle usurpa enfin un petit Pays par les rapines les plus odieuses & par les cruautés les plus détestables dont jamais l'Histoire ait fait mention. Nous n'avions aucun commerce avec les Nations policées : comment voulez-vous que nous pussions (nous les plus terrestres des hommes) inventer un systême tout spirituel?

Nous ne nous servions du mot qui répond à *ame*, que pour signifier *la vie ;* nous ne connûmes notre Dieu, & ses Ministres, ses Anges, que comme des êtres corporels : la distinction de l'ame & du corps, l'idée d'une vie après la mort, ne peuvent être que le fruit d'une longue méditation, & d'une Philosophie très-fine. Demandez aux Hottentots, & aux Negres, qui habitent un Pays cent fois plus étendu que le nôtre, s'ils connaissent la vie à venir? Nous avons cru faire assez de persuader à notre Peuple que Dieu punissait les malfaicteurs jusqu'à la quatrieme génération, soit par la lepre, soit par des morts subites,

foit par la perte du peu de bien qu'on pouvait posséder.

On repliquerait à cette apologie : Vous avez inventé un systême dont le ridicule saute aux yeux ; car le malfaicteur qui se portait bien, & dont la famille prospérait, devait nécessairement se moquer de vous.

L'Apologiste de la Loi Judaïque répondrait alors : Vous vous trompez ; car pour un criminel qui raisonnait juste, il y en avait cent qui ne raisonnaient point du tout. Celui qui ayant commis un crime ne se sentait puni ni dans son corps, ni dans celui de son fils, craignait pour son petit-fils. De plus, s'il n'avait pas aujourd'hui quelque ulcere puant, auquel nous étions très-sujets, il en éprouvait dans le cours de quelques années : il y a toujours des malheurs dans une famille, & nous faisions aisément accroire que ces malheurs étaient envoyés par une main divine, vengeresse des fautes secretes.

Il ferait aisé de repliquer à cette réponse, & de dire : Votre excuse ne vaut rien ; car il arrive tous les jours que de très-honnêtes gens perdent la santé & leurs biens ; & s'il n'y a point de famille à laquelle il ne soit arrivé des malheurs, si ces malheurs sont des châtiments de Dieu, toutes vos familles étaient donc des familles de frippons.

Le Prêtre Juif pourrait repliquer encore ; il dirait qu'il y a des malheurs attachés à la nature humaine, & d'autres qui sont envoyés de Dieu expressément. Mais on ferait voir à ce raisonneur combien il est ridicule de penser que la fievre & la grêle sont tantôt une punition divine, tantôt un effet naturel.

Enfin, les Pharisiens & les Esséniens, chez les Juifs, admirent la créance d'un Enfer à leur mode : ce dogme avoit déjà passé des Grecs aux Romains, & fut adopté par les Chrétiens.

Plusieurs Peres de l'Eglise ne crurent point les peines

éternelles ; il leur paraissait absurde de brûler pendant toute l'éternité un pauvre homme pour avoir volé une chevre. Virgile a beau dire, dans son sixieme Chant de l'Enéïde :

..... Sedet, æternumque sedebit
Infelix Theseus.

Il prétend en vain que Thésée est assis pour jamais sur une chaise, & que cette posture est son supplice. D'autres croyaient que Thésée est un Héros qui n'est point assis en Enfer, & qu'il est dans les Champs Elisées.

Il n'y a pas long-temps qu'un bon honnête Ministre Huguenot prêcha & écrivit que les damnés auraient un jour leur grace, qu'il fallait une proportion entre le péché & le supplice, & qu'une faute d'un moment ne peut mériter un châtiment infini. Les Prêtres, ses Confreres, déposerent ce Juge indulgent ; l'un d'eux lui dit : Mon Ami, je ne crois pas plus l'Enfer éternel que vous ; mais il est bon que votre Servante, votre Tailleur, & même votre Procureur le croient.

ENTHOUSIASME.

CE mot Grec signifie émotion d'entrailles, agitation intérieure ; les Grecs inventerent-ils ce mot pour exprimer les secousses qu'on éprouve dans les nerfs, la dilatation & le resserrement des intestins, les violentes contractions du cœur, le cours précipité de ces esprits de feu qui montent des entrailles au cerveau, quand on est vivement affecté ?

Ou bien donna-t-on d'abord le nom d'enthousiasme, de trouble des entrailles, aux contorsions de cette Pythie, qui, sur le trépied de Delphes, recevait l'esprit d'Apollon

par un endroit qui ne ſemble fait que pour recevoir des corps ?

Qu'entendons-nous par enthouſiaſme ? que de nuances dans nos affections ! approbation, ſenſibilité, émotion, trouble, ſaiſiſſement, paſſion, emportement, démence, fureur, rage. Voilà tous les états par leſquels peut paſſer cette pauvre ame humaine.

Un Géometre aſſiſte à une Tragédie touchante, il remarque ſeulement qu'elle eſt bien conduite. Un jeune homme à côté de lui eſt ému & ne remarque rien, une femme pleure, un autre jeune homme eſt ſi tranſporté, que, pour ſon malheur, il va faire auſſi une Tragédie. Il a pris la maladie de l'enthouſiaſme.

Le Centurion ou le Tribun militaire, qui ne regardait la guerre que comme un métier dans lequel il y avait une petite fortune à faire, allait au combat tranquillement comme un Couvreur monte ſur un toit. Céſar pleurait en voyant la ſtatue d'Alexandre.

Ovide ne parlait d'amour qu'avec eſprit. Sapho exprimait l'enthouſiaſme de cette paſſion ; & s'il eſt vrai qu'elle lui coûta la vie, c'eſt que l'enthouſiaſme chez elle devint démence. L'eſprit de parti diſpoſe merveilleuſement à l'enthouſiaſme, il n'eſt point de faction qui n'ait ſes énergumenes.

L'enthouſiaſme eſt ſur-tout le partage de la dévotion mal entendue. Le jeune Fakir qui voit le bout de ſon nez en faiſant ſes prieres, s'échauffe par degrés juſqu'à croire que s'il ſe charge de chaînes peſant cinquante livres, l'Etre Suprême lui aura beaucoup d'obligation. Il s'endort l'imagination toute pleine de Brama, & il ne manque pas de le voir en ſonge : quelquefois même dans cet état où l'on n'eſt ni endormi ni éveillé, des étincelles ſortent de ſes yeux, il voit Brama reſplendiſſant de lumiere, il

a des extases, & cette maladie devient souvent incurable.

La chose la plus rare est de joindre la raison avec l'enthousiasme ; la raison consiste à voir toujours les choses comme elles sont. Celui qui dans l'ivresse voit les objets doubles, est alors privé de sa raison; l'enthousiasme est précisément comme le vin. Il peut exciter tant de tumulte dans les vaisseaux sanguins, & de si violentes vibrations dans les nerfs, que la raison en est tout-à-fait détruite. Il peut ne causer que de légeres secousses qui ne fassent que donner au cerveau un peu plus d'activité. C'est ce qui arrive dans les grands mouvements d'éloquence, & sur-tout dans la Poésie sublime. L'enthousiasme raisonnable est le partage des grands Poëtes.

Cet enthousiasme raisonnable est la perfection de leur Art; c'est ce qui fit croire autrefois qu'ils étaient inspirés des Dieux, & c'est ce qu'on n'a jamais dit des autres Artistes.

Comment le raisonnement peut-il gouverner l'enthousiasme ? C'est qu'un Poëte dessine d'abord l'ordonnance de son Tableau. La raison alors tient le crayon : mais veut-il animer ses personnages & leur donner le caractere des passions ? alors l'imagination s'échauffe, l'enthousiasme agit. C'est un Coursier qui s'emporte dans sa carriere; mais la carriere est réguliérement tracée.

ÉTATS, GOUVERNEMENTS.

Quel est le meilleur?

JE n'ai jusqu'à présent connu personne qui n'ait gouverné quelque Etat. Je ne parle pas de Messieurs les Ministres, qui gouvernent en effet; les uns deux ou trois

ans, les autres six mois, les autres six semaines; je parle de tous les autres hommes, qui à souper, ou dans leur cabinet, étalent leur systême de Gouvernement, réformant les Armées, l'Eglise, la Robe & la Finance.

L'Abbé de Bourzeis se mit à gouverner la France vers l'an 1645, sous le nom de Cardinal de Richelieu, & fit ce Testament politique dans lequel il veut enrôler la Noblesse dans la Cavalerie pour trois ans, faire payer la taille aux Chambres des Comptes & aux Parlements, priver le Roi du produit de la gabelle; il assure sur-tout que pour entrer en campagne avec cinquante mille hommes, il faut par économie en lever cent mille. Il affirme que *la Provence seule a beaucoup plus de beaux Ports de mer que l'Espagne & l'Italie ensemble.*

L'Abbé de Bourzeis n'avait pas voyagé. Au reste, son ouvrage fourmille d'anachronismes & d'erreurs; il fait signer le Cardinal de Richelieu d'une maniere dont il ne signa jamais, ainsi qu'il le fait parler comme il n'a jamais parlé. Au surplus, il employe un Chapitre entier à dire que *la raison doit être la regle d'un Etat*, & à tâcher de prouver cette découverte. Cet Ouvrage de ténebres, ce bâtard de l'Abbé de Bourzeis a passé long-temps pour le fils légitime du Cardinal de Richelieu; & tous les Académiciens, dans leurs Discours de réception, ne manquaient pas de louer démesurément ce chef-d'œuvre de politique.

Le Sr. Gratien de Courtils voyant le succès du Testament politique de Richelieu, fit imprimer à la Haye le Testament de Colbert avec une belle Lettre de Mr. Colbert au Roi. Il est clair que si ce Ministre avait fait un pareil Testament, il eût fallu l'interdire; cependant, ce Livre a été cité par quelques Auteurs. Un autre gredin, dont on ignore le nom, ne manqua pas de donner

le Teſtament de Louvois, plus mauvais encore, s'il ſe peut, que celui de Colbert; un Abbé de Chévremont fit teſter auſſi Charles Duc de Lorraine. Nous avons eu les Teſtaments politiques du Cardinal Alberoni, du Maréchal de Belliſle; & enfin, celui de Mandrin.

Mr. de Boiſguilebert, Auteur du Détail de la France, imprimé en 1695, donna le Projet inexécutable de la Dixme royale, ſous le nom du Maréchal de Vauban.

Un fou, nommé la Jonchere, qui n'avait pas de pain, fit, en 1720, un Projet de Finance en quatre volumes; & quelques ſots ont cité cette production, comme un Ouvrage de la Jonchere, le Tréſorier-Général, s'imaginant qu'un Tréſorier ne peut faire un mauvais Livre de Finances.

Mais il faut convenir que des hommes très-ſages, très-dignes peut-être de gouverner, ont écrit ſur l'adminiſtration des Etats, ſoit en France, ſoit en Eſpagne, ſoit en Angleterre. Leurs Livres ont fait beaucoup de bien: ce n'eſt pas qu'ils aient corrigé les Miniſtres qui étaient en place quand ces Livres parurent; car un Miniſtre ne ſe corrige point, & ne peut ſe corriger; il a pris ſa croiſſance; plus d'inſtructions, plus de conſeils, il n'a pas le temps de les écouter, le courant des affaires l'emporte: mais ces bons Livres forment les jeunes gens deſtinés aux places, ils forment les Princes, & la ſeconde génération eſt inſtruite.

Le fort & le faible de tous les Gouvernements a été examiné de près dans les derniers temps. Dites-moi donc, vous qui avez voyagé, qui avez lu & vu, dans quel Etat, dans quelle ſorte de Gouvernement voudriez-vous être né? Je conçois qu'un grand Seigneur terrien en France ne ſerait pas fâché d'être né en Allemagne; il ſerait Souverain, au-lieu d'être Sujet. Un Pair de France ſerait

fort aise d'avoir les privileges de la Pairie Anglaise, il serait Législateur.

L'homme de Robe & le Financier se trouveraient mieux en France qu'ailleurs.

Mais quelle partie choisirait un homme sage, libre, un homme d'une fortune médiocre, & sans préjugés?

Un Membre du Conseil de Pondicheri, assez savant, revenait en Europe par terre avec un Brame plus instruit que les Brames ordinaires. Comment trouvez-vous le Gouvernement du Grand-Mogol? dit le Conseiller. Abominable, répondit le Brame; comment voulez-vous qu'un Etat soit heureusement gouverné par des Tartares? Nos Rayas, nos Omras, nos Nababs sont fort contents; mais les Citoyens ne le sont guères, & des millions de Citoyens sont quelque chose.

Le Conseiller & le Brame traverserent en raisonnant toute la haute Asie. Je fais une réflexion, dit le Brame, c'est qu'il n'y a pas une République dans toute cette vaste partie du monde. Il y a eu autrefois celle de Tyr, dit le Conseiller, mais elle n'a pas duré long-temps; il y en avait encore une autre vers l'Arabie Pétrée, dans un petit coin, nommé la Palestine, si on peut honorer du nom de République une Horde de voleurs & d'usuriers, tantôt gouvernée par des Juges, tantôt par des especes de Rois, tantôt par des grands Pontifes, devenue esclave sept ou huit fois, & enfin chassée du Pays qu'elle avait usurpé.

Je conçois, dit le Brame, qu'on ne doit trouver sur la terre que très-peu de Républiques. Les hommes sont rarement dignes de se gouverner eux-mêmes. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à de petits Peuples, qui se cachent dans des Isles, ou entre des montagnes, comme des lapins qui se dérobent aux animaux carnassiers; mais à la longue ils sont découverts & dévorés.

Quand les deux Voyageurs furent arrivés dans l'Asie mineure, le Conseiller dit au Brame : croiriez-vous bien qu'il y a eu une République formée dans un coin de l'Italie, qui a duré plus de cinq cents ans, & qui a possédé cette Asie mineure, l'Asie, l'Afrique, la Grece, les Gaules, l'Espagne, & l'Italie entiere? Elle se tourna donc bien vîte en Monarchie, dit le Brame. Vous l'avez deviné, dit l'autre. Mais cette Monarchie est tombée, & nous faisons tous les jours de belles dissertations pour trouver les causes de sa décadence & de sa chûte. Vous prenez bien de la peine, dit l'Indien; cet Empire est tombé parce qu'il existait. Il faut bien que tout tombe; j'espere bien qu'il en arrivera tout autant à l'Empire du Grand-Mogol.

A propos, dit l'Européan, croyez-vous qu'il faille plus d'honneur dans un Etat despotique, & plus de vertu dans une République? L'Indien s'étant fait expliquer ce qu'on entend par honneur, répondit que l'honneur était plus nécessaire dans une République, & qu'on avait bien plus besoin de vertu dans un Etat Monarchique. Car, dit-il, un homme qui prétend être élu par le Peuple, ne le sera pas s'il est déshonoré; au-lieu qu'à la Cour il pourra aisément obtenir une charge, selon la maxime d'un grand Prince, qu'un Courtisan pour réussir doit n'avoir ni honneur, ni humeur. A l'égard de la vertu, il en faut prodigieusement dans une Cour pour oser dire la vérité. L'homme vertueux est bien plus à son aise dans une République, il n'a personne à flatter.

Croyez-vous, dit l'homme d'Europe, que les Loix & les Religions soient faites pour les climats, de même qu'il faut des fourrures à Moscou, & des étoffes de gaze à Dehly? Oui, sans doute, dit le Brame; toutes les Loix qui concernent la Physique, sont calculées pour le Méridien qu'on habite; il ne faut qu'une femme à un Allemand, & il en faut trois ou quatre à un Persan.

Les Rites de la Religion ſont de même nature. Comment voudriez-vous, ſi j'étais Chrétien, que je diſſe la Meſſe dans ma Province, où il n'y a ni pain ni vin? A l'égard des dogmes, c'eſt autre choſe; le climat n'y fait rien. Votre Religion n'a-t-elle pas commencé en Aſie, d'où elle a été chaſſée; n'exiſte-t-elle pas vers la mer Baltique, où elle était inconnue?

Dans quel état, ſous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre? dit le Conſeiller. Par-tout ailleurs que chez moi, dit ſon Compagnon; & j'ai trouvé beaucoup de Siamois, de Tunquinois, de Perſans & de Turcs qui en diſaient autant. Mais encore une fois, dit l'Européan, quel Etat choiſiriez-vous? Le Brame répondit: Celui où l'on n'obéit qu'aux Loix. C'eſt une vieille réponſe, dit le Conſeiller. Elle n'en eſt pas plus mauvaiſe, dit le Brame. Où eſt ce Pays-là? dit le Conſeiller. Le Brame dit: Il faut le chercher.

D'ÉZÉCHIEL.

De quelques Paſſages ſinguliers de ce Prophete, & de quelques Uſages anciens.

ON ſait aſſez aujourd'hui qu'il ne faut pas juger des uſages anciens par les modernes: qui voudrait réformer la Cour d'Alcinoüs dans l'Odiſſée, ſur celle du grand Turc, ou de Louis XIV, ne ſerait pas bien reçu des Savants: qui reprendait Virgile d'avoir repréſenté le Roi Evandre couvert d'une peau d'ours, & accompagné de deux chiens, pour recevoir des Ambaſſadeurs, ſerait un mauvais critique.

Les mœurs des anciens Egyptiens & Juifs ſont encore plus différentes des nôtres, que celles du Roi Alcinoüs,

de Naufica à fa fille, & du bon homme Evandre. Ezéchiel, efclave chez les Caldéens, eut une vifion près de la petite riviere de Chobar, qui fe perd dans l'Euphrate.

On ne doit point être étonné qu'il ait vu des animaux à quatre faces & à quatre ailes, avec des pieds de veau, ni des roues qui marchaient toutes feules, & qui avaient l'efprit de vie; ces fymboles plaifent même à l'imagination : mais plufieurs Critiques fe font révoltés contre l'ordre que le Seigneur lui donna de manger pendant trois cents quatre-vingt-dix jours, du pain d'orge, de froment & de millet, couvert d'excréments humains.

Le Prophete s'écria, pouah! pouah! pouah! mon ame n'a point été jufqu'ici pollue; & le Seigneur lui répondit: Eh bien, je vous donne de la fiente de bœuf au-lieu d'excrément d'homme, & vous pêtrirez votre pain avec cette fiente.

Comme il n'eft point d'ufage de manger de telles confitures fur fon pain, la plupart des hommes trouvent ces commandements indignes de la Majefté divine. Cependant il faut avouer que de la bouze de vache & tous les diamants du Grand-Mogol font parfaitement égaux, non-feulement aux yeux d'un Etre divin, mais à ceux d'un vrai Philofophe; & à l'égard des raifons que Dieu pouvait avoir d'ordonner un tel déjeûner au Prophete, ce n'eft pas à nous de les demander.

Il fuffit de faire voir que ces commandements qui nous paraiffent étranges, ne le parurent pas aux Juifs. Il eft vrai que la Synagogue ne permettait pas, du temps de faint Jérôme, la lecture d'Ezéchiel avant l'âge de trente ans; mais c'était parce que, dans le Chapitre 18, il dit que le fils ne portera plus l'iniquité de fon Pere, & qu'on ne dira plus, les Peres ont mangé des raifins verds, & les dents des enfants en font agacées.

En cela il se trouvait expressément en contradiction avec Moïse, qui, au chap. 28 des Nombres, assure que les enfants portent l'iniquité des Peres jusqu'à la troisieme & quatrieme génération.

Ezéchiel, au chap. 20, fait dire encore au Seigneur, qu'il a donné aux Juifs des *préceptes qui ne sont pas bons.* Voilà pourquoi la Synagogue interdisait aux jeunes gens une lecture qui pouvait faire douter de l'irréfragabilité des Loix de Moïse.

Les Censeurs de nos jours sont encore plus étonnés du chap. 16 d'Ezéchiel : voici comme ce Prophete s'y prend pour faire connaître les crimes de Jérusalem. Il introduit le Seigneur parlant à une fille; & le Seigneur dit à la fille : Lorsque vous naquîtes, on ne vous avait point encore coupé le boyau du nombril, on ne vous avait point salée, vous étiez toute nue, j'eus pitié de vous; vous êtes devenue grande, votre sein s'est formé, votre poil a paru; j'ai passé, je vous ai vue; j'ai connu que c'était le temps des Amants, j'ai couvert votre ignominie; je me suis étendu sur vous avec mon manteau; vous avez été à moi; je vous ai lavée, parfumée, bien habillée, bien chaussée; je vous ai donné une écharpe de coton, des brasselets, un collier; je vous ai mis une pierrerie au nez, des pendants d'oreilles, & une couronne sur la tête, &c.

Alors, ayant confiance en votre beauté, vous avez forniqué pour votre compte avec tous les passants.... Et vous avez bâti un mauvais lieu.... & vous vous êtes prostituée jusques dans les Places publiques; & vous avez ouvert vos jambes à tous les passants.... & vous avez couché avec des Egyptiens.... & enfin vous avez payé des Amants, & vous leur avez fait des présents, afin qu'ils couchassent avec vous.... & en payant, au-lieu d'être payée, vous avez fait le contraire des autres filles.... Le

proverbe est : Telle mere, telle fille, & c'est ce qu'on dit de vous, &c.

On s'éleve encore davantage contre le Chapitre 23. Une mere avait deux filles qui ont perdu leur virginité de bonne heure ; la plus grande s'appellait Oholla, & la petite Oliba.... *Oholla a été folle des jeunes Seigneurs, Magistrats, Cavaliers ; elle a couché avec des Egyptiens dès sa premiere jeunesse.... Oliba, sa sœur, a bien plus forniqué encore avec des Officiers, des Magistrats & des Cavaliers bien faits ; elle a découvert sa turpitude, elle a multiplié ses fornications, elle a recherché avec emportement les embrassements de ceux qui ont leur membre comme un âne, & qui répandent leur semence comme des chevaux....*

Ces descriptions qui effarouchent tant d'esprits faibles, ne signifient pourtant que les iniquités de Jérusalem & de Samarie ; les expressions qui nous paraissent libres, ne l'étaient point alors. La même naïveté se montre sans crainte dans plus d'un endroit de l'Ecriture. Il y est souvent parlé d'ouvrir la vulve. Les termes dont elle se sert pour exprimer l'accouplement de Booz avec Ruth, de Judas avec sa belle-fille, ne sont point déshonnêtes en Hébreu, & le seraient en notre Langue.

On ne se couvre point d'un voile quand on n'a pas honte de sa nudité ; comment dans ces temps-là aurait-on rougi de nommer les génitoires, puisqu'on touchait les génitoires de ceux à qui l'on faisait quelque promesse ; c'était une marque de respect, un symbole de fidélité, comme autrefois parmi nous les Seigneurs Châtelains mettaient leurs mains entre celles de leurs Seigneurs Paramonts.

Nous avons traduit les génitoires par cuisse. Eliezer met la main sous la cuisse d'Abraham : Joseph met la main sous la cuisse de Jacob. Cette coutume était fort ancienne

en Egypte. Les Egyptiens étaient si éloignés d'attacher de la turpitude à ce que nous n'osons ni découvrir, ni nommer, qu'ils portaient en procession une grande figure du membre viril, nommé Phallum, pour remercier les Dieux de faire servir ce membre à la propagation du Genre-humain.

Tout cela prouve assez que nos bienséances ne sont pas les bienséances des autres Peuples. Dans quel temps y a-t-il eu chez les Romains plus de politesse que du temps du siecle d'Auguste ? Cependant, Horace ne fait nulle difficulté de dire dans une Piece morale.

Nec metuo, nedùm futuo, vir rure recurrat.

Auguste se sert de la même expression dans une Epigramme contre Fulvie.

Un homme qui prononcerait parmi nous le mot qui répond à *futuo*, serait regardé comme un crocheteur ivre ; ce mot, & plusieurs autres dont se servent Horace, & d'autres Auteurs, nous paraît encore plus indécent que les expressions d'Ezéchiel. Défaisons-nous de tous nos préjugés quand nous lisons d'anciens Auteurs, ou que nous voyageons chez des Nations éloignées. La nature est la même par-tout, & les usages par-tout différents.



FABLES.

LEs plus anciennes Fables ne ſont-elles pas viſiblement allégoriques? La premiere que nous connaiſſions dans notre maniere de ſupputer les temps, n'eſt-ce pas celle qui eſt rapportée dans le neuvieme chapitre du Livre des Juges? Il fallut choiſir un Roi parmi les arbres; l'olivier ne voulut point abandonner le ſoin de ſon huile, ni le figuier celui de ſes figues, ni la vigne celui de ſon vin, ni les autres arbres celui de leur fruit; le chardon qui n'était bon à rien, ſe fit Roi, parce qu'il avait des épines & qu'il pouvait faire du mal.

L'ancienne Fable de Vénus, telle qu'elle eſt rapportée dans Héſiode, n'eſt-elle pas une allégorie de la nature entiere? Les parties de la génération ſont tombées de l'Ether ſur le rivage de la mer; Vénus nait de cette écume précieuſe; ſon premier nom eſt celui d'Amante de la Génération : y a-t-il une image plus ſenſible? Cette Vénus eſt la Déeſſe de la Beauté; la Beauté ceſſe d'être aimable, ſi elle marche ſans les Graces; la Beauté fait naître l'Amour; l'Amour a des traits qui percent les cœurs; il porte un bandeau qui cache les défauts de ce qu'on aime.

La ſageſſe eſt conçue dans le cerveau du Maître des Dieux ſous le nom de Minerve; l'ame de l'homme eſt un feu divin que Minerve montre à Prométhée, qui ſe ſert de ce feu divin pour animer l'homme.

Il eſt impoſſible de ne pas reconnaître dans ces Fables une peinture vivante de la nature entiere. La plupart des autres Fables ſont, ou la corruption des Hiſtoires anciennes, ou le caprice de l'imagination. Il en eſt des ancien-

nes Fables comme de nos Contes modernes; il y en a de moraux qui sont charmants, il y en a qui sont insipides.

FANATISME.

LE Fanatisme est à la superstition, ce que le transport est à la fievre, ce que la rage est à la colere. Celui qui a des extases, des visions, qui prend des songes pour des réalités, & ses imaginations pour des prophéties, est un enthousiaste; celui qui soutient sa folie par le meurtre, est un fanatique. Barthelemi Diaz, retiré à Nuremberg, qui était fermement convaincu que le Pape est l'Antechrist de l'Apocalypse, & qu'il a le signe de la bête, n'était qu'un enthousiaste; son frere Barthelemi Diaz, qui partit de Rome pour aller assassiner saintement son frere, & qui le tua en effet pour l'amour de Dieu, était un des plus abominables fanatiques que la superstition ait pu jamais former.

Polieucte qui va au Temple dans un jour de solemnité renverser & casser les statues & les ornements, est un fanatique moins horrible que Diaz, mais non moins sot. Les assassins du Duc François de Guise, de Guillaume Prince d'Orange, du Roi Henri III, & du Roi Henri IV, de tant d'autres, étaient des énergumenes malades de la même rage que Diaz.

Le plus détestable exemple de Fanatisme, est celui des Bourgeois de Paris, qui coururent assassiner, égorger, jetter par les fenêtres, mettre en pieces, la nuit de la Saint-Barthelemi, leurs Concitoyens qui n'allaient point à la Messe.

Il y a des Fanatiques de sang froid; ce sont les Juges qui condamnent à la mort ceux qui n'ont d'autre crime

que

que de ne pas penſer comme eux ; & ces Juges-là ſont d'autant plus coupables, d'autant plus dignes de l'exécration du Genre-humain, que n'étant pas dans un accès de fureur, comme les Cléments, les Châtels, les Ravaillacs, les Damiens, il ſemble qu'ils pourroient écouter la raiſon.

Lorſqu'une fois le Fanatiſme a gangréné un cerveau, la maladie eſt preſque incurable. J'ai vu des convulſionnaires, qui, en parlant des miracles de St. Pâris, s'échauffaient par degrés malgré eux; leurs yeux s'enflammaient, leurs membres tremblaient, la fureur défigurait leurs viſages; & ils auraient tué quiconque les eût contredits.

Il n'y a d'autre remede à cette maladie épidémique que l'eſprit philoſophique, qui, répandu de proche en proche, adoucit enfin les mœurs des hommes, & qui prévient les accès du mal; car dès que ce mal fait des progrès, il faut fuir, & attendre que l'air ſoit purifié. Les Loix & la Religion ne ſuffiſent pas contre la peſte des ames; la Religion, loin d'être pour elles un aliment ſalutaire, ſe tourne en poiſon dans les cerveaux infectés. Ces miſérables ont ſans ceſſe préſent à l'eſprit l'exemple d'Aod, qui aſſaſſine le Roi Eglon; de Judith, qui coupe la tête d'Holopherne en couchant avec lui; de Samuel, qui hache en morceaux le Roi Agag : ils ne voient pas que ces exemples, qui ſont reſpectables dans l'Antiquité, ſont abominables dans le temps préſent; ils puiſent leurs fureurs dans la Religion même qui les condamne.

Les Loix ſont encore très-impuiſſantes contre ces accès de rage; c'eſt comme ſi vous liſiez un Arrêt du Conſeil à un frénétique. Ces gens-là ſont perſuadés que l'eſprit ſaint qui les pénetre, eſt au-deſſus des Loix, que leur enthouſiaſme eſt la ſeule Loi qu'ils doivent entendre.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime

mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, & qui en conséquence est sûr de mériter le Ciel en vous égorgeant?

Ce sont d'ordinaire les frippons qui conduisent les Fanatiques, & qui mettent le poignard entre leurs mains; ils ressemblent à ce vieux de la Montagne, qui faisait, dit-on, goûter les joies du Paradis à des imbécilles, & qui leur promettait une éternité de ces plaisirs, dont il leur avait donné un avant-goût, à condition qu'ils iraient assassiner tous ceux qu'il leur nommerait. Il n'y a eu qu'une seule Religion dans le monde qui n'ait pas été souillée par le Fanatisme, c'est celle des Lettrés de la Chine. Les Sectes des Philosophes étaient non-seulement exemptes de cette peste, mais elles en étaient le remede.

Car l'effet de la Philosophie est de rendre l'ame tranquille, & le Fanatisme est incompatible avec la tranquillité. Si notre sainte Religion a été si souvent corrompue par cette fureur infernale, c'est à la folie des hommes qu'il faut s'en prendre.

Ainsi du plumage qu'il eut,
Icare pervertit l'usage;
Il le reçut pour son salut,
Il s'en servit pour son dommage.

BERTAUD, *Evêque de Sées.*

FAUSSETÉ DES VERTUS HUMAINES.

QUand le Duc de la Rochefoucault eut écrit ses Pensées sur l'Amour-propre, & qu'il eut mis à découvert ce ressort de l'homme, un Monsieur *Esprit*, de l'Oratoire, écrivit un Livre captieux, intitulé : *De la Fausseté des Vertus humaines.* Cet Esprit dit qu'il n'y a point de

vertu; mais par grace il termine chaque Chapitre en renvoyant à la Charité chrétienne. Ainsi, selon le Sieur Esprit, ni Caton, ni Ariſtide, ni Marc-Aurele, ni Epictete, n'étaient des gens de bien; mais on n'en peut trouver que chez les Chrétiens. Parmi les Chrétiens il n'y a de vertu que chez les Catholiques; parmi les Catholiques, il fallait encore en excepter les Jésuites, ennemis des Oratoriens; partant la vertu ne se trouvait guères que chez les ennemis des Jésuites.

Ce Mr. Esprit commence par dire, que la prudence n'est pas une vertu; & sa raison est qu'elle est souvent trompée. C'est comme si on disait que César n'était pas un grand Capitaine, parce qu'il fut battu à Dirrachium.

Si Mr. Esprit avait été Philosophe, il n'aurait pas examiné la prudence comme une vertu, mais comme un talent, comme une qualité utile, heureuse; car un scélérat peut être très-prudent, & j'en ai connu de cette espece. O la rage de prétendre que

Nul n'aura de vertu que nous & nos amis!

Qu'est-ce que la vertu, mon Ami? C'est de faire du bien. Fais-nous-en, & cela suffit. Alors nous te ferons grace du motif. Quoi! selon toi, il n'y aura nulle différence entre le Président de Thou, & Ravaillac; entre Cicéron, & ce Popilius auquel il avait sauvé la vie, & qui lui coupa la tête pour de l'argent? & tu déclareras Epictete & Porphyre des coquins, pour n'avoir pas suivi nos dogmes? Une telle insolence révolte. Je n'en dirai pas davantage, car je me mettrais en colere.



FIN, CAUSES FINALES.

IL paraît qu'il faut être forcené pour nier que les estomacs soient faits pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre.

D'un autre côté, il faut avoir un étrange amour des causes finales, pour assurer que la pierre a été formée pour bâtir des maisons, & que les vers à soie sont nés à la Chine afin que nous ayions du satin en Europe.

Mais, dit-on, si Dieu a fait visiblement une chose à dessein, il a donc fait toutes choses à dessein. Il est ridicule d'admettre la providence dans un cas, & de la nier dans les autres. Tout ce qui est fait a été prévu, a été arrangé. Nul arrangement sans objet, nul effet sans cause; donc tout est également le résultat, le produit d'une cause finale; donc il est aussi vrai de dire que les nés ont été faits pour porter des lunettes, & les doigts pour être ornés de diamants, qu'il est vrai de dire que les oreilles ont été formées pour entendre les sons, & les yeux pour recevoir la lumiere.

Je crois qu'on peut aisément éclaircir cette difficulté, quand les effets sont invariablement les mêmes, en tous lieux & en tout temps; quand ces effets uniformes sont indépendants des êtres auxquels ils appartiennent, alors il y a visiblement une cause finale.

Tous les animaux ont des yeux, & ils voient; tous ont des oreilles, & ils entendent; tous une bouche par laquelle ils mangent; un estomac, ou quelque chose d'approchant, par lequel ils digerent; tous un orifice qui expulse les excréments, tous un instrument de la génération : & ces dons de la nature operent en eux sans qu'aucun art s'en mêle. Voilà des causes finales clairement établies, & c'est

pervertir notre faculté de penſer, que de nier une vérité ſi univerſelle.

Mais les pierres en tout lieu & en tout temps, ne compoſent pas des bâtiments; tous les nés ne portent pas des lunettes; tous les doigts n'ont pas une bague; toutes les jambes ne ſont pas couvertes de bas de ſoie. Un ver à ſoie n'eſt donc pas fait pour couvrir mes jambes, comme votre bouche eſt faite pour manger, & votre derriere pour aller à la garderobe. Il y a donc des effets produits par des cauſes finales, & des effets en très-grand nombre qu'on ne peut appeller de ce nom.

Mais les uns & les autres ſont également dans le plan de la providence générale : rien ne ſe fait ſans doute malgré elle, ni même ſans elle. Tout ce qui appartient à la nature eſt uniforme, immuable, eſt l'ouvrage immédiat du Maître; c'eſt lui qui a créé les Loix par leſquelles la Lune entre pour les trois quarts dans la cauſe du flux & du reflux de l'Océan, & le Soleil pour ſon quart : c'eſt lui qui a donné un mouvement de rotation au Soleil, par lequel cet aſtre envoie en cinq minutes & demie des rayons de lumiere dans les yeux des hommes, des crocodiles & des chats.

Mais, ſi après bien des ſiecles nous nous ſommes aviſés d'inventer des ciſeaux & des broches, de tondre avec les uns la laine des moutons, & de les faire cuire avec les autres pour les manger, que peut-on en inférer autre choſe, ſinon que Dieu nous a faits de façon qu'un jour nous deviendrions néceſſairement induſtrieux & carnaſſiers?

Les moutons n'ont pas ſans doute été faits abſolument pour être cuits & mangés, puiſque pluſieurs Nations s'abſtiennent de cette horreur. Les hommes ne ſont pas créés eſſentiellement pour ſe maſſacrer, puiſque les Brames & les Quakers ne tuent perſonne; mais la pâte dont nous ſommes pêtris produit ſouvent des maſſacres,

comme elle produit des calomnies, des vanités, des persécutions & des impertinences. Ce n'eſt pas que la formation de l'homme ſoit préciſément la cauſe finale de nos fureurs & de nos ſottiſes; car une cauſe finale eſt univerſelle & invariable en tout temps & en tout lieu : mais les horreurs & les abſurdités de l'eſpece humaine n'en ſont pas moins dans l'ordre éternel des choſes. Quand nous battons notre bled, le fléau eſt la cauſe finale de la ſéparation du grain; mais ſi ce fléau en battant mon grain écraſe mille inſectes, ce n'eſt pas par ma volonté déterminée, ce n'eſt pas non plus par haſard; c'eſt que ces inſectes ſe ſont trouvés cette fois ſous mon fléau, & qu'ils devaient s'y trouver.

C'eſt une ſuite de la nature des choſes, qu'un homme ſoit ambitieux, que cet homme enrégimente quelquefois d'autres hommes, qu'il ſoit vainqueur, ou qu'il ſoit battu; mais jamais on ne pourra dire : L'homme a été créé de Dieu pour être tué à la guerre.

Les inſtruments que nous a donné la nature ne peuvent être toujours des cauſes finales en mouvement qui aient leur effet immanquable. Les yeux donnés pour voir, ne ſont pas toujours ouverts; chaque ſens a ſes temps de repos. Il y a même des ſens dont on ne fait jamais d'uſage. Par exemple, une malheureuſe imbécille enfermée dans un Cloître à quatorze ans, ferme pour jamais chez elle la porte dont devait ſortir une génération nouvelle; mais la cauſe finale n'en ſubſiſte pas moins, elle agira dès qu'elle ſera libre.

FOLIE.

IL n'eſt pas queſtion de renouveller le Livre d'Eraſme, qui ne ferait aujourd'hui qu'un lieu commun aſſez inſipide.

Nous appellons folie cette maladie des organes du cerveau, qui empêche un homme nécessairement de penser & d'agir comme les autres; ne pouvant gérer son bien, on l'interdit; ne pouvant avoir des idées convenables à la Société, on l'en exclut; s'il est dangereux, on l'enferme; s'il est furieux, on le lie.

Ce qu'il est important d'observer, c'est que cet homme n'est point privé d'idées; il en a comme tous les autres hommes pendant la veille, & souvent quand il dort. On peut demander comment son ame spirituelle, immortelle, logée dans son cerveau, recevant toutes les idées par les sens, très-nettes & très-distinctes, n'en porte cependant jamais un jugement sain ? Elle voit les objets comme l'ame d'Aristote & de Platon, de Loke & de Newton, les voyaient; elle entend les mêmes sons, elle a le même sens du toucher : comment donc recevant les perceptions que les plus sages éprouvent, en fait-elle un assemblage extravagant sans pouvoir s'en dispenser? Si cette substance simple & éternelle a pour ses actions les mêmes instruments qu'ont les ames des cerveaux les plus sages, elle doit raisonner comme eux. Qui peut l'en empêcher? Je conçois bien à toute force que si mon fou voit du rouge, & les sages du bleu; si quand les sages entendent de la musique, mon fou entend le brayement d'un âne; si quand ils sont au sermon, mon fou croit être à la comédie; si quand ils entendent oui, il entend non; alors son ame doit penser au rebours des autres. Mais mon fou a les mêmes perceptions qu'eux; il n'y a nulle raison apparente pour laquelle son ame ayant reçu par ses sens tous ses outils, ne peut en faire d'usage. Elle est pure, dit-on, elle n'est sujette par elle-même à aucune infirmité; la voilà pourvue de tous les secours nécessaires : quelque chose qui se passe dans son corps, rien ne peut changer

ſon eſſence : cependant on la mene dans ſon étui aux petites maiſons.

Cette réflexion peut faire ſoupçonner que la faculté de penſer donnée de Dieu à l'homme, eſt ſujette au dérangement comme les autres ſens. Un fou eſt un malade dont le cerveau pâtit, comme le goutteux eſt un malade qui ſouffre aux pieds & aux mains; il penſait par le cerveau, comme il marchait avec les pieds, ſans rien connaître ni de ſon pouvoir incompréhenſible de marcher, ni de ſon pouvoir non moins incompréhenſible de penſer. On a la goutte au cerveau comme aux pieds. Enfin, après mille raiſonnements, il n'y a peut-être que la foi ſeule qui puiſſe nous convaincre qu'une ſubſtance ſimple & immatérielle puiſſe être malade.

Les Doctes ou les Docteurs diront au fou : Mon ami, quoique tu aies perdu le ſens commun, ton ame eſt auſſi ſpirituelle, auſſi pure, auſſi immortelle que la nôtre; mais notre ame eſt bien logée, & la tienne l'eſt mal; les fenêtres de la maiſon ſont bouchées pour elle; l'air lui manque, elle étouffe. Le fou dans ſes bons moments, leur répondrait : Mes amis, vous ſuppoſez à votre ordinaire ce qui eſt en queſtion; mes fenêtres ſont auſſi bien ouvertes que les vôtres, puiſque je vois les mêmes objets, & que j'entends les mêmes paroles : il faut donc néceſſairement que mon ame faſſe un mauvais uſage de ſes ſens, ou que mon ame ne ſoit elle-même qu'un ſens vitié, une qualité dépravée. En un mot, ou mon ame eſt folle par elle-même, ou je n'ai point d'ame.

Un des Docteurs pourra répondre : Mon confrere, Dieu a créé peut-être des ames folles, comme il a créé des ames ſages. Le fou repliquera : Si je croyais ce que vous me dites, je ferais encore plus fou que je ne le ſuis. De grace, vous qui en ſavez tant, dites-moi pourquoi je ſuis fou?

Si les Docteurs ont encore un peu de ſens, ils lui répondront : Je n'en ſais rien. Ils ne comprendront pas pourquoi une cervelle a des idées incohérentes; ils ne comprendront pas mieux pourquoi une autre cervelle a des idées régulieres & ſuivies. Ils ſe croiront ſages, & ils ſeront auſſi foux que lui.

FRAUDE.

S'il faut uſer de fraudes pieuſes avec le Peuple?

LE Fakir Bambabef rencontra un jour un des Diſciples de Confutzée, que nous nommons Confucius, & ce Diſciple s'appellait Ouang; & Bambabef ſoutenait que le Peuple a beſoin d'être trompé, & Ouang prétendait qu'il ne faut jamais tromper perſonne; & voici le précis de leur diſpute.

BAMBABEF.

Il faut imiter l'Etre ſuprême, qui ne nous montre pas les choſes telles qu'elles ſont; il nous fait voir le ſoleil ſous un diametre de deux ou trois pieds, quoique cet aſtre ſoit un million de fois plus gros que la terre; il nous fait voir la Lune & les Etoiles attachées ſur un même fond bleu, tandis qu'elles ſont à des diſtances différentes. Il veut qu'une tour quarrée nous paraiſſe ronde de loin; il veut que le feu nous paraiſſe chaud, quoiqu'il ne ſoit ni chaud ni froid; enfin il nous environne d'erreurs convenables à notre nature.

OUANG.

Ce que vous nommez erreur, n'en eſt point une. Le Soleil, tel qu'il eſt placé à des millions de millions de lis (*)

(*) *Un lis eſt de 124 pas.*

au-delà de notre globe, n'eſt pas celui que nous voyons. Nous n'appercevons réellement, & nous ne pouvons appercevoir que le Soleil qui ſe peint dans notre rétine, ſous un angle déterminé. Nos yeux ne nous ont point été donnés pour connaître les groſſeurs & les diſtances; il faut d'autres ſecours & d'autres opérations pour les connaître.

Bambabef parut fort étonné de ce propos. Ouang, qui était très-patient, lui expliqua la théorie de l'Optique; & Bambabef, qui avoit de la conception, ſe rendit aux démonſtrations du Diſciple de Confutzée; puis il reprit la diſpute en ces termes:

BAMBABEF.

Si Dieu ne nous trompe pas par le miniſtere de nos ſens, comme je le croyais, avouez au moins que les Médecins trompent toujours les enfants pour leur bien; ils leur diſent qu'ils leur donnent du ſucre, & en effet ils leur donnent de la rhubarbe. Je peux donc, moi Fakir, tromper le Peuple, qui eſt auſſi ignorant que les enfants.

OUANG.

J'ai deux fils, je ne les ai jamais trompés; je leur ai dit quand ils ont été malades: Voilà une médecine très-amere, il faut avoir le courage de la prendre; elle vous nuirait ſi elle était douce; je n'ai jamais ſouffert que leurs Gouvernantes & leurs Précepteurs leur fiſſent peur des eſprits, des revenants, des lutins, des ſorciers; par-là j'en ai fait de jeunes Citoyens courageux & ſages.

BAMBABEF.

Le Peuple n'eſt pas né ſi heureuſement que votre famille.

OUANG.

Tous les hommes ſe reſſemblent; ils ſont nés avec les mêmes diſpoſitions. Ce ſont les Fakirs qui corrompent la nature des hommes.

BAMBABEF.

Nous leur enſeignons des erreurs, je l'avoue, mais c'eſt pour leur bien. Nous leur faiſons accroire que s'ils n'achetent pas de nos cloux bénis, s'ils n'expient pas leurs péchés en nous donnant de l'argent, ils deviendront, dans une autre vie, chevaux de poſte, chiens, ou lézards. Cela les intimide, & ils deviennent gens de bien.

OUANG.

Ne voyez-vous pas que vous pervertiſſez ces pauvres gens? Il y en a parmi eux, bien plus qu'on ne penſe, qui raiſonnent, qui ſe moquent de vos miracles, de vos ſuperſtitions, qui voient fort bien qu'ils ne ſeront changés ni en lézards ni en chevaux de poſte. Qu'arrive-t-il? Ils ont aſſez de bon ſens pour voir que vous leur prêchez une Religion impertinente, & ils n'en ont pas aſſez pour s'élever vers une Religion pure, & dégagée de ſuperſtition, telle que la nôtre. Leurs paſſions leur font croire qu'il n'y a point de Religion, parce que la ſeule qu'on leur enſeigne eſt ridicule; vous devenez coupable de tous les vices dans leſquels ils ſe plongent.

BAMBABEF.

Point de tout, car nous ne leur enſeignons qu'une bonne morale.

OUANG.

Vous vous feriez lapider par le Peuple, ſi vous enſeigniez une morale impure. Les hommes ſont faits de façon qu'ils veulent bien commettre le mal; mais ils ne veulent pas qu'on le leur prêche. Il faudrait ſeulement ne point mêler une morale ſage avec des fables abſurdes, parce que vous affaibliſſez par vos impoſtures, dont vous pourriez vous paſſer, cette morale que vous êtes forcés d'enſeigner.

BAMBABEF.

Quoi ! vous croyez qu'on peut enſeigner la vérité au Peuple ſans la ſoutenir par des fables?

OUANG.

Je le crois fermement. Nos Lettrés ſont de la même pâte que nos Tailleurs, nos Tiſſerands, & nos Laboureurs. Ils adorent un Dieu créateur, rémunérateur, & vengeur. Ils ne ſouillent leur culte, ni par des ſyſtêmes abſurdes, ni par des cérémonies extravagantes; & il y a bien moins de crimes parmi les Lettrés que parmi le Peuple. Pourquoi ne pas daigner inſtruire nos Ouvriers comme nous inſtruiſons nos Lettrés?

BAMBABEF.

Vous feriez une grande ſottiſe; c'eſt comme ſi vous vouliez qu'ils euſſent la même politeſſe, qu'ils fuſſent Juriſconſultes; cela n'eſt ni poſſible ni convenable. Il faut du pain blanc pour les Maîtres, & du pain bis pour les Domeſtiques.

OUANG.

J'avoue que tous les hommes ne doivent pas avoir la même ſcience; mais il y a des choſes néceſſaires à tous. Il eſt néceſſaire que chacun ſoit juſte; & la plus ſûre maniere d'inſpirer la juſtice à tous les hommes, c'eſt de leur inſpirer la Religion ſans ſuperſtition.

BAMBABEF.

C'eſt un beau projet; mais il eſt impraticable. Penſez-vous qu'il ſuffiſe aux hommes de croire un Dieu qui punit & qui récompenſe? Vous m'avez dit qu'il arrive ſouvent que les plus déliés d'entre le Peuple ſe révoltent contre mes fables; ils ſe révolteront de même contre votre vérité; ils diront : Qui m'aſſurera que Dieu punit & récompenſe? où en eſt la preuve? Quelle miſſion avez-vous? Quel miracle avez-vous fait pour que je vous croie? Ils ſe moqueront de vous bien plus que de moi.

OUANG.

Voilà où eſt votre erreur. Vous vous imaginez qu'on ſecouera le joug d'une idée honnête, vraiſemblable, utile à tout le monde, d'une idée dont la raiſon humaine eſt d'accord, parce qu'on rejette des choſes malhonnêtes, abſurdes, inutiles, dangereuſes, qui font frémir le bon ſens?

Le Peuple eſt très-diſpoſé à croire ſes Magiſtrats: quand ſes Magiſtrats ne leur propoſent qu'une créance raiſonnable, ils l'embraſſent volontiers. On n'a point beſoin de prodiges pour croire un Dieu juſte, qui lit dans le cœur de l'homme; cette idée eſt trop naturelle pour être combattue. Il n'eſt pas néceſſaire de dire préciſément comment Dieu punira & récompenſera, il ſuffit qu'on croie à ſa juſtice. Je vous aſſure que j'ai vu des Villes entieres qui n'avaient preſque point d'autres dogmes, & que ce ſont celles où j'ai vu le plus de vertu.

BAMBABEF.

Prenez garde; vous trouverez dans ces Villes des Philoſophes qui vous nieront & les peines & les récompenſes.

OUANG.

Vous m'avouerez que ces Philoſophes nieront bien plus fortement vos inventions; ainſi vous ne gagnez rien par-là. Quand il y aurait des Philoſophes qui ne conviendraient pas de mes principes, ils n'en ſeraient pas moins gens de bien, ils n'en cultiveraient pas moins la vertu, qui doit être embraſſée par amour, & non par crainte. Mais de plus je vous ſoutiens qu'aucun Philoſophe ne ſerait jamais aſſuré que la Providence ne réſerve pas des peines aux méchants & des récompenſes aux bons; car s'ils me demandent qui m'a dit que Dieu punit, je leur demanderai qui leur a dit que Dieu ne punit pas? Enfin je vous ſoutiens que les Philoſophes m'aideront, loin de me contredire. Voulez-vous être Philoſophe?

BAMBABEF.

Volontiers; mais ne le dites pas aux Fakirs.

GLOIRE.

BEn-al-bétif, ce digne chef des Derviches, leur disait un jour : Mes Freres, il est très-bon que vous vous serviez souvent de cette sacrée formule de notre Koran: *Au nom de Dieu très-miséricordieux:* car Dieu use de miséricorde, & vous apprenez à la faire, en répétant souvent les mots qui recommandent une vertu sans laquelle il resterait peu d'hommes sur la terre. Mais, mes Freres, gardez-vous bien d'imiter ces téméraires qui se vantent à tout propos de travailler à la gloire de Dieu. Si un jeune imbécille soutient une these sur les cathégories, these à laquelle préside un ignorant en fourrure, il ne manque pas d'écrire en gros caracteres à la tête de sa these : *Ek allhà abron doxa : Ad majorem Dei gloriam.* Un bon Musulman a-t-il fait blanchir son sallon, il grave cette sottise sur sa porte; un Saka porte de l'eau pour la plus grande gloire de Dieu. C'est un usage impie qui est pieusement mis en usage. Que diriez-vous d'un petit Chiaoux, qui, en vuidant la chaise percée de notre Sultan, s'écrieroit, à la plus grande gloire de notre invincible Monarque? Il y a certainement plus loin du Sultan à Dieu, que du Sultan au petit Chiaoux.

Qu'avez-vous de commun, misérables vers de terre, appellés hommes, avec la gloire de l'Etre infini? Peut-il aimer la gloire? Peut-il en recevoir de vous? Peut-il en goûter? Jusqu'à quand, animaux à deux pieds, sans plumes, ferez-vous Dieu à votre image? Quoi! parce que vous êtes vains, parce que vous aimez la gloire, vous voulez que Dieu l'aime aussi! S'il y avait plusieurs Dieux, chacun d'eux peut-être voudrait obtenir les suffrages de

ses semblables. Ce serait là la gloire d'un Dieu. Si l'on peut comparer la grandeur infinie avec la bassesse extrême, ce Dieu serait comme le Roi Alexandre ou Scander, qui ne voulait entrer en lice qu'avec des Rois: mais vous, pauvres gens, quelle gloire pouvez-vous donner à Dieu? Cessez de profaner son nom sacré. Un Empereur, nommé Octave-Auguste, défendit qu'on le louât dans les Ecoles de Rome, de peur que son nom ne fût avili. Mais vous ne pouvez ni avilir l'Etre suprême, ni l'honorer. Anéantissez-vous; adorez, & taisez-vous.

Ainsi parlait Ben-al-bétif; & les Derviches s'écrierent: Gloire à Dieu! Ben-al-bétif a bien parlé.

GRACE.

SAcrés Consulteurs de Rome moderne, illustres & infaillibles Théologiens, personne n'a plus de respect que moi pour vos divines décisions; mais si Paul Emile, Scipion, Caton, Cicéron, César, Titus, Trajan, Marc-Aurele, revenaient dans cette Rome qu'ils mirent autrefois en quelque crédit, vous m'avouerez qu'ils seraient un peu étonnés de vos décisions sur la Grace. Que diraient-ils, s'ils entendaient parler de la Grace de santé selon saint Thomas, & de la Grace médicinale selon Cajetan; de la Grace extérieure & intérieure, de la gratuite, de la sanctifiante, de l'actuelle, de l'habituelle, de la coopérante, de l'efficace qui quelquefois est sans effet, de la suffisante qui quelquefois ne suffit pas, de la versatile, & de la congrue? En bonne foi, y comprendraient-ils plus que vous & moi?

Quel besoin auraient ces pauvres gens de vos sublimes instructions? Il me semble que je les entends dire :

Mes Révérends Peres, vous êtes de terribles génies : nous pensions sottement que l'Etre éternel ne se conduit jamais par des Loix particulieres comme les vils humains, mais par ses Loix générales, éternelles comme lui. Personne n'a jamais imaginé parmi nous, que Dieu fût semblable à un Maître insensé qui donne un pécule à un esclave, & refuse la nourriture à l'autre; qui ordonne à un manchot de pêtrir de la farine, à un muet de lui faire la lecture, à un cu-de-jatte d'être son courier.

Tout est grace de la part de Dieu; il a fait au globe que nous habitons la grace de le former; aux arbres, la grace de les faire croître; aux animaux, celle de les nourrir; mais dira-t-on que si un loup trouve dans son chemin un agneau pour son souper, & qu'un autre loup meure de faim, Dieu a fait à ce premier loup une grace particuliere? S'est-il occupé par une grace prévenante à faire croître un chêne, préférablement à un autre chêne à qui la seve a manqué? Si dans toute la nature, tous les êtres sont soumis aux Loix générales, comment une seule espece d'animaux n'y serait-elle pas soumise?

Pourquoi le Maître absolu de tout, aurait-il été plus occupé à diriger l'intérieur d'un seul homme, qu'à conduire le reste de la nature entiere? Par quelle bizarrerie changerait-il quelque chose dans le cœur d'un Courlandois ou d'un Biscayen, pendant qu'il ne change rien aux Loix qu'il a imposées à tous les astres?

Quelle pitié de supposer qu'il fait, défait, refait continuellement des sentiments dans nous! & quelle audace de nous croire exceptés de tous les êtres! Encore n'est-ce que pour ceux qui se confessent, que tous ces changements sont imaginés. Un Savoyard, un Bergamasque aura le Lundi la grace de faire dire une Messe pour douze sous; le Mardi il ira au cabaret, & la grace lui manquera; le

Mer-

Mercredi il aura une grace coopérante qui le conduira à confeſſe, mais il n'aura point la grace efficace de la contrition parfaite; le Jeudi ce ſera une grace ſuffiſante qui ne lui ſuffira point, comme on l'a déjà dit. Dieu travaillera continuellement dans la tête de ce Bergamaſque, tantôt avec force, tantôt faiblement, & le reſte de la terre ne lui ſera de rien! il ne daignera pas ſe mêler de l'intérieur des Indiens & des Chinois! S'il vous reſte un grain de raiſon, mes Révérends Peres, ne trouvez-vous pas ce ſyſtême prodigieuſement ridicule?

Malheureux, voyez ce chêne qui porte ſa tête aux nues, & ce roſeau qui rampe à ſes pieds; vous ne dites pas que la grace efficace a été donnée au chêne, & a manqué au roſeau. Levez les yeux au ciel, voyez l'Eternel Démiurgos créant des millions de mondes qui gravitent tous les uns vers les autres, par des loix générales & éternelles. Voyez la même lumiere ſe réfléchir du Soleil à Saturne, & de Saturne à nous; & dans cet accord de tant d'aſtres emportés par un cours rapide, dans cette obéiſſance générale de toute la nature, oſez croire, ſi vous pouvez, que Dieu s'occupe de donner une grace verſatile à Sœur Thereſe, & une grace concomitante à Sœur Agnès!

Atome, à qui un ſot atome a dit que l'Eternel a des loix particulieres pour quelques atomes de ton voiſinage; qu'il donne ſa grace à celui-là, & la refuſe à celui-ci; que tel qui n'avait pas la grace hier, l'aura demain; ne répete pas cette ſottiſe. Dieu a fait l'Univers, & ne va point créer des vents nouveaux pour remuer quelques brins de paille dans un coin de cet Univers. Les Théologiens ſont comme les combattants chez Homere, qui croyaient que les Dieux s'armaient tantôt contre eux, tantôt en leur faveur. Si Homere n'était pas conſidéré comme Poëte, il le ſerait comme blaſphémateur.

C'eſt Marc-Aurele qui parle, ce n'eſt pas moi; car Dieu qui vous inſpire, me fait la grace de croire tout ce que vous dites, tout ce que vous avez dit, & tout ce que vous direz.

GUERRE.

LA famine, la peſte & la guerre ſont les trois ingrédients les plus fameux de ce bas monde. On peut ranger dans la claſſe de la famine toutes les mauvaiſes nourritures où la diſette nous force d'avoir recours pour abréger notre vie, dans l'eſpérance de la ſoutenir.

On comprend dans la peſte, toutes les maladies contagieuſes, qui ſont au nombre de deux ou trois mille. Ces deux préſents nous viennent de la Providence : mais la guerre, qui réunit tous ces dons, nous vient de l'imagination de trois ou quatre cents perſonnes répandues ſur la ſurface de ce globe ſous le nom de Princes ou de Miniſtres ; & c'eſt peut-être pour cette raiſon que dans pluſieurs Dédicaces on les appelle les images vivantes de la Divinité.

Le plus déterminé des flatteurs conviendra ſans peine que la guerre traîne toujours à ſa ſuite la peſte & la famine, pour peu qu'il ait vu les Hôpitaux des Armées d'Allemagne, & qu'il ait paſſé dans quelques Villages où il ſe ſera fait quelque grand exploit de guerre.

C'eſt ſans doute un très-bel art que celui qui déſole les campagnes, détruit les habitations, & fait périr année commune quarante mille hommes ſur cent mille. Cette invention fut d'abord cultivée par des Nations aſſemblées pour leur bien commun; par exemple, la Diete des Grecs déclara à la Diete de la Phrygie & des Peuples voiſins,

qu'elle allait partir sur un millier de barques de Pêcheurs, pour aller les exterminer si elle pouvait.

Le Peuple Romain assemblé jugeait qu'il était de son intérêt d'aller se battre avant la moisson, contre le Peuple de Veïes, ou contre les Volsques : & quelques années après, tous les Romains étant en colere contre tous les Carthaginois, se battirent long-temps sur mer & sur terre. Il n'en est pas de même aujourd'hui.

Un Généalogiste prouve à un Prince qu'il descend en droite ligne d'un Comte, dont les parents avaient fait un pacte de famille, il y a trois ou quatre cents ans, avec une Maison dont la mémoire même ne subsiste plus. Cette Maison avait des prétentions éloignées sur une Province dont le dernier Possesseur est mort d'apoplexie. Le Prince & son Conseil concluent sans difficulté que cette Province, qui est à quelques centaines de lieues de lui, a beau protester qu'elle ne le connaît pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui; que, pour donner des loix aux gens, il faut au moins avoir leur consentement : ces discours ne parviennent pas seulement aux oreilles du Prince, dont le droit est incontestable; il trouve incontinent un grand nombre d'hommes qui n'ont rien à perdre; il les habille d'un gros drap bleu, à cent dix sous l'aune, borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite & à gauche, & marche à la gloire.

Les autres Princes, qui entendent parler de cette équipée, y prennent part chacun selon son pouvoir, & couvrent une petite étendue de Pays de plus de meurtriers mercenaires, que Gengis-Kan, Tamerlan, Bajazet, n'en traînerent à leur suite.

Des Peuples assez éloignés entendent dire qu'on va se battre, & qu'il y a cinq ou six sous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie; ils se divisent

aussi-tôt en deux bandes comme des moissonneurs, & vont vendre leurs services à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non-seulement sans avoir aucun intérêt au procès, mais sans savoir même de quoi il s'agit.

Il se trouve à la fois cinq ou six Puissances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt une contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant & s'attaquant tour à tour; toutes d'accord en un seul point, celui de faire tout le mal possible.

Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque Chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux & invoque Dieu solemnellement, avant d'aller exterminer son prochain. Si un Chef n'a eu que le bonheur de faire égorger deux ou trois mille hommes, il n'en remercie point Dieu; mais lorsqu'il y en a eu environ dix mille d'exterminés par le feu & par le fer, & que pour comble de grace quelque Ville a été détruite de fond en comble, alors on chante à quatre parties une chanson assez longue, composée dans une Langue inconnue à tous ceux qui ont combattu, & de plus toute farcie de barbarismes. La même chanson sert pour les mariages & pour les naissances, ainsi que pour les meurtres; ce qui n'est pas pardonnable, sur-tout dans la Nation la plus renommée pour les chansons nouvelles.

On paie par-tout un certain nombre de Harangueurs pour célébrer ces journées meurtrieres : les uns sont vêtus d'un long juste-au-corps noir, chargé d'un manteau écourté; les autres ont une chemise par-dessus une robe; quelques-uns portent deux pendants d'étoffe bigarrée par-dessus leur chemise. Tous parlent long-temps; ils citent ce qui s'est fait jadis en Palestine, à propos d'un combat en Vétéravie.

Le reste de l'année ces gens-là déclament contre les vices. Ils prouvent en trois points & par antithèses que les Dames qui étendent légérement un peu de carmin sur leurs joues fraîches, seront l'objet éternel des vengeances éternelles de l'Eternel; que Polieucte & Athalie sont les ouvrages du Démon; qu'un homme qui fait servir sur sa table pour deux cents écus de marée un jour de carême, fait immanquablement son salut; & qu'un pauvre homme qui mange pour deux sous & demi de mouton, va pour jamais à tous les Diables.

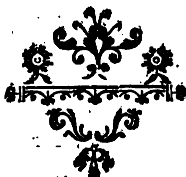
De cinq ou six mille déclamations de cette espece, il y en a trois ou quatre tout au plus composées par un Gaulois, nommé Massillon, qu'un honnête homme peut lire sans dégoût; mais dans tous ces discours, il n'y en a pas un seul où l'Orateur ose s'élever contre ce fléau & ce crime de la guerre, qui contient tous les fléaux & tous les crimes. Les malheureux Harangueurs parlent sans cesse contre l'amour, qui est la seule consolation du Genre-humain, & la seule maniere de le réparer; ils ne disent rien des efforts abominables que nous faisons pour le détruire.

Vous avez fait un bien mauvais Sermon sur l'impureté, ô Bourdaloue! mais aucun sur ces meurtres variés en tant de façons, sur ces rapines, sur ces brigandages, sur cette rage universelle qui désole le monde. Tous les vices réunis de tous les âges & de tous les lieux n'égaleront jamais les maux que produit une seule campagne.

Misérables Médecins des ames, vous criez pendant cinq quart-d'heures sur quelques piquures d'épingles, & vous ne dites rien sur la maladie qui nous déchire en mille morceaux! Philosophes moralistes, brûlez tous vos Livres. Tant que le caprice de quelques hommes fera loyalement égorger des milliers de nos freres, la partie du

Genre-humain consacrée à l'héroïsme sera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entiere. Que deviennent & que m'importent l'humanité, la bienfaisance, la modestie, la tempérance, la douceur, la sagesse, la piété, tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de six cents pas me fracasse le corps, & que je meurs à vingt ans dans des tourments inexprimables, au milieu de cinq ou six mille mourants; tandis que mes yeux qui s'ouvrent pour la derniere fois voient la Ville où je suis né détruite par le fer & par la flamme, & que les derniers sons qu'entendent mes oreilles sont les cris des femmes & des enfants expirants sous des ruines, le tout pour les prétendus intérêts d'un homme que nous ne connaissons pas?

Ce qu'il y a de pis, c'est que la guerre est un fléau inévitable. Si l'on y prend garde, tous les hommes ont adoré le Dieu Mars. Sabaoth, chez les Juifs, signifie le Dieu des Armes : mais Minerve, chez Homere, appelle Mars un Dieu furieux, insensé, infernal.



HISTOIRE DES ROIS JUIFS, ET PARALIPOMENES.

TOus les Peuples ont écrit leur Hiſtoire dès qu'ils ont pu écrire. Les Juifs ont auſſi écrit la leur. Avant qu'ils euſſent des Rois, ils vivaient ſous une Théocratie; ils étaient cenſés gourvernés par Dieu même.

Quand les Juifs voulurent avoir un Roi comme les autres Peuples leurs voiſins, le Prophete Samuël, très-intéreſſé à n'avoir point de Roi, leur déclara de la part de Dieu, que c'était Dieu lui-même qu'ils rejettaient; ainſi la Théocratie finit chez les Juifs, lorſque la Monarchie commença.

On pourrait donc dire, ſans blaſphémer, que l'Hiſtoire des Rois Juifs a été écrite comme celle des autres Peuples, & que Dieu n'a pas pris la peine de dicter lui-même l'Hiſtoire d'un Peuple qu'il ne gouvernait plus.

On n'avance cette opinion qu'avec la plus extrême défiance. Ce qui pourrait la confirmer, c'eſt que les Paralipomenes contrediſent très-ſouvent le Livre des Rois dans la chronologie & dans les faits, comme nos Hiſtoriens profanes ſe contrediſent quelquefois. De plus, ſi Dieu a toujours écrit l'Hiſtoire des Juifs, il faut donc croire qu'il l'écrit encore; car les Juifs ſont toujours ſon Peuple chéri. Ils doivent ſe convertir un jour, & il paraît qu'alors ils ſeront auſſi en droit de regarder l'Hiſtoire de leur diſperſion comme ſacrée, qu'ils ſont en droit de dire que Dieu écrivit l'Hiſtoire de leurs Rois.

On peut encore faire une réflexion; c'eſt que Dieu ayant été leur ſeul Roi très-long-temps, & enſuite ayant été leur Hiſtorien, nous devons avoir pour tous les Juifs

le reſpect le plus profond. Il n'y a point de Frippier Juif qui ne ſoit infiniment au-deſſus de Céſar & d'Alexandre. Comment ne ſe pas proſterner devant un Frippier qui vous prouve que ſon Hiſtoire a été écrite par la Divinité même, tandis que les Hiſtoires Grecques & Romaines ne nous ont été tranſmiſes que par des profanes?

Si le ſtyle de l'Hiſtoire des Rois & des Paralipomenes eſt divin, il ſe peut encore que les actions racontées dans ces Hiſtoires ne ſoient pas divines. David aſſaſſine Urie. Isboſeth & Miphiboſeth ſont aſſaſſinés. Abſalon aſſaſſine Ammon, Joab aſſaſſine Abſalon, Salomon aſſaſſine Adonias, ſon frere, Baza aſſaſſine Nadab, Zimri aſſaſſine Ela, Hamri aſſaſſine Zimri, Achab aſſaſſine Naboth, Jehu aſſaſſine Achab & Joram; les habitants de Jéruſalem aſſaſſinent Amaſias, fils de Joas. Sélom, fils de Jabès, aſſaſſine Zacharias, fils de Jéroboam; Manahaim aſſaſſine Sélom, fils de Jabès; Phacée, fils de Roméli, aſſaſſine Phaceia, fils de Manahaim; Ozée, fils d'Ela, aſſaſſine Phacès, fils de Roméli. On paſſe ſous ſilence beaucoup d'autres menus aſſaſſinats. Il faut avouer que ſi le St. Eſprit a écrit cette Hiſtoire, il n'a pas choiſi un ſujet fort édifiant.



IDOLE, IDOLÂTRE, IDOLÂTRIE.

IDole vient du Grec, Eidos, figure; Eidolos, repréſentation d'une figure; Latreuein, ſervir, révérer, adorer. Ce mot adorer eſt Latin, & a beaucoup d'acceptions différentes : il ſignifie porter la main à la bouche en parlant avec reſpect; ſe courber, ſe mettre à genoux, ſaluer; & enfin communément, rendre un culte ſuprême.

Il eſt utile de remarquer ici que le Dictionnaire de Trévoux commence cet article par dire que tous les Païens étaient idolâtres, & que les Indiens ſont encore des Peuples idolâtres. Premiérement, on n'appella perſonne Païen avant Théodoſe le jeune; ce nom fut donné alors aux habitants des Bourgs d'Italie, *Pagorum Incolæ*, *Pagani*, qui conſerverent leur ancienne Religion. Secondement, l'Indouſtan eſt Mahométan, & les Mahométans ſont les implacables ennemis des Images & de l'Idolâtrie. Troiſiémement, on ne doit point appeller Idolâtres beaucoup de Peuples de l'Inde, qui ſont de l'ancienne Religion des Parſis; ni certaines Caſtes, qui n'ont point d'Idoles.

EXÂMEN,

S'il y a jamais eu un Gouvernement Idolâtre.

IL paraît que jamais il n'y a eu aucun Peuple ſur la terre qui ait pris ce nom d'Idolâtre. Ce mot eſt une injure, un terme outrageant, tel que celui de Gavache, que les Eſpagnols donnaient autrefois aux Français; & celui de Mara-

nes, que les Français donnaient aux Espagnols. Si on avait demandé au Sénat de Rome, à l'Aréopage d'Athenes, à la Cour des Rois de Perse : *Etes-vous Idolâtres ?* ils auraient à peine entendu cette question. Nul n'aurait répondu : Nous adorons des Images, des Idoles. On ne trouve ce mot, Idolâtre, Idolâtrie, ni dans Homere, ni dans Hésiode, ni dans Hérodote, ni dans aucun Auteur de la Religion des Gentils. Il n'y a jamais eu aucun Edit, aucune Loi qui ordonnât qu'on adorât des Idoles, qu'on les servît en Dieux, qu'on les regardât comme des Dieux.

Quand les Capitaines Romains & Carthaginois faisaient un Traité, ils attestaient tous leurs Dieux. C'est en leur présence, disaient-ils, que nous jurons la paix. Or les statues de tous ces Dieux, dont le dénombrement était très-long, n'étaient pas dans la tente des Généraux; ils regardaient les Dieux comme présents aux actions des hommes, comme témoins, comme juges, & ce n'est pas assurément le simulacre qui constituait la Divinité.

De quel œil voyaient-ils donc les statues de leurs fausses Divinités dans les Temples ? Du même œil, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que nous voyons les images des objets de notre vénération. L'erreur n'était pas d'adorer un morceau de bois ou de marbre, mais d'adorer une fausse Divinité représentée par ce bois & ce marbre. La différence entre eux & nous n'est pas qu'ils eussent des images, & que nous n'en ayions point; la différence est que leurs images figuraient des êtres fantastiques dans une Religion fausse, & que les nôtres figurent des êtres réels dans une Religion véritable. Les Grecs avaient la statue d'Hercule, & nous celle de St. Christophe : ils avaient Esculape & sa chevre, & nous St. Roch & son chien; Jupiter armé du tonnerre, & nous St. Antoine de Padoue, & St. Jacques de Compostelle.

Quand le Conſul Pline adreſſe ſes prieres *aux Dieux immortels*, dans l'Exorde du Panégyrique de Trajan, ce n'eſt pas à des images qu'il les adreſſe; ces images n'étaient pas immortelles.

Ni les derniers temps du Paganiſme, ni les plus reculés, n'offrent pas un ſeul fait qui puiſſe faire conclure qu'on adorât une Idole. Homere ne parle que des Dieux qui habitent le haut Olympe. Le Palladium, quoique tombé du Ciel, n'était qu'un gage ſacré de la protection de Pallas; c'était elle qu'on vénérait dans le Palladium.

Mais les Romains & les Grecs ſe mettaient à genoux devant des ſtatues, leur donnaient des couronnes, de l'encens, des fleurs, les promenaient en triomphe dans les Places publiques. Nous avons ſanctifié ces coutumes, & nous ne ſommes point Idolâtres.

Les femmes en temps de ſéchereſſe portaient les ſtatues des Dieux, après avoir jeuné. Elles marchaient pieds nuds, les cheveux épars, & auſſi-tôt il pleuvait à ſeaux, comme dit Pétrone, *& ſtatim urceatim pluebat*. N'avons-nous pas conſacré cet uſage illégitime chez les Gentils, & légitime ſans doute parmi nous? Dans combien de Villes ne porte-ton pas nuds pieds les chaſſes des Saints pour obtenir les bénédictions du Ciel par leur interceſſion? Si un Turc, un Lettré Chinois était témoin de ces cérémonies, il pourrait par ignorance nous accuſer d'abord de mettre notre confiance dans les ſimulacres que nous promenons ainſi en proceſſion; mais il ſuffirait d'un mot pour le détromper.

On eſt ſurpris du nombre prodigieux de déclamations débitées dans tous les temps contre l'Idolâtrie des Romains & des Grecs; & enſuite on eſt plus ſurpris encore quand on voit qu'ils n'étaient pas Idolâtres.

Il y avait des Temples plus privilégiés que les autres.

La grande Diane d'Ephese avait plus de réputation qu'une Diane de Village. Il se faisait plus de miracles dans le Temple d'Esculape, à Epidaure, que dans un autre de ses Temples. La statue de Jupiter Olympien attirait plus d'offrandes que celle de Jupiter Paphlagonien. Mais puisqu'il faut toujours opposer ici les coutumes d'une Religion vraie, à celles d'une Religion fausse, n'avons-nous pas eu depuis plusieurs siecles plus de dévotions à certains Autels qu'à d'autres? Ne portons-nous pas plus d'offrandes à Notre-Dame de Lorette, qu'à Notre-Dame des Neiges? C'est à nous à voir si on doit saisir ce prétexte pour nous accuser d'Idolâtrie.

On n'avait imaginé qu'une seule Diane, un seul Apollon, un seul Esculape; non pas autant d'Apollons, de Dianes & d'Esculapes qu'ils avaient de Temples & de statues. Il est donc prouvé, autant qu'un point d'Histoire peut l'être, que les Anciens ne croyaient pas qu'une statue fût une Divinité, que le culte ne pouvait être rapporté à cette statue, à cette idole, & que par conséquent les Anciens n'étaient point Idolâtres.

Une populace grossiere & superstitieuse, qui ne raisonnait point, qui ne savait ni douter, ni nier, ni croire, qui courait aux Temples par oisiveté, & parce que les petits y sont égaux aux grands, qui portait son offrande par coutume, qui parlait continuellement de miracles sans en avoir examiné aucun, & qui n'était guères au-dessus des victimes qu'elle amenait; cette populace, dis-je, pouvait bien, à la vue de la grande Diane, & de Jupiter tonnant, être frappée d'une horreur religieuse, & adorer, sans le savoir, la statue même: c'est ce qui est arrivé quelquefois dans nos Temples à nos Paysans grossiers; & on n'a pas manqué de les instruire que c'est aux Bienheureux, aux Immortels reçus dans le Ciel, qu'ils doivent deman-

der leur interceſſion, & non à des figures de bois & de pierre, & qu'ils ne doivent adorer que Dieu ſeul.

Les Grecs & les Romains augmenterent le nombre de leurs Dieux par des apothéoſes; les Grecs diviniſaient les Conquérants, comme Bacchus, Hercule, Perſée. Rome dreſſa des Autels à ſes Empereurs. Nos apothéoſes ſont d'un genre différent. Nous avons des Saints au-lieu de leurs demi-Dieux, de leurs Dieux ſecondaires; mais nous n'avons égard ni au rang, ni aux conquêtes. Nous avons élevé des Temples à des hommes ſimplement vertueux, qui ſeraient la plupart ignorés ſur la terre, s'ils n'étaient placés dans le Ciel. Les apothéoſes des Anciens ſont faites par la flatterie, les nôtres par le reſpect pour la vertu. Mais ces anciennes apothéoſes ſont encore une preuve convaincante que les Grecs & les Romains n'étaient point proprement Idolâtres. Il eſt clair qu'ils n'admettaient pas plus une vertu divine dans la ſtatue d'Auguſte & de Claudius, que dans leurs médailles.

Cicéron, dans ſes Ouvrages Philoſophiques, ne laiſſe pas ſoupçonner ſeulement qu'on puiſſe ſe méprendre aux ſtatues des Dieux, & les confondre avec les Dieux mêmes. Ses Interlocuteurs foudroient la Religion établie, mais aucun d'eux n'imagine d'accuſer les Romains de prendre du marbre & de l'airain pour des Divinités. Lucrece ne reproche cette ſottiſe à perſonne, lui qui reproche tout aux ſuperſtitieux. Donc encore une fois, cette opinion n'exiſtait pas, on n'en avait aucune idée. Il n'y avait point d'Idolâtres.

Horace fait parler une ſtatue de Priape; il lui fait dire: *J'étais autrefois un tronc de figuier; un Charpentier ne ſachant s'il ferait de moi un Dieu ou un banc, ſe détermina enfin à me faire Dieu, &c.* Que conclure de cette plaiſanterie? Priape était de ces petites Divinités ſubalternes, aban-

données aux railleurs ; & cette plaisanterie même est la preuve la plus forte que cette figure de Priape, qu'on mettait dans les potagers pour effrayer les oiseaux, n'était pas fort révérée.

Dacier, en se livrant à l'esprit commentateur, n'a pas manqué d'observer que Baruch avait prédit cette aventure, en disant: *Ils ne seront que ce que voudront les ouvriers;* mais il pouvait observer aussi qu'on en peut dire autant de toutes les statues.

On peut d'un bloc de marbre tirer tout aussi-bien une cuvette qu'une figure d'Alexandre, ou de Jupiter, ou de quelqu'autre chose plus respectable. La matiere dont étaient formés les Chérubins du Saint des Saints, aurait pu servir également aux fonctions les plus viles. Un Trône, un Autel en sont-ils moins révérés, parce que l'ouvrier en pouvait faire une table de cuisine?

Dacier, au-lieu de conclure que les Romains adoraient la statue de Priape, & que Baruch l'avoit prédit, devait donc conclure que les Romains s'en moquaient. Consultez tous les Auteurs qui parlent des statues de leurs Dieux, vous n'en trouverez aucun qui parle d'idolâtrie; ils disent expressément le contraire. Vous voyez dans Martial:

Qui finxit sacros auro vel marmore vultus,
Non facit ille Deos.

Dans Ovide :

Colitur pro Jove forma Jovis.

Dans Stace :

Nulla autem effigies, nulli commissa metallo.
Forma Dei mentes habitare ac numina gaudet.

Dans Lucain :

Estne Dei sedes, nisi terra, & pontus, & aer?

On ferait un volume de tous les paſſages qui dépoſent que des images n'étaient que des images.

Il n'y a que le cas où les ſtatues rendaient des oracles, qui ait pu faire penſer que ces ſtatues avaient en elles quelque choſe de divin. Mais certainement l'opinion régnante était que les Dieux avaient choiſi certains Autels, certains ſimulacres pour y venir réſider quelquefois, pour y donner audience aux hommes, pour leur répondre. On ne voit dans Homere & dans les chœurs des Tragédies Grecques, que des prieres à Apollon qui rend ſes oracles ſur les montagnes, en tel Temple, en telle Ville; il n'y a pas dans toute l'Antiquité la moindre trace d'une priere adreſſée à une ſtatue.

Ceux qui profeſſaient la magie, qui la croyaient une ſcience, ou qui feignaient de le croire, prétendaient avoir le ſecret de faire deſcendre les Dieux dans les ſtatues, non pas les grands Dieux, mais les Dieux ſecondaires, les Génies. C'eſt ce que Mercure Triſmégiſte appellait faire des Dieux; & c'eſt ce que St. Auguſtin réfute dans ſa Cité de Dieu. Mais cela même montre évidemment que les ſimulacres n'avaient rien en eux de divin, puiſqu'il fallait qu'un Magicien les animât. Et il me ſemble qu'il arrivait bien rarement qu'un Magicien fût aſſez habile pour donner une ame à une ſtatue pour la faire parler.

En un mot, les images des Dieux n'étaient point des Dieux; Jupiter, & non pas ſon image, lançait le tonnerre; ce n'était pas la ſtatue de Neptune qui ſoulevait les mers, ni celle d'Apollon qui donnait la lumiere. Les Grecs & les Romains étaient des Gentils, des Polithéiſtes, & n'étaient point des Idolâtres.

Si les Perses, les Sabéens, les Egyptiens, les Tartares, les Turcs ont été idolâtres? & de quelle antiquité est l'origine des simulacres, appellés Idoles? Histoire de leur culte.

C'Est une grande erreur d'appeller Idolâtres les Peuples qui rendirent un culte au Soleil & aux Etoiles. Ces Nations n'eurent long-temps ni Simulacres ni Temples. Si elles se tromperent, c'est en rendant aux astres ce qu'ils devaient au Créateur des astres : encore le dogme de Zoroastre ou Zerdust, recueilli dans le Sadder, enseigne-t-il un Etre suprême, vengeur & rémunérateur ; & cela est bien loin de l'idolâtrie. Le Gouvernement de la Chine n'a jamais eu aucune idole ; il a toujours conservé le culte simple du Maître du Ciel, King-Tien. Gengis-Kan, chez les Tartares, n'était point Idolâtre, & n'avait aucun simulacre. Les Musulmans, qui remplissent la Grece, l'Asie mineure, la Syrie, la Perse, l'Inde & l'Afrique, appellent les Chrétiens idolâtres, giaours, parce qu'ils croient que les Chrétiens rendent un culte aux Images. Ils briserent plusieurs statues qu'ils trouverent à Constantinople, dans Ste. Sophie, & dans l'Eglise des Sts. Apôtres, & dans d'autres qu'ils convertirent en Mosquées. L'apparence les trompa comme elle trompe toujours les hommes, & leur fit croire que des Temples dédiés à des Saints qui avaient été hommes autrefois, des Images de ces Saints révérées à genoux, des miracles opérés dans ces Temples, étaient des preuves invincibles de l'Idolâtrie la plus complette. Cependant il n'en est rien. Les Chrétiens n'adorent en effet qu'un seul Dieu, & ne réverent dans les Bienheureux que la vertu même de Dieu qui agit

dans ses Saints. Les Iconoclastes & les Protestants ont fait le même reproche d'idolâtrie à l'Eglise, & on leur a fait la même réponse.

Comme les hommes ont eu très-rarement des idées précises, & ont encore moins exprimé leurs idées par des mots précis & sans équivoque, nous appellâmes du nom d'*Idolâtres* les Gentils, & sur-tout les Polithéïstes. On a écrit des volumes immenses, on a débité des sentiments divers sur l'origine de ce culte rendu à Dieu, ou à plusieurs Dieux, sous des figures sensibles : cette multitude de Livres & d'opinions ne prouve que l'ignorance.

On ne sait pas qui inventa les habits & les chaussures, & on veut savoir qui le premier inventa les *Idoles!* Qu'importe un passage de *Sanchoniaton*, qui vivait avant la guerre de Troye? que nous apprend-il, quand il dit que le cahos, l'esprit, c'est-à-dire le souffle, amoureux de ses principes, en tira le limon, qu'il rendit l'air lumineux, que le vent Colp & sa femme Baü engendrerent Eon, qu'Eon engendra Genos; que Chronos, leur descendant, avait deux yeux par-derriere comme par-devant, qu'il devint Dieu, & qu'il donna l'Egypte à son Fils Thaut? Voilà un des plus respectables monuments de l'Antiquité.

Orphée, antérieur à Sanchoniaton, ne nous en apprendra pas davantage dans sa Théogonie, que Damascius nous a conservée. Il représente le principe du monde sous la figure d'un dragon à deux têtes, l'une de taureau, l'autre de lion, un visage au milieu, qu'il appelle visage Dieu, & des ailes dorées aux épaules.

Mais vous pouvez de ces idées bizarres tirer deux grandes vérités; l'une, que les images sensibles & les hiéroglyphes sont de l'Antiquité la plus haute; l'autre, que tous les anciens Philosophes ont reconnu un premier principe.

Quant au Polithéïsme, le bon sens vous dira que dès

qu'il y a eu des hommes, c'est-à-dire des animaux faibles, capables de raison & de folie, sujets à tous les accidents, à la maladie & à la mort, ces hommes ont senti leur faiblesse & leur dépendance : ils ont reconnu aisément qu'il est quelque chose de plus puissant qu'eux. Ils ont senti une force dans la terre, qui fournit leurs aliments; une dans l'air, qui souvent les détruit; une dans le feu qui consume, & dans l'eau qui submerge. Quoi de plus naturel dans des hommes ignorants, que d'imaginer des êtres qui présidaient à ces éléments? Quoi de plus naturel, que de révérer la force invisible qui faisait luire aux yeux le Soleil & les Etoiles? Et dès qu'on voulut se former une idée de ces puissances supérieures à l'homme, quoi de plus naturel encore que de les figurer d'une maniere sensible? Pouvait-on même s'y prendre autrement? La Religion Juive qui précéda la nôtre, & qui fut donnée par Dieu même, était toute remplie de ces images sous lesquelles Dieu est représenté. Il daigne parler dans un buisson le langage humain; il paraît sur une montagne. Les Esprits célestes qu'il envoie, viennent tous avec une force humaine; enfin le Sanctuaire est rempli de Chérubins, qui sont des corps d'hommes avec des ailes & des têtes d'animaux : c'est ce qui a donné lieu à l'erreur de Plutarque, de Tacite, d'Appien, & de tant d'autres, de reprocher aux Juifs d'adorer une tête d'âne. Dieu, malgré sa défense de peindre & de sculpter aucune figure, a donc daigné se proportionner à la faiblesse humaine, qui demandait qu'on parlât aux sens par des images.

Isaïe, dans le chap. VI, voit le Seigneur assis sur un Trône, & le bas de sa robe qui remplit le Temple. Le Seigneur étend sa main, & touche la bouche de Jérémie, au chap. I. de ce Prophete. Ezéchiel, au chap. III,

voit un Trône de ſaphir, & Dieu lui paraît comme un homme aſſis ſur ce Trône. Ces images n'alterent point la pureté de la Religion Juive, qui jamais n'employa les tableaux, les ſtatues, les idoles, pour repréſenter Dieu aux yeux du Peuple.

Les Lettrés Chinois, les Parſis, les anciens Egyptiens, n'eurent point d'idoles; mais bientôt Iſis & Oſiris furent figurés; bientôt Bel à Babylone fut un gros coloſſe. Brama fut un monſtre bizarre dans la preſqu'Iſle de l'Inde. Les Grecs ſur-tout multiplierent les noms des Dieux, les ſtatues & les Temples; mais en attribuant toujours la Suprême Puiſſance à leur Zeus, nommé par les Latins Jupiter, Maître des Dieux & des hommes. Les Romains imiterent les Grecs. Ces Peuples placerent toujours tous les Dieux dans le Ciel, ſans ſavoir ce qu'ils entendaient par le Ciel & par leur Olympe: il n'y avait pas d'apparence que ces Etres ſupérieurs habitaſſent dans les nuées, qui ne ſont que de l'eau. On en avait placé d'abord ſept dans les ſept planetes, parmi leſquelles on comptait le Soleil; mais depuis, la demeure de tous les Dieux fut l'étendue du Ciel.

Les Romains eurent leurs douze grands Dieux, ſix mâles & ſix femelles, qu'ils nommerent *Dii majorum gentium*: Jupiter, Neptune, Apollon, Vulcain, Mars, Mercure, Junon, Veſta; Minerve, Cérès, Vénus, Diane. Pluton fut alors oublié; Veſta prit ſa place.

Enſuite venaient les Dieux *minorum gentium*, les Dieux indigetes, les Héros, comme Bacchus, Hercule, Eſculape; les Dieux infernaux, Pluton, Proſerpine; ceux de la mer, comme Thétis, Amphitrite, les Néreïdes, Glaucus; puis les Driades, les Naïades; les Dieux des Jardins, ceux des Bergers; il y en avait pour chaque profeſſion, pour chaque action de la vie, pour les enfants, pour les filles nu-

biles, pour les mariées, pour les accouchées; on eut le Dieu *Pet*. On divinisa enfin les Empereurs. Ni ces Empereurs, ni le Dieu *Pet*, ni la Déesse Pertunda, ni Priape, ni Rumilia la Déesse des Tettons, ni Stercutius le Dieu de la Garderobe, ne furent à la vérité regardés comme les Maîtres du ciel & de la terre. Les Empereurs eurent quelquefois des Temples, les petits Dieux Pénates n'en eurent point, mais tous eurent leur figure, leur idole.

C'étaient de petits magots dont on ornait son cabinet; c'étaient les amusements des vieilles femmes & des enfants, qui n'étaient autorisés par aucun culte public. On laissait agir à son gré la superstition de chaque Particulier. On retrouve encore ces petites idoles dans les ruines des anciennes Villes.

Si personne ne sait quand les hommes commencerent à se faire des idoles, on sait qu'elles sont de l'antiquité la plus haute. Tharé, pere d'Abraham, en faisait à Ur en Chaldée. Rachel déroba & emporta les Idoles de son Beau-Pere Laban. On ne peut remonter plus haut.

Mais quelle notion précise avaient les anciennes Nations de tous ces simulacres? Quelle vertu, quelle puissance leur attribuait-on? croyait-on que les Dieux descendaient du ciel pour venir se cacher dans ces statues; ou qu'ils leur communiquaient une partie de l'esprit divin, ou qu'ils ne leur communiquaient rien du tout? C'est encore sur quoi on a très-inutilement écrit; il est clair que chaque homme en jugeait selon le degré de sa raison, ou de sa crédulité, ou de son fanatisme. Il est évident que les Prêtres attachaient le plus de Divinité qu'ils pouvaient à leurs statues, pour s'attirer plus d'offrandes. On sait que les Philosophes réprouvaient ces superstitions, que les Guerriers s'en moquaient, que les Magistrats les toléraient; & que le Peuple, toujours absurde, ne savait ce qu'il faisait. C'est

en peu de mots l'Hiſtoire de toutes les Nations à qui Dieu ne s'eſt pas fait connaître.

On peut ſe faire la même idée du culte que toute l'Egypte rendit à un bœuf, & que pluſieurs Villes rendirent à un chien, à un ſinge, à un chat, à des oignons. Il y a grande apparence que ce furent d'abord des emblêmes. Enſuite un certain bœuf Apis, un certain chien nommé Anubis, furent adorés; on mangea toujours du bœuf & des oignons : mais il eſt difficile de ſavoir ce que penſaient les vieilles femmes d'Egypte, des oignons ſacrés & des bœufs.

Les idoles parlaient aſſez ſouvent. On faiſait commémoration à Rome le jour de la fête de Cibele, des belles paroles que la ſtatue avait prononcées, lorſqu'on en fit la tranſlation du Palais du Roi Attale.

Ipſa pati volui, ne ſit mora, mitte volentem ;
Dignus Roma locus, quò Deus omnis eat.

„ J'ai voulu qu'on m'enlevât, emmenez-moi vîte; Rome
„ eſt digne que tout Dieu s'y établiſſe.

La ſtatue de la Fortune avait parlé; les Scipions, les Cicérons, les Céſars, à la vérité, n'en croyaient rien; mais la vieille, à qui Encolpe donna un écu pour acheter des oies & des Dieux, pouvait fort bien le croire.

Les Idoles rendaient auſſi des oracles ; & les Prêtres, cachés dans le creux des ſtatues, parlaient au nom de la Divinité.

Comment au milieu de tant de Dieux & de tant de Théogonies différentes, & de cultes particuliers, n'y eut-il jamais de guerre de Religion chez les Peuples nommés idolâtres? Cette paix fut un bien qui naquit d'un mal, de l'erreur même. Car chaque Nation reconnaiſſant pluſieurs Dieux inférieurs, trouva bon que ſes voiſins euſſent auſſi

les leurs. Si vous exceptez Cambise, à qui on reproche d'avoir tué le bœuf Apis, on ne voit dans l'Histoire profane aucun Conquérant qui ait maltraité les Dieux d'un Peuple vaincu. Les Gentils n'avaient aucune Religion exclusive, & les Prêtres ne songerent qu'à multiplier les offrandes & les sacrifices.

Les premieres offrandes furent des fruits. Bientôt après il fallut des animaux pour la table des Prêtres; ils les égorgeaient eux-mêmes; ils devinrent Bouchers & cruels: enfin ils introduisirent l'usage horrible de sacrifier des victimes humaines, & sur-tout des enfants & de jeunes filles. Jamais les Chinois, ni les Parsis, ni les Indiens ne furent coupables de ces abominations. Mais à Hiéropolis, en Egypte, au rapport de Porphire, on immola des hommes.

Dans la Tauride on sacrifiait les Etrangers. Heureusement les Prêtres de la Tauride ne devaient pas avoir beaucoup de pratiques. Les premiers Grecs, les Cypriots, les Phéniciens, les Tyriens, les Carthaginois, eurent cette superstition abominable. Les Romains eux-mêmes tomberent dans ce crime de Religion; & Plutarque rapporte qu'ils immolerent deux Grecs & deux Gaulois, pour expier les galanteries de trois Vestales. Procope, contemporain du Roi des Francs, Théodebert, dit que les Francs immolerent des hommes quand ils entrerent en Italie avec ce Prince. Les Gaulois, les Germains faisaient communément de ces affreux sacrifices. On ne peut guères lire l'Histoire sans concevoir de l'horreur pour le Genre-humain.

Il est vrai que chez les Juifs Jephté sacrifia sa fille, & que Saül fut prêt d'immoler son fils. Il est vrai que ceux qui étaient voués au Seigneur par anathême ne pouvaient être rachetés ainsi qu'on rachetait les bêtes, & qu'il fallait qu'ils périssent. Samuël, Prêtre Juif, hacha en morceaux, avec un saint couperet, le Roi Agag, prisonnier de guerre,

à qui Saül avait pardonné, & Saül fut réprouvé pour avoir obſervé le droit des gens avec ce Roi; mais Dieu, maître des hommes, peut leur ôter la vie quand il veut, comme il le veut, & par qui il veut; & ce n'eſt pas aux hommes à ſe mettre à la place du Maître de la vie & de la mort, & à uſurper les droits de l'Etre ſuprême.

Pour conſoler le Genre-humain de cet horrible tableau, de ces pieux ſacrileges, il eſt important de ſavoir que chez preſque toutes les Nations nommées idolâtres, il y avait la Théologie ſacrée & l'erreur populaire, le culte ſecret & les cérémonies publiques, la Religion des Sages & celle du vulgaire. On n'enſeignait qu'un ſeul Dieu aux Initiés dans les myſteres : il n'y a qu'à jetter les yeux ſur l'hymne attribuée à l'ancien Orphée, qu'on chantait dans les myſteres de Cérès Eleuſine, ſi célebre en Europe & en Aſie : « Contemple la nature divine, illumine ton eſprit,
„ gouverne ton cœur, marche dans la voie de la juſtice :
„ que le Dieu du ciel & de la terre ſoit toujours préſent
„ à tes yeux; il eſt unique, il exiſte ſeul par lui-même;
„ tous les êtres tiennent de lui leur exiſtence : il les ſou-
„ tient tous; il n'a jamais été vu des mortels, il voit tou-
„ tes choſes.

Qu'on liſe encore ce paſſage du Philoſophe Maxime de Madaure, dans ſa Lettre à St. Auguſtin : « Quel homme
„ eſt aſſez groſſier, aſſez ſtupide pour douter qu'il ſoit un
„ Dieu ſuprême, éternel, infini, qui n'a rien engendré
„ de ſemblable à lui-même, & qui eſt le Pere commun
„ de toutes choſes?

Il y a mille témoignages que les Sages abhorraient non-ſeulement l'Idolâtrie, mais encore le Polithéiſme.

Epictete, ce modele de réſignation & de patience, cet homme ſi grand dans une condition ſi baſſe, ne parle jamais que d'un ſeul Dieu. Voici une de ſes maximes :

„ Dieu m'a créé, Dieu eſt au-dedans de moi, je le porte „ par-tout. Pourrais-je le ſouiller par des penſées obſce- „ nes, par des actions injuſtes, par d'infames deſirs? Mon „ devoir eſt de remercier Dieu de tout, de le louer de tout, „ & de ne ceſſer de le bénir, qu'en ceſſant de vivre. „ Toutes les idées d'Epictete roulent ſur ce principe.

Marc-Aurele, auſſi grand peut-être ſur le Trône de l'Empire Romain, qu'Epictete dans l'eſclavage, parle ſouvent, à la vérité, des Dieux, ſoit pour ſe conformer au langage reçu, ſoit pour exprimer des êtres mitoyens entre l'Etre ſuprême & les hommes; mais en combien d'endroits ne fait-il pas voir qu'il ne reconnaît qu'un Dieu éternel, infini? „ Notre ame, dit-il, eſt une émanation de la Divinité. „ Mes enfants, mon corps, mes eſprits me viennent de Dieu.

Les Stoïciens, les Platoniciens, admettaient une nature divine & univerſelle: les Epicuriens la niaient. Les Pontifes ne parlaient que d'un ſeul Dieu dans les myſteres. Où étaient donc les Idolâtres?

Au reſte, c'eſt une des grandes erreurs du Dictionnaire de Moreri, de dire que du temps de Théodoſe le jeune, il ne reſta plus d'Idolâtres que dans les Pays reculés de l'Aſie & de l'Afrique. Il y avait dans l'Italie beaucoup de Peuples encore Gentils, même au ſeptieme ſiecle. Le Nord de l'Allemagne, depuis le Vézer, n'était pas Chrétien du temps de Charlemagne. La Pologne & tout le Septentrion reſterent long-temps après lui dans ce qu'on appelle Idolâtrie. La moitié de l'Afrique, tous les Royaumes au-delà du Gange, le Japon, la populace de la Chine, cent Hordes de Tartares ont conſervé leur ancien culte. Il n'y a plus en Europe que quelques Lapons, quelques Samoïedes, quelques Tartares, qui aient perſévéré dans la Religion de leurs Ancêtres.

Finiſſons par remarquer que dans les temps qu'on ap-

pelle parmi nous le moyen âge, nous appellions le Pays des Mahométants la Paganie. Nous traitions d'Idolâtres, d'adorateurs d'images, un Peuple qui a les images en horreur. Avouons encore une fois, que les Turcs sont plus excusables de nous croire Idolâtres, quand ils voient nos Autels chargés d'images & de statues.

JEPHTÉ,

Ou des Sacrifices de sang humain.

IL est évident, par le Texte du Livre des Juges, que Jephté promit de sacrifier la premiere personne qui sortirait de sa maison pour venir le féliciter de sa victoire contre les Ammonites. Sa fille unique vint au-devant de lui; il déchira ses vêtements, & il l'immola après lui avoir permis d'aller pleurer sur les montagnes le malheur de mourir vierge. Les filles Juives célébrerent long-temps cette aventure, en pleurant la fille de Jephté pendant quatre jours. (Voyez Chap. 12. des Juges.)

En quelque temps que cette Histoire ait été écrite, qu'elle soit imitée de l'Histoire Grecque, d'Agamemnon & d'Idomenée, ou qu'elle en soit le modele, qu'elle soit antérieure ou postérieure à de pareilles Histoires Assyriennes, ce n'est pas ce que j'examine; je m'en tiens au Texte : Jephté voua sa fille en holocauste, & accomplit son vœu.

Il était expressément ordonné par la Loi Juive, d'immoler les hommes voués au Seigneur. *Tout homme voué ne sera point racheté, mais sera mis à mort sans rémission.* La Vulgate traduit, *Non redimetur, sed morte morietur.* Lévitique, chap. 27, verset 29.

C'eſt en vertu de cette Loi que Samuël coupa en morceaux le Roi Agag, à qui Saül avait pardonné; & c'eſt même pour avoir épargné Agag, que Saül fut reprouvé du Seigneur, & perdit ſon Royaume.

Voilà donc les Sacrifices de ſang humain clairement établis; il n'y a aucun point d'Hiſtoire mieux conſtaté; on ne peut juger d'une Nation que par ſes Archives, & par ce qu'elle rapporte d'elle-même.

INONDATION.

Y A-t-il eu un temps où le globe ait été entiérement inondé? cela eſt phyſiquement impoſſible. Il ſe peut que ſucceſſivement la mer ait couvert tous les terreins l'un après l'autre; & cela ne peut être arrivé que par une gradation lente, dans une multitude prodigieuſe de ſiecles. La mer, en cinq cents années de temps, s'eſt retirée d'Aiguemortes, de Fréjus, de Ravenne, qui étaient de grands Ports, & a laiſſé environ deux lieues de terrein à ſec. Par cette progreſſion il eſt évident qu'il lui faudrait deux millions deux cents cinquante mille ans pour faire le tour de notre globe. Ce qui eſt très-remarquable, c'eſt que cette période approche fort de celle qu'il faut à l'axe de la terre pour ſe relever & pour coïncider avec l'Equateur; mouvement très-vraiſemblable, qu'on commence depuis cinquante ans à ſoupçonner, & qui ne peut s'effectuer que dans l'eſpace de deux millions & plus de trois cents mille années.

Les lits, les couches de coquilles qu'on a découverts de tous côtés à ſoixante, à quatre-vingt, à cent lieues même de la mer, ſont une preuve inconteſtable qu'elle a dépoſé peu à peu ces productions maritimes ſur des terreins qui

étaient autrefois les rivages de l'Océan; mais que l'eau ait couvert entiérement tout le globe à la fois, c'eſt une chimere abſurde en phyſique, démontrée impoſſible par les loix de la gravitation, par les loix des fluides, par l'inſuffiſance de la quantité d'eau. Ce n'eſt pas qu'on prétende donner la moindre atteinte à la grande vérité du Déluge univerſel, rapporté dans le Pentateuque; au contraire: c'eſt un miracle, donc il le faut croire; c'eſt un miracle, donc il n'a pu être exécuté par les loix phyſiques.

Tout eſt miracle dans l'Hiſtoire du Déluge. Miracle, que quarante jours de pluie aient inondé les quatre parties du monde, & que l'eau ſe ſoit élevée de quinze coudées au-deſſus de toutes les plus hautes montagnes; miracle, qu'il y ait eu des cataractes, des portes, des ouvertures dans le ciel; miracle, que tous les animaux ſe ſoient rendus dans l'arche de toutes les parties du monde; miracle, que Noé ait trouvé de quoi les nourrir pendant dix mois; miracle, que tous les animaux aient tenu dans l'Arche avec leurs proviſions; miracle, que la plupart n'y ſoient pas morts; miracle, qu'ils aient trouvé de quoi ſe nourrir en ſortant de l'Arche; miracle encore, mais d'une autre eſpece, qu'un nommé Pelletier ait cru expliquer comment tous les animaux ont pu tenir & ſe nourrir naturellement dans l'Arche de Noé.

Or l'Hiſtoire du Déluge étant la choſe la plus miraculeuſe dont on ait jamais entendu parler, il ferait inſenſé de l'expliquer; ce ſont de ces myſteres qu'on croit par la Foi, & la Foi conſiſte à croire ce que la raiſon ne croit pas, ce qui eſt encore un autre miracle.

Ainſi l'Hiſtoire du Déluge univerſel eſt comme celle de la Tour de Babel, de l'âneſſe de Balaam, de la chûte de Jéricho au ſon des trompettes, des eaux changées en ſang, du paſſage de la mer rouge, & de tous les prodi-

ges que Dieu daigna faire en faveur des élus de ſon Peuple. Ce ſont des profondeurs que l'eſprit humain ne peut ſonder.

JOSEPH.

L'Hiſtoire de Joſeph, à ne la conſidérer que comme un objet de curioſité & littérature, eſt un des plus précieux monuments de l'Antiquité, qui ſoient parvenus juſqu'à nous. Elle paraît être le modele de tous les Ecrivains Orientaux; elle eſt plus attendriſſante que l'Odyſſée d'Homere; car un Héros qui pardonne, eſt plus touchant que celui qui ſe venge.

Nous regardons les Arabes comme les premiers Auteurs de ces fictions ingénieuſes qui ont paſſé dans toutes les Langues; mais je ne vois chez eux aucune aventure comparable à celle de Joſeph. Preſque tout en eſt merveilleux, & la fin peut faire répandre des larmes d'attendriſſement. C'eſt un jeune homme de ſeize ans dont ſes freres ſont jaloux; il eſt vendu par eux à une caravane de Marchands Iſmaélites; conduit en Egypte, & acheté par un Eunuque du Roi. Cet Eunuque avoit une femme, ce qui n'eſt point du tout étonnant; le Kiſlar-Aga, Eunuque parfait, à qui on a tout coupé, a aujourd'hui un Serrail à Conſtantinople : on lui a laiſſé ſes yeux & ſes mains, & la nature n'a point perdu ſes droits dans ſon cœur. Les autres Eunuques, à qui on n'a coupé que les deux accompagnements de l'organe de la génération, emploient encore ſouvent cet organe; & Putiphar, à qui Joſeph fut vendu, pouvait très-bien être du nombre de ces Eunuques.

La Femme de Putiphar devient amoureuſe du jeune

Joſeph, qui, fidele à ſon Maître & à ſon bienfaicteur, rejette les empreſſements de cette femme. Elle en eſt irritée, & accuſe Joſeph d'avoir voulu la ſéduire. C'eſt l'Hiſtoire d'Hyppolite & de Phedre, de Bellerophon & de Stenobée, d'Hebrus & de Damaſyppe, de Tanis & de Péribée, de Mirtil & d'Hipodamie, de Pélée & de Demenette.

Il eſt difficile de ſavoir quelle eſt l'originale de toutes ces Hiſtoires; mais chez les anciens Auteurs Arabes, il y a un trait touchant l'aventure de Joſeph & de la femme de Putiphar, qui eſt fort ingénieux. L'Auteur ſuppoſe que Putiphar, incertain entre ſa femme & Joſeph, ne regarda pas la tunique de Joſeph que ſa femme avait déchirée comme une preuve de l'attentat du jeune homme. Il y avait un enfant au berceau dans la chambre de la femme; Joſeph diſait qu'elle lui avait déchiré & ôté ſa tunique en préſence de l'enfant: Putiphar conſulta l'enfant, dont l'eſprit était fort avancé pour ſon âge; l'enfant dit à Putiphar : regardez ſi la tunique eſt déchirée par-devant ou par-derriere; ſi elle l'eſt par-devant, c'eſt une preuve que Joſeph a voulu prendre par force votre femme qui ſe défendait; ſi elle l'eſt par-derriere, c'eſt une preuve que votre femme courait après lui. Putiphar, grace au génie de cet enfant, reconnut l'innocence de ſon eſclave. C'eſt ainſi que cette aventure eſt rapportée dans l'Alcoran, d'après l'ancien Auteur Arabe. Il ne s'embarraſſe point de nous inſtruire à qui appartenait l'enfant qui jugea avec tant d'eſprit. Si c'était un fils de la Putiphar, Joſeph n'était pas le premier à qui cette femme en avait voulu.

Quoi qu'il en ſoit, Joſeph, ſelon la Geneſe, eſt mis en priſon; & il s'y trouve en compagnie de l'Echanſon & du Pannetier du Roi d'Egypte. Ces deux Priſonniers d'Etat rêvent tous deux pendant la nuit; Joſeph explique leurs ſonges: il leur prédit que dans trois jours l'Echanſon ren-

trera en grace, & que le Panetier sera pendu, ce qui ne manqua pas d'arriver.

Deux ans après, le Roi d'Egypte rêve aussi; son Echanson lui dit qu'il y a un jeune Juif en prison, qui est le premier homme du monde pour l'intelligence des rêves; le Roi fait venir le jeune homme, qui lui prédit sept années d'abondance & sept années de stérilité.

Interrompons un peu ici le fil de l'Histoire, pour voir de quelle prodigieuse antiquité est l'interprétation des songes. Jacob avait vu en songe l'échelle mystérieuse, au haut de laquelle était Dieu lui-même : il apprit en songe une méthode de multiplier les troupeaux; méthode qui n'a jamais réussi qu'à lui. Joseph lui-même avait appris par un songe qu'il dominerait un jour sur ses Freres. Abimelec, long-temps auparavant, avait été averti en songe que Sara était femme d'Abraham. (Voyez l'Article *Songe.*)

Revenons à Joseph. Dès qu'il eut expliqué le songe de Pharaon, il fut sur le champ premier Ministre. On doute qu'aujourd'hui on trouvât un Roi, même en Asie, qui donnât une telle Charge pour un rêve expliqué. Pharaon fit épouser à Joseph une fille de Putiphar. Il est dit que ce Putiphar était Grand-Prêtre d'Héliopolis; ce n'était donc pas l'Eunuque son premier Maître; ou si c'était lui, il avait encore certainement un autre titre que celui de Grand-Prêtre, & sa femme avait été mere plus d'une fois.

Cependant la famine arriva, comme Joseph l'avait prédit; & Joseph, pour mériter les bonnes graces de son Roi, força tout le Peuple à vendre ses Terres à Pharaon, & toute la Nation se fit esclave pour avoir du bled. C'est-là apparemment l'origine du pouvoir despotique. Il faut avouer que jamais Roi n'avait fait un meilleur marché; mais aussi le Peuple ne devait guères bénir le premier Ministre.

Enfin, le Pere & les freres de Joseph eurent aussi besoin de bled; car *la famine désolait alors toute la terre.* Ce n'est pas la peine de raconter ici comment Joseph reçut ses freres, comment il leur pardonna, & les enrichit. On trouve dans cette Histoire tout ce qui constitue un Poëme épique intéressant; exposition, nœud, reconnaissance, péripétie, & merveilleux. Rien n'est plus marqué au coin du génie oriental.

Ce que le bon homme Jacob, pere de Joseph, répondit à Pharaon, doit bien frapper ceux qui savent lire. Quel âge avez-vous? lui dit le Roi. J'ai cent trente ans, dit le vieillard, & je n'ai pas eu encore un jour heureux dans ce court pélérinage.



LIBERTÉ DE PENSER.

VErs l'an 1707, temps où les Anglais gagnerent la bataille de Sarragoſſe, protégerent le Portugal, & donnerent pour quelque temps un Roi à l'Eſpagne, Mylord Boldmind, Officier-Général, qui avait été bleſſé, était aux eaux de Barege. Il y rencontra le Comte Médroſo, qui étant tombé de cheval derriere le bagage, à une lieue & demie du champ de bataille, venait prendre les eaux auſſi. Il était familier de l'Inquiſition : Mylord Boldmind n'était familier que dans la converſation; un jour après boire, il eut avec Médroſo cet entretien.

BOLDMIND.

Vous êtes donc Sergent des Dominicains? Vous faites là un vilain métier.

MEDROSO.

Il eſt vrai; mais j'ai mieux aimé être leur valet que leur victime; & j'ai préféré le malheur de brûler mon prochain, à celui d'être cuit moi-même.

BOLDMIND.

Quelle horrible alternative! vous étiez cent fois plus heureux ſous le joug des Maures qui vous laiſſaient croupir librement dans toutes vos ſuperſtitions, & qui, tout vainqueurs qu'ils étaient, ne s'arrogeaient pas le droit inoui de tenir les ames dans les fers.

MEDROSO.

Que voulez-vous! il ne nous eſt permis ni d'écrire, ni de parler, ni même de penſer. Si nous parlons, il eſt aiſé d'interpréter nos paroles, encore plus nos Ecrits. Enfin, comme on ne peut nous condamner dans un Autodafé pour nos penſées ſecretes, on nous menace d'être brûlés éter-

éternellement par l'ordre de Dieu même, si nous ne pensons pas comme les Jacobins. Ils ont persuadé au Gouvernement que si nous avions le sens commun, tout l'Etat serait en combustion, & que la Nation deviendrait la plus malheureuse de la terre.

BOLDMIND.

Trouvez-vous que nous soyons si malheureux, nous autres Anglais, qui couvrons les mers de Vaisseaux, & qui venons gagner pour vous des batailles au bout de l'Europe? Voyez-vous que les Hollandais, qui vous ont ravi presque toutes vos découvertes dans l'Inde, & qui aujourd'hui sont au rang de vos Protecteurs, soient maudits de Dieu pour avoir donné une entiere liberté à la Presse, & pour faire le commerce des pensées des hommes? L'Empire Romain en a-t-il été moins puissant parce que Cicéron a écrit avec liberté?

MEDROSO.

Quel est ce Cicéron? je n'ai jamais entendu parler de cet homme-là; il ne s'agit pas ici de Cicéron, il s'agit de notre Saint Pere le Pape, & de St. Antoine de Padoue; & j'ai toujours oui dire que la Religion Romaine est perdue si les hommes se mettent à penser.

BOLDMIND.

Ce n'est pas à vous à le croire, car vous êtes sûrs que votre Religion est divine, & que les portes d'enfer ne peuvent prévaloir contre elle: si cela est, rien ne pourra jamais la détruire.

MEDROSO.

Non; mais on peut la réduire à peu de chose; & c'est pour avoir pensé, que la Suede, le Dannemarck, toute votre Isle, la moitié de l'Allemagne, gémissent dans le malheur épouvantable de n'être plus Sujets du Pape: on dit même que si les hommes continuent à suivre leurs fausses lu-

mieres, ils s'en tiendront bientôt à l'adoration simple de Dieu & à la vertu; si les portes de l'enfer prévalent jamais jusques-là, que deviendra le Saint-Office?

BOLDMIND.

Si les premiers Chrétiens n'avaient pas eu la liberté de penser, n'est-il pas vrai qu'il n'y eût point eu de Christianisme?

MEDROSO.

Que voulez-vous dire? Je ne vous entends point.

BOLDMIND.

Je le crois bien; je veux dire que si Tibere & les premiers Empereurs avaient eu des Jacobins qui eussent empêché les premiers Chrétiens d'avoir des plumes & de l'encre, s'il n'avait pas été long-temps permis dans l'Empire Romain de penser librement, il eût été impossible que les Chrétiens établissent leurs dogmes : si donc le Christianisme ne s'est formé que par la liberté de penser, par quelle contradiction, par quelle injustice voudrait-il anéantir aujourd'hui cette liberté sur laquelle seule il est fondé?

Quand on vous propose quelque affaire d'intérêt, n'examinez-vous pas long-temps avant de conclure? Quel plus grand intérêt y a-t-il au monde que celui de notre bonheur ou de notre malheur éternel? Il y a cent Religions sur la terre qui toutes vous damnent si vous croyez à vos dogmes, qu'elles appellent absurdes & impies; examinez donc ces dogmes.

MEDROSO.

Comment puis-je les examiner? je ne suis pas Jacobin.

BOLDMIND.

Vous êtes homme, & cela suffit.

MEDROSO.

Hélas! vous êtes bien plus homme que moi.

BOLDMIND.

Il ne tient qu'à vous d'apprendre à penser; vous êtes né avec de l'esprit; vous êtes un oiseau dans la cage de l'Inquisition, le Saint-Office vous a rogné les ailes, mais elles peuvent revenir. Celui qui ne sait pas la Géométrie peut l'apprendre ; tout homme peut s'instruire : il est honteux de mettre son ame entre les mains de ceux à qui vous ne confieriez pas votre argent; osez penser par vous-même.

MEDROSO.

On dit que si tout le monde pensait par soi-même, ce serait une étrange confusion.

BOLDMIND.

C'est tout le contraire : quand on assiste à un Spectacle, chacun en dit librement son avis, & la paix n'est point troublée; mais si quelque Protecteur insolent d'un mauvais Poëte voulait forcer tous les gens de goût à trouver bon ce qui leur paraît mauvais, alors les sifflets se feraient entendre, & les deux partis pourraient se jetter des pommes à la tête, comme il arriva une fois à Londres. Ce sont ces tyrans des esprits, qui ont causé une partie des malheurs du monde ; nous ne sommes heureux en Angleterre que depuis que chacun jouit librement du droit de dire son avis.

MEDROSO.

Nous sommes aussi fort tranquilles à Lisbonne, où personne ne peut dire le sien.

BOLDMIND.

Vous êtes tranquilles, mais vous n'êtes pas heureux; c'est la tranquillité des Galériens qui rament en cadence & en silence.

MEDROSO.

Vous croyez donc que mon ame est aux Galeres?

BOLDMIND.

Oui, & je voudrais la délivrer.

MEDROSO.

Mais si je me trouve bien aux Galeres?

BOLDMIND.

En ce cas vous méritez d'y être.

DE LA LIBERTÉ.

A. VOilà une batterie de canons qui tire à nos oreilles, avez-vous la liberté de l'entendre ou de ne l'entendre pas?

B. Sans doute, je ne peux pas m'empêcher de l'entendre.

A. Voulez-vous que ce canon emporte votre tête, & celles de votre femme & de votre fille qui se promenent avec vous?

B. Quelle proposition me faites-vous là? je ne peux pas, tant que je suis de sens rassis, vouloir chose pareille, cela m'est impossible.

A. Bon, vous entendez nécessairement ce canon, & vous voulez nécessairement ne pas mourir vous & votre famille d'un coup de canon à la promenade; vous n'avez ni le pouvoir de ne pas entendre, ni le pouvoir de vouloir rester ici.

B. Cela est clair.

A. Vous avez en conséquence fait une trentaine de pas pour être à l'abri du canon; vous avez eu le pouvoir de marcher avec moi ce peu de pas?

B. Cela est encore très-clair.

A. Et si vous aviez été paralytique, vous n'auriez pu éviter d'être exposé à cette batterie, vous n'auriez pas eu

le pouvoir d'être où vous êtes, vous auriez nécessairement entendu & reçu un coup de canon, & vous seriez mort nécessairement.

B. Rien n'est plus véritable.

A. En quoi consiste donc votre liberté, si ce n'est dans le pouvoir que votre individu a exercé de faire ce que votre volonté exigeait d'une nécessité absolue?

B. Vous m'embarrassez; la liberté n'est donc autre chose que le pouvoir de faire ce que je veux.

A. Réfléchissez-y, & voyez si la liberté peut être entendue autrement.

B. En ce cas mon chien de chasse est aussi libre que moi; il a nécessairement la volonté de courir quand il voit un lievre, & le pouvoir de courir s'il n'a pas mal aux jambes. Je n'ai donc rien au-dessus de mon chien? vous me réduisez à l'état des bêtes.

A. Voilà les pauvres sophismes des pauvres Sophistes qui vous ont instruit. Vous voilà bien malade d'être libre comme votre chien! Eh, ne ressemblez-vous pas à votre chien en mille choses? la faim, la soif, la veille, le dormir, les cinq sens ne vous sont-ils pas communs avec lui? voudriez-vous avoir l'odorat autrement que par le nez? pourquoi voulez-vous avoir la liberté autrement que lui?

B. Mais j'ai une ame qui raisonne beaucoup, & mon chien ne raisonne guères. Il n'a presque que des idées simples, & moi j'ai mille idées métaphysiques.

A. Eh bien, vous êtes mille fois plus libre que lui, c'est-à-dire, vous avez mille fois plus de pouvoir de penser que lui; mais vous n'êtes pas libre autrement que lui.

B. Quoi? je ne suis pas libre de vouloir ce que je veux?

A. Qu'entendez-vous par là?

B. J'entends ce que tout le monde entend. Ne dit-on pas tous les jours, les volontés sont libres?

A. Un proverbe n'eſt pas une raiſon; expliquez-vous mieux.

B. J'entends que je ſuis libre de vouloir comme il me plaira.

A. Avec votre permiſſion, cela n'a pas de ſens; ne voyez-vous pas qu'il eſt ridicule de dire, je veux vouloir? Vous voulez néceſſairement en conſéquence des idées qui ſe ſont préſentées à vous. Voulez-vous vous marier? oui ou non?

B. Mais ſi je vous diſais que je ne veux ni l'un ni l'autre?

A. Vous répondriez comme celui qui diſait: les uns croient le Cardinal Mazarin mort, les autres le croient vivant; & moi, je ne crois ni l'un ni l'autre.

B. Eh bien, je veux me marier..

A. Ah! c'eſt répondre cela. Pourquoi voulez-vous vous marier?

B. Parce que je ſuis amoureux d'une jeune fille, belle, douce, bien élevée, aſſez riche, qui chante très-bien, dont les parents ſont de très-honnêtes gens, & que je me flatte d'être aimé d'elle, & fort bien venu de ſa famille.

A. Voilà une raiſon. Vous voyez que vous ne pouvez vouloir ſans raiſon. Je vous déclare que vous êtes libre de vous marier, c'eſt-à-dire, que vous avez le pouvoir de ſigner le contrat.

B. Comment! je ne peux vouloir ſans raiſon? Eh que deviendra cet autre proverbe: *Sit pro ratione voluntas;* ma volonté eſt ma raiſon; je veux parce que je veux?

A. Cela eſt abſurde, mon cher ami; il y aurait en vous un effet ſans cauſe.

B. Quoi! lorſque je joue à pair ou non, j'ai une raiſon de choiſir pair plutôt qu'impair?

A. Oui ſans doute.

B. Et quelle eſt cette raiſon, s'il vous plait?

A. C'eſt que l'idée d'impair s'eſt préſentée à votre eſprit

plutôt que l'idée opposée. Il ferait plaisant qu'il y eût des cas où vous voulez parce qu'il y a une cause de vouloir, & qu'il y eût quelques cas où vous voulussiez sans cause. Quand vous voulez vous marier, vous en sentez la raison dominante évidemment ; vous ne la sentez pas quand vous jouez à pair ou non ; & cependant il faut bien qu'il y en ait une.

B. Mais encore une fois, je ne suis donc pas libre ?

A. Votre volonté n'est pas libre, mais vos actions le sont ; vous êtes libre de faire quand vous avez le pouvoir de faire.

B. Mais tous les Livres que j'ai lus sur la liberté d'indifférence....

A. Sont des sottises ; il n'y a point de liberté d'indifférence ; c'est un mot destitué de sens, inventé par des gens qui n'en avaient guères.

DES LOIX.

DU temps de Vespasien & de Tite, pendant que les Romains éventraient les Juifs, un Israélite fort riche, qui ne voulait point être éventré, s'enfuit avec tout l'or qu'il avait gagné à son métier d'usurier, & emmena vers Eziongaber toute sa famille, qui consistait en sa vieille femme, un fils & une fille ; il avait dans son train deux eunuques, dont l'un servait de Cuisinier, l'autre était Laboureur & Vigneron. Un bon Essénien, qui savait par cœur le Pentateuque, lui servait d'Aumônier. Tout cela s'embarqua dans le Port d'Eziongaber, traversa la Mer qu'on nomme Rouge, & qui ne l'est point, & entra dans le Golphe Persique, pour aller chercher la Terre d'Ophir, sans savoir où elle était. Vous croyez bien qu'il survint

une horrible tempête, qui poussa la famille Hébraïque vers les Côtes des Indes; le vaisseau fit naufrage à une des Isles Maldives, nommée aujourd'hui Padrabranca, laquelle était alors déserte.

Le vieux richard & la vieille se noyerent; le fils, la fille, les deux Eunuques & l'Aumonier se sauverent; on tira comme on put quelques provisions du vaisseau, on bâtit des petites cabanes dans l'Isle, & on y vécut assez commodément. Vous savez que l'Isle de Padrabranca est à cinq degrés de la Ligne, & qu'on y trouve les plus gros cocos & les meilleurs ananas du monde; il était fort doux d'y vivre dans le temps qu'on égorgeait ailleurs le reste de la Nation chérie; mais l'Esſénien pleuroit en considérant que peut-être il ne restait plus qu'eux de Juifs sur la terre, & que la semence d'Abraham allait finir.

Il ne tient qu'à vous de la susciter; dit le jeune Juif, épousez ma Sœur. Je le voudrais bien, dit l'Aumônier, mais la Loi s'y oppose. Je suis Essénien, j'ai fait vœu de ne me jamais marier, la Loi porte qu'on doit accomplir son vœu; la race Juive finira si elle veut; mais certainement je n'épouserai point votre Sœur, toute jolie qu'elle est.

Mes deux eunuques ne peuvent pas lui faire d'enfants, reprit le Juif; je lui en ferai donc, s'il vous plaît, & ce sera vous qui bénirez le mariage.

J'aimerais mieux cent fois être éventré par les Soldats Romains, dit l'Aumônier, que de servir à vous faire commettre un inceste; si c'était votre Sœur de Pere, encore passe, la Loi le permet; mais elle est votre Sœur de Mere, cela est abominable.

Je conçois bien, répondit le jeune homme, que ce serait un crime à Jérusalem, où je trouverais d'autres filles; mais dans l'Isle de Padrabranca, où je ne vois que des

cocos, des ananas & des huitres, je crois que la chofe eft très-permife. Le Juif époufa donc fa Sœur, & en eut une fille malgré les proteftations de l'Efſénien; ce fut l'unique fruit d'un mariage que l'un croyait très-légitime, & l'autre abominable.

Au bout de quatorze ans la mere mourut; le pere dit à l'Aumônier : Vous êtes-vous enfin défait de vos anciens préjugés? voulez-vous époufer ma fille? Dieu m'en préferve, dit l'Efſénien. Oh bien, je l'épouferai donc moi, dit le Pere; il en fera ce qui pourra, mais je ne veux pas que la femence d'Abraham foit réduite à rien. L'Efſénien épouvanté de cet horrible propos ne voulut plus demeurer avec un homme qui manquait à la Loi, & s'enfuit. Le nouveau marié avait beau lui crier : demeurez, mon Ami, j'obferve la Loi naturelle ; je fers la Patrie, n'abandonnez pas vos amis; l'autre le laiffait crier, ayant toujours la Loi dans la tête, & s'enfuit à la nage dans l'Ifle voifine.

C'était la grande Ifle d'Attole, très-peuplée, & très-civilifée; dès qu'il aborda, on le fit efclave. Il apprit à balbutier la Langue d'Attole ; il fe plaignit très-amérement de la façon inhofpitaliere dont on l'avait reçu : on lui dit que c'était la Loi, & que depuis que l'Ifle avait été fur le point d'être furprife par les habitants de celle d'Ada, on avait fagement réglé que tous les Etrangers qui aborderaient dans Attole, feraient mis en fervitude. Ce ne peut être une Loi, dit l'Efſénien, car elle n'eft pas dans le Pentateuque ; on lui répondit qu'elle était dans le Digefte du Pays, & il demeura efclave : il avait heureufement un très-bon Maître, fort riche, qui le traita bien, & auquel il s'attacha beaucoup.

Des affaffins vinrent un jour pour tuer le Maître, & pour voler fes tréfors; ils demanderent aux efclaves s'il

était à la maiſon, & s'il avait beaucoup d'argent ? Nous vous jurons, dirent les eſclaves, qu'il n'a point d'argent, & qu'il n'eſt point à la maiſon; mais l'Eſſénien dit : La Loi ne permet pas de mentir, je vous jure qu'il eſt à la maiſon, & qu'il a beaucoup d'argent; ainſi le Maître fut volé & tué : les eſclaves accuſerent l'Eſſénien devant les Juges, d'avoir trahi ſon Patron; l'Eſſénien dit qu'il ne voulait mentir, & qu'il ne mentirait pour rien au monde, & il fut pendu.

On me contait cette hiſtoire, & bien d'autres ſemblables, dans le dernier voyage que je fis des Indes en France. Quand je fus arrivé, j'allai à Verſailles pour quelques affaires, je vis paſſer une belle femme, ſuivie de pluſieurs belles femmes. Quelle eſt cette belle femme? dis-je à mon Avocat au Parlement, qui était venu avec moi; car j'avais un Procès en Parlement à Paris, pour mes habits qu'on m'avait faits aux Indes, & je voulais toujours avoir mon Avocat à mes côtés. C'eſt la fille du Roi, dit-il, elle eſt charmante & bienfaiſante, c'eſt bien dommage que dans aucun cas elle ne puiſſe jamais être Reine de France. Quoi, lui dis-je, ſi on avait le malheur de perdre tous ſes Parents & les Princes du Sang, (ce qu'à Dieu ne plaiſe) elle ne pourrait hériter du Royaume de ſon Pere? Non, dit l'Avocat, la Loi Salique s'y oppoſe formellement. Et qui a fait cette Loi Salique? dis-je à l'Avocat. Je n'en ſais rien, dit-il; mais on prétend que chez un ancien Peuple, nommé les Saliens, qui ne ſavaient ni lire ni écrire, il y avait une Loi écrite, qui diſait qu'en Terre Salique, fille n'héritait pas d'un aleu, & cette Loi a été adoptée en Terre non Salique. Et moi, lui dis-je, je la caſſe : vous m'avez aſſuré que cette Princeſſe eſt charmante & bienfaiſante, donc elle aurait un droit inconteſtable à la Couronne, ſi le malheur arrivait qu'il ne reſtât qu'elle du Sang royal :

ma mere a hérité de son pere, & je veux que cette Princesse hérite du sien.

Le lendemain mon Procès fut jugé en une Chambre du Parlement, & je perdis tout d'une voix; mon Avocat me dit que je l'aurais gagné tout d'une voix en une autre Chambre. Voilà qui est bien comique, lui dis-je; ainsi donc chaque Chambre, chaque Loi. Oui, dit-il, il y a vingt-cinq Commentaires sur la Coutume de Paris; c'est-à-dire, on a prouvé vingt-cinq fois que la Coutume de Paris est équivoque: & s'il y avait vingt-cinq Chambres de Juges, il y aurait vingt-cinq Jurisprudences différentes. Nous avons, continua-t-il, à quinze lieues de Paris, une Province, nommée Normandie, où vous auriez été tout autrement jugé qu'ici. Cela me donna envie de voir la Normandie. J'y allai avec un de mes freres: nous rencontrâmes à la premiere Auberge un jeune homme qui se désespérait; je lui demandai quelle était sa disgrace? Il me répondit que c'était d'avoir un frere ainé. Où est donc le grand malheur d'avoir un frere? lui dis-je; mon frere est mon ainé, & nous vivons très-bien ensemble. Hélas, Monsieur, me dit-il, la Loi donne tout ici aux ainés, & ne laisse rien aux cadets. Vous avez raison, lui dis-je, d'être fâché; chez nous on partage également, & quelquefois les freres ne s'en aiment pas mieux.

Ces petites aventures me firent faire de belles & profondes réflexions sur les Loix, & je vis qu'il en est d'elles comme de nos vêtements; il m'a fallu porter un doliman à Constantinople, & un justaucorps à Paris.

Si toutes les Loix humaines sont de convention, disais-je, il n'y a qu'à bien faire ses marchés. Les Bourgeois de Dekli & d'Agra disent qu'ils ont fait un très-mauvais marché avec Tamerlan: les Bourgeois de Londres se félicitent d'avoir fait un très-bon marché avec le Roi Guillaume

d'Orange. Un Citoyen de Londres me disoit un jour: c'est la nécessité qui fait les Loix, & la force les fait observer. Je lui demandai si la force ne faisait pas aussi quelquefois des Loix, & si Guillaume le bâtard & le Conquérant ne leur avait pas donné des ordres sans faire de marché avec eux. Oui, dit-il, nous étions des bœufs alors, Guillaume nous mit un joug, & nous fit marcher à coups d'aiguillons; nous avons depuis été changés en hommes, mais les cornes nous sont restées, & nous en frappons quiconque veut nous faire labourer pour lui, & non pas pour nous.

Plein de toutes ces réflexions, je me complaisais à penser qu'il y a une Loi naturelle, indépendante de toutes les conventions humaines: le fruit de mon travail doit être à moi; je dois honorer mon pere & ma mere; je n'ai nul droit sur la vie de mon prochain, & mon prochain n'en a point sur la mienne, &c. Mais quand je songeai que depuis Cordolaomor jusqu'à Mentzel, Colonel de Houssards, chacun tue loyalement & pille son prochain avec une patente dans sa poche, je fus très-affligé.

On me dit que parmi les voleurs il y avait des Loix, & qu'il y en avait aussi à la guerre. Je demandai ce que c'était que ces loix de la guerre? C'est, me dit-on, de pendre un brave Officier qui aura tenu dans un mauvais poste sans canon contre une Armée Royale; c'est de faire pendre un prisonnier, si on a pendu un des vôtres; c'est de mettre à feu & à sang les Villages qui n'auront pas apporté toute leur subsistance au jour marqué, selon les ordres du gracieux Souverain du voisinage. Bon, dis-je, voilà *l'Esprit des Loix*.

Après avoir été bien instruit, je découvris qu'il y a de sages Loix, par lesquelles un Berger est condamné à neuf ans de galere pour avoir donné un peu de sel étranger à

ses moutons. Mon voisin a été ruiné par un procès pour deux chênes qui lui appartenaient, qu'il avait fait couper dans son bois, parce qu'il n'avait pu observer une formalité qu'il n'avait pu connaître; sa femme est morte dans la misere, & son fils traîne une vie plus malheureuse. J'avoue que ces Loix sont justes, quoique leur exécution soit un peu dure; mais je sais mauvais gré aux Loix qui autorisent cent mille hommes à aller loyalement égorger cent mille voisins. Il m'a paru que la plupart des hommes ont reçu de la nature assez de sens commun pour faire des Loix, mais que tout le monde n'a pas assez de justice pour faire de bonnes Loix.

Assemblez d'un bout de la terre à l'autre les simples & tranquilles Agriculteurs, ils conviendront tous aisément qu'il doit être permis de vendre à ses voisins l'excédent de son bled, & que la Loi contraire est inhumaine & absurde; que les monnoies représentatives des denrées ne doivent pas plus être altérées que les fruits de la terre; qu'un Pere de famille doit être le maître chez soi; que la Religion doit rassembler les hommes pour les unir, & non pour en faire des fanatiques & des persécuteurs; que ceux qui travaillent ne doivent pas se priver du fruit de leurs travaux pour en doter la superstition & l'oisiveté: ils feront en une heure trente Loix de cette espece, toutes utiles au Genre-humain.

Mais que Tamerlan arrive & subjugue l'Inde; alors vous ne verrez plus que des Loix arbitraires. L'une accablera une Province pour enrichir un Publicain de Tamerlan; l'autre fera un crime de leze-Majesté d'avoir mal parlé de la maîtresse du premier Valet-de-Chambre d'un Raya; une troisieme ravira la moitié de la récolte de l'Agriculteur, & lui contestera le reste; il y aura enfin des Loix par lesquelles un Appariteur Tartare viendra saisir

vos enfants au berceau, fera du plus robuste un Soldat, & du plus faible un Eunuque, & laissera le pere & la mere sans secours & sans consolation.

Or lequel vaut le mieux d'être le chien de Tamerlan ou son Sujet? Il est clair que la condition de son chien est fort supérieure.

LOIX CIVILES ET ECCLÉSIASTIQUES.

ON a trouvé dans les papiers d'un Jurisconsulte ces Notes, qui méritent peut-être un peu d'examen.



Que jamais aucune Loi Ecclésiastique n'ait de force, que lorsqu'elle aura la sanction expresse du Gouvernement. C'est par ce moyen qu'Athenes & Rome n'eurent jamais de querelles religieuses.



Ces querelles sont le partage des Nations Barbares, ou devenues Barbares.



Que le Magistrat seul puisse permettre ou prohiber le travail les jours de Fêtes, parce qu'il n'appartient pas à des Prêtres de défendre à des hommes de cultiver leurs champs.



Que tout ce qui concerne les mariages dépende uniquement du Magistrat, & que les Prêtres s'en tiennent à l'auguste fonction de les bénir.



Que le prêt à intérêt soit purement un objet de la Loi civile, parce qu'elle seule préside au Commerce.



Que tous les Eccléſiaſtiques ſoient ſoumis en tous les cas au Gouvernement, parce qu'ils ſont Sujets de l'Etat.



Que jamais on n'ait le ridicule honteux de payer à un Prêtre étranger la premiere année du revenu d'une Terre, que des Citoyens ont donnée à un Prêtre Concitoyen.



Qu'aucun Prêtre ne puiſſe jamais ôter à un Citoyen la moindre prérogative, ſous prétexte que ce Citoyen eſt pécheur, parce que le Prêtre pécheur doit prier pour les pécheurs, & non les juger.



Que les Magiſtrats, les Laboureurs & les Prêtres, paient également les charges de l'Etat, parce que tous appartiennent également à l'Etat.



Qu'il n'y ait qu'un poids, une meſure, une coutume.



Que les ſupplices des criminels ſoient utiles. Un homme pendu n'eſt bon à rien, & un homme condamné aux ouvrages publics ſert encore la Patrie, & eſt une leçon vivante.



Que toute Loi ſoit claire, uniforme & préciſe. L'interpréter, c'eſt preſque toujours la corrompre.



Que rien ne ſoit infame que le vice.



Que les impôts ne ſoient jamais que proportionnels.



Que la Loi ne ſoit jamais en contradiction avec l'uſage. Car ſi l'uſage eſt bon, la Loi ne vaut rien.

LUXE.

On a déclamé contre le luxe depuis deux mille ans, en vers & en prose, & on l'a toujours aimé.

Que n'a-t-on pas dit des premiers Romains, quand ces brigands ravagerent & pillerent les moissons; quand, pour augmenter leur pauvre Village, ils détruisirent les pauvres Villages des Volsques & des Samnites? c'était des hommes désintéressés & vertueux! Ils n'avaient pu encore voler ni or, ni argent, ni pierreries, parce qu'il n'y en avait point dans les Bourgs qu'ils saccagerent. Leurs bois ni leurs marais ne produisaient ni perdrix ni faisans, & on loue leur tempérance.

Quand de proche en proche ils eurent tout pillé, tout volé, du fond du Golphe Adriatique à l'Euphrate, & qu'ils eurent assez d'esprit pour jouir du fruit de leurs rapines pendant sept à huit cents ans; quand ils cultiverent tous les Arts, qu'ils goûterent tous les plaisirs, & qu'ils les firent même goûter aux Vaincus, ils cesserent alors, dit-on, d'être sages & gens de bien.

Toutes ces déclamations se réduisent à prouver qu'un voleur ne doit jamais ni manger le dîner qu'il a pris, ni porter l'habit qu'il a dérobé, ni se parer de la bague qu'il a volée. Il fallait, dit-on, jetter tout cela dans la riviere, pour vivre en honnêtes gens; dites plutôt qu'il ne fallait pas voler. Condamnez les brigands quand ils pillent; mais ne les traitez pas d'insensés quand ils jouissent. De bonne foi, lorsqu'un grand nombre de Marins Anglais se sont enrichis à la prise de Ponticheri & de la Havane, ont-ils eu tort d'avoir ensuite du plaisir à Londres,

pour

pour prix de la peine qu'ils avaient eue au fond de l'Asie & de l'Amérique?

Les déclamateurs voudraient-ils qu'on enfouît les richesses qu'on aurait amassées par le sort des armes, par l'Agriculture, par le Commerce & par l'industrie? Ils citent Lacédémone; que ne citent-ils aussi la République de Saint-Marin? Quel bien Sparte fit-elle à la Grece? eut-elle jamais des Démosthenes, des Sophocles, des Apelles, & des Phidias? Le luxe d'Athenes a fait de grands hommes en tout genre; Sparte a eu quelques Capitaines, & encore en moins grand nombre que les autres Villes. Mais à la bonne heure qu'une aussi petite République que Lacédémone conserve sa pauvreté. On arrive à la mort aussi-bien en manquant de tout, qu'en jouissant de ce qui peut rendre la vie agréable. Le Sauvage du Canada subsiste & atteint la vieillesse, comme le Citoyen d'Angleterre qui a cinquante mille guinées de revenu. Mais qui comparera jamais le Pays des Iroquois à l'Angleterre?

Que la République de Raguse & le Canton de Zug fassent des Loix somptuaires, ils ont raison, il faut que le pauvre ne dépense point au-delà de ses forces; mais j'ai lu quelque part:

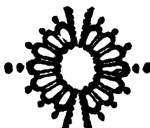
Sachez sur-tout que le luxe enrichit
Un grand Etat, s'il en perd un petit.

Si par luxe vous entendez l'excès, on sait que l'excès est pernicieux en tout genre, dans l'abstinence comme dans la gourmandise, dans l'économie comme dans la libéralité. Je ne sais comment il est arrivé que dans mes Villages, où la terre est ingrate, les Impôts lourds, la défense d'exporter le bled qu'on a semé, intolérable, il n'y a guères pourtant de Colon qui n'ait un bon habit de drap, & qui ne soit bien chaussé & bien nourri. Si ce

Colon laboure avec son bel habit, avec du linge blanc, les cheveux frisés & poudrés, voilà certainement le plus grand luxe & le plus impertinent; mais qu'un Bourgeois de Paris ou de Londres paraisse au Spectacle vêtu comme ce Paysan, voilà la lésine la plus grossiere & la plus ridicule.

Est modus in rebus, sunt certi denique fines,
Quos ultrà citràque nequit consistere rectum.

Lorsqu'on inventa les ciseaux, qui ne sont certainement pas de l'Antiquité la plus haute, que ne dit-on pas contre les premiers qui se rognerent les ongles, & qui couperent une partie des cheveux qui leur tombaient sur le nez? On les traita sans doute de Petits-Maîtres & de prodigues, qui achetaient chérement un instrument de la vanité, pour gâter l'ouvrage du Créateur. Quel péché énorme d'accourcir la corne que Dieu fait naître au bout de nos doigts! C'était un outrage à la Divinité. Ce fut bien pis quand on inventa les chemises & les chaussons. On sait avec quelle fureur les vieux Conseillers, qui n'en avaient jamais porté, crierent contre les jeunes Magistrats qui donnerent dans ce luxe funeste.



MATIERE.

LEs Sages à qui on demande ce que c'eſt que l'ame, répondent qu'ils n'en ſavent rien. Si on leur demande ce que c'eſt que la matiere, ils font la même réponſe. Il eſt vrai que des Profeſſeurs, & ſur-tout des Ecoliers, ſavent parfaitement tout cela; & quand ils ont répété que la matiere eſt étendue & diviſible, ils croient avoir tout dit; mais quand ils ſont priés de dire ce que c'eſt que cette choſe étendue, ils ſe trouvent embarraſſés. Cela eſt compoſé de parties, diſent-ils : & ces parties, de quoi ſont-elles compoſées ? les éléments de ces parties ſont-ils diviſibles? Alors ou ils ſont muets, ou ils parlent beaucoup, ce qui eſt également ſuſpect. Cet être preſque inconnu, qu'on nomme matiere, eſt-il éternel? Toute l'Antiquité l'a cru. A-t-il par lui-même la force active? Pluſieurs Philoſophes l'ont penſé. Ceux qui le nient, ſont-ils en droit de le nier? Vous ne concevez pas que la matiere puiſſe avoir rien par elle-même. Mais comment pouvez-vous aſſurer qu'elle n'a pas par elle-même les propriétés qui lui ſont néceſſaires? Vous ignorez quelle eſt ſa nature, & vous lui refuſez des modes qui ſont pourtant dans ſa nature : car enfin, dès qu'elle eſt, il faut bien qu'elle ſoit d'une certaine façon, qu'elle ſoit figurée; & dès qu'elle eſt néceſſairement figurée, eſt-il impoſſible qu'il n'y ait d'autres modes attachés à ſa configuration? La matiere exiſte, vous ne la connaiſſez que par vos ſenſations. Hélas! de quoi ſervent toutes les ſubtilités de l'eſprit depuis qu'on raiſonne? La Géométrie nous a appris bien des vérités, la Métaphyſique bien peu. Nous peſons la matiere, nous la meſurons, nous la décompoſons; & au-delà

de ces opérations groſſieres, ſi nous voulons faire un pas, nous trouvons dans nous l'impuiſſance, & devant nous un abyme.

Pardonnez de grace à l'Univers entier, qui s'eſt trompé en croyant la matiere exiſtante par elle-même. Pouvait-il faire autrement? comment imaginer que ce qui eſt ſans ſucceſſion, n'a pas toujours été? S'il n'était pas néceſſaire que la matiere exiſtât, pourquoi exiſte-t-elle? Et s'il fallait qu'elle fût, pourquoi n'aurait-elle pas été toujours? Nul axiome n'a jamais été plus univerſellement reçu que celui-ci: *Rien ne ſe fait de rien.* En effet, le contraire eſt incompréhenſible. Le cahos a chez tous les Peuples précédé l'arrangement qu'une main divine a fait du monde entier. L'éternité de la matiere n'a nui chez aucun Peuple au culte de la Divinité. La Religion ne fut jamais effarouchée qu'un Dieu éternel fût reconnu comme le Maître d'une matiere éternelle. Nous ſommes aſſez heureux pour ſavoir aujourd'hui par la Foi, que Dieu tira la matiere du néant; mais aucune Nation n'avait été inſtruite de ce dogme; les Juifs même l'ignorerent. Le premier verſet de la Geneſe *dit* que les Dieux Eloïm, non pas Eloï, firent le ciel & la terre; il ne dit pas que le ciel & la terre furent créés de rien.

Philon, qui eſt venu dans le ſeul temps où les Juifs aient eu quelque érudition, dit, dans ſon chapitre de la Création: „ Dieu étant bon par ſa nature, n'a point porté envie à la „ ſubſtance, à la matiere, qui par elle-même n'avait rien de „ bon, qui n'a de ſa nature qu'inertie, confuſion, déſor- „ dre. Il daigna la rendre bonne, de mauvaiſe qu'elle était.

L'idée du cahos débrouillée par un Dieu ſe trouve dans toutes les anciennes Théogonies. Héſiode répétait ce que penſait l'Orient, quand il diſait dans ſa Théogonie: " Le „ cahos eſt ce qui a exiſté le premier. „ Ovide était l'interprete de tout l'Empire Romain, quand il diſait:

Sic ubi diſpoſitam quiſquis fuit ille Deorum
Congeriem ſecuit.

La matiere était donc regardée entre les mains de Dieu, comme l'argille ſous la roue du Potier, s'il eſt permis de ſe ſervir de ces faibles images pour en exprimer la divine puiſſance.

La matiere étant éternelle, devait avoir des propriétés éternelles; comme la configuration, la force d'inertie, le mouvement & la diviſibilité. Mais cette diviſibilité n'eſt que la ſuite du mouvement; car ſans mouvement rien ne ſe diviſe, ne ſe ſépare, ni ne s'arrange. On regardait donc le mouvement comme eſſentiel à la matiere. Le cahos avait été un mouvement confus; & l'arrangement de l'Univers, un mouvement régulier imprimé à tous les corps par le Maître du monde. Mais comment la matiere aurait-elle le mouvement par elle-même? comme elle a, ſelon tous les Anciens, l'étendue & l'impénétrabilité.

Mais on ne la peut concevoir ſans étendue, & on peut la concevoir ſans mouvement! A cela on répondait : Il eſt impoſſible que la matiere ne ſoit pas perméable; or étant perméable, il faut bien que quelque choſe paſſe continuellement dans ſes pores; à quoi bon des paſſages, ſi rien n'y paſſe?

De replique en replique, on ne finirait jamais; le ſyſteme de la matiere éternelle a de très-grandes difficultés comme tous les ſyſtêmes. Celui de la matiere formée de rien n'eſt pas moins incompréhenſible. Il faut l'admettre, & ne pas ſe flatter d'en rendre raiſon; la Philoſophie ne rend point raiſon de tout. Que de choſes incompréhenſibles n'eſt-on pas obligé d'admettre même en Géométrie! Conçoit-on deux lignes qui s'approcheront toujours, & qui ne ſe rencontreront jamais?

Les Géometres, à la vérité, nous diront : Les propriétés des assymptotes vous sont démontrées ; vous ne pouvez vous empêcher de les admettre ; mais la création ne l'est pas, pourquoi l'admettez-vous ? quelle difficulté trouvez-vous à croire, comme toute l'Antiquité, la matiere éternelle ? D'un autre côté le Théologien vous pressera, & vous dira : Si vous croyez la matiere éternelle, vous reconnaissez donc deux principes, Dieu & la matiere ; vous tombez dans l'erreur de Zoroastre, de Manès.

On ne répondra rien aux Géometres, parce que ces gens-là ne connaissent que leurs lignes, leurs surfaces & leurs solides ; mais on pourra dire au Théologien : En quoi suis-je Manichéen ? Voilà des pierres qu'un Architecte n'a point faites ; il en a élevé un bâtiment immense ; je n'admets point deux Architectes ; les pierres brutes ont obéi au pouvoir & au génie.

Heureusement quelque systême qu'on embrasse, aucun ne nuit à la Morale ; car qu'importe que la matiere soit arrangée ? Dieu est également notre Maître absolu. Nous devons être également vertueux sur un cahos débrouillé, ou sur un cahos créé de rien ; presqu'aucune de ces questions métaphysiques n'influe sur la conduite de la vie : il en est des disputes, comme des vains discours qu'on tient à table ; chacun oublie après dîner ce qu'il a dit, & va où son intérêt & son goût l'appellent.

MÉCHANT.

ON nous crie que la nature humaine est essentiellement perverse, que l'homme est né enfant du diable, & méchant. Rien n'est plus mal avisé. Car, mon ami, toi qui me prêches que tout le monde est né pervers, tu

m'avertis donc que tu es né tel, qu'il faut que je me défie de toi comme d'un renard ou d'un crocodile. Oh point! me dis-tu, je ſuis régénéré; je ne ſuis ni hérétique, ni infidele, on peut ſe fier à moi. Mais le reſte du Genre-humain, qui eſt ou hérétique, ou ce que tu appelles infidele, ne ſera donc qu'un aſſemblage de monſtres; & toutes les fois que tu parleras à un Luthérien, ou à un Turc, tu dois être ſûr qu'ils te voleront, & qu'ils t'aſſaſſineront, car ils ſont enfants du Diable; ils ſont nés méchants; l'un n'eſt point régénéré, & l'autre eſt dégénéré. Il ſerait bien plus raiſonnable, bien plus beau de dire aux hommes : *Vous êtes tous nés bons, voyez combien il ſerait affreux de corrompre la pureté de votre être.* Il eût fallu en uſer avec le Genre-humain comme on en uſe avec tous les hommes en particulier. Un Chanoine mene-t-il une vie ſcandaleuſe? on lui dit : Eſt-il poſſible que vous déshonoriez la dignité de Chanoine? On fait ſouvenir un homme de Robe qu'il a l'honneur d'être Conſeiller du Roi, & qu'il doit l'exemple. On dit à un Soldat pour l'encourager : Songe que tu es du Régiment de Champagne. On devrait dire à chaque individu : Souviens-toi de ta dignité d'homme.

Et en effet, malgré qu'on en ait, on en revient toujours là ; car que veut dire ce mot ſi fréquemment employé chez toutes les Nations : *Rentrez en vous-mêmes?* Si vous étiez né enfant du Diable, ſi votre origine était criminelle, ſi votre ſang était formé d'une liqueur infernale, ce mot : *Rentrez en vous-même*, ſignifierait : Conſultez, ſuivez votre nature diabolique, ſoyez impoſteur, voleur, aſſaſſin, c'eſt la Loi de votre Pere.

L'homme n'eſt point né méchant; il le devient, comme il devient malade. Des Médecins ſe préſentent, & lui diſent : Vous êtes né malade; il eſt bien ſûr que ces Médecins, quelque choſe qu'ils diſent & qu'ils faſſent, ne le

guériront pas ſi ſa maladie eſt inhérente à ſa nature; & ces raiſonneurs ſont très-malades eux-mêmes.

Aſſemblez tous les enfants de l'Univers, vous ne verrez en eux que l'innocence, la douceur & la crainte; s'ils étaient nés méchants, malfaiſants, cruels, ils en montreraient quelque ſigne, comme les petits ſerpents cherchent à mordre, & les petits tigres à déchirer. Mais la nature n'ayant pas donné à l'homme plus d'armes offenſives qu'aux pigeons & aux lapins, elle ne leur a pu donner un inſtinct qui les porte à détruire.

L'homme n'eſt donc pas né mauvais. Pourquoi pluſieurs ſont-ils donc infectés de cette peſte de la méchanceté? C'eſt que ceux qui ſont à leur tête étant pris de la maladie, la communiquent au reſte des hommes, comme une femme attaquée du mal que Chriſtophe Colomb rapporta d'Amérique, répand ce vénin d'un bout de l'Europe à l'autre. Le premier ambitieux a corrompu la terre.

Vous m'allez dire que ce premier monſtre a déployé le germe d'orgueil, de rapine, de fraude, de cruauté, qui eſt dans tous les hommes. J'avoue qu'en général la plupart de nos freres peuvent acquérir ces qualités; mais tout le monde a-t-il la fievre putride, la pierre & la gravelle, parce que tout le monde y eſt expoſé?

Il y a des Nations entieres qui ne ſont point méchantes; les Philadelphiens, les Banians, n'ont jamais tué perſonne. Les Chinois, les Peuples du Tonquin, de Lao, de Siam, du Japon même, depuis plus de cent ans, ne connaiſſent point la guerre. A peine voit-on en dix ans un de ces grands crimes qui étonnent la nature humaine, dans les Villes de Rome, de Veniſe, de Paris, de Londres, d'Amſterdam, Villes où pourtant la cupidité mere de tous les crimes, eſt extrême.

Si les hommes étaient eſſentiellement méchants, s'ils

naiſſaient tous ſoumis à un être auſſi malfaiſant que malheureux, qui, pour ſe venger de ſon ſupplice, leur inſpirerait toutes ſes fureurs, on verrait tous les matins les maris aſſaſſinés par leurs femmes, & les peres par leurs enfants, comme on voit à l'aube du jour des poules étranglées par une fouine qui eſt venue ſucer leur ſang.

S'il y a un milliard d'hommes ſur la terre, c'eſt beaucoup; cela donne environ cinq cents millions de femmes qui couſent, qui filent, qui nourriſſent leurs petits, qui tiennent la maiſon ou la cabane propre, & qui médiſent un peu de leurs voiſines. Je ne vois pas quel grand mal ces pauvres innocentes font ſur la terre. Sur ce nombre d'habitants du globe, il y a deux cents millions d'enfants au moins, qui certainement ne tuent ni ne pillent, & environ autant de vieillards ou de malades qui n'en ont pas le pouvoir. Reſtera tout au plus cent millions de jeunes gens robuſtes & capables du crime. De ces cent millions il y en a quatre-vingt-dix continuellement occupés à forcer la terre, par un travail prodigieux, à leur fournir la nourriture & le vêtement; ceux-là n'ont guères le temps de mal faire.

Dans les dix millions reſtants ſeront compris les gens oiſifs & de bonne compagnie, qui veulent jouir doucement; les hommes à talents, occupés de leurs profeſſions, les Magiſtrats, les Prêtres, viſiblement intéreſſés à mener une vie pure au moins en apparence. Il ne reſtera donc de vrais méchants que quelques politiques, ſoit ſéculiers, ſoit réguliers, qui veulent toujours troubler le monde, & quelques milliers de vagabonds qui louent leurs ſervices à ces politiques. Or il n'y a jamais à la fois un million de ces bêtes féroces employées; & dans ce nombre je compte les voleurs de grands chemins. Vous avez donc, tout au plus, ſur la terre, dans les temps les plus orageux,

un homme sur mille, qu'on peut appeller méchant; encore ne l'est-il pas toujours.

Il y a donc infiniment moins de mal sur la terre qu'on ne dit, & qu'on ne croit. Il y en a encore trop, sans doute; on voit des malheurs & des crimes horribles; mais le plaisir de se plaindre & d'exagérer est si grand, qu'à la moindre égratignure vous criez que la terre regorge de sang. Avez-vous été trompé? tous les hommes sont des parjures. Un esprit mélancolique qui a souffert une injustice, voit l'Univers couvert de damnés, comme un jeune voluptueux soupant avec sa Dame au sortir de l'Opéra, n'imagine pas qu'il y ait des infortunés.

MESSIE.

MEssiah ou Meshiah, en Hebreu; Christus, ou Cémomenos, en Grec; Unctus en Latin, Oint.

Nous voyons dans l'ancien Testament que le nom de *Messie* fut souvent donné à des Princes idolâtres ou infideles. Il est dit (*) que Dieu envoya un Prophete pour oindre Jehu, Roi d'Israël; il annonça l'onction sacrée à Hazael, Roi de Damas & de Syrie; ces deux Princes étant les *Messies* du Très-Haut, pour punir la Maison d'Achab.

Au 16e. d'Esaïe le nom de *Messie* est expressément donné à Cyrus. " Ainsi a dit l'Eternel à Cyrus son Oint, son „ *Messie*, duquel j'ai pris la main droite, afin que je ter- „ rasse les Nations devant lui, &c.

Ezéchiel, au 28e. chapitre de ses révélations, donne le nom de *Messie* au Roi de Tyr, qu'il appelle aussi *Chérubin*. „ Fils de l'homme, dit l'Eternel au Prophete, prononce

(*) *iv. Reg. viij. 12. 13. 14.*

„ à haute voix une complainte ſur le Roi de Tyr, & lui „ dis : Ainſi a dit le Seigneur, l'Eternel. Tu étais le ſceau „ de la reſſemblance de Dieu, plein de ſageſſe & parfait „ en beauté ; tu as été le jardin d'Heden du Seigneur, (ou, „ ſuivant d'autres verſions, tu étais toutes les délices du „ Seigneur.) Tes vêtements étaient de ſardoine, de topa- „ ſe, de jaſpe, de chryſolite, d'onix, de béryl, de ſaphir, „ d'eſcarboucle, d'émeraude, & d'or; ce que ſavaient faire „ tes tambours & tes flûtes, a été chez toi; ils ont été tout „ prêts au jour que tu fus créé ; tu as été un Chérubin, „ un *Meſſie*.

Ce nom de *Meſſiah*, *Chriſt*, ſe donnait aux Rois, aux Prophetes, & aux Grands-Prêtres des Hébreux. Nous liſons dans le I. des Rois, xij. 3. " Le Seigneur & ſon „ *Meſſie* ſont témoins, c'eſt-à-dire, le Seigneur, & le Roi „ qu'il a établi. Et ailleurs : " Ne touchez point mes Oints, „ & ne faites aucun mal à mes Prophetes. „ David, animé de l'eſprit de Dieu, donne dans plus d'un endroit à Saül, ſon beau-pere, réprouvé, qui le perſécutait, le nom & la qualité d'Oint, de *Meſſie* du Seigneur; " Dieu me „ garde, dit-il fréquemment, de porter ma main ſur l'Oint „ du Seigneur, ſur le *Meſſie* de Dieu!

Si le nom de *Meſſie*, d'Oint de l'Eternel, a été donné à des Rois idolâtres, à des réprouvés, il a été très-ſouvent employé dans nos anciens Oracles pour déſigner l'Oint véritable du Seigneur, ce *Meſſie* par excellence, le Chriſt, Fils de Dieu, enfin Dieu lui-même.

Si l'on rapproche tous les divers oracles qu'on applique pour l'ordinaire au *Meſſie*, il en peut réſulter quelques difficultés apparentes, dont les Juifs ſe ſont prévalus pour juſtifier, s'ils le pouvaient, leur obſtination. Pluſieurs grands Théologiens leur accordent, que dans l'état d'oppreſſion ſous lequel gémiſſait le Peuple Juif, & après toutes les

promesses que l'Eternel lui avait faites si souvent, il pouvait soupirer après la venue d'un *Messie*, vainqueur & libérateur, & qu'ainsi il est en quelque sorte excusable de n'avoir pas d'abord reconnu ce Libérateur dans la Personne de Jesus.

Il était dans le plan de la sagesse éternelle, que les idées spirituelles du vrai *Messie* fussent inconnues à la multitude aveugle; elles le furent au point que les Docteurs Juifs se sont avisés de nier que les passages que nous alléguons doivent s'entendre du Messie; plusieurs disent que le Messie est déjà venu en la personne d'Ezéchias; c'était le sentiment du fameux Hillel. D'autres en grand nombre prétendent que la croyance de la venue d'un *Messie* n'est point un article fondamental de Foi, & que ce dogme n'étant ni dans le Décalogue, ni dans le Lévitique, il n'est qu'une espérance consolante.

Plusieurs Rabins vous disent qu'ils ne doutent pas que, suivant les anciens oracles, le *Messie* ne soit venu dans les temps marqués; mais qu'il ne vieillit point, qu'il reste caché sur cette terre, & qu'il attend pour se manifester qu'Israël ait célébré comme il faut le Sabbat.

Le fameux Rabin, Salomon Jarchy, ou Raschy, qui vivait au commencement du douzieme siecle, dit, dans ses Talmudiques, que les anciens Hébreux ont cru que le Messie était né le jour de la derniere destruction de Jérusalem par les Armées Romaines; c'est, comme on dit, appeller le Médecin après la mort.

Le Rabbi Kimchy, qui vivait aussi au douzieme siecle, annonçait que le *Messie*, dont il croyait la venue très-prochaine, chasserait de la Judée les Chrétiens qui la possédaient pour lors; il est vrai que les Chrétiens perdirent la Terre sainte; mais ce fut Saladin qui les vainquit : pour peu que ce Conquérant eût protégé les Juifs, & se fût dé-

claré pour eux, il eſt vraiſemblable que dans leur enthouſiaſme ils en auraient fait leur Meſſie.

Les Auteurs ſacrés, & notre Seigneur Jeſus lui-même, comparent ſouvent le regne du *Meſſie* & l'éternelle béatitude à des jours de noces, à des feſtins; mais les Talmudiſtes ont étrangement abuſé de ces paraboles; ſelon eux le Meſſie donnera à ſon Peuple, raſſemblé dans la Terre de Canaan, un repas dont le vin ſera celui qu'Adam lui-même fit dans le Paradis Terreſtre, & qui le conſerve dans de vaſtes celliers, creuſés par les Anges au centre de la terre.

On ſervira pour entrée le fameux poiſſon, appellé le grand Léviathan, qui avale tout d'un coup un poiſſon moins grand que lui, lequel ne laiſſe pas d'avoir trois cents lieues de long; toute la maſſe des eaux eſt portée ſur Léviathan. Dieu au commencement en créa un mâle & un autre femelle; mais de peur qu'ils ne renverſaſſent la terre, & qu'ils ne rempliſſent l'Univers de leurs ſemblables, Dieu tua la femelle, & la ſala pour le feſtin du *Meſſie*.

Les Rabbins ajoutent qu'on tuera pour ce repas le taureau Béhémoth, qui eſt ſi gros, qu'il mange chaque jour le foin de mille montagnes : la femelle de ce taureau fut tuée au commencement du monde, afin qu'une eſpece ſi prodigieuſe ne ſe multipliât pas, ce qui n'aurait pu que nuire aux autres créatures; mais ils aſſurent que l'Eternel ne la ſala pas, parce que la vache ſalée n'eſt pas ſi bonne que la léviathane. Les Juifs ajoutent encore ſi bien foi à toutes ces rêveries rabbiniques, que ſouvent ils jurent ſur leur part du bœuf Béhémoth.

Après des idées ſi groſſieres ſur la venue du Meſſie, & ſur ſon regne, faut-il s'étonner ſi les Juifs, tant anciens que modernes, & pluſieurs même des premiers Chrétiens, malheureuſement imbus de toutes ces rêveries, n'ont pu s'élever à l'idée de la nature divine de l'Oint du Seigneur,

& n'ont pas attribué la qualité de Dieu au *Messie*? Voyez comme les Juifs s'expriment là-dessus dans l'Ouvrage, intitulé : *Judæi Lusitani quæstiones ad Christianos.* (*) „ Reconnaître, disent-ils, un homme Dieu, c'est s'abuser „ soi-même, c'est se forger un monstre, un centaure, le „ bizarre composé de deux natures qui ne sauraient s'allier. „ Ils ajoutent que les Prophetes n'enseignent point que le *Messie* soit homme Dieu, qu'ils distinguent expressément entre Dieu & David, qu'ils déclarent le premier, Maître, & le second, Serviteur, &c.

On sait assez que les Juifs, esclaves de la Lettre, n'ont jamais pénétré comme nous le sens des Ecritures.

Lorsque le Sauveur parut, les préjugés Juifs s'éleverent contre lui. Jesus-Christ lui-même, pour ne pas révolter leurs esprits aveugles, paraît extrêmement réservé sur l'article de sa Divinité; il voulait, dit saint Chrysostôme, *accoutumer insensiblement ses Auditeurs à croire un mystere si fort élevé au-dessus de la raison* : s'il prend l'autorité d'un Dieu en pardonnant les péchés, cette action souleve tous ceux qui en sont les témoins; ses miracles les plus évidents ne peuvent convaincre de sa Divinité ceux-mêmes en faveur desquels il les opere. Lorsque, devant le Tribunal du Souverain Sacrificateur, il avoue avec un modeste détour qu'il est le Fils de Dieu, le Grand-Prêtre déchire sa robe & crie au blasphême. Avant l'envoi du Saint-Esprit, les Apôtres ne soupçonnent pas même la Divinité de leur Maître : il les interroge sur ce que le Peuple pense de lui; ils répondent, que les uns le prennent pour Elie, les autres pour Jérémie, ou pour quelqu'autre Prophete. Saint Pierre a besoin d'une révélation particuliere pour connaître que Jesus est le Christ, le Fils du Dieu vivant.

(*) *Quæst.* 1, 2, 4, 23, &c.

Les Juifs révoltés contre la Divinité de Jesus-Christ, ont eu recours à toutes sortes de voies pour détruire ce grand mystere; ils détournent le sens de leurs propres oracles, ou ne les appliquent pas au *Messie;* ils prétendent que le nom de *Dieu*, Eloï, n'est pas particulier à la Divinité, & qu'il se donne même par les Auteurs sacrés aux Juges, aux Magistrats, en général à ceux qui sont élevés en autorité; ils citent en effet un très-grand nombre de passage des saintes Ecritures, qui justifient cette observation, mais qui ne donnent aucune atteinte aux termes exprès des anciens oracles qui regardent le *Messie.*

Enfin ils prétendent que si le Sauveur, & après lui les Evangélistes, les Apôtres & les premiers Chrétiens, appellent Jesus le Fils de Dieu, ce terme auguste ne signifiait, dans les temps évangéliques, autre chose que l'opposé des fils de Bélial, c'est-à-dire, homme de bien, serviteur de Dieu; par opposition à un méchant, un homme qui ne craint point Dieu.

Si les Juifs ont contesté à Jesus-Christ la qualité de *Messie* & sa Divinité, ils n'ont rien négligé aussi pour le rendre méprisable, pour jetter sur sa naissance, sa vie & sa mort, tout le ridicule & tout l'opprobre qu'a pu imaginer leur criminel acharnement.

De tous les Ouvrages qu'a produit l'aveuglement des Juifs, il n'en est point de plus odieux & de plus extravagant que le Livre ancien, intitulé : *Sepher Toldos Jeschut*, tiré de la poussiere par Mr. Vagenseil, dans le second tome de son Ouvrage, intitulé : *Tela ignea*, *&c.*

C'est dans ce *Sepher Toldos Jeschut* qu'on lit une histoire monstrueuse de la vie de notre Sauveur, forgée avec toute la passion & la mauvaise foi possibles. Ainsi, par exemple, ils ont osé écrire qu'un nommé Panther ou Pandera, habitant de Béthléem, était devenu amoureux d'une jeune

femme, mariée à Jokanam. Il eut de ce commerce impur un fils, qui fut nommé Jesua ou Jesu. Le Pere de cet enfant fut obligé de s'enfuir, & se retira à Babylone. Quant au jeune Jesu, on l'envoya aux Ecoles; mais, ajoute l'Auteur, il eut l'insolence de lever la tête, & de se découvrir devant les Sacrificateurs, au-lieu de paraître devant eux la tête baissée, & le visage couvert, comme c'était la coutume; hardiesse qui fut vivement tancée; ce qui donna lieu d'examiner sa naissance, qui fut trouvée impure, & l'exposa bientôt à l'ignominie.

Ce détestable Livre *Sepher Toldos Jeschut*, était connu dès le second siecle; Celse le cita avec confiance, & Origene le réfute au chapitre neuvieme.

Il y a un autre Livre intitulé aussi : *Toledos Jesu*, publié l'an 1705 par Mr. Huldric, qui suit de plus près l'Evangile de l'enfance, mais qui commet à tout moment les anachronismes les plus grossiers; il fait naître & mourir Jesus-Christ sous le regne d'Hérode le Grand; il veut que ce soit à ce Prince qu'ont été faites les plaintes sur l'adultere de Panthere, & de Marie, mere de Jesus.

L'Auteur qui prend le nom de Jonathan, qui se dit Contemporain de Jesus-Christ, & demeurant à Jérusalem, avance qu'Hérode consulta sur le fait de Jesus-Christ les Sénateurs d'une Ville dans la Terre de Césarée : nous ne suivrons pas un Auteur aussi absurde dans toutes ses contradictions.

Cependant c'est à la faveur de toutes ces calomnies que les Juifs s'entretiennent dans leur haine implacable contre les Chrétiens, & contre l'Evangile; ils n'ont rien négligé pour altérer la chronologie du Vieux Testament, & pour répandre des doutes & des difficultés sur le temps de la venue de notre Sauveur.

Ahmed-ben-Cassum-al-Andacousy, Maure de Grenade,

qui

qui vivait sur la fin du 16e. siecle, cite un ancien Manuscrit Arabe, qui fut trouvé avec seize lames de plomb, gravées en caracteres Arabes, dans une grotte près de Grenade. Dom Pedro y Quinones, Archevêque de Grenade, en a rendu lui-même témoignage; ces lames de plomb, qu'on appelle de Grenade, ont été depuis portées à Rome, où, après un examen de plusieurs années, elles ont enfin été condamnées comme apocryphes, sous le Pontificat d'Alexandre VII; elles ne renferment que des histoires fabuleuses touchant la vie de Marie & de son Fils.

Le nom de *Messie*, accompagné de l'épithete de *faux*, se donne encore à ces imposteurs, qui, dans divers temps, ont cherché à abuser la Nation Juive. Il y eut de ces *faux-Messies* avant même la venue du véritable Oint de Dieu. Le sage Gamaliel parle (*) d'un nommé Theudas, dont l'Histoire se lit dans les Antiquités Judaïques de Joseph, liv. 20. chap. 2. Il se vantait de passer le Jourdain à pied sec: il attira beaucoup de gens à sa suite; mais les Romains étant tombés sur sa petite troupe, la dissiperent, couperent la tête au malheureux Chef, & l'exposerent dans Jérusalem.

Gamaliel parle aussi de Judas le Galiléen, qui est sans doute le même dont Joseph fait mention dans le 12. chap. du second Livre de la guerre des Juifs. Il dit que ce faux Prophete avait ramassé près de trente mille hommes; mais l'hyperbole est le caractere de l'Historien Juif.

Dès les temps apostoliques l'on vit Simon, surnommé le Magicien, (§) qui avait su séduire les habitants de Samarie, au point qu'ils le considéraient comme *la vertu de Dieu*.

(*) *Act. Apost. c. v. 34. 35. 36.*
(§) *Act. Apost. c. 8, 9.*

Dans le siecle suivant, l'an 178 & 179 de l'Ere chrétienne, sous l'empire d'Adrien, parut le *faux-Messie* Barchochebas, à la tête d'une Armée. L'Empereur envoya contre lui Julius Severus, qui, après plusieurs rencontres, enferma les révoltés dans la Ville de Bither; elle soutint un siege opiniâtre, & fut emportée; Barchochebas y fut pris & mis à mort. Adrien crut ne pouvoir mieux prévenir les continuelles révoltes des Juifs, qu'en leur défendant par un Edit d'aller à Jérusalem; il établit même des Gardes aux portes de cette Ville, pour en défendre l'entrée aux restes du Peuple d'Israël.

On lit dans Socrate, Historien Ecclésiastique, (*) que l'an 434, il parut dans l'Isle de Candie un *faux-Messie*, qui s'appellait Moïse. Il se disait l'ancien Libérateur des Hébreux, ressuscité pour les délivrer encore.

Un siecle après, en 536, il y eut dans la Palestine un *faux-Messie*, nommé Julien; il s'annonçait comme un grand Conquérant, qui, à la tête de sa Nation, détruirait par les armes tout le Peuple Chrétien : séduits par ses promesses, les Juifs armés massacrerent plusieurs Chrétiens. L'Empereur Justinien envoya des troupes contre lui; on livra bataille au faux-Christ, il fut pris & condamné au dernier supplice.

Au commencement du 8e. siecle, Serenus, Juif Espagnol, se porta pour Messie, prêcha, eut des Disciples, & mourut comme eux dans la misere.

Il s'éleva plusieurs *faux-Messies* dans le douzieme siecle. Il en parut un en France, sous Louis le jeune; il fut pendu lui & ses adhérents, sans qu'on ait jamais su les noms ni du Maître ni des Disciples.

Le treizieme siecle fut fertile en *faux-Messies*; on en

(*) *Socr. Hist. Eccl. l. 2, chap. 38.*

compte ſept ou huit qui parurent en Arabie, en Perſe, dans l'Eſpagne, en Moravie: l'un d'eux, qui ſe nommait David el Ré, paſſe pour avoir été un très-grand Magicien; il ſéduiſit les Juifs, & ſe vit à la tête d'un parti conſidérable; mais ce *Meſſie* fut aſſaſſiné.

Jacques Zieglerne, de Moravie, qui vivait au milieu du 16e. ſiecle, annonçait la prochaine manifeſtation du *Meſſie*, né, à ce qu'il aſſurait, depuis quatorze ans; il l'avait vu, diſait-il, à Strasbourg, & il gardait avec ſoin une épée & un ſceptre pour les lui mettre en mains dès qu'il ſerait en âge d'enſeigner.

L'an 1624, un autre Zieglerne confirma la prédiction du premier.

L'an 1666, Zabathei-Sévi, né dans Alep, ſe dit le *Meſſie* prédit par les Zieglernes. Il débuta par prêcher ſur les grands chemins, & au milieu des campagnes; les Turcs ſe moquaient de lui, pendant que ſes Diſciples l'admiraient. Il paraît qu'il ne mit pas d'abord dans ſes intérêts le gros de la Nation Juive, puiſque les Chefs de la Synagogue de Smyrne porterent contre lui une ſentence de mort; mais il en fut quitte pour la peur & le banniſſement.

Il contracta trois mariages, & l'on prétend qu'il n'en conſomma point, diſant que cela était au-deſſous de lui. Il s'aſſocia un nommé Nathan-Lévi: celui-ci fit le perſonnage du Prophete Elie, qui devait précéder le *Meſſie*. Ils ſe rendirent à Jéruſalem, & Nathan y annonça Zabathéi-Sévi comme le Libérateur des Nations. La populace Juive ſe déclara pour eux; mais ceux qui avaient quelque choſe à perdre les anathématiſerent.

Sévi, pour fuir l'orage, ſe retira à Conſtantinople, & de là à Smyrne; Nathan-Lévi lui envoya quatre Ambaſſadeurs, qui le reconnurent, & le ſaluerent publiquement en

qualité de *Messie*; cette ambassade en imposa au Peuple; & même à quelques Docteurs, qui déclarerent Sabathéi-Sévi *Messie* & Roi des Hébreux. Mais la Synagogue de Smyrne condamna son Roi à être empalé.

Sabathéi se mit sous la protection du Cadi de Smyrne, & eut bientôt pour lui tout le Peuple Juif; il fit dresser deux Trônes, un pour lui, & l'autre pour son épouse favorite; il prit le nom de Roi des Rois, & donna à Joseph-Sévi, son frere, celui de Roi de Juda. Il promit aux Juifs la conquête de l'Empire Ottoman assurée. Il poussa même l'insolence jusqu'à faire ôter de la Lithurgie Juive le nom de l'Empereur, & à y faire substituer le sien.

On le fit mettre en prison aux Dardanelles; les Juifs publierent qu'on n'épargnait sa vie, que parce que les Turcs savaient bien qu'il était immortel. Le Gouverneur des Dardanelles s'enrichit des présents que les Juifs lui prodiguerent pour visiter leur Roi, leur *Messie* prisonnier, qui dans les fers conservait toute sa dignité, & se faisait baiser les pieds.

Cependant le Sultan, qui tenait sa Cour à Andrinople, voulut faire finir cette Comédie; il fit venir Sévi, & lui dit, que s'il était *Messie*, il devait être invulnérable; Sévi en convint. Le grand-Seigneur le fit placer pour but aux fleches de ses Icoglans; le *Messie* avoua qu'il n'était point invulnérable, & protesta que Dieu ne l'envoyait que pour rendre témoignage à la sainte Religion Musulmane. Fustigé par les Ministres de la Loi, il se fit Mahométan, & il vécut & mourut également méprisé des Juifs & des Musulmans; ce qui a si fort décrédité la profession de *faux-Messie*, que Sévi est le dernier qui ait paru.

MÉTAMORPHOSE, MÉTEMPSYCOSE.

N'Eſt-il pas bien naturel que toutes les Métamorphoſes dont la terre eſt couverte, aient fait imaginer dans l'Orient, où on a imaginé tout, que nos ames paſſaient d'un corps à un autre : un point preſque imperceptible devient un ver, ce ver devient papillon; un gland ſe tranſforme en chêne; un œuf en oiſeau; l'eau devient nuage & tonnerre; le bois ſe change en feu & en cendre; tout paraît enfin métamorphoſé dans la nature. On attribua bientôt aux ames, qu'on regardait comme des figures légeres, ce qu'on voyait ſenſiblement dans des corps plus groſſiers. L'idée de la Métempſycoſe eſt peut-être le plus ancien dogme de l'Univers connu, & il regne encore dans une grande partie de l'Inde & de la Chine.

Il eſt encore très-naturel que toutes les Métamorphoſes dont nous ſommes les témoins, aient produit ces anciennes fables qu'Ovide a recueillies dans ſon admirable Ouvrage. Les Juifs même ont eu auſſi leurs métamorphoſes. Si Niobé fut changée en marbre, Hedith, femme de Loth, fut changée en ſtatue de ſel. Si Eurydice reſta dans les enfers pour avoir regardé derriere elle, c'eſt auſſi pour la même indiſcrétion que cette femme de Loth fut privée de la nature humaine. Le Bourg qu'habitaient Baucis & Philémon, en Phrygie, eſt changé en un lac; la même choſe arrive à Sodome. Les filles d'Anius changeaient l'eau en huile : nous avons dans l'Ecriture une métamorphoſe à peu près ſemblable, mais plus vraie & plus ſacrée. Cad-

mus fut changé en ferpent; la verge d'Aaron devint ferpent auffi.

Les Dieux fe changeaient très-fouvent en hommes; les Juifs n'ont jamais vu les Anges que fous la forme humaine : les Anges mangerent chez Abraham. Paul, dans fon Epitre aux Corinthiens, dit que l'Ange de Satan lui a donné des foufflets : *Angelos Sathana me colaphifei.*

MIRACLES.

UN Miracle, felon l'énergie du mot, eft une chofe admirable. En ce cas tout eft miracle. L'ordre prodigieux de la nature, la rotation de cent millions de globes autour d'un million de Soleils, l'activité de la lumiere, la vie des animaux, font des miracles perpétuels.

Selon les idées reçues, nous appellons miracle la violation de ces Loix divines & éternelles. Qu'il y ait une éclipfe de Soleil pendant la pleine Lune, qu'un mort faffe à pied deux lieux de chemin en portant fa tête entre fes bras, nous appellons cela un miracle.

Plufieurs Phyficiens foutiennent qu'en ce fens il n'y a point de miracles, & voici leurs arguments:

Un miracle eft la violation des Loix mathématiques, divines, immuables, éternelles. Par ce feul expofé, un miracle eft une contradiction dans les termes; une Loi ne peut être à la fois immuable, & violée. Mais une Loi, leur dit-on, étant établie par Dieu même, ne peut-elle être fufpendue par fon Auteur? Ils ont la hardieffe de répondre que non, & qu'il eft impoffible que l'Etre infiniment fage ait fait des Loix pour les violer. Il ne pouvait, difent-ils, déranger fa machine que pour la faire mieux aller; or il eft clair qu'étant Dieu, il a fait cette immenfe

machine aussi bonne qu'il l'a pu; s'il a vu qu'il y aurait quelque imperfection résultante de la nature de la matiere, il y a pourvu dès le commencement, ainsi il n'y changera jamais rien.

De plus, Dieu ne peut rien faire sans raison; or quelle raison le porterait à défigurer pour quelque temps son propre ouvrage?

C'est en faveur des hommes, leur dit-on. C'est donc au moins en faveur de tous les hommes, répondent-ils; car il est impossible de concevoir que la nature divine travaille pour quelques hommes en particulier, & non pas pour tout le Genre-humain : encore même le Genre-humain est bien peu de chose; il est beaucoup moindre qu'une petite fourmilliere en comparaison de tous les êtres qui remplissent l'immensité. Or n'est-ce pas la plus absurde des folies d'imaginer que l'Etre infini intervertisse en faveur de trois ou quatre centaines de fourmis, sur ce petit amas de fange, le jeu éternel de ces ressorts immenses qui font mouvoir tout l'Univers?

Mais supposons que Dieu ait voulu distinguer un petit nombre d'hommes par des faveurs particulieres, faudra-t-il qu'il change ce qu'il a établi pour tous les temps & pour tous les lieux? Il n'a certes aucun besoin de ce changement, de cette inconstance, pour favoriser ses créatures; ses faveurs sont dans ses Loix mêmes. Il a tout prévu, tout arrangé pour elles, toutes obéissent irrévocablement à la force qu'il a imprimée pour jamais dans la nature.

Pourquoi Dieu ferait-il un miracle? Pour venir à bout d'un certain dessein sur quelques êtres vivants! Il dirait donc : Je n'ai pu parvenir, par la fabrique de l'Univers, par mes Décrets divins, par mes Loix éternelles, à remplir un certain dessein; je vais changer mes éternelles idées, mes Loix immuables, pour tâcher d'exécuter ce

que je n'ai pu faire par elles. Ce ferait un aveu de fa faibleffe, & non de fa puiffance. Ce ferait, ce femble, dans lui la plus inconcevable contradiction. Ainfi donc, ofer fuppofer à Dieu des miracles, c'eft réellement l'infulter, (fi des hommes peuvent infulter Dieu;) c'eft lui dire: vous êtes un être faible & inconféquent. Il eft donc abfurde de croire des miracles, c'eft déshonorer en quelque forte la Divinité.

On preffe ces Philofophes; on leur dit : Vous avez beau exalter l'immutabilité de l'Etre fuprême, l'éternité de fes Loix, la régularité de fes mondes infinis : notre petit tas de boue a été tout couvert de miracles; les Hiftoires font auffi remplies de prodiges que d'événements naturels. Les filles du Grand-Prêtre Anius changeaient tout ce qu'elles voulaient en bled, en vin, ou en huile; Athalide, fille de Mercure, reffufcita plufieurs fois; Efculape reffufcita Hypolite; Hercule arracha Alcefte à la mort; Hérès revint au monde après avoir paffé quinze jours dans les enfers; Romulus & Rémus naquirent d'un Dieu & d'une Veftale; le Palladium tomba du Ciel dans la Ville de Troye ; la chevelure de Bérénice devint un affemblage d'étoiles; la cabane de Baucis & de Philémon fut changée en un fuperbe Temple; la tête d'Orphée rendait des oracles après fa mort; les murailles de Thebes fe conftruifirent d'elles-mêmes au fon de la flûte, en préfence des Grecs; les guérifons faites dans le Temple d'Efculape étaient innombrables; & nous avons encore des monuments chargés du nom des témoins oculaires des miracles d'Efculape.

Nommez-moi un Peuple, chez lequel il ne fe foit pas opéré des prodiges incroyables, fur-tout dans des temps où l'on favait à peine lire & écrire.

Des Philofophes ne répondent à ces objections qu'en riant & en levant les épaules; mais les Philofophes Chré-

tiens disent : Nous croyons aux miracles opérés dans notre sainte Religion ; nous les croyons par la Foi, & non par notre raison, que nous nous gardons bien d'écouter ; car lorsque la Foi parle, on sait assez que la raison ne doit pas dire un seul mot ; nous avons une croyance ferme & entiere dans les miracles de Jesus-Christ, & des Apôtres : mais permettez-nous de douter un peu de plusieurs autres ; souffrez, par exemple, que nous suspendions notre jugement sur ce que rapporte un homme simple, auquel on a donné le nom de Grand. Il assure qu'un petit Moine était si fort accoutumé à faire des miracles, que le Prieur lui défendit enfin d'exercer son talent. Le petit Moine obéit ; mais ayant vu un pauvre Couvreur qui tombait du haut d'un toit, il balança entre le desir de lui sauver la vie, & la sainte obédience. Il ordonna seulement au Couvreur de rester en l'air jusqu'à nouvel ordre, & courut vîte conter à son Prieur l'état des choses. Le Prieur lui donna l'absolution du péché qu'il avait commis en commençant un miracle sans permission, & lui permit de l'achever, pourvu qu'il s'en tînt là, & qu'il n'y revînt plus. On accorde aux Philosophes qu'il faut un peu se défier de cette histoire.

Mais comment oseriez-vous nier, leur dit-on, que saint Gervais & St. Protais aient apparu en songe à St. Ambroise, qu'ils lui aient enseigné l'endroit où étaient leurs reliques ? que St. Ambroise les ait déterrées, & qu'elles aient guéri un aveugle ? St. Augustin était alors à Milan ; c'est lui qui rapporte ce miracle, *immenso populo teste*, dit-il dans sa Cité de Dieu, Livre 22. Voilà un miracle des mieux constatés. Les Philosophes disent qu'ils n'en croient rien, que Gervais & Protais n'apparaissent à personne, qu'il importe fort peu au Genre-humain qu'on sache où sont les restes de leurs carcasses ; qu'ils n'ont pas plus de foi à cet aveugle, qu'à celui de Vespasien ; que c'est un miracle inu-

tile; que Dieu ne fait rien d'inutile; & ils se tiennent fermes dans leurs principes. Mon respect pour St. Gervais & St. Protais ne me permet pas d'être de l'avis de ces Philosophes; je rends compte seulement de leur incrédulité. Ils font grand cas du passage de Lucien, qui se trouve dans la mort de Peregrinus. " Quand un Joueur de gobelets „ adroit se fait Chrétien, il est sûr de faire fortune. „ Mais comme Lucien est un Auteur profane, il ne doit avoir aucune autorité parmi nous.

Ces Philosophes ne peuvent se résoudre à croire les miracles opérés dans le second siecle; des témoins oculaires ont beau écrire que l'Evêque de Smyrne, St. Polycarpe, ayant été condamné à être brûlé, & étant jetté dans les flammes, ils entendirent une voix du Ciel qui criait: Courage, Policarpe, sois fort, montre-toi homme; qu'alors les flammes du bucher s'écarterent de son corps, & formerent un pavillon de feu au-dessus de sa tête; & que du bucher il sortit une colombe: enfin, on fut obligé de trancher la tête de Polycarpe. A quoi bon ce miracle? disent les incrédules; pourquoi les flammes ont-elles perdu leur nature, & pourquoi la hache de l'Exécuteur n'a-t-elle pas perdu la sienne? D'où vient que tant de Martyrs sont sortis sains & saufs de l'huile bouillante, & n'ont pu résister au tranchant du glaive? On répond que c'est la volonté de Dieu. Mais les Philosophes voudraient avoir vu tout cela de leurs yeux avant de le croire.

Ceux qui fortifient leurs raisonnements par la science, vous diront que les Peres de l'Eglise ont avoué souvent eux-mêmes qu'il ne se faisait plus de miracles de leur temps. Saint Chrysostôme dit expressément: " Les dons extraor- „ dinaires de l'Esprit étaient donnés même aux indignes, „ parce qu'alors l'Eglise avait besoin de miracles; mais „ aujourd'hui ils ne sont pas même donnés aux dignes,

„ parce que l'Eglise n'en a plus de besoin. „ Ensuite il avoue qu'il n'y a plus personne qui ressuscite les morts, ni même qui guérisse les malades.

Saint Augustin lui-même, malgré le miracle de Gervais & de Protais, dit, dans sa Cité de Dieu; “ Pourquoi „ ces miracles, qui se faisaient autrefois, ne se font-ils „ plus aujourd'hui? „ Et il en donne la même raison. *Cur, inquiunt, nunc illa miracula quæ prædicatis facta esse, non fiunt? Possem quidem dicere, necessaria priùs fuisse quàm crederet mundus, ad hoc ut crederet mundus.*

On objecte aux Philosophes que St. Augustin, malgré cet aveu, parle pourtant d'un vieux Savetier d'Hyppone, qui, ayant perdu son habit, alla prier à la Chapelle *des vingt Martyrs*, qu'en retournant il trouva un poisson, dans le corps duquel il y avait un anneau d'or, & que le Cuisinier qui fit cuire le poisson, dit au Savetier: Voilà ce que les vingt Martyrs vous donnent.

A cela les Philosophes répondent qu'il n'y a rien dans cette Histoire qui contredise les Loix de la Nature, que la Physique n'est point du tout blessée qu'un poisson ait avalé un anneau d'or, & qu'un Cuisinier ait donné cet anneau à un Savetier, qu'il n'y a là aucun miracle.

Si on fait souvenir ces Philosophes que, selon St. Jerôme, dans sa Vie de l'Hermite Paul, cet Hermite eut plusieurs conversations avec des satyres & avec des faunes; qu'un corbeau lui apporta tous les jours, pendant trente ans, la moitié d'un pain pour son dîner, & un pain tout entier le jour que St. Antoine vint le voir; ils pourront répondre encore, que tout cela n'est pas absolument contre la Physique; que des satyres & des faunes peuvent avoir existé; & qu'en tout cas, si ce conte est une puérilité, cela n'a rien de commun avec les vrais miracles du Sauveur & de ses Apôtres. Plusieurs bons Chrétiens ont

combattu l'Histoire de St. Simeon Stilite, écrite par Théodoret; beaucoup de miracles qui passent pour authentiques dans l'Eglise Grecque, ont été révoqués en doute par plusieurs Latins; de même que des miracles Latins ont été suspects à l'Eglise Grecque : les Protestants sont venus ensuite, qui ont fort maltraité les miracles de l'une & de l'autre Eglise.

Un savant Jésuite, (*) qui a prêché long-temps dans les Indes, se plaint de ce que ni ses Confreres, ni lui, n'ont jamais pu faire de miracle. Xavier se lamente dans plusieurs de ses Lettres de n'avoir point le don des Langues; il dit qu'il n'est chez les Japonois que comme une statue muette : cependant les Jésuites ont écrit qu'il avait ressuscité huit morts, c'est beaucoup; mais il faut aussi considérer qu'il les ressuscitait à six mille lieues d'ici. Il s'est trouvé depuis des gens qui ont prétendu que l'abolissement des Jésuites en France, est un beaucoup plus grand miracle que ceux de Xavier & d'Ignace.

Quoi qu'il en soit, tous les Chrétiens conviennent que les miracles de Jesus-Christ & des Apôtres sont d'une vérité incontestable; mais qu'on peut douter à toute force de quelques miracles faits dans nos derniers temps, & qui n'ont pas eu une authenticité certaine.

On souhaiterait, par exemple, pour qu'un miracle fût bien constaté, qu'il fût fait en présence de l'Académie des Sciences de Paris, ou de la Société Royale de Londres, & de la Faculté de Médecine, assistées d'un Détachement du Régiment des Gardes, pour contenir la foule du Peuple, qui pourrait, par son indiscrétion, empêcher l'opération du miracle.

On demandait un jour à un Philosophe, ce qu'il dirait

(*) *Ospinian*, p. 230.

s'il voyait le Soleil s'arrêter, c'est-à-dire, si le mouvement de la terre autour de cet astre cessait; si tous les morts ressuscitaient, & si toutes les montagnes allaient se jetter de compagnie dans la mer, le tout pour prouver quelque vérité importante; comme par exemple, la grace versatile? Ce que je dirais? répondit le Philosophe, je me ferais Manichéen; je dirais qu'il y a un principe qui défait ce que l'autre a fait.

MOÏSE.

En vain plusieurs Savants ont cru que le Pentateuque ne peut avoir été écrit par Moïse. Ils disent que par l'Ecriture même il est avéré que le premier exemplaire connu fut trouvé du temps du Roi Josias, & que cet unique exemplaire fut apporté au Roi par le Secretaire Saphan. Or entre Moïse & cette aventure du Secretaire Saphan, il y a 1167 années par le comput Hébraïque. Car Dieu apparut à Moïse dans le buisson ardent l'an du monde 2213, & le Secretaire Saphan publia le Livre de la Loi l'an du monde 3380. Ce Livre, trouvé sous Josias, fut inconnu jusqu'au retour de la captivité de Babylone; & il est dit que ce fut Esdras, inspiré de Dieu, qui mit en lumiere toutes les saintes Ecritures.

Mais que ce soit Esdras ou un autre qui ait rédigé ce Livre, cela est absolument indifférent dès que le Livre est inspiré. Il n'est point dit dans le Pentateuque que Moïse en soit l'auteur; il serait donc permis de l'attribuer à un autre homme, à qui l'Esprit divin l'aurait dicté, si l'Eglise n'avait pas d'ailleurs décidé que le Livre est de Moïse.

Quelques contradicteurs ajoutent qu'aucun Prophete

n'a cité les Livres du Pentateuque, qu'il n'en est question ni dans les Pseaumes, ni dans les Livres attribués à Salomon, ni dans Jéremie, ni dans Isaïe, ni enfin dans aucun Livre canonique des Juifs. Les mots qui répondent à ceux de Genese, Exode, Nombres, Lévitique, Deuteronome, ne se trouvent dans aucun autre Ecrit, reconnu par eux pour authentique.

D'autres plus hardis ont fait les questions suivantes:

1°. En quelle Langue Moïse aurait-il écrit dans un Désert sauvage? Ce ne pouvait être qu'en Egyptien. Car, par ce Livre même, on voit que Moïse & tout son Peuple étaient nés en Egypte. Il est probable qu'ils ne parlaient pas d'autre Langue. Les Egyptiens ne se servaient pas encore du papyros; on gravait des hiéroglyphes sur le marbre ou sur le bois. Il est même dit que les Tables des commandements furent gravées sur la pierre. Il aurait donc fallu graver cinq Volumes sur des pierres polies, ce qui demandait des efforts & un temps prodigieux.

2°. Est-il vraisemblable que dans un Désert, où le Peuple Juif n'avait ni Cordonnier ni Tailleur, & où le Dieu de l'Univers était obligé de faire un miracle continuel pour conserver les vieux habits & les vieux souliers des Juifs, il se soit trouvé des hommes assez habiles pour graver les cinq Livres du Pentateuque sur le marbre ou sur le bois? On dira qu'on trouva bien des ouvriers qui firent un veau d'or en une nuit, & qui réduisirent ensuite l'or en poudre, opération impossible à la chymie ordinaire non encore inventée; qui construisirent le Tabernacle, qui l'ornerent de trente-quatre colonnes d'airain, avec des chapiteaux d'argent, qui ourdirent & qui broderent des voiles de lin, d'hyacinthe, de pourpre, & d'écarlate: mais cela même fortifie l'opinion des contradicteurs; ils répondent qu'il n'est pas possible que

dans un Désert, où l'on manquait de tout, on ait fait des ouvrages si recherchés; qu'il aurait fallu commencer par faire des souliers & des tuniques; que ceux qui manquent du nécessaire, ne donnent point dans le luxe; & que c'est une contradiction évidente de dire qu'il y ait eu des Fondeurs, des Graveurs, des Brodeurs, quand on n'avait ni habits, ni pain.

3°. Si Moïse avait écrit le premier chapitre de la Genese, aurait-il été défendu à tous les jeunes gens de lire ce premier chapitre? Aurait-on porté si peu de respect au Législateur? Si c'était Moïse qui eût dit que Dieu punit l'iniquité des Peres jusqu'à la quatrieme génération, Ezéchiel aurait-il osé dire le contraire?

4°. Si Moïse avait écrit le Lévitique, aurait-il pu se contredire dans le Deuteronome? Le Lévitique défend d'épouser la femme de son frere; le Deuteronome l'ordonne.

5°. Moïse aurait-il parlé dans son Livre de Villes qui n'existaient pas de son temps? aurait-il dit que des Villes qui étaient pour lui à l'Orient du Jourdain, étaient à l'Occident?

6°. Aurait-il assigné quarante-huit Villes aux Lévites dans un Pays où il n'y a jamais eu dix Villes, & dans un Désert où il a toujours erré sans avoir une maison?

7°. Aurait-il prescrit des regles pour les Rois Juifs, tandis que non-seulement il n'y avait point de Rois chez ce Peuple, mais qu'ils étaient en horreur, & qu'il n'était pas probable qu'il y en eût jamais? Quoi! Moïse aurait donné des préceptes pour la conduite des Rois, qui ne vinrent qu'environ cinq cents années après lui, & il n'aurait rien dit pour les Juges & les Pontifes qui lui succéderent? Cette réflexion ne conduit-elle pas à croire que le Pentateuque a été composé du temps des Rois, & que les cérémonies instituées par Moïse n'avaient été qu'une tradition?

8°. Se pourrait-il faire qu'il eût dit aux Juifs : Je vous ai fait sortir au nombre de six cents mille combattants de la Terre d'Egypte, sous la protection de votre Dieu? Les Juifs ne lui auraient-ils pas répondu : Il faut que vous ayiez été bien timide pour ne nous pas mener contre le Pharaon d'Egypte; il ne pouvait pas nous opposer une armée de deux cents mille hommes : jamais l'Egypte n'a eu tant de soldats sur pied ; nous l'aurions vaincu sans peine, nous serions les maîtres de son Pays? Quoi! le Dieu qui vous parle a égorgé, pour nous faire plaisir, tous les premiers nés d'Egypte; & s'il y a dans ce Pays-là trois cents mille familles, cela fait trois cents mille hommes morts en une nuit pour nous venger; & vous n'avez pas secondé votre Dieu? & vous ne nous avez pas donné ce Pays fertile que rien ne pouvait défendre? Vous nous avez fait sortir de l'Egypte en larrons & en lâches, pour nous faire périr dans des Déserts, entre les précipices & les montagnes; vous pouviez nous conduire au moins par le droit chemin dans cette Terre de Canaan, sur laquelle nous n'avons nul droit, & que vous nous avez promise, & dans laquelle nous n'avons pu encore entrer?

Il était naturel que de la Terre de Gessen nous marchassions vers Tyr & Sidon, le long de la Méditerranée; mais vous nous faites passer l'Istme de Suez presque tout entier; vous nous faites rentrer en Egypte, remonter jusques par-delà Memphis, & nous nous trouvons à Béel-Sephon, au bord de la Mer Rouge, tournant le dos à la Terre de Canaan, ayant marché quatre-vingt lieues dans cette Egypte que nous voulions éviter, & enfin, prêts de périr entre la mer & l'Armée de Pharaon!

Si vous aviez voulu nous livrer à nos ennemis, auriez-vous pris une autre route & d'autres mesures? Dieu nous a sauvés par un miracle, dites-vous; la mer s'est ouverte

pour

pour nous laisser passer; mais après une telle faveur, fallait-il nous faire mourir de faim & de fatigue dans les Déserts horribles d'Ethan, de Cadés-barné, de Mara, d'Elim, d'Oreb & de Sinaï? Tous nos Peres ont péri dans ces solitudes affreuses, & vous nous venez dire, au bout de quarante ans, que Dieu a eu un soin particulier de nos Peres!

Voilà ce que ces Juifs murmurateurs, ces enfants injustes des Juifs vagabonds, morts dans les Déserts, auraient pu dire à Moïse, s'il leur avait lu l'Exode & la Genese. Et que n'auraient-ils pas dû dire & faire à l'article du veau d'or? Quoi! vous osez nous conter que votre frere fit un veau pour nos Peres, quand vous étiez avec Dieu sur la montagne; vous qui tantôt nous dites que vous avez parlé à Dieu face à face, & tantôt que vous n'avez pu le voir que par derriere! Mais enfin, vous étiez avec ce Dieu, & votre frere jette en fonte un veau d'or en un seul jour, & nous le donne pour l'adorer; & au-lieu de punir votre indigne frere, vous le faites notre Pontife, & vous ordonnez à vos Lévites d'égorger vingt-trois mille hommes de votre Peuple : nos Peres l'auraient-ils souffert? se seraient-ils laissé assommer comme des victimes par des Prêtres sanguinaires? Vous nous dites que non content de cette boucherie incroyable, vous avez fait encore massacrer vingt-quatre mille de vos pauvres Suivants, parce que l'un d'eux avait couché avec une Madianite, tandis que vous-même avez épousé une Madianite; & vous ajoutez que vous êtes le plus doux de tous les hommes! Encore quelques actions de cette douceur, & il ne serait plus resté personne.

Non, si vous aviez été capable d'une telle cruauté, si vous aviez pu l'exercer, vous seriez le plus barbare de tous les hommes, & tous les supplices ne suffiraient pas pour expier un si étrange crime.

Ce ſont-là à peu près les objections que font les Savants à ceux qui penſent que Moïſe eſt l'auteur du Pentateuque. Mais on leur répond que les voies de Dieu ne ſont pas celles des hommes; que Dieu a éprouvé, conduit & abandonné ſon Peuple par une ſageſſe qui nous eſt inconnue; que les Juifs eux-mêmes, depuis plus de deux mille ans, ont cru que Moïſe eſt l'auteur de ces Livres; que l'Egliſe, qui a ſuccédé à la Synagogue, & qui eſt infaillible comme elle, a décidé ce point de controverſe, & que les Savants doivent ſe taire quand l'Egliſe parle.



NÉCESSAIRE.

OSMIN.

NE dites-vous pas que tout eſt néceſſaire?

SELIM.

Si tout n'était pas néceſſaire, il s'enſuivrait que Dieu aurait fait des choſes inutiles.

OSMIN.

C'eſt-à-dire, qu'il était néceſſaire à la nature divine qu'elle fît tout ce qu'elle a fait?

SELIM.

Je le crois, ou du moins je le ſoupçonne : il y a des gens qui penſent autrement : je ne les entends point ; peut-être ont-ils raiſon. Je crains la diſpute ſur cette matiere.

OSMIN.

C'eſt auſſi d'un autre néceſſaire que je veux vous parler.

SELIM.

Quoi donc? de ce qui eſt néceſſaire à un honnête homme pour vivre? du malheur où l'on eſt réduit quand on manque du néceſſaire?

OSMIN.

Non : car ce qui eſt néceſſaire à l'un, ne l'eſt pas toujours à l'autre; il eſt néceſſaire à un Indien d'avoir du riz, à un Anglais d'avoir de la viande; il faut une fourrure à un Ruſſe, & une étoffe de gaze à un Africain : tel homme croit que douze chevaux de carroſſe lui ſont néceſſaires, tel autre ſe borne à une paire de ſouliers, tel autre marche gaiement pieds nuds; je veux vous parler de ce qui eſt néceſſaire à tous les hommes.

SELIM.

Il me ſemble que Dieu a donné tout ce qu'il fallait à

cette espece; des yeux pour voir, des pieds pour marcher, une bouche pour manger, un æsophage pour avaler, un estomac pour digérer, une cervelle pour raisonner, des organes pour produire leurs semblables.

OSMIN.

Comment donc arrive-t-il que des hommes naissent privés d'une partie de ces choses nécessaires?

SELIM.

C'est que les Loix générales de la nature ont amené des accidents qui ont fait naître des monstres; mais en général l'homme est pourvu de tout ce qu'il lui faut pour vivre en société.

OSMIN.

Y a-t-il des notions communes à tous les hommes qui servent à les faire vivre en société?

SELIM.

Oui; j'ai voyagé avec Paul Lucas, & par-tout où j'ai passé, j'ai vu qu'on respectait son pere & sa mere, qu'on se croyait obligé de tenir sa promesse, qu'on avait de la pitié pour les innocents opprimés, qu'on détestait la persécution, qu'on regardait la liberté de penser comme un droit de la nature, & les ennemis de cette Société comme les ennemis du Genre-humain; ceux qui pensent différemment m'ont paru des créatures mal organisées, des monstres comme ceux qui sont nés sans yeux & sans mains.

OSMIN.

Ces choses nécessaires, le sont-elles en tout temps & en tous lieux?

SELIM.

Oui; sans cela elles ne seraient pas nécessaires à l'espece humaine.

OSMIN.

Ainſi une créance qui eſt nouvelle n'était pas néceſſaire à cette eſpece. Les hommes pouvaient très-bien vivre en ſociété & remplir leurs devoirs envers Dieu avant de croire que Mahomet avait eu de fréquents entretiens avec l'Ange Gabriël.

SELIM.

Rien n'eſt plus évident: il ſerait ridicule de penſer qu'on n'eût pu remplir ſes devoirs d'homme avant que Mahomet fût venu au monde; il n'était point du tout néceſſaire à l'eſpece humaine de croire à l'Alcoran; le monde allait avant Mahomet tout comme il va aujourd'hui. Si le Mahométiſme avait été néceſſaire au monde, il aurait exiſté dès le commencement du monde, il aurait exiſté en tous lieux; Dieu, qui nous a donné à tous deux yeux pour voir ſon Soleil, nous aurait donné à tous une intelligence pour voir la vérité de la Religion Muſulmane. Cette Secte n'eſt donc que comme les Loix poſitives, qui changent ſelon les temps & ſelon les lieux, comme les modes, comme les opinions des Phyſiciens qui ſe ſuccedent les uns aux autres.

La Secte Muſulmane ne pouvait donc être eſſentiellement néceſſaire à l'homme.

OSMIN.

Mais puiſqu'elle exiſte, Dieu l'a permiſe.

SELIM.

Oui, comme il permet que le monde ſoit rempli de ſottiſes, d'erreurs & de calamités. Ce n'eſt pas à dire que les hommes ſoient tous eſſentiellement faits pour être ſots & malheureux: il permet que quelques hommes ſoient mangés par des ſerpents; mais on ne peut pas dire, Dieu a fait l'homme pour être mangé par des ſerpents.

OSMIN.

Qu'entendez-vous en diſant Dieu permet? rien peut-il

arriver ſans ſes ordres? permettre, vouloir, & faire, n'eſt-ce pas pour lui la même choſe?

SELIM.

Il permet le crime; mais il ne le fait pas.

OSMIN.

Faire un crime, c'eſt agir contre la juſtice divine, c'eſt déſobéir à Dieu. Or Dieu ne peut déſobéir à lui-même, il ne peut commettre de crime; mais il a fait l'homme de façon que l'homme en commet beaucoup; d'où vient cela?

SELIM.

Il y a des gens qui le ſavent, mais ce n'eſt pas moi; tout ce que je ſais bien, c'eſt que l'Alcoran eſt ridicule: quoique de temps en temps il y ait d'aſſez bonnes choſes, certainement l'Alcoran n'était point néceſſaire à l'homme; je m'en tiens là, je vois clairement ce qui eſt faux, & je connais très-peu ce qui eſt vrai.

OSMIN.

Je croyais que vous m'inſtruiriez, & vous ne m'apprenez rien.

SELIM.

N'eſt-ce pas beaucoup de connaître les gens qui vous trompent, & les erreurs groſſieres & dangereuſes qu'ils vous débitent?

OSMIN.

J'aurais à me plaindre d'un Médecin qui me ferait une expoſition des plantes nuiſibles, & qui ne m'en montrerait pas une ſalutaire.

SELIM.

Je ne ſuis point Médecin, & vous n'êtes point malade, mais il me ſemble que je vous donnerais une fort bonne recette ſi je vous diſais: défiez-vous de toutes les inventions des Charlatans, adorez Dieu, ſoyez honnête homme, & croyez que deux & deux font quatre.

PATRIE.

UNe Patrie eſt un compoſé de pluſieurs familles; & comme on ſoutient communément ſa famille par amour-propre, lorſqu'on n'a pas un intérêt contraire, on ſoutient par le même amour-propre ſa Ville ou ſon Village, qu'on appelle ſa Patrie.

Plus cette Patrie devient grande, moins on l'aime; car l'amour partagé s'affaiblit. Il eſt impoſſible d'aimer tendrement une famille trop nombreuſe qu'on connaît à peine.

Celui qui brûle de l'ambition d'être Edile, Tribun, Préteur, Conſul, Dictateur, crie qu'il aime ſa Patrie, & il n'aime que lui-même. Chacun veut être ſûr de pouvoir coucher chez ſoi, ſans qu'un autre homme s'arroge le pouvoir de l'envoyer coucher ailleurs. Chacun veut être ſûr de ſa fortune & de ſa vie. Tous formant ainſi les mêmes ſouhaits, il ſe trouve que l'intérêt particulier devient l'intérêt général: on fait des vœux pour la République, quand on n'en fait que pour ſoi-même.

Il eſt impoſſible qu'il y ait ſur la terre un Etat qui ne ſe ſoit gouverné d'abord en République; c'eſt la marche naturelle de la nature humaine. Quelques familles s'aſſemblent d'abord contre les ours & contre les loups: celle qui a des grains, en fournit en échange à celle qui n'a que du bois.

Quand nous avons découvert l'Amérique, nous avons trouvé toutes les Peuplades diviſées en Républiques; il n'y avait que deux Royaumes dans toute cette partie du monde. De mille Nations, nous n'en trouvâmes que deux ſubjuguées.

Il en était ainſi de l'ancien monde ; tout était République en Europe, avant les Roitelets d'Etrurie & de Rome. On voit encore aujourd'hui des Républiques en Afrique ; Tripoli, Tunis, Alger, vers notre Septentrion, ſont des Républiques de brigands. Les Hottentots ; vers le Midi, vivent encore comme on dit qu'on vivait dans les premiers âges du monde ; libres, égaux entre eux, ſans Maîtres, ſans Sujets, ſans argent, & preſque ſans beſoins. La chair de leurs moutons les nourrit, leur peau les habille, des huttes de bois & de terre ſont leurs retraites : ils ſont les plus puants de tous les hommes, mais ils ne le ſentent pas : ils vivent & ils meurent plus doucement que nous.

Il reſte dans notre Europe huit Républiques ſans Monarques, Veniſe, la Hollande, la Suiſſe, Genes, Luques, Raguſe, Geneve, & St. Marin. On peut regarder la Pologne, la Suede, l'Angleterre, comme des Républiques ſous un Roi ; mais la Pologne eſt la ſeule qui en prenne le nom.

Or, maintenant, lequel vaut le mieux que votre Patrie ſoit un Etat Monarchique, ou un Etat Républicain ? il y a quatre mille ans qu'on agite cette queſtion. Demandez la ſolution aux riches, ils aiment tous mieux l'Ariſtocratie ; interrogez le Peuple, il veut la Démocratie ; il n'y a que les Rois qui préferent la Royauté. Comment donc eſt-il poſſible que preſque toute la terre ſoit gouvernée par des Monarques ? Demandez-le aux rats, qui propoſerent de pendre une ſonnette au cou du chat. Mais en vérité, la véritable raiſon eſt, comme on l'a dit, que les hommes ſont très-rarement dignes de ſe gouverner eux-mêmes.

Il eſt triſte que ſouvent, pour être bon Patriote, on ſoit l'ennemi du reſte des hommes. L'ancien Caton, ce bon

Citoyen, disait toujours en opinant au Sénat : Tel est mon avis, & qu'on ruine Carthage. Etre bon Patriote, c'est souhaiter que sa Ville s'enrichisse par le Commerce, & soit puissante par les armes. Il est clair qu'un Pays ne peut gagner sans qu'un autre perde, & qu'il ne peut vaincre sans faire des malheureux.

Telle est donc la condition humaine, que souhaiter la grandeur de son Pays, c'est souhaiter du mal à ses voisins. Celui qui voudrait que sa Patrie ne fût jamais ni plus grande, ni plus petite, ni plus riche, ni plus pauvre, serait le Citoyen de l'Univers.

PERSÉCUTION.

CE n'est pas Dioclétien que j'appellerai persécuteur, car il fut dix-huit ans entiers le protecteur des Chrétiens ; & si dans les derniers temps de son Empire il ne les sauva pas des ressentiments de Galérius, il ne fut en cela qu'un Prince séduit, & entraîné par la cabale au-delà de son caractere, comme tant d'autres.

Je donnerai encore moins le nom de persécuteur aux Trajans, aux Antonins, je croirais prononcer un blasphême.

Quel est le persécuteur? C'est celui dont l'orgueil blessé & le fanatisme en fureur irritent le Prince ou les Magistrats contre des hommes innocents, qui n'ont d'autre crime que de n'être pas de son avis. Impudent, tu adores un Dieu, tu prêches la vertu, & tu la pratiques ; tu as servi les hommes, & tu les as consolés ; tu as établi l'orpheline ; tu as secouru le pauvre ; tu as changé les déserts, où quelques esclaves traînaient une vie misérable, en cam-

pagnes fertiles, peuplées de familles heureuſes : mais j'ai découvert que tu me mépriſes, & que tu n'as jamais lu mon Livre de Controverſe; tu ſais que je ſuis un frippon, que j'ai contrefait l'écriture de G***, que j'ai volé des ****; tu pourrois bien le dire, il faut que je te prévienne : j'irai donc chez le Confeſſeur du premier Miniſtre, ou chez le Podeſtat; je leur remontrerai en penchant le col, & en tordant la bouche, que tu as une opinion erronée ſur les Cellules où furent renfermés les Septantes; que tu parlas même, il y a dix ans, d'une maniere peu reſpectueuſe du chien de Tobie, lequel tu ſoutenais être un barbet, tandis que je prouvais que c'était un lévrier : je te dénoncerai comme l'ennemi de Dieu & des hommes. Tel eſt le langage du perſécuteur; & ſi ces paroles ne ſortent pas préciſément de ſa bouche, elles ſont gravées dans ſon cœur avec le burin du fanatiſme trempé dans le fiel de l'envie.

C'eſt ainſi que le Jéſuite le Tellier oſa perſécuter le Cardinal de Noailles, & que Jurieu perſécuta Bayle.

Lorſqu'on commença à perſécuter les Proteſtants en France, ce ne fut ni François I, ni Henri II, ni François II, qui épierent ces infortunés, qui s'armerent contre eux d'une fureur réfléchie, & qui les livrerent aux flammes pour exercer ſur eux leurs vengeances. François I était trop occupé avec la Ducheſſe d'Etampes, Henri II avec ſa vieille Diane, & François II était trop enfant. Par qui la perſécution commença-t-elle? Par des Prêtres jaloux, qui armerent les préjugés des Magiſtrats, & la politique des Miniſtres.

Si les Rois n'avaient pas été trompés, s'ils avaient prévu que la perſécution produirait cinquante ans de guerres civiles, & que la moitié de la Nation ſerait exterminée naturellement par l'autre, ils auraient éteint dans leurs larmes les premiers buchers qu'ils laiſſerent allumer.

O Dieu de miséricorde! si quelque homme peut ressembler à cet être malfaisant qu'on nous peint occupé sans cesse à détruire tes ouvrages, n'est-ce pas le persécuteur?

PHILOSOPHE.

PHilosophe, *amateur de la sagesse, c'est-à-dire de la vérité.* Tous les Philosophes ont eu ce double caractere; il n'en est aucun dans l'Antiquité qui n'ait donné des exemples de vertu aux hommes, & des leçons de vérités morales. Ils ont pu se tromper tous sur la Physique; mais elle est si peu nécessaire à la conduite de la vie, que les Philosophes n'avaient pas besoin d'elle. Il a fallu des siecles pour connaître une partie des Loix de la nature, un jour suffit à un Sage pour connaître les devoirs de l'homme.

Le Philosophe n'est point enthousiaste, il ne s'érige point en Prophete, il ne se dit point inspiré des Dieux; ainsi je ne mettrai au rang des Philosophes ni l'ancien Zoroastre, ni Hermès, ni l'ancien Orphée, ni aucun de ces Législateurs dont se vantaient les Nations de la Caldée, de la Perse, de la Syrie, de l'Egypte, & de la Grece. Ceux qui se dirent enfants des Dieux, étaient les Peres de l'imposture, & ils se servirent du mensonge pour enseigner des vérités; ils étaient indignes de les enseigner, ils n'étaient pas Philosophes, ils étaient tout au plus de très-prudents menteurs.

Par quelle fatalité honteuse peut-être pour les Peuples Occidentaux, faut-il aller au bout de l'Orient pour trouver un Sage simple, sans faste, sans imposture, qui enseignait aux hommes à vivre heureux six cents ans avant notre Ere vulgaire, dans un temps où tout le Septen-

trion ignorait l'usage des Lettres, & où les Grecs commençaient à peine à se distinguer par la sagesse? Ce sage est Confucius, qui seul des anciens Législateurs ne voulut jamais tromper les hommes. Quelle plus belle regle de conduite a-t-on jamais donnée depuis lui dans la terre entiere? « Réglez un Etat comme vous réglez une famil-
„ le; on ne peut bien gouverner sa famille qu'en lui don-
„ nant l'exemple.

„ La vertu doit être commune au Laboureur & au Mo-
„ narque.

„ Occupe-toi du soin de prévenir les crimes, pour dimi-
„ nuer le soin de les punir.

„ Sous les bons Rois Yao & Xu, les Chinois furent.
„ bons; sous les mauvais Rois Kie & Chu, ils furent mé-
„ chants.

„ Fais à autrui comme à toi-même.

„ Aime les hommes en général, mais chéris les gens
„ de bien. Oublie les injures & jamais les bienfaits.

„ J'ai vu des hommes incapables de sciences, je n'en
„ ai jamais vu incapables de vertus.

Avouons qu'il n'est point de Législateur qui ait annoncé des vérités plus utiles au Genre-humain.

Une foule de Philosophes Grecs enseigna depuis une morale aussi pure. S'ils s'étaient bornés à leurs vains systêmes de physique, on ne prononcerait aujourd'hui leur nom que pour se moquer d'eux. Si on les respecte encore, c'est qu'ils furent justes, & qu'ils apprirent aux hommes à l'être.

On ne peut lire certains endroits de Platon, & sur-tout l'admirable Exorde des Loix de Zaleucus, sans éprouver dans son cœur l'amour des actions honnêtes & généreuses. Les Romains ont leur Cicéron, qui seul vaut peut-être tous les Philosophes de la Grece. Après lui viennent

des hommes encore plus respectables, mais qu'on désespere presque d'imiter ; c'est Epictete dans l'esclavage, ce sont les Antonins & les Juliens sur le Trône.

Quel est le Citoyen parmi nous qui se priverait comme Julien, Antonin & Marc-Aurele, de toutes les délicatesses de notre vie molle & efféminée ; qui dormirait comme eux sur la dure ; qui voudrait s'imposer leur frugalité ; qui marcherait comme eux à pied & tête nue à la tête des Armées, exposé tantôt à l'ardeur du Soleil, tantôt aux frimats ; qui commanderait comme eux à toutes ses passions ? Il y a parmi nous des dévots ; mais où sont les Sages ? où sont les ames inébranlables, justes & tolérantes ?

Il y a eu des Philosophes de Cabinet en France, & tous, excepté Montaigne, ont été persécutés. C'est, ce me semble, le dernier degré de la malignité de notre nature, de vouloir opprimer ces mêmes Philosophes qui la veulent corriger.

Je conçois bien que des fanatiques d'une Secte égorgent les enthousiastes d'une autre Secte, que les Franciscains haïssent les Dominicains, & qu'un mauvais Artiste cabale pour perdre celui qui le surpasse ; mais que le sage Charron ait été menacé de perdre la vie, que le savant & généreux Ramus ait été assassiné, que Descartes ait été obligé de fuir en Hollande pour se soustraire à la rage des ignoranrs, que Gassendi ait été forcé plusieurs fois de se retirer à Digne, loin des calomnies de Paris, c'est-là l'opprobre éternel d'une Nation.

Un des Philosophes les plus persécutés fut l'immortel Bayle, l'honneur de la nature humaine. On me dira que le nom de Jurieu, son calomniateur & son persécuteur, est devenu exécrable, je l'avoue ; celui du Jésuite Tellier l'est devenu aussi : mais de grands hommes qu'il opprimait, en ont-ils moins fini leurs jours dans l'exil & dans la disette ?

Un des prétextes dont on se servit pour accabler Bayle, & pour le réduire à la pauvreté, fut son article de David, dans son utile Dictionnaire. On lui reprochait de n'avoir point donné de louanges à des actions qui en elles-mêmes sont injustes, sanguinaires, atroces, ou contraires à la bonne foi, ou qui font rougir la pudeur.

Bayle, à la vérité, ne loua point David pour avoir ramassé, selon les Livres Hébreux, six cents vagabonds perdus de dettes & de crimes; pour avoir pillé ses compatriotes à la tête de ces bandits; pour être venu dans le dessein d'égorger Nabal & toute sa famille, parce qu'il n'avait pas voulu payer les contributions; pour avoir été vendre ses services au Roi Achis, ennemi de sa Nation; pour avoir trahi ce Roi Achis, son bienfaicteur; pour avoir saccagé les Villages alliés de ce Roi Achis; pour avoir massacré dans ces Villages jusqu'aux enfants à la mammelle, de peur qu'il ne se trouvât un jour une personne qui pût faire connaître ses déprédations, comme si un enfant à la mammelle aurait pu révéler son crime; pour avoir fait périr tous les habitants de quelques autres Villages sous des scies, sous des herses de fer, sous des coignées de fer, & dans des fours à briques; pour avoir ravi le Trône à Isboseth, fils de Saül, par une perfidie; pour avoir dépouillé & fait périr Miphiboseth, petit-fils de Saül, & fils de son ami, de son protecteur Jonathas; pour avoir livré aux Gabaonites deux autres enfants de Saül, & cinq de ses petits enfants qui moururent à la potence.

Je ne parle pas de la prodigieuse incontinence de David, de ses Concubines, de son adultère avec Bethsabée, & du meurtre d'Urie.

Quoi donc, les ennemis de Bayle auraient-ils voulu que Bayle eût fait l'éloge de toutes ces cruautés & de tous

ces crimes? faudrait-il qu'il eût dit : *Princes de la terre, imitez l'homme selon le cœur de Dieu; massacrez sans pitié les Alliés de votre Bienfaicteur; égorgez, ou faites égorger toute la famille de votre Roi; couchez avec toutes les femmes quand vous faites répandre le sang des hommes, & vous serez un modele de vertu quand on dira que vous avez fait des Pseaumes.*

Bayle n'avait-il pas grande raison de dire que si David fut selon le cœur de Dieu, ce fut par sa pénitence & non par ses forfaits? Bayle ne rendait-il pas service au Genre-humain, en disant que Dieu, qui a sans doute dicté toute l'Histoire Juive, n'a pas canonisé tous les crimes rapportés dans cette Histoire?

Cependant Bayle fut persécuté; & par qui? Par des hommes persécutés ailleurs, par des fugitifs qu'on aurait livrés aux flammes dans leur Patrie; & ces fugitifs étaient combattus par d'autres fugitifs appellés Jansénistes, chassés de leur Pays par les Jésuites, qui ont enfin été chassés à leur tour.

Ainsi tous les persécuteurs se sont déclaré une guerre mortelle, tandis que le Philosophe opprimé par eux tous, s'est contenté de les plaindre.

On ne sait pas assez que Fontenelle, en 1713, fut sur le point de perdre ses pensions, sa place & sa liberté, pour avoir rédigé en France, vingt ans auparavant, le Traité des Oracles du savant Van Dale, dont il avait retranché avec précaution tout ce qui pouvait allarmer le fanatisme. Un Jésuite avait écrit contre Fontenelle, il n'avait pas daigné répondre; & c'en fut assez pour que le Jésuite le Tellier, Confesseur de Louis XIV, accusât, auprès du Roi, Fontenelle d'athéïsme.

Sans Mr. d'Argenson, il arrivait que le digne fils d'un faussaire, Procureur de Vire, & reconnu faussaire lui-même, proscrivait la vieillesse du neveu de Corneille.



Il eſt ſi aiſé de ſéduire ſon pénitent, que nous devons bénir Dieu que ce le Tellier n'ait pas fait plus de mal. Il y a deux gîtes dans le monde, où l'on ne peut tenir contre la ſéduction & la calomnie; ce ſont le lit, & le confeſſionnal.

Nous avons toujours vu les Philoſophes perſécutés par des fanatiques. Mais eſt-il poſſible que les gens de Lettres s'en mêlent auſſi; & qu'eux-mêmes ils aiguiſent ſouvent contre leurs freres les armes dont on les perce tous l'un après l'autre?

Malheureux gens de Lettres, eſt-ce à vous d'être délateurs? Voyez ſi jamais chez les Romains il y eut des Garaſſes, des Chaumeix, des Hayet, qui accuſaſſent les Lucreces, les Poſſidonius, les Varrons, & les Plines.

Etre hypocrite! quelle baſſeſſe! mais être hypocrite & méchant, quelle horreur! Il n'y eut jamais d'hypocrites dans l'ancienne Rome, qui nous comptait pour une petite partie de ſes Sujets. Il y avait des fourbes, je l'avoue; mais non des hypocrites de Religion, qui ſont l'eſpece la plus lâche & la plus cruelle de toutes. Pourquoi n'en voit-on point en Angleterre, & d'où vient y en a-t-il encore en France? Philoſophes, il vous ſera aiſé de réſoudre ce problême.

PIERRE,

En Italien Piero, *ou* Pietro; *en Eſpagnol* Pedro; *en Latin* Petrus; *en Grec* Petros; *en Hébreu* Cepha.

POurquoi les Succeſſeurs de Pierre ont-ils eu tant de pouvoir en Occident, & aucun en Orient? C'eſt demander pourquoi les Evêques de Vurtzbourg & de Saltzbourg

bourg se sont attribué les droits régaliens dans des temps d'anarchie, tandis que les Evêques Grecs sont toujours restés sujets. Le temps, l'occasion, l'ambition des uns, & la faiblesse des autres, ont fait & feront tout dans ce monde.

A cette anarchie l'opinion s'est jointe, & l'opinion est la reine des hommes. Ce n'est pas qu'en effet ils aient une opinion bien déterminée; mais des mots leur en tiennent lieu.

Il est rapporté dans l'Evangile que Jesus dit à Pierre: „ Je te donnerai les clefs du Royaume des Cieux. „ Les partisans de l'Evêque de Rome soutinrent, vers le onzieme siecle, que qui donne le plus, donne le moins; que les cieux entouraient la terre; & que Pierre ayant les clefs du contenant, il avait aussi les clefs du contenu. Si on entend par les cieux toutes les étoiles & toutes les planetes, il est évident, selon Tomasius, que les clefs données à Simon Barjone, surnommé Pierre, étaient un passe-partout. Si on entend par les cieux les nuées, l'atmosphere, l'éther, l'espace dans lequel roulent les planetes, il n'y a guères de Serruriers, selon Mursius, qui puissent faire une clef pour ces portes-là.

Les clefs en Palestine étaient une cheville de bois qu'on liait avec une courroie; Jesus dit à Barjone: " Ce que tu „ auras lié sur la terre, sera lié dans le Ciel. „ Les Théologiens du Pape en ont conclu, que les Papes avaient reçu le droit de lier & de délier les Peuples du serment de fidélité fait à leurs Rois, & de disposer à leur gré de tous les Royaumes. C'est conclure magnifiquement. Les Communes, dans les Etats-Généraux de France, en 1302, disent, dans leur Requête au Roi, que " Boniface VIII „ était un B * * * * *, qui croyait que Dieu liait & emprisonnait au Ciel, ce que Boniface liait sur terre. „

Un fameux Luthérien d'Allemagne, (c'était, je pense, Mélancthon) avait beaucoup de peine à digérer que Jesus eût dit à Simon Barjone, Cepha ou Cephas : « Tu es Pier„ re, & sur cette pierre je bâtirai mon Assemblée, mon „ Eglise. „ Il ne pouvait concevoir que Dieu eût employé un pareil jeu de mots, une pointe si extraordinaire, & que la puissance du Pape fût fondée sur un quolibet.

Pierre a passé pour avoir été Evêque de Rome; mais on sait assez qu'en ce temps-là, & long-temps après, il n'y eut aucun Evêché particulier. La Société chrétienne ne prit une forme que vers la fin du second siecle.

Il se peut que Pierre eût fait le voyage de Rome; il se peut même qu'il fut mis en croix la tête en bas, quoique ce ne fût pas l'usage; mais on n'a aucune preuve de tout cela. Nous avons une Lettre sous son nom, dans laquelle il dit qu'il est à Babylone; des Canonistes judicieux ont prétendu que par Babylone on devait entendre Rome. Ainsi supposé qu'il eût daté de Rome, on aurait pu conclure que la Lettre avait été écrite à Babylone. On a tiré long-temps de pareilles conséquences, & c'est ainsi que le monde a été gouverné.

Il y avait un saint homme à qui on avait fait payer bien chérement un bénéfice à Rome, ce qui s'appelle une simonie; on lui demandait s'il croyait que Simon Pierre eût été au Pays? Il répondit : Je ne vois pas que Pierre y ait été; mais je suis sûr de Simon.

Quant à la personne de Pierre, il faut avouer que Paul n'est pas le seul qui ait été scandalisé de sa conduite; on lui a souvent résisté en face, à lui & à ses Successeurs. Ce Paul lui reprochait aigrement de manger des viandes défendues, c'est-à-dire, du porc, du boudin, du lievre, des anguilles, de l'ixion, & du griffon. Pierre se défendait, en disant qu'il avait vu le Ciel ouvert vers la sixieme

heure, & une grande nappe qui descendait des quatre coins du ciel, laquelle était toute remplie d'anguilles, de quadrupedes & d'oiseaux ; & que la voix d'un Ange avait crié : " Tuez & mangez. „ C'est apparemment cette même voix qui a crié à tant de Pontifes : " Tuez „ tout, & mangez la substance du Peuple, „ dit Voloston.

Casaubon ne pouvait approuver la maniere dont Pierre traita le bon homme Anania, & Saphira sa femme. De quel droit, disait Casaubon, un Juif, esclave des Romains, ordonnait-il ou souffrait-il que tous ceux qui croiraient en Jesus vendissent leurs héritages & en apportassent le prix à ses pieds? Si quelque Anabaptiste, à Londres, faisait apporter à ses pieds tout l'argent de ses Freres, ne serait-il pas arrêté comme un séducteur séditieux, comme un larron, qu'on ne manquerait pas d'envoyer à Tyburn? N'est-il pas horrible de faire mourir Anania, parce qu'ayant vendu son fonds & en ayant donné l'argent à Pierre, il avait retenu pour lui & pour sa femme quelques écus pour subvenir à leurs nécessités sans le dire? A peine Anania est-il mort, que sa femme arrive. Pierre, au-lieu de l'avertir charitablement qu'il vient de faire mourir son mari d'apoplexie pour avoir gardé quelques oboles, & de lui dire de bien prendre garde à elle, la fait tomber dans le piege. Il lui demande si son mari a donné tout son argent aux Saints. La bonne femme répond oui, & elle meurt sur le champ. Cela est dur.

Corringius demande pourquoi Pierre, qui tuait ainsi ceux qui lui avaient fait l'aumône, n'allait pas tuer plutôt tous les Docteurs qui avaient fait mourir Jesus-Christ, & qui le firent fouetter lui-même plus d'une fois? O Pierre! vous faites mourir deux Chrétiens qui vous ont fait l'aumône, & vous laissez vivre ceux qui ont crucifié votre Dieu!

Apparemment que Corringius n'était pas en Pays d'Inquisition quand il faisait ces questions hardies. Erasme, à propos de Pierre, remarquait une chose fort singuliere; c'est que le Chef de la Religion Chrétienne commença son Apostolat par renier Jesus-Christ; & que le premier Pontife des Juifs avait commencé son ministere par faire un veau d'or, & par l'adorer.

Quoi qu'il en soit, Pierre nous est dépeint comme un pauvre qui catéchisait des pauvres. Il ressemble à ces Fondateurs d'Ordres qui vivaient dans l'indigence, & dont les Successeurs sont devenus grands Seigneurs.

Le Pape, Successeur de Pierre, a tantôt gagné, tantôt perdu; mais il lui reste encore environ cinquante millions d'hommes sur la terre, soumis en plusieurs points à ses Loix, outre ses Sujets immédiats.

Se donner un Maître à trois ou quatre cents lieues de chez soi; attendre pour penser que cet homme ait paru penser; n'oser juger en dernier ressort un procès entre quelques-uns de ses Concitoyens, que par des Commissaires nommés par cet Etranger; n'oser se mettre en possession des champs & des vignes qu'on a obtenus de son propre Roi, sans payer une somme considérable à ce Maître étranger; violer les Loix de son Pays, qui défendent d'épouser sa niece, & l'épouser légitimement en donnant à ce Maître étranger une somme encore plus considérable; n'oser cultiver son champ le jour que cet Etranger veut qu'on célebre la mémoire d'un inconnu qu'il a mis dans le Ciel de son autorité privée; c'est là en partie ce que c'est que d'admettre un Pape, ce sont là les libertés de l'Eglise Gallicane.

Il y a quelques autres Peuples qui portent plus loin leur soumission. Nous avons vu de nos jours un Souverain demander au Pape la permission de faire juger par

ſon Tribunal royal des Moines accuſés de parricide, ne pouvoir obtenir cette permiſſion, & n'oſer les juger.

On ſait aſſez qu'autrefois les droits des Papes allaient plus loin; ils étaient fort au-deſſus des Dieux de l'Antiquité; car ces Dieux paſſaient ſeulement pour diſpoſer des Empires, & les Papes en diſpoſaient en effet.

Sturbinus dit qu'on peut pardonner à ceux qui doutent de la Divinité & de l'infaillibilité du Pape, quand on fait réflexion,

Que quarante Schiſmes ont profané la Chaire de ſaint Pierre, & que vingt-ſept l'ont enſanglantée;

Qu'Etienne VII, fils d'un Prêtre, déterra le corps de Formoſe, ſon Prédéceſſeur, & fit trancher la tête à ce cadavre;

Que Sergius III, convaincu d'aſſaſſinats, eut un fils de Marozie, lequel hérita de la Papauté;

Que Jean X, amant de Théodora, fut étranglé dans ſon lit;

Que Jean XI, fils de Sergius III, ne fut connu que par ſa crapule;

Que Jean XII fut aſſaſſiné chez ſa Maîtreſſe;

Que Benoît IX acheta & revendit le Pontificat;

Que Gregoire VII fut l'Auteur de cinq cents ans de guerres civiles, ſoutenues par ſes Succeſſeurs;

Qu'enfin, parmi tant de Papes ambitieux, ſanguinaires & débauchés, il y eut un Alexandre VI, dont le nom n'eſt prononcé qu'avec la même horreur que ceux des Néron & des Caligula.

C'eſt une preuve, dit-on, de la divinité de leur caractere, qu'elle ait ſubſiſté avec tant de crimes; mais ſi les Califes avaient eu une conduite encore plus affreuſe, ils auraient donc été encore plus divins. C'eſt ainſi que raiſonne Dermius; mais les Jéſuites lui ont répondu.

PRÉJUGÉS.

LE préjugé eſt une opinion ſans jugement. Ainſi, dans toute la terre, on inſpire aux enfants toutes les opinions qu'on veut, avant qu'ils puiſſent juger.

Il y a des préjugés univerſels, néceſſaires, & qui ſont la vertu même. Par tous Pays on apprend aux enfants à reconnaître un Dieu rémunérateur & vengeur; à reſpecter, à aimer leur pere & mere; à regarder le larcin comme un crime, le menſonge intéreſſé comme un vice, avant qu'ils puiſſent deviner ce que c'eſt qu'un vice & une vertu.

Il y a donc de très-bons préjugés : ce ſont ceux que le jugement ratifie quand on raiſonne.

Sentiment n'eſt pas ſimple préjugé ; c'eſt quelque choſe de bien plus fort. Une mere n'aime pas ſon fils, parce qu'on lui dit qu'il le faut aimer; elle le chérit heureuſement malgré elle. Ce n'eſt point par préjugé que vous courez au ſecours d'un enfant inconnu prêt à tomber dans un précipice, ou à être dévoré par une bête.

Mais c'eſt par préjugé que vous reſpecterez un homme revêtu de certains habits, marchant gravement, parlant de même. Vos parents vous ont dit que vous deviez vous incliner devant cet homme, vous le reſpectez avant de ſavoir s'il mérite vos reſpects : vous croiſſez en âge & en connaiſſances; vous vous appercevez que cet homme eſt un Charlatan, pétri d'orgueil, d'intérêt & d'artifice; vous mépriſez ce que vous révériez, & le préjugé cede au jugement. Vous avez cru par préjugé les fables dont on a bercé votre enfance ; on vous a dit que les Titans firent la guerre aux Dieux ; & que Vénus fut amoureuſe d'A-

donis; vous prenez à douze ans ces fables pour des vérités; vous les regardez à vingt ans comme des allégories ingénieuſes.

Examinons en peu de mots les différentes ſortes de préjugés, afin de mettre de l'ordre dans nos affaires. Nous ſerons peut-être comme ceux qui, du temps du ſyſtême de *Law*, s'apperçurent qu'ils avaient calculé des richeſſes imaginaires.

Préjugés des ſens.

N'eſt-ce pas une choſe plaiſante que nos yeux nous trompent toujours, lors même que nous voyons très-bien, & qu'au contraire nos oreilles ne nous trompent pas? Que votre oreille bien conformée entende, *vous êtes belle, je vous aime;* il eſt bien ſûr qu'on ne vous a pas dit, *je vous hais, vous êtes laide:* mais vous voyez un miroir uni; il eſt démontré que vous vous trompez, c'eſt une ſurface très-raboteuſe. Vous voyez le Soleil d'environ deux pieds de diametre, il eſt démontré qu'il eſt un million de fois plus gros que la terre.

Il ſemble que Dieu ait mis la vérité dans vos oreilles, & l'erreur dans vos yeux; mais étudiez l'Optique, & vous verrez que Dieu ne vous a pas trompé, & qu'il eſt impoſſible que les objets vous paraiſſent autrement que vous les voyez dans l'état préſent des choſes.

Préjugés phyſiques.

Le Soleil ſe leve, la Lune auſſi, la Terre eſt immobile; ce ſont là des préjugés phyſiques naturels. Mais que les écreviſſes ſoient bonnes pour le ſang, parce qu'étant cuites elles ſont rouges comme lui; que les anguilles guériſſent la paralyſie, parce qu'elles fretillent; que la Lune influe ſur nos maladies, parce qu'un jour on obſerva qu'un

malade avait eu un redoublement de fievre pendant le décours de la Lune; ces idées, & mille autres, ont été des erreurs d'anciens Charlatans, qui jugerent sans raisonner, & qui, étant trompés, tromperent les autres.

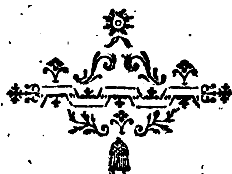
Préjugés historiques.

La plupart des Histoires ont été crues sans examen, & cette créance est un préjugé. Fabius Pictor raconte que plusieurs siecles avant lui, une Vestale de la Ville d'Albe, allant puiser de l'eau dans sa cruche, fut violée, qu'elle accoucha de Romulus & de Remus, qu'ils furent nourris par une louve, &c. Le Peuple Romain crut cette fable; il n'examina point si dans ce temps-là il y avait des Vestales dans le Latium, s'il était vraisemblable que la fille d'un Roi sortît de son Couvent avec sa cruche, s'il était probable qu'une louve allaitât deux enfants au-lieu de les manger. Le préjugé s'établit.

Un Moine écrit que Clovis étant dans un grand danger à la bataille de Tolbiac, fit vœu de se faire Chrétien s'il en réchappait; mais est-il naturel qu'on s'adresse à un Dieu étranger dans une telle occasion? n'est-ce pas alors que la Religion dans laquelle on est né agit le plus puissamment? Quel est le Chrétien qui, dans une bataille contre les Turcs, ne s'adressera pas plutôt à la Ste. Vierge qu'à Mahomet? On ajoute qu'un pigeon apporta la sainte Ampoule dans son bec pour oindre Clovis, & qu'un Ange apporta l'oriflamme pour le conduire; le préjugé crut toutes les Historiettes de ce genre. Ceux qui connaissent la nature humaine, savent bien que l'usurpateur Clovis, & l'usurpateur Rolon ou Rol, se firent Chrétiens pour gouverner plus sûrement des Chrétiens, comme les usurpateurs Turcs se firent Musulmans pour gouverner plus sûrement les Musulmans.

Préjugés religieux.

Si votre Nourrice vous a dit que Cérès préside aux bleds, ou que Visnou & Xaca se sont fait hommes plusieurs fois, ou que Sanmoncodom est venu couper une forêt, ou qu'Odin vous attend dans sa salle vers le Jutland, ou que Mahomet ou quelqu'autre a fait un voyage dans le Ciel; enfin, si votre Précepteur vient ensuite enfoncer dans votre cervelle ce que votre Nourrice y a gravé, vous en tenez pour votre vie. Votre jugement veut-il s'élever contre ces préjugés? vos voisins, & sur-tout vos voisines, crient à l'impie, & vous effraient; votre Derviche craignant de voir diminuer son revenu, vous accuse auprès du Cadi, & ce Cadi vous fait empaler s'il le peut, parce qu'il veut commander à des sots, & qu'il croit que les sots obéissent mieux que les autres; & cela durera jusqu'à ce que vos voisins, & le Derviche, & le Cadi, commencent à comprendre que la sottise n'est bonne à rien, & que la persécution est abominable.



RELIGION.

Premiere Question.

L'Evêque de Vorcester, Warburton, Auteur d'un des plus savants Ouvrages qu'on ait jamais fait, s'exprime ainsi, page 8, Tome premier : « Une Religion, une „ Société, qui n'est pas fondée sur la créance d'une autre „ vie, doit être soutenue par une Providence extraordi- „ naire; le Judaïsme n'est pas fondé sur la créance d'une „ autre vie; donc le Judaïsme a été soutenu par une Pro- „ vidence extraordinaire.

Plusieurs Théologiens se sont élevés contre lui; & comme on retorque tous les arguments, on a retorqué le sien; on lui a dit :

„ Toute Religion qui n'est pas fondée sur le dogme de „ l'immortalité de l'ame, & sur les peines & les récom- „ penses éternelles, est nécessairement fausse; or le Ju- „ daïsme ne connut point ces dogmes; donc le Judaïs- „ me, loin d'être soutenu, par la Providence, était, par „ vos principes, une Religion fausse & barbare, qui atta- „ quait la Providence.

Cet Evêque eut quelques autres adversaires qui lui soutinrent que l'immortalité de l'ame était connue chez les Juifs, dans le temps même de Moïse; mais il leur prouva très-évidemment, que ni le Décalogue, ni le Lévitique, ni le Deutéronome, n'avaient dit un seul mot de cette créance, & qu'il est ridicule de vouloir tordre & corrompre quelques passages des autres Livres, pour en tirer une vérité qui n'est point annoncée dans le Livre de la Loi.

Mr. l'Evêque ayant fait quatre volumes pour démontrer

que la Loi Judaïque ne proposait ni peines ni récompenses après la mort, n'a jamais pu répondre à ses Adversaires d'une maniere bien satisfaisante. Ils lui disaient: " Ou
„ Moïse connaissait ce dogme, & alors il a trompé les Juifs
„ en ne le manifestant pas; ou il l'ignorait, & en ce cas il
„ n'en savait pas assez pour fonder une bonne Religion.
„ En effet, si la Religion avait été bonne, pourquoi l'au-
„ rait-on abolie? Une Religion vraie doit être pour tous
„ les temps & pour tous les lieux; elle doit être comme
„ la lumiere du Soleil, qui éclaire tous les Peuples &
„ toutes les Générations.

Ce Prélat, tout éclairé qu'il est, a eu beaucoup de peine à se tirer de toutes ces difficultés; mais quel systême en est exempt?

Seconde Question.

Un autre Savant, beaucoup plus Philosophe, qui est un des plus profonds Métaphysiciens de nos jours, donne de fortes raisons pour prouver que le Polithéisme a été la premiere Religion des hommes, & qu'on a commencé à croire plusieurs Dieux, avant que la raison fût assez éclairée pour ne reconnaître qu'un seul Etre suprême.

J'ose croire, au contraire, qu'on a commencé d'abord par reconnaître un seul Dieu, & qu'ensuite la faiblesse humaine en a adopté plusieurs; & voici comme je conçois la chose.

Il est indubitable qu'il y eut des Bourgades avant qu'on eût bâti de grandes Villes, & que tous les hommes ont été divisés en petites Républiques, avant qu'ils fussent réunis dans de grands Empires. Il est bien naturel qu'une Bourgade effrayée du tonnerre, affligée de la perte de ses moissons, maltraitée par la Bourgade voisine, sentant tous les jours sa faiblesse, sentant par-tout un pouvoir invisi-

ble, ait bientôt dit : Il y a quelque Etre au-dessus de nous qui nous fait du bien & du mal.

Il me paraît impossible qu'elle ait dit : Il y a deux pouvoirs; car pourquoi plusieurs ? On commence en tout genre par le simple, ensuite vient le composé, & souvent enfin on revient au simple par des lumieres supérieures. Telle est la marche de l'esprit humain.

Quel est cet être qu'on aura d'abord invoqué ? Sera-ce le Soleil ? sera-ce la Lune ? Je ne le crois pas. Examinons ce qui se passe dans les enfants; ils sont à peu près ce que sont les hommes ignorants. Ils ne sont frappés ni de la beauté, ni de l'utilité de l'astre qui anime la nature, ni des secours que la Lune nous prête, ni des variations régulieres de son cours; ils n'y pensent pas; ils y sont trop accoutumés. On n'adore, on n'invoque, on ne veut appaiser que ce qu'on craint; tous les enfants voient le ciel avec indifférence; mais que le tonnerre gronde, ils tremblent, ils vont se cacher. Les premiers hommes en ont sans doute agi de même. Il ne peut y avoir que des especes de Philosophes qui aient remarqué le cours des astres, les aient fait admirer, & les aient fait adorer; mais des Cultivateurs simples & sans aucune lumiere, n'en savaient pas assez pour embrasser une erreur si noble.

Un Village se sera donc borné à dire : Il y a une Puissance qui tonne, qui grêle sur nous, qui fait mourir nos enfants, appaisons-la; mais comment l'appaiser ? Nous voyons que nous avons calmé par de petits présents la colere des gens irrités, faisons donc de petits présents à cette Puissance. Il faut bien aussi lui donner un nom. Le premier qui s'offre est celui de *Chef*, de *Maître*, de *Seigneur;* cette Puissance est donc appellée Mon Seigneur. C'est probablement la raison pour laquelle les premiers Egyptiens appellerent leur Dieu Knef; les Syriens, Adoni;

les Peuples voisins, Baal, ou Bel, ou Melch, ou Moloc; les Scythes Papées; tous mots qui signifient *Seigneur*, *Maître*.

C'est ainsi qu'on trouva presque toute l'Amérique partagée en une multitude de petites Peuplades, qui toutes avaient leur Dieu protecteur. Les Mexiquains même, ni les Péruviens, qui étaient de grandes Nations, n'avaient qu'un seul Dieu. L'une adorait Mango-Kapak, l'autre le Dieu de la guerre. Les Mexiquains donnaient à leur Dieu guerrier le nom de Viliputsi, comme les Hébreux avaient appellé leur Seigneur Sabaoth.

Ce n'est point par une raison supérieure & cultivée que tous les Peuples ont ainsi commencé à reconnaître une seule Divinité; s'ils avaient été Philosophes, ils auraient adoré le Dieu de toute la nature, & non pas le Dieu d'un Village; ils auraient examiné ces rapports infinis de tous les êtres, qui prouvent un Etre créateur & conservateur; mais ils n'examinerent rien, ils sentirent. C'est là le progrès de notre faible entendement; chaque Bourgade sentait sa faiblesse, & le besoin qu'elle avait d'un fort Protecteur. Elle imaginait cet Être tutélaire & terrible résidant dans la forêt voisine, ou sur la montagne, ou dans une nuée. Elle n'en imaginait qu'un seul, parce que la Bourgade n'avait qu'un Chef à la guerre. Elle l'imaginait corporel, parce qu'il était impossible de se le représenter autrement. Elle ne pouvait croire que la Bourgade voisine n'eût pas aussi son Dieu. Voilà pourquoi Jephté dit aux habitants de Moab : *Vous possédez légitimement ce que votre Dieu Chamos vous a fait conquérir, vous devez nous laisser jouir de ce que notre Dieu nous a donné par ses victoires.*

Ce discours tenu par un Etranger à d'autres Etrangers, est très-remarquable. Les Juifs & les Moabites avaient dépossédé les Naturels du Pays; l'un & l'autre n'avait d'au-

tre droit que celui de la force, & l'un dit à l'autre : Ton Dieu t'a protégé dans ton usurpation, souffre que mon Dieu me protege dans la mienne.

Jérémie & Amos demandent l'un & l'autre, *quelle raison a eu le Dieu Melchom de s'emparer du Pays de Gad?* Il paraît évident par ces passages, que l'Antiquité attribuait à chaque Pays un Dieu Protecteur. On trouve encore des traces de cette Théologie dans Homere.

Il est bien naturel que l'imagination des hommes s'étant échauffée, & leur esprit ayant acquis des connaissances confuses, ils aient bientôt multiplié leurs Dieux, & assigné des Protecteurs aux éléments, aux mers, aux forêts, aux fontaines, aux campagnes. Plus ils auront examiné les Astres, plus ils auront été frappés d'admiration. Le moyen de ne pas adorer le Soleil, quand on adore la Divinité d'un ruisseau? Dès que le premier pas est fait, la terre est bientôt couverte de Dieux, & on descend enfin des Astres aux chats & aux oignons.

Cependant, il faut bien que la raison se perfectionne; le temps forme enfin des Philosophes qui voient que ni les oignons ni les chats, ni même les Astres, n'ont arrangé l'ordre de la nature. Tous ces Philosophes, Babyloniens, Persans, Egyptiens, Scythes, Grecs & Romains, admettent un Dieu suprême, remunérateur & vengeur.

Ils ne le disent pas d'abord aux Peuples; car quiconque eût mal parlé des oignons & des chats devant des vieilles & des Prêtres, eût été lapidé. Quiconque eût reproché à certains Egyptiens de manger leurs Dieux, eût été mangé lui-même, comme en effet Juvenal rapporte qu'un Egyptien fut tué & mangé tout crud dans une dispute de controverse.

Mais que fit-on? Orphée & d'autres établissent des mysteres que les Initiés jurent par des serments exécrables

de ne point révéler; & le principal de ces mysteres, est l'adoration d'un seul Dieu. Cette grande vérité pénetre dans la moitié de la terre; le nombre des Initiés dévient immense : il est vrai que l'ancienne Religion subsiste toujours; mais comme elle n'est point contraire au dogme de l'unité de Dieu, on la laisse subsister. Et pourquoi l'abolirait-on ? Les Romains reconnaissent le *Deus optimus maximus ;* les Grecs ont leur *Zeus*, leur Dieu suprême. Toutes les autres Divinités ne sont que des êtres intermédiaires; on place des Héros & des Empereurs au rang des Dieux, c'est-à-dire, des Bienheureux. Mais il est sûr que Claude, Octave, Tibere & Caligula ne sont pas regardés comme les Créateurs du ciel & de la terre.

En un mot, il paraît prouvé que du temps d'Auguste, tous ceux qui avaient une Religion, reconnaissaient un Dieu supérieur, éternel, & plusieurs ordres de Dieux sécondaires, dont le culte fut appellé depuis Idolâtrie.

Les Loix des Juifs n'avaient jamais favorisé l'Idolâtrie; car quoiqu'ils admissent des Malachim, des Anges, des êtres célestes d'un ordre inférieur, leur Loi n'ordonnait point que ces Divinités secondaires eussent un culte chez eux. Ils adoraient les Anges, il est vrai, c'est-à-dire, ils se prosternaient quand ils en voyaient; mais comme cela n'arrivait pas souvent, il n'y avait ni de cérémonial, ni de culte légal établi pour eux. Les Chérubins de l'Arche ne recevaient point d'hommages. Il est constant que les Juifs, du moins depuis Alexandre, adoraient ouvertement un seul Dieu, comme la foule innombrable des Initiés l'adoraient secrétement dans leurs mysteres.

Troisieme Question.

Ce fut dans ce temps où le culte d'un Dieu suprême était universellement établi chez tous les Sages en Asie, en Eu-

rope, & en Afrique, que la Religion Chrétienne prit naiſſance.

Le Platoniſme aida beaucoup à l'intelligence de ſes dogmes. Le *Logos*, qui, chez Platon, ſignifiait la ſageſſe, la raiſon de l'Etre ſuprême, devint chez nous le Verbe, & une ſeconde Perſonne de Dieu. Une métaphyſique profonde, & au-deſſus de l'intelligence humaine, fut un ſanctuaire inacceſſible, dans lequel la Religion fut enveloppée.

On ne répétera point ici comment Marie fut déclarée dans la ſuite Mere de Dieu, comment on établit la conſubſtantialité du Pere & du Verbe, & la Proceſſion du *Pneuma*, organe divin du divin *Logos*, deux natures & deux volontés réſultantes de l'hypoſtaſe; & enfin la manducation ſupérieure, l'ame nourrie, ainſi que le corps, des membres & du ſang de l'Homme-Dieu, adoré & mangé ſous la forme du pain, préſent aux yeux, ſenſible au goût, & cependant anéanti. Tous les myſteres ont été ſublimes.

On commença dès le ſecond ſiecle par chaſſer les démons au nom de Jeſus; auparavant on les chaſſait au nom de Jehovah, ou Yhaho : car St. Matthieu rapporte que les ennemis de Jeſus ayant dit qu'il chaſſait les démons au nom du Prince des démons, il leur répondit : *Si c'eſt par Belzébuth que je chaſſe les démons, par qui vos enfants les chaſſent-ils ?*

On ne ſait point en quel temps les Juifs reconnurent pour Prince des Démons Belzébuth, qui était un Dieu étranger; mais on ſait, (& c'eſt Joſeph qui nous l'apprend) qu'il y avait à Jéruſalem des Exorciſtes prépoſés pour chaſſer les Démons des corps des poſſédés, c'eſt-à-dire, des hommes attaqués de maladies ſingulieres, qu'on attribuait alors dans une grande partie de la terre à des Génies malfaiſants.

On chaſſait donc ces Démons avec la véritable prononciation

ciation de Jehovah aujourd'hui perdue, & avec d'autres cérémonies aujourd'hui oubliées.

Cet exorcisme par Jehovah ou par les autres noms de Dieu, était encore en usage dans les premiers siecles de l'Eglise. Origene en disputant contre Celse, lui dit, N°. 262 : " Si en invoquant Dieu, ou en jurant par lui, on „ le nomme le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, „ on fera certaines choses par ces noms, dont la nature „ & la force sont telles, que les démons se soumettent „ à ceux qui les prononcent; mais si on le nomme d'un „ autre nom, comme Dieu de la mer bruyante, sup- „ plantateur, ces noms feront sans vertu. Le nom d'If- „ raël traduit en Grec ne pourra rien opérer; mais pro- „ noncez-le en Hébreu, avec les autres mots requis, vous „ opérerez la conjuration.

Le même Origene, au Nombre 19, dit ces paroles remarquables : " Il y a des noms qui ont naturellement de „ la vertu, tels que sont ceux dont se servent les Sages „ parmi les Egyptiens, les Mages en Perse, les Brachma- „ nes dans l'Inde. Ce qu'on nomme magie n'est pas un „ art vain & chimérique, ainsi que le prétendent les Stoï- „ ciens & les Epicuriens : ni le nom de Sabaoth, ni ce- „ lui d'Adonaï, n'ont pas été faits pour des êtres créés; „ mais ils appartiennent à une Théologie mystérieuse „ qui se rapporte au Créateur; delà vient la vertu de ces „ noms quand on les arrange & qu'on les prononce se- „ lon les regles, &c.

Origene, en parlant ainsi, ne donne point son sentiment particulier, il ne fait que rapporter l'opinion universelle. Toutes les Religions alors connues admettaient une espece de magie, & on distinguait la magie céleste & la magie infernale, la nécromancie & la théurgie; tout était prodige, divination, oracle. Les Perses ne niaient

point les miracles des Egyptiens, ni les Egyptiens ceux des Perſes. Dieu permettait que les premiers Chrétiens fuſſent perſuadés des oracles attribués aux Sybilles, & leur laiſſait encore quelques erreurs peu importantes, qui ne corrompaient point le fonds de la Religion.

Une choſe encore fort remarquable, c'eſt que les Chrétiens des deux premiers ſiecles avaient de l'horreur pour les Temples, les Autels & les ſimulacres. C'eſt ce qu'Origene avoue, N°. 347. Tout changea depuis avec la diſcipline, quand l'Egliſe reçut une forme conſtante.

Quatrieme Queſtion.

Lorſqu'une fois une Religion eſt établie légalement dans un Etat, les Tribunaux ſont tous occupés à empêcher qu'on ne renouvelle la plupart des choſes qu'on faiſait dans cette Religion avant qu'elle fût publiquement reçue. Les Fondateurs s'aſſemblaient en ſecret malgré les Magiſtrats; on ne permet que les Aſſemblées publiques ſous les yeux de la Loi, & toutes aſſociations qui ſe dérobent à la Loi ſont défendues. L'ancienne maxime était qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes; la maxime oppoſée eſt reçue, que c'eſt obéir à Dieu que de ſuivre les Loix de l'Etat. On n'entendait parler que d'obſeſſions & de poſſeſſions; le diable était alors déchaîné ſur la terre; le diable ne ſort plus aujourd'hui de ſa demeure : les prodiges, les prédictions étaient alors néceſſaires; on ne les admet plus. Un homme qui prédirait des calamités dans les Places publiques, ſerait mis aux petites maiſons. Les Fondateurs recevaient ſecrétement l'argent des Fideles ; un homme qui recueillerait de l'argent pour en diſpoſer ſans y être autoriſé par la Loi, ſerait repris de juſtice. Ainſi, on ne ſe ſert plus d'aucun des échafauds qui ont ſervi à bâtir l'édifice.

Cinquieme Question.

Après notre ſainte Religion, qui ſans doute eſt la ſeule bonne, quelle ſerait la moins mauvaiſe?

Ne ſerait-ce pas la plus ſimple? Ne ſerait-ce pas celle qui enſeignerait beaucoup de morale & très-peu de dogmes? celle qui tendrait à rendre les hommes juſtes ſans les rendre abſurdes? celle qui n'ordonnerait point de croire des choſes impoſſibles, contradictoires, injurieuſes à la Divinité, & pernicieuſes au Genre-humain, & qui n'oſerait point menacer des peines éternelles quiconque aurait le ſens commun? Ne ſerait-ce point celle qui ne ſoutiendrait pas ſa créance par des bourreaux, & qui n'inonderait pas la terre de ſang pour des ſophiſmes inintelligibles? celle dans laquelle une équivoque, un jeu de mots & deux ou trois chartes ſuppoſées, ne feraient pas un Souverain & un Dieu, d'un Prêtre ſouvent inceſtueux, homicide & empoiſonneur? celle qui ne ſoumettrait pas les Rois à ce Prêtre? celle qui n'enſeignerait que l'adoration d'un Dieu, la juſtice, la tolérance & l'humanité?

Sixieme Question.

On a dit que la Religion des Gentils était abſurde en pluſieurs points, contradictoire, pernicieuſe; mais ne lui a-t-on pas imputé plus de mal qu'elle n'en a fait, & plus de ſottiſes qu'elle n'en a prêchées?

Car de voir Jupiter taureau,
Serpent, cygne, ou quelqu'autre choſe;
Je ne trouve point cela beau,
Et ne m'étonne pas, ſi par fois on en cauſe.

Prologue d'Amphitrion.

Sans doute cela eſt fort impertinent; mais qu'on me montre dans toute l'Antiquité un Temple dédié à Léda,

couchant avec un cygne ou avec un taureau? Y a-t-il eu un sermon prêché dans Athenes ou dans Rome pour encourager les filles à faire des enfants avec les cygnes de leur basse-cour? Les fables recueillies & ornées par Ovide sont-elles la Religion? ne ressemblent-elles pas à notre Légende dorée, à notre Fleur des Saints? Si quelque Brame ou quelque Derviche venait nous objecter l'Histoire de sainte Marie Egyptienne, laquelle n'ayant pas de quoi payer les Matelots qui l'avaient conduite en Egypte, donna à chacun d'eux ce que l'on appelle des faveurs, en guise de monnoie, nous dirions au Brame : Mon Révérend Pere, vous vous trompez, notre Religion n'est pas la Légende dorée.

Nous reprochons aux Anciens leurs Oracles, leurs prodiges : s'ils revenaient au monde, & qu'on pût compter les miracles de Notre-Dame de Lorette, & ceux de Notre-Dame d'Ephese, en faveur de qui des deux ferait la balance du compte?

Les Sacrifices humains ont été établis chez presque tous les Peuples, mais très-rarement mis en usage. Nous n'avons que la fille de Jephté & le Roi Agag d'immolés chez les Juifs; car Isaac & Jonathas ne le furent pas. L'Histoire d'Iphigénie n'est pas bien avérée chez les Grecs. Les sacrifices humains sont très-rares chez les anciens Romains; en un mot, la Religion Païenne a fait répandre très-peu de sang, & la nôtre en a couvert la terre. La nôtre est sans doute la seule bonne, la seule vraie; mais nous avons fait tant de mal par son moyen, que quand nous parlons des autres, nous devons être modestes.

Septieme Question.

Si un homme veut persuader sa Religion à des Etrangers, ou à ses Compatriotes, ne doit-il pas s'y prendre

avec la plus insinuante douceur, & la modération la plus engageante? S'il commence par dire que ce qu'il annonce est démontré, il trouvera une foule d'incrédules; s'il ose leur dire, qu'ils ne rejettent sa Doctrine qu'autant qu'elle condamne leurs passions, que leur cœur a corrompu leur esprit, qu'ils n'ont qu'une raison fausse & orgueilleuse, il les révolte, il les anime contre lui, il ruine lui-même ce qu'il veut établir.

Si la Religion qu'il annonce est vraie, l'emportement & l'insolence la rendront-ils plus vraie? Vous mettez-vous en colere, quand vous dites qu'il faut être doux, patient, bienfaisant, juste, remplir tous les devoirs de la Société? Non, car tout le monde est de votre avis; pourquoi donc dites-vous des injures à votre frere, quand vous lui prêchez une métaphysique mystérieuse? C'est que son sens irrite votre amour-propre. Vous avez l'orgueil d'exiger que votre frere soumette son intelligence à la vôtre: l'orgueil humilié produit la colere; elle n'a point d'autre source. Un homme blessé de vingt coups de fusil dans une bataille, ne se met point en colere; mais un Docteur blessé du refus d'un suffrage, devient furieux & implacable.

RÉSURRECTION.

ON conte que les Egyptiens n'avaient bâti leurs pyramides que pour en faire des tombeaux, & que leurs corps embaumés, par-dedans & par-dehors, attendaient que leurs ames vinssent les ranimer au bout de mille ans. Mais si leurs corps devaient ressusciter, pourquoi la premiere opération des Parfumeurs était-elle de leur percer le crâne avec un crochet, & d'en tirer la cervelle? L'idée de ressusciter sans cervelle, fait soupçonner

(ſi on peut uſer de ce mot) que les Egyptiens n'en avaient guères de leur vivant; mais il faut conſidérer que la plupart des Anciens croyaient que l'ame eſt dans la poitrine. Et pourquoi l'ame eſt-elle dans la poitrine plutôt qu'ailleurs? C'eſt qu'en effet dans tous nos ſentiments un peu violents, on éprouve, vers la région du cœur, une dilatation ou un reſſerrement, qui a fait penſer que c'était là le logement de l'ame. Cette ame était quelque choſe d'aérien, c'était une figure légere qui ſe promenait où elle pouvait, juſqu'à ce qu'elle eût retrouvé ſon corps.

La croyance de la réſurrection eſt beaucoup plus ancienne que les temps hiſtoriques. Athalide, fils de Mercure, pouvait mourir & reſſuſciter à ſon gré; Eſculape rendit la vie à Hyppolite; Hercule à Alceſte; Pélops ayant été haché en morceaux par ſon Pere, fut reſſuſcité par les Dieux. Platon raconte qu'Hérès reſſuſcita pour quinze jours ſeulement.

Les Phariſiens, chez les Juifs, n'adopterent le dogme de la réſurrection que très-long-temps après Platon.

Il y a dans les Actes des Apôtres un fait bien ſingulier & bien digne d'attention. St. Jacques & pluſieurs de ſes Compagnons conſeillent à St. Paul d'aller dans le Temple de Jéruſalem, obſerver toutes les cérémonies de l'ancienne Loi, tout Chrétien qu'il était, *afin que tous ſachent*, diſent-ils, *que tout ce qu'on dit de vous eſt faux, & que vous continuez de garder la Loi de Moïſe.*

St. Paul alla donc pendant ſept jours dans le Temple, mais le ſeptieme il fut reconnu. On l'accuſa d'y être venu avec des Etrangers, & de l'avoir profané. Voici comment il ſe tira d'affaire;

Or Paul ſachant qu'une partie de ceux qui étaient-là étaient Saducéens, & l'autre Phariſiens, il s'écria dans l'Aſſemblée: Mes Freres, je ſuis Phariſien & fils de Phariſien; c'eſt à cauſe

de l'espérance d'une autre vie & de la résurrection des morts que l'on veut me condamner. (*) Il n'avait point du tout été question de la résurrection des morts dans toute cette affaire; Paul ne le disait que pour animer les Pharisiens & les Saducéens les uns contre les autres.

℣. 7. *Paul ayant parlé de la sorte, il s'émut une dissension entre les Pharisiens & les Saducéens, & l'Assemblée fut divisée.*

℣. 8. *Car les Saducéens disent qu'il n'y a ni Résurrection, ni Ange, ni Esprit; au-lieu que les Pharisiens reconnaissent & l'un & l'autre, &c.*

On a prétendu que Job, qui est très-ancien, connaissait le dogme de la résurrection. On cite ces paroles : *Je sais que mon Rédempteur est vivant, & qu'un jour sa rédemption s'élevera sur moi, ou que je me releverai de la poussiere, que ma peau reviendra, & que je verrai encore Dieu dans ma chair.*

Mais plusieurs Commentateurs entendent par ces paroles, que Job espere qu'il relèvera bientôt de maladie, & qu'il ne demeurera pas toujours couché sur la terre, comme il l'était. La suite prouve assez que cette explication est la véritable; car il s'écrie le moment d'après à ses faux & durs Amis : *Pourquoi donc dites-vous, persécutons-le*, ou bien, *parce que vous direz, parce que nous l'avons persécuté.* Cela ne veut-il pas dire évidemment : vous vous repentirez de m'avoir offensé, quand vous me reverrez dans mon premier état de santé & d'opulence. Un malade qui dit : Je me leverai, ne dit pas : Je ressusciterai. Donner des sens forcés à des passages clairs, c'est le sûr moyen de ne jamais s'entendre.

St. Jérôme ne place la naissance de la Secte des Phari-

(*) *Actes des Apôtres, chap. 23, v. 6, 7, 8.*

siens que très-peu de temps avant Jesus-Christ. Le Rabin Hillel passe pour le Fondateur de la Secte Pharisienne; & cet Hillel était Contemporain de Gamaliel, le Maître de St. Paul.

Plusieurs de ces Pharisiens croyaient que les Juifs seuls ressusciteraient, & que le reste des hommes n'en valait pas la peine. D'autres ont soutenu qu'on ne ressusciterait que dans la Palestine, & que les corps de ceux qui auront été enterrés ailleurs, seront secrétement transportés auprès de Jérusalem pour s'y rejoindre à leur ame. Mais St. Paul écrivant aux Habitants de Tessalonique, leur dit, que le *second avénement de Jesus-Christ est pour eux & pour lui, qu'ils en seront témoins.*

℣. 16. *Car aussi-tôt que le signal aura été donné par l'Archange, & par le son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du Ciel, & ceux qui seront morts en Jesus-Christ ressusciteront les premiers.*

℣. 17. *Puis nous autres qui sommes vivants, & qui serons demeurés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans les nuées pour aller au-devant du Seigneur au milieu de l'air, & ainsi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur.* (*)

Ce passage important ne prouve-t-il pas évidemment que les premiers Chrétiens comptaient voir la fin du monde, comme en effet elle est prédite dans St. Luc, pour le temps même que St. Luc vivait?

St. Augustin croit que les enfants, & même les enfants morts nés, ressusciteront dans l'âge de la maturité. Les Origenes, les Jérômes, les Athanases, les Basiles, n'ont pas cru que les femmes dussent ressusciter avec leur sexe.

Enfin, on a toujours disputé sur ce que nous avons été, sur ce que nous sommes, & sur ce que nous serons.

(*) *1. Epist. aux Thess. ch. 4.*

SALOMON.

SAlomon pouvait-il être auſſi riche qu'on le dit?

Les Paralipomenes aſſurent que le Melk David, ſon Pere, lui laiſſa environ vingt milliards de notre monnoie au cours de ce jour, ſelon la ſupputation la plus modeſte. Il n'y a pas tant d'argent comptant dans toute la terre, & il eſt aſſez difficile que David ait pu amaſſer ce tréſor dans le petit Pays de la Paleſtine.

Salomon, ſelon le troiſieme Livre des Rois, avait quarante mille écuries pour les chevaux de ſes chariots. Quand chaque écurie n'aurait contenu que dix chevaux, cela n'aurait composé que le nombre de quatre cents mille, qui, joints à ſes douze mille chevaux de ſelle, eût fait quatre cents douze mille chevaux de bataille. C'eſt beaucoup pour un Melk Juif, qui ne fit jamais la guerre. Cette magnificence n'a guères d'exemple dans un Pays qui ne nourrit que des ânes, & où il n'y a pas aujourd'hui d'autre monture : mais apparemment que les temps ſont changés. Il eſt vrai qu'un Prince ſi ſage, qui avait mille femmes, pouvait bien avoir auſſi quatre cents douze mille chevaux, ne fût-ce que pour aller ſe promener avec elles, ou le long du Lac de Génézareth, ou vers celui de Sodôme, ou vers le Torrent de Cédron, qui eſt un des endroits des plus délicieux de la terre, quoiqu'à la vérité ce torrent ſoit à ſec neuf mois de l'année, & que le terrein ſoit un peu pierreux.

Mais ce ſage Salomon a-t-il fait les Ouvrages qu'on lui attribue? Eſt-il vraiſemblable, par exemple, qu'il ſoit l'Auteur de l'Eglogue Juive, intitulée le Cantique des Cantiques?

Il ſe peut qu'un Monarque, qui avait mille femmes,

ait dit à l'une d'elles, *qu'elle me baise d'un baiser de sa bouche, car vos tettons sont meilleurs que le vin;* un Roi & un Berger, quand il s'agit de baiser sur la bouche, peuvent s'exprimer de la même maniere; il est vrai qu'il est assez étrange qu'on ait prétendu que c'était la fille qui parlait en cet endroit, & qui faisait l'éloge des tettons de son Amant.

Je ne nierai pas encore qu'un Roi galant ait fait dire à sa Maîtresse : *Mon bien-Aimé est comme un bouquet de myrrhe, il demeurera entre mes tettons.* Je n'entends pas trop ce que c'est qu'un bouquet de myrrhe; mais enfin, quand la bien-Aimée avise son bien-Aimé de lui passer la main gauche sur le cou, & de l'embrasser de la main droite, je l'entends fort bien.

On pourrait demander quelques explications à l'Auteur du Cantique, quand il dit : Votre nombril est comme une coupe dans laquelle il y a toujours quelque chose à boire, votre ventre est comme un boisseau de froment, vos tettons sont comme deux faons de chevreuil, & votre nez est comme la tour du Mont Liban.

J'avoue que les Eglogues de Virgile sont d'un autre style, mais chacun a le sien; & un Juif n'est pas obligé d'écrire comme Virgile.

C'est apparemment encore un beau tour d'éloquence orientale, que de dire : *Notre Sœur est encore petite, elle n'a point de tettons; que ferons-nous de notre Sœur? Si c'est un mur, bâtissons dessus; si c'est une porte, fermons-la.*

A la bonne heure que Salomon, le plus sage des hommes, ait parlé ainsi dans ses goguettes; c'était, dit-on, son épithalame pour son mariage avec la fille de Pharaon : mais est-il naturel que le gendre de Pharaon quitte sa bien-Aimée pendant la nuit, pour aller dans son jardin des noyers, que la Reine coure toute seule après lui nuds

pieds, qu'elle ſoit battue par les Gardes de la Ville, & qu'ils lui prennent ſa robe!

La fille d'un Roi aurait-elle pu dire : *Je ſuis brune, mais je ſuis belle comme les fourrures de Salomon?* On paſſerait de telles expreſſions à un Berger, quoiqu'après tout il n'y ait pas grand rapport entre la beauté d'une fille & des fourrures. Mais enfin, les peliſſes de Salomon pouvaient avoir été admirées de leur temps; & un Juif de la lie du Peuple, qui faiſait des vers pour ſa Maîtreſſe, pouvait fort bien lui dire dans ſon langage Juif, que jamais aucun Roi Juif n'avait eu des robes fourrées auſſi belles qu'elle : mais il eût fallu que le Roi Salomon eût été bien enthouſiaſmé de ſes fourrures pour les comparer à ſa Maîtreſſe; un Roi de nos jours qui compoſerait une pareille épithalame pour ſon mariage avec la fille d'un Roi ſon voiſin, ne paſſerait pas, à coup ſûr, pour le meilleur Poëte de ſon Royaume.

Pluſieurs Rabins ont ſoutenu que non-ſeulement cette petite Eglogue voluptueuſe n'était pas du Roi Salomon, mais qu'elle n'était pas authentique. Théodore de Mopſueſte était de ce ſentiment, & le célebre Grotius appelle le Cantique des Cantiques *un Ouvrage libertin; flagitioſus:* cependant il eſt conſacré, & on le regarde comme une allégorie perpétuelle du mariage de Jeſus-Chriſt avec ſon Egliſe. Il faut avouer que l'allégorie eſt un peu forte, & qu'on ne voit pas ce que l'Egliſe pourrait entendre quand l'Auteur dit que ſa petite Sœur n'a point de tettons, & que ſi c'eſt un mur, il faut bâtir deſſus.

Le Livre de la Sageſſe eſt dans un goût plus ſérieux; mais il n'eſt pas plus de Salomon que le Cantique des Cantiques. On l'attribue communément à Jeſus, fils de Sirac; d'autres à Philon de Biblos : mais quel que ſoit l'Auteur, il paraît que de ſon temps on n'avait point en-

core le Pentateuque; car il dit, au chap. 10, qu'Abraham voulut immoler Isaac du temps du Déluge; & dans un autre endroit, il parle du Patriarche Joseph comme d'un Roi d'Egypte.

Les Proverbes ont été attribués à Isaïe, à Elzia, à Sobna, à Eliacin, à Joaké, & à plusieurs autres. Mais qui que ce soit qui ait compilé ce Recueil de Sentences Orientales, il n'y a pas d'apparence que ce soit un Roi qui s'en soit donné la peine. Aurait-il dit, que *la terreur du Roi est comme le rugissement du lion?* C'est ainsi que parle un Sujet ou un Esclave, que la colere de son Maître fait trembler. Salomon aurait-il tant parlé de la femme impudique? Aurait-il dit : *Ne regardez point le vin quand il paraît clair, & que sa couleur brille dans le verre?*

Je doute fort qu'on ait eu des verres à boire du temps de Salomon; c'est une invention fort récente : toute l'Antiquité buvait dans des tasses de bois ou de métal; & ce seul passage indique que cet Ouvrage fut fait par un Juif d'Alexandrie, long-temps après Alexandre.

Reste l'Ecclésiaste, que Grotius prétend avoir été écrit sous Zorobabel. On sait assez avec quelle liberté l'Auteur de l'Ecclésiaste s'exprime; on sait qu'il dit que *les hommes n'ont rien de plus que les bêtes; qu'il vaut mieux n'être pas né que d'exister; qu'il n'y a point d'autre vie, qu'il n'y a rien de bon que de se réjouir dans ses œuvres avec celle qu'on aime.*

Il se pourrait faire que Salomon eût tenu de tels discours à quelques-unes de ses femmes; on prétend que ce sont des objections qu'il se fait : mais ces maximes, qui ont l'air un peu libertin, ne ressemblent point du tout à des objections; & c'est se moquer du monde, d'entendre dans un Auteur le contraire de ce qu'il dit.

Au reste, plusieurs Peres ont prétendu que Salomon avait fait pénitence; ainsi on peut lui pardonner.

Mais que ces Livres aient été écrits par un Juif, que nous importe? Notre Religion Chrétienne est fondée sur la Juive, mais non pas sur tous les Livres que les Juifs ont faits. Pourquoi le Cantique des Cantiques sera-t-il plus sacré pour nous que les Fables du Talmud? C'est, dit-on, que nous l'avons compris dans le Canon des Hébreux : & qu'est-ce que ce Canon? C'est un Recueil d'Ouvrages authentiques! Eh bien, un Ouvrage, pour être authentique, est-il divin? Une Histoire des Rois de Juda & de Sichem, par exemple, est-elle autre chose qu'une Histoire? Voilà un étrange préjugé. Nous avons les Juifs en horreur, & nous voulons que tout ce qui a été écrit par eux, & recueilli par nous, porte l'empreinte de la Divinité. Il n'y a jamais eu de contradiction si palpable.

SENS COMMUN.

IL y a quelquefois dans les expressions vulgaires une image de ce qui se passe au fond du cœur de tous les hommes. *Sensus Communis* signifiait chez les Romains non-seulement sens commun, mais humanité, sensibilité. Comme nous ne valons pas les Romains, ce mot ne dit chez nous que la moitié de ce qu'il disait chez eux. Il ne signifie que le bon sens, raison grossiere, raison commencée, premiere notion des choses ordinaires, état mitoyen entre la stupidité & l'esprit. *Cet homme n'a pas le sens commun*, est une grosse injure. *Cet homme a le sens commun*, c'est une injure aussi; cela veut dire qu'il n'est pas tout-à-fait stupide, & qu'il manque de ce qu'on appelle esprit. Mais d'où vient cette expression, sens commun, si ce n'est des sens? Les hommes, quand ils inventerent ce mot, faisaient l'aveu que rien n'entrait dans l'ame que par les sens;

autrement, auraient ils employé le mot de ſens pour ſignifier le raiſonnement commun?

On dit quelquefois, le ſens commun eſt fort rare; que ſignifie cette phraſe? Que dans pluſieurs hommes raiſon commencée eſt arrêtée dans ſes progrès par quelques préjugés, que tel homme qui juge très-ſainement dans une affaire ſe trompera toujours groſſiérement dans une autre. Cet Arabe qui ſera d'ailleurs un bon Calculateur, un ſavant Chymiſte, un Aſtronome exact, croira cependant que Mahomet a mis la moitié de la Lune dans ſa manche.

Pourquoi ira-t-il au-delà du ſens commun dans les trois Sciences dont je parle, & ſera-t-il au-deſſous du ſens commun quand il s'agira de cette moitié de Lune? C'eſt que dans les premiers cas il à vu avec ſes yeux, il a perfectionné ſon intelligence; & dans le ſecond il a vu par les yeux d'autrui, il a fermé les ſiens, il a perverti le ſens commun qui eſt en lui.

Comment cet étrange renverſement d'eſprit peut-il s'opérer? Comment les idées qui marchent d'un pas ſi régulier & ſi ferme dans la cervelle ſur un grand nombre d'objets, peuvent-elles clocher ſi miſérablement ſur un autre mille fois plus palpable & plus aiſé à comprendre? Cet homme a toujours en lui les mêmes principes d'intelligence; il faut donc qu'il ait un organe vicié, comme il arrive quelquefois que le gourmet le plus fin peut avoir le goût dépravé ſur une eſpece particuliere de nourriture.

Comment l'organe de cet Arabe, qui voit la moitié de la Lune dans la manche de Mahomet, eſt-il vicié? C'eſt par la peur. On lui a dit que s'il ne croyait pas à cette manche, ſon ame, immédiatement après ſa mort, en paſſant ſur le pont aigu, tomberait pour jamais dans l'abyme. On lui a dit bien pis: ſi jamais vous doutez de cette manche, un Derviche vous traitera d'impie; un autre vous

prouvera que vous êtes un insensé, qui, ayant tous les motifs possibles de crédibilité, n'avez pas voulu soumettre votre raison superbe à l'évidence; un troisieme vous déférera au petit Divan d'une petite Province, & vous serez légalement empalé.

Tout cela donne une terreur panique au bon Arabe, à sa femme, à sa sœur, à toute la petite famille. Ils ont du bon sens sur tout le reste; mais sur cet article, leur imagination est blessée, comme celle de Pascal, qui voyait continuellement un précipice auprès de son fauteuil. Mais notre Arabe croit-il en effet à la manche de Mahomet? Non; il fait des efforts pour croire : il dit, cela est impossible, mais cela est vrai; je crois ce que je ne crois pas. Il se forme dans sa tête sur cette manche, un cahos d'idées qu'il craint de débrouiller; & c'est véritablement n'avoir pas le sens commun.

SENSATION.

Les huîtres ont, dit-on, deux sens, les taupes quatre, les autres animaux comme les hommes cinq : quelques personnes en admettent un sixieme; mais il est évident que la sensation voluptueuse, dont ils veulent parler, se réduit au sentiment du tact, & que cinq sens sont notre partage. Il nous est impossible d'en imaginer par de-là, & d'en desirer.

Il se peut que dans d'autres globes on ait des sens dont nous n'avons pas d'idée : il se peut que le nombre des sens augmente de globe en globe, & que l'être qui a des sens innombrables & parfaits soit le terme de tous les êtres.

Mais nous autres avec nos cinq organes, quel est notre pouvoir? Nous sentons toujours malgré nous, & jamais

parce que nous le voulons ; il nous eſt impoſſible de ne pas avoir la ſenſation que notre nature nous deſtine, quand l'objet nous frappe. Le ſentiment eſt dans nous, mais il ne peut en dépendre. Nous le recevons, & comment le recevons-nous? On ſait aſſez qu'il n'y a aucun rapport entre l'air battu, & des paroles qu'on me chante, & l'impreſſion que ces paroles font dans mon cerveau.

Nous ſommes étonnés de la penſée; mais le ſentiment eſt tout auſſi merveilleux. Un pouvoir divin éclate dans la ſenſation du dernier des inſectes comme dans le cerveau de Newton. Cependant, que mille animaux meurent ſous vos yeux, vous n'êtes point inquiets de ce que deviendra leur faculté de ſentir, quoique cette faculté ſoit l'ouvrage de l'Être des êtres ; vous les regardez comme des machines de la nature, nées pour périr & pour faire place à d'autres.

Pourquoi & comment leur ſenſation ſubſiſterait-elle, quand ils n'exiſtent plus? Quel beſoin l'Auteur de tout ce qui eſt, aurait-il de conſerver des propriétés dont le ſujet eſt détruit? Il vaudrait autant dire que le pouvoir de la plante nommée ſenſitive, de retirer ſes feuilles vers ſes branches, ſubſiſte encore quand la plante n'eſt plus. Vous allez ſans doute demander, comment la ſenſation des animaux périſſant avec eux, la penſée de l'homme ne périra pas? Je ne peux répondre à cette queſtion, je n'en ſais pas aſſez pour la réſoudre. L'Auteur éternel de la ſenſation & de la penſée ſait ſeul comment il la donne, & comment il la conſerve.

Toute l'Antiquité a maintenu que rien n'eſt dans notre entendement qui n'ait été dans nos ſens. Deſcartes, dans ſes Romans, prétendit que nous avions des idées métaphyſiques avant de connaître les tettons de notre nourrice ; une Faculté de Théologie proſcrivit ce dogme, non parce

que

que c'était une erreur, mais parce que c'était une nouveauté : ensuite elle adopta cette erreur, parce qu'elle était détruite par Loke, Philosophe Anglais, & qu'il fallait bien qu'un Anglais eût tort. Enfin, après avoir changé si souvent d'avis, elle est revenue à proscrire cette ancienne vérité, que les sens sont les portes de l'entendement ; elle a fait comme les Gouvernements obérés, qui tantôt donnent cours à certains billets, & tantôt les décrient ; mais depuis long-temps personne ne veut des billets de cette Faculté.

Toutes les Facultés du monde n'empêcheront jamais les Philosophes de voir que nous commençons par sentir, & que notre mémoire n'est qu'une sensation continuée. Un homme qui naîtrait privé de ses cinq sens, serait privé de toute idée, s'il pouvait vivre. Les notions métaphysiques ne viennent que par les sens ; car comment mesurer un cercle ou un triangle, si on n'a pas vu ou touché un cercle & un triangle ? comment se faire une idée imparfaite de l'Infini, qu'en reculant des bornes ? & comment retrancher des bornes, sans en avoir vu ou senti ?

La sensation enveloppe toutes nos facultés, dit un grand Philosophe (page 128, Tome 2, Traité des Sensations.)

Que conclure de tout cela ? Vous qui lisez & qui pensez, concluez.

SONGES.

Somnia quæ ludunt animos volitantibus umbris,
Non delubra Deûm, nec ab æthere Numina mittunt,
Sed sua quisque facit.

MAis comment tous les sens étant morts dans le sommeil, y en a-t-il un interne qui est vivant ? comment vos yeux ne voyant plus, vos oreilles n'entendant

rien, voyez-vous cependant & entendez-vous dans vos rêves? Le chien est à la chasse en songe, il aboie, il suit sa proie, il est à la curée. Le Poëte fait des vers en dormant; le Mathématicien voit des figures; le Métaphysicien raisonne bien ou mal : on en a des exemples frappants.

Sont-ce les seuls organes de la machine qui agissent? est-ce l'ame pure, qui, soustraite à l'empire des sens, jouit de ses droits en liberté?

Si les organes seuls produisent les rêves de la nuit, pourquoi ne produiront-ils pas seuls les idées du jour? Si l'ame pure, tranquille dans le repos des sens, agissant par elle-même, est l'unique cause, le sujet unique de toutes les idées que vous avez en dormant, pourquoi toutes ces idées sont-elles presque toujours irrégulieres, déraisonnables, incohérentes? Quoi, c'est dans le temps où cette ame est le moins troublée, qu'il y a plus de trouble dans toutes ses imaginations! elle est en liberté, & elle est folle! Si elle était née avec des idées métaphysiques, comme l'ont dit tant d'Ecrivains qui rêvaient les yeux ouverts, ses idées pures & lumineuses de l'Etre, de l'Infini, de tous les premiers principes, devraient se réveiller en elle avec la plus grande énergie quand son corps est endormi : on ne serait jamais bon Philosophe qu'en songe.

Quelque systême que vous embrassiez, quelques vains efforts que vous fassiez pour vous prouver que la mémoire remue votre cerveau, & que votre cerveau remue votre ame, il faut que vous conveniez que toutes vos idées vous viennent dans le sommeil sans vous, & malgré vous : votre volonté n'y a aucune part. Il est donc certain que vous pouvez penser sept ou huit heures de suite, sans avoir la moindre envie de penser, & sans même être sûr que vous pensez. Pesez cela, & tâchez de deviner ce que c'est que le composé de l'animal.

Les songes ont toujours été un grand objet de superstition; rien n'était plus naturel. Un homme vivement touché de la maladie de sa maîtresse, songe qu'il la voit mourante; elle meurt le lendemain, donc les Dieux lui ont prédit sa mort.

Un Général d'Armée rêve qu'il gagne une Bataille, il la gagne en effet; les Dieux l'ont averti qu'il serait vainqueur.

On ne tient compte que des rêves qui ont été accomplis, on oublie les autres. Les Songes font une grande partie de l'Histoire ancienne, aussi-bien que les Oracles.

La Vulgate traduit ainsi la fin du verset 26 du chap. 19 du Lévitique : *Vous n'observerez point les songes*. Mais le mot *songe* n'est point dans l'Hébreu : & il serait assez étrange qu'on réprouvât l'observation des songes dans le même Livre, où il est dit que Joseph devint le bienfaicteur de l'Egypte & de sa famille, pour avoir expliqué trois songes.

L'explication des rêves était une chose si commune qu'on ne se bornait pas à cette intelligence; il fallait encore deviner quelquefois ce qu'un autre homme avait rêvé. Nabucodonosor ayant oublié un songe qu'il avait fait, ordonna à ses Mages de le deviner, & les menaça de mort s'ils n'en venaient pas à bout; mais le Juif Daniel, qui était de l'Ecole des Mages, leur sauva la vie en devinant quel était le songe du Roi, & en l'interprétant. Cette Histoire & beaucoup d'autres, pourraient servir à prouver que la Loi des Juifs ne défendait pas l'Onéiromancie, c'est-à-dire, la science des songes.



SUPERSTITION.

Chapitre tiré de Cicéron, de Seneque & de Plutarque.

PResque tout ce qui va au-delà de l'adoration d'un Être suprême, & de la soumission du cœur à ses ordres éternels, est superstition. C'en est une très-dangereuse que le pardon des crimes attachés à certaines cérémonies.

Et nigras mactant pecudes, & manibu' divis,
In ferias mittunt....
O faciles nimiùm, qui tristia crimina cædis
Flumineâ tolli posse putatis aquâ!.

Vous pensez que Dieu oubliera votre homicide, si vous vous baignez dans un fleuve, si vous immolez une brebis noire, & si on prononce sur vous des paroles. Un second homicide vous sera donc pardonné au même prix, & ainsi un troisieme; & cent meurtres ne vous coûteront que cent brebis noires & cent ablutions! Faites mieux, misérables humains, point de meurtre & point de brebis noires.

Quelle infame idée d'imaginer qu'un Prêtre d'Isis & de Cibele, en jouant des cymbales & des castagnettes, vous reconciliera avec la Divinité! Et qu'est-il donc ce Prêtre de Cibele, cet Eunuque errant, qui vit de vos faiblesses, pour s'établir médiateur entre le Ciel & vous? Quelles patentes a-t-il reçues de Dieu? Il reçoit de l'argent de vous pour marmotter des paroles, & vous pensez que l'Etre des êtres ratifie les paroles de ce Charlatan?

Il y a des ſuperſtitions innocentes : vous danſez les jours de Fêtes en l'honneur de Diane ou de Pomone, ou de quelqu'un de ces Dieux ſecondaires dont votre Calendrier eſt rempli ; à la bonne heure. La danſe eſt très-agréable, elle eſt utile au corps, elle réjouit l'ame, elle ne fait de mal à perſonne ; mais n'allez pas croire que Pomone & Vertumne vous ſachent beaucoup de gré d'avoir ſauté en leur honneur, & qu'ils vous puniſſent d'y avoir manqué. Il n'y a d'autre Pomone ni d'autre Vertumne, que la beche & le hoyau du Jardinier. Ne ſoyez pas aſſez imbéciles pour croire que votre jardin ſera grêlé ſi vous avez manqué de danſer la Pyrrhique ou la Cordace.

Il y a peut-être une ſuperſtition pardonnable & même encourageante à la vertu ; c'eſt celle de placer parmi les Dieux les grands hommes qui ont été les bienfaicteurs du Genre-humain. Il ſerait mieux ſans doute de s'en tenir à les regarder ſimplement comme des hommes vénérables, & ſur-tout de tâcher de les imiter. Vénérez ſans culte un Solon, un Thalès, un Pythagore ; mais n'adorez pas un Hercule pour avoir nettoyé les écuries d'Augias, & pour avoir couché avec cinquante filles dans une nuit.

Gardez-vous ſur-tout d'établir un culte pour des gredins qui n'ont eu d'autre mérite que l'ignorance, l'enthouſiaſme & la craſſe, qui ſe ſont fait un devoir & une gloire de l'oiſiveté & de la gueuſerie ; ceux qui au moins ont été inutiles pendant leur vie, méritent-ils l'apothéoſe après leur mort ?

Remarquez que les temps les plus ſuperſtitieux ont toujours été ceux des plus horribles crimes.



TOLÉRANCE.

QU'eſt-ce que la Tolérance ? c'eſt l'appanage de l'humanité. Nous ſommes tous pêtris de faibleſſe & d'erreurs ; pardonnons-nous réciproquement nos ſottiſes, c'eſt la premiere Loi de la nature.

Qu'à la Bourſe d'Amſterdam, de Londres, ou de Surate, ou de Baſſora, le Guebre, le Banian, le Juif, le Mahométan, le Déicole Chinois, le Bramin, le Chrétien Grec, le Chrétien Romain, le Chrétien Proteſtant, le Chrétien Quakre, trafiquent enſemble, ils ne leveront pas le poignard les uns ſur les autres pour gagner des ames à leur Religion. Pourquoi donc nous ſommes-nous égorgés preſque ſans interruption depuis le premier Concile de Nicée ?

Conſtantin commença par donner un Edit qui permettait toutes les Religions ; il finit par perſécuter. Avant lui on ne s'éleva contre les Chrétiens que parce qu'ils commençaient à faire un parti dans l'Etat. Les Romains permettaient tous les cultes, juſqu'à celui des Juifs, juſqu'à celui des Egyptiens, pour leſquels ils avaient tant de mépris. Pourquoi Rome tolérait-elle ces cultes ? C'eſt que ni les Egyptiens, ni même les Juifs ne cherchaient à exterminer l'ancienne Religion de l'Empire, ne couraient point la terre & les mers pour faire des Proſélites ; ils ne ſongeaient qu'à gagner de l'argent : mais il eſt inconteſtable que les Chrétiens voulaient que leur Religion fût la dominante. Les Juifs ne voulaient pas que la ſtatue de Jupiter fût à Jéruſalem ; mais les Chrétiens ne voulaient pas qu'elle fût au Capitole. St. Thomas a la bonne foi d'avouer que ſi les Chrétiens ne détrônerent pas les

Empereurs, c'eſt qu'ils ne le pouvaient pas. Leur opinion était que toute la terre doit être chrétienne. Ils étaient donc néceſſairement ennemis de toute la terre, juſqu'à ce qu'elle fût convertie.

Ils étaient entre eux ennemis les uns des autres ſur tous les points de leur controverſe. Faut-il d'abord regarder Jeſus-Chriſt comme Dieu; ceux qui le nient ſont anathématiſés ſous le nom d'Ebionites, qui anathématiſent les Adorateurs de Jeſus.

Quelques-uns d'entre eux veulent-ils que tous les biens ſoient communs, comme on prétend qu'ils l'étaient du temps des Apôtres; leurs adverſaires les appellent Nicolaïtes, & les accuſent des crimes les plus infames. D'autres prétendent-ils à une dévotion myſtique; on les appelle Gnoſtiques; & on s'éleve contre eux avec fureur. Marcion diſpute-t-il ſur la Trinité, on le traite d'Idolâtre.

Tertullien, Praxéas, Origené, Novat, Novatien, Sabellius, Donat, ſont tous perſécutés par leurs freres avant Conſtantin; & à peine Conſtantin a-t-il fait régner la Religion Chrétienne, que les Athanaſiens & les Euſébiens ſe déchirent; & depuis ce temps l'Egliſe Chrétienne eſt inondée de ſang juſqu'à nos jours.

Le Peuple Juif était, je l'avoue, un Peuple bien barbare. Il égorgeait ſans pitié tous les habitants d'un malheureux petit Pays, ſur lequel il n'avait pas plus de droit qu'il n'en a ſur Paris & ſur Londres. Cependant quand Naaman eſt guéri de ſa lepre pour s'être plongé ſept fois dans le Jourdain; quand, pour témoigner ſa gratitude à Eliſée, qui lui a enſeigné ce ſecret, il lui dit qu'il adorera le Dieu des Juifs par reconnaiſſance, il ſe réſerve la liberté d'adorer auſſi le Dieu de ſon Roi. Il en demande permiſſion à Eliſée, & le Prophete n'héſite pas à la lui donner. Les Juifs adoraient leur Dieu; mais ils n'étaient jamais

étonnés que chaque Peuple eût le sien. Ils trouvaient bon que Chamos eût donné un certain District aux Moabites, pourvu que leur Dieu leur en donnât aussi un. Jacob n'hésita pas à épouser les filles d'un Idolâtre. Laban avait son Dieu, comme Jacob avait le sien. Voilà des exemples de tolérance chez le Peuple le plus intolérant & le plus cruel de toute l'Antiquité; nous l'avons imité dans ses fureurs absurdes, & non dans son indulgence.

Il est clair que tout particulier qui persécute un homme, son frere, parce qu'il n'est pas de son opinion, est un monstre. Cela ne souffre pas de difficulté. Mais le Gouvernement ! mais les Magistrats ! mais les Princes ! comment en useront-ils envers ceux qui ont un autre culte que le leur ? Si ce sont des Etrangers puissants, il est certain qu'un Prince fera alliance avec eux. François I, très-Chrétien, s'unira avec les Musulmans contre Charlequint, très-Chrétien. François I donnera de l'argent aux Luthériens d'Allemagne, pour les soutenir dans leur révolte contre l'Empereur; mais il commencera, selon l'usage, par faire brûler les Luthériens chez lui. Il les paie en Saxe par politique; il les brûle par politique à Paris. Mais qu'arrivera-t-il ? Les persécutions font des Prosélites. Bientôt la France sera pleine de nouveaux Protestants. D'abord ils se laisseront pendre, & puis ils pendront à leur tour. Il y aura des guerres civiles. Puis viendra la St. Barthelemi, & ce coin du monde sera pire que tout ce que les anciens & les modernes ont jamais dit de l'enfer.

Insensés, qui n'avez jamais pu rendre un culte pur au Dieu qui vous a faits ! Malheureux, que l'exemple des Noachides, des Lettrés Chinois, des Parsis, & de tous les Sages, n'ont jamais pu conduire ! Monstres, qui avez besoin de superstitions, comme le gesier des corbeaux a besoin de charognes ! On vous l'a déjà dit, & on n'a autre chose à

apostat par ses Freres; & le Chrétien Carpocratien expirait sous le glaive des bourreaux Romains, excommunié par le Chrétien Ebionite, lequel Ebionite était anathématisé par le Sabellier.

Cette horrible discorde, qui dure depuis tant de siecles, est une leçon bien frappante que nous devons mutuellement nous pardonner nos erreurs: la discorde est le grand mal du Genre-humain, & la Tolérance en est le seul remede.

Il n'y a personne qui ne convienne de cette vérité, soit qu'il médite de sang froid dans son cabinet, soit qu'il examine paisiblement la vérité avec ses amis. Pourquoi donc les mêmes hommes qui admettent en particulier l'indulgence, la bienfaisance, la justice, s'élevent-ils en public avec tant de fureur contre ces vertus? Pourquoi? C'est que leur intérêt est leur Dieu, c'est qu'ils sacrifient tous à ce monstre qu'ils adorent.

Je possede une dignité & une puissance que l'ignorance & la crédulité ont fondée; je marche sur les têtes des hommes prosternés à mes pieds: s'ils se relevent & me regardent en face, je suis perdu; il faut donc les tenir attachés à la terre avec des chaînes de fer.

Ainsi ont raisonné des hommes que des siecles de fanatisme ont rendus puissants. Ils ont d'autres puissants sous eux, & ceux-ci en ont d'autres encore, qui tous s'enrichissent des dépouilles du pauvre, s'engraissent de son sang, & rient de son imbécillité. Ils détestent tous la Tolérance, comme des partisans enrichis aux dépens du Public craignent de rendre leurs comptes, & comme des Tyrans redoutent le mot de liberté. Pour comble enfin, ils soudoient des Fanatiques, qui crient à haute voix: Respectez les absurdités de mon Maître, tremblez, payez, & taisez-vous.

C'est ainsi qu'on en usa long-temps dans une grande partie de la terre; mais aujourd'hui, que tant de Sectes se ba-

lancent par leur pouvoir, quel parti prendre avec elles? Toute Secte, comme on sait, est un titre d'erreur; il n'y a point de Sectes de Géometres, d'Algébristes, d'Arithméticiens, parce que toutes les propositions de Géométrie, d'Algebre, d'Arithmétique sont vraies. Dans toutes les autres Sciences on peut se tromper. Quel Théologien, Thomiste ou Scotiste, oserait dire sérieusement qu'il est sûr de son fait?

S'il est une Secte qui rappelle les temps des premiers Chrétiens, c'est sans contredit celle des Quakres. Rien ne ressemble plus aux Apôtres. Les Apôtres recevaient l'esprit, & les Quakres reçoivent l'esprit. Les Apôtres & les Disciples parlaient trois ou quatre à la fois dans l'assemblée au troisieme étage, les Quakres en font autant au raiz de chaussée. Il était permis, selon saint Paul, aux femmes de prêcher; & selon le même saint Paul, il leur était défendu. Les Quakresses prêchent en vertu de la premiere permission.

Les Apôtres & les Disciples juraient par oui & par non, les Quakres ne jurent pas autrement.

Point de dignité, point de parure différente parmi les Disciples & les Apôtres. Les Quakres ont des manches sans boutons, & sont tous vêtus de la même maniere.

Jesus-Christ ne baptisa aucun de ses Apôtres, les Quakres ne sont point baptisés.

Il serait aisé de pousser plus loin le parallele; il serait encore plus aisé de faire voir combien la Religion Chrétienne d'aujourd'hui differe de la Religion que Jesus a pratiquée. Jesus était Juif, & nous ne sommes point Juifs. Jesus s'abstenait de porc parce qu'il est immonde, & du lapin parce qu'il rumine & qu'il n'a point le pied fendu; nous mangeons hardiment du porc parce qu'il n'est point pour nous immonde, & nous mangeons du lapin qui a le pied fendu, & qui ne rumine pas.

Jeſus était circoncis, & nous gardons notre prépuce. Jeſus mangeait l'agneau Paſcal avec des laitues, il célébrait la fête des Tabernacles; & nous n'en faiſons rien. Il obſervait le Sabath, & nous l'avons changé; il ſacrifiait, & nous ne ſacrifions point.

Jeſus cacha toujours le myſtere de ſon Incarnation & de ſa Dignité, il ne dit point qu'il était égal à Dieu. St. Paul dit expreſſément, dans ſon Epitre aux Hébreux, que Dieu a créé Jeſus inférieur aux Anges; & malgré toutes les paroles de St. Paul, Jeſus a été reconnu Dieu au Concile de Nicée.

Jeſus n'a donné au Pape ni la Marche d'Ancone, ni le Duché de Spolette; & cependant le Pape les poſſede de droit divin.

Jeſus n'a point fait un Sacrement du Mariage ni du Diaconat; & chez nous le Diaconat & le Mariage ſont des Sacrements.

Si l'on veut bien y faire attention, la Religion Catholique Apoſtolique & Romaine eſt, dans toutes ſes cérémonies & dans tous ſes dogmes l'oppoſé de la Religion de Jeſus.

Mais quoi! faudra-t-il que nous judaïſions tous, parce que Jeſus à judaïſé toute ſa vie?

S'il était permis de raiſonner conſéquemment en fait de Religion, il eſt clair que nous devrions tous nous faire Juifs, puiſque Jeſus-Chriſt, notre Sauveur, eſt né Juif, a vécu Juif, eſt mort Juif, & qu'il a dit expreſſément qu'il accompliſſait, qu'il rempliſſait la Religion Juive. Mais il eſt plus clair encore que nous devons nous tolérer mutuellement, parce que nous ſommes tous faibles, inconſéquents, ſujets à la mutabilité, à l'erreur; un roſeau couché par le vent dans la fange, dira-t-il au roſeau voiſin, couché dans un ſens contraire : *Rampe à ma façon, miſérable, ou je préſenterai requête pour qu'on t'arrache & qu'on te brûle?*

TYRANNIE.

ON appelle Tyran, le Souverain qui ne connaît de Loix que son caprice, qui prend le bien de ses Sujets, & qui ensuite les enrôle pour aller prendre celui de ses voisins. Il n'y a point de ces Tyrans-là en Europe.

On distingue la Tyrannie d'un seul, & celle de plusieurs. Cette Tyrannie de plusieurs serait celle d'un Corps qui envahirait les droits des autres Corps, & qui exercerait le despotisme à la faveur des Loix corrompues par lui. Il n'y a pas non plus de cette espece de Tyrans en Europe.

Sous quelle Tyrannie aimeriez-vous mieux vivre? Sous aucune; mais s'il fallait choisir, je détesterais moins la Tyrannie d'un seul que celle de plusieurs. Un Despote a toujours quelques bons moments; une assemblée de Despotes n'en a jamais. Si un Tyran me fait une injustice, je peux le désarmer par sa Maîtresse, par son Confesseur, ou par son Page; mais une compagnie de graves Tyrans est inaccessible à toutes les séductions. Quand elle n'est *pas injuste*, elle est au moins dure, & jamais elle ne répand de graces.

Si je n'ai qu'un Despote, j'en suis quitte pour me ranger contre un mur lorsque je le vois passer, ou pour me prosterner, ou pour frapper la terre de mon front, selon la coutume du Pays; mais s'il y a une compagnie de cent Despotes, je suis exposé à répéter cette cérémonie cent fois par jour, ce qui est très-ennuyeux à la longue quand on n'a pas les jarrets souples. Si j'ai une Métairie dans le voisinage de l'un de nos Seigneurs, je suis écrasé; si je plaide contre un parent des parents d'un de nos Seigneurs, je suis ruiné. Comment faire? J'ai peur que dans ce monde on ne soit réduit à être enclume ou marteau; heureux qui échappe à cette alternative!

VERTU.

QU'eſt-ce que vertu ? Bienfaiſance envers le prochain. Puis-je appeller vertu autre choſe que ce qui me fait du bien ? Je ſuis indigent, tu es libéral ; je ſuis en danger, tu me ſecoures ; on me trompe, tu me dis la vérité ; on me néglige, tu me conſoles ; je ſuis ignorant, tu m'inſtruis : je t'appellerai ſans difficulté vertueux. Mais que deviendront les Vertus cardinales & théologales ? Quelques-unes reſteront dans les Ecoles.

Que m'importe que tu ſois tempérant ? C'eſt un précepte de ſanté que tu obſerves ; tu t'en porteras mieux, & je t'en félicite. Tu as la Foi & l'Eſpérance, je t'en félicite encore davantage ; elles te procureront la vie éternelle. Tes vertus théologales ſont des dons céleſtes ; tes cardinales ſont d'excellentes qualités qui ſervent à te conduire : mais elles ne ſont point vertu par rapport à ton prochain. Le prudent ſe fait du bien, le vertueux en fait aux hommes. St. Paul a eu raiſon de te dire que la Charité l'emporte ſur la Foi, ſur l'Eſpérance.

Mais quoi, n'admettra-t-on de vertus que celles qui ſont utiles au prochain ! Eh comment puis-je en admettre ? Nous vivons en ſociété ; il n'y a donc de véritablement bon pour nous que ce qui fait le bien de la Société. Un Solitaire ſera ſobre, pieux ; il ſera revêtu d'un cilice : eh bien, il ſera Saint ; mais je ne l'appellerai vertueux que quand il aura fait quelque acte de vertu dont les autres hommes auront profité. Tant qu'il eſt ſeul, il n'eſt ni bienfaiſant ni malfaiſant, il n'eſt rien pour nous. Si St. Bruno a mis la paix dans les familles, s'il a ſecouru l'indigence, il a été vertueux ; s'il a jeûné, prié dans la ſolitude, il a été un Saint. La vertu en-

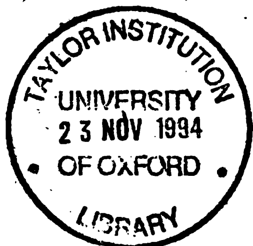
tre les hommes est un commerce de bienfaits; celui qui n'a nulle part à ce commerce, ne doit point être compté. Si ce Saint était dans le monde, il y ferait du bien sans doute; mais tant qu'il n'y sera pas, le monde aura raison de ne lui pas donner le nom de vertueux; il sera bon pour lui, & non pour nous.

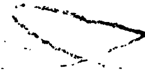
Mais, me dites-vous, si un Solitaire est gourmand, ivrogne, livré à une débauche secrete avec lui-même, il est vicieux; il est donc vertueux s'il a les qualités contraires. C'est de quoi je ne peux convenir; c'est un très-vilain homme s'il a les défauts dont vous parlez: mais il n'est point vicieux, méchant, punissable par rapport à la Société, à qui ses infamies ne font aucun mal. Il est à présumer que s'il rentre dans la Société il y fera du mal, qu'il y sera très-vicieux; & il est même bien plus probable que ce sera un méchant homme, qu'il n'est sûr que l'autre Solitaire tempérant & chaste, sera un homme de bien; car dans la Société les défauts augmentent, & les bonnes qualités diminuent.

On fait une objection bien plus forte; Néron, le Pape Alexandre VI, & d'autres monstres de cette espece, ont répandu des bienfaits; je réponds hardiment qu'ils furent vertueux ce jour-là.

Quelques Théologiens disent que le divin Empereur Antonin n'était pas vertueux, que c'était un Stoïcien entêté, qui, non content de commander aux hommes, voulait encore être estimé d'eux, qu'il rapportait à lui-même le bien qu'il faisait au Genre-humain, qu'il fut toute sa vie juste, laborieux, bienfaisant par vanité, & qu'il ne fit que tromper les hommes par ses vertus; je m'écrie alors: Mon Dieu, donnez-nous souvent de pareils frippons!

F I N.





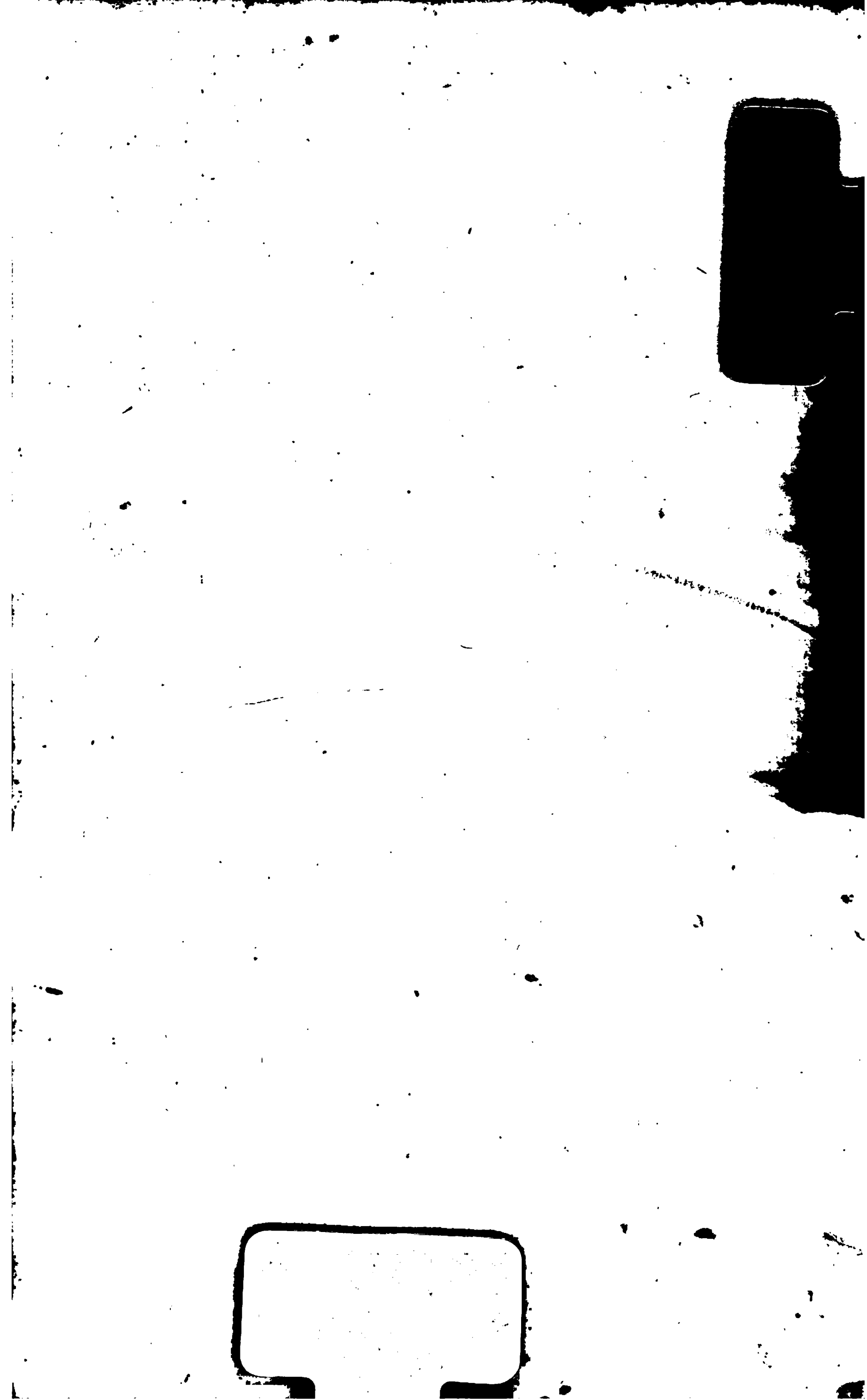
13 14 15

2-
3

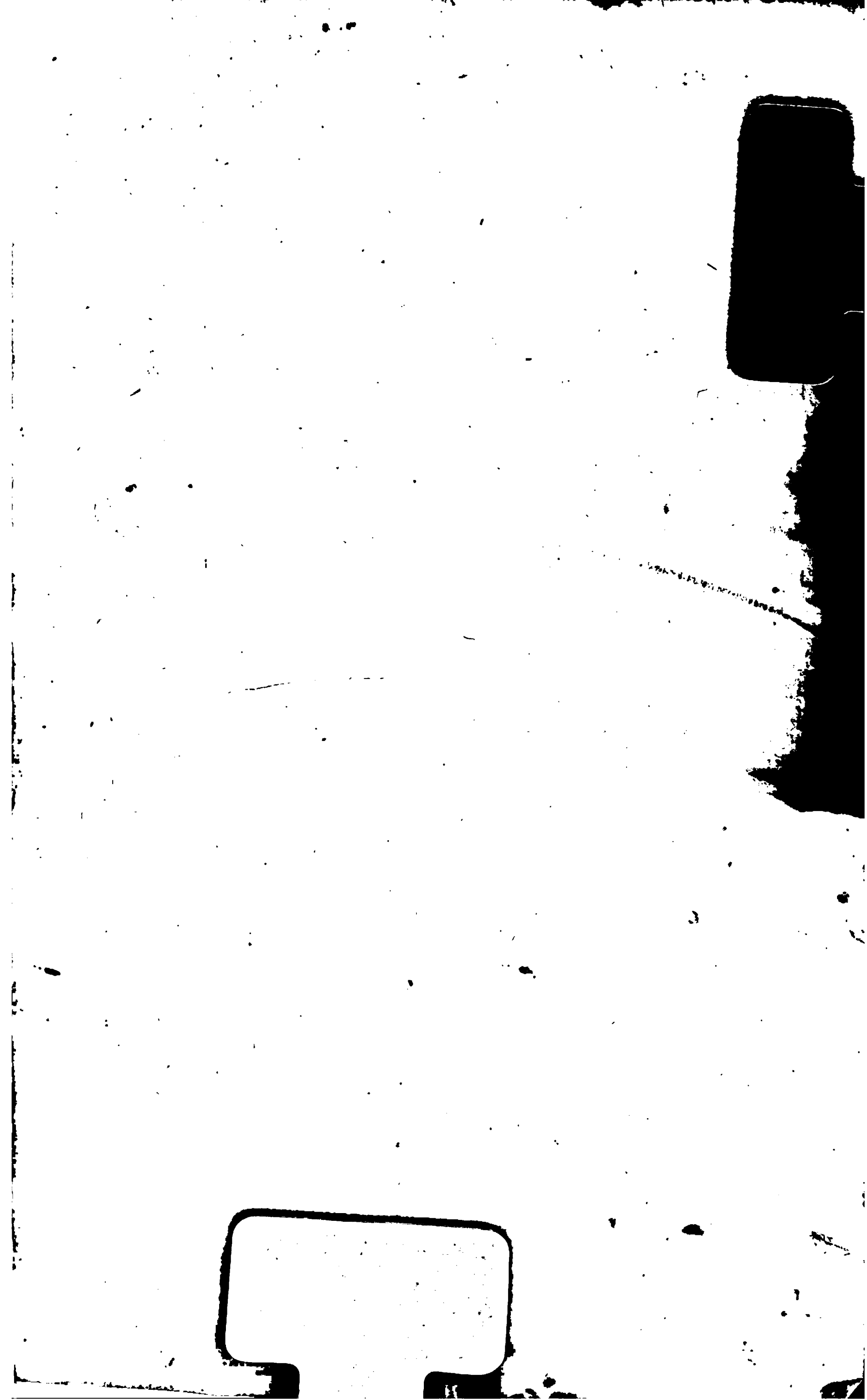
12 13 19

2 2-20 20

Professor P. H. Meyer
14. 11. 94
[DONATION]



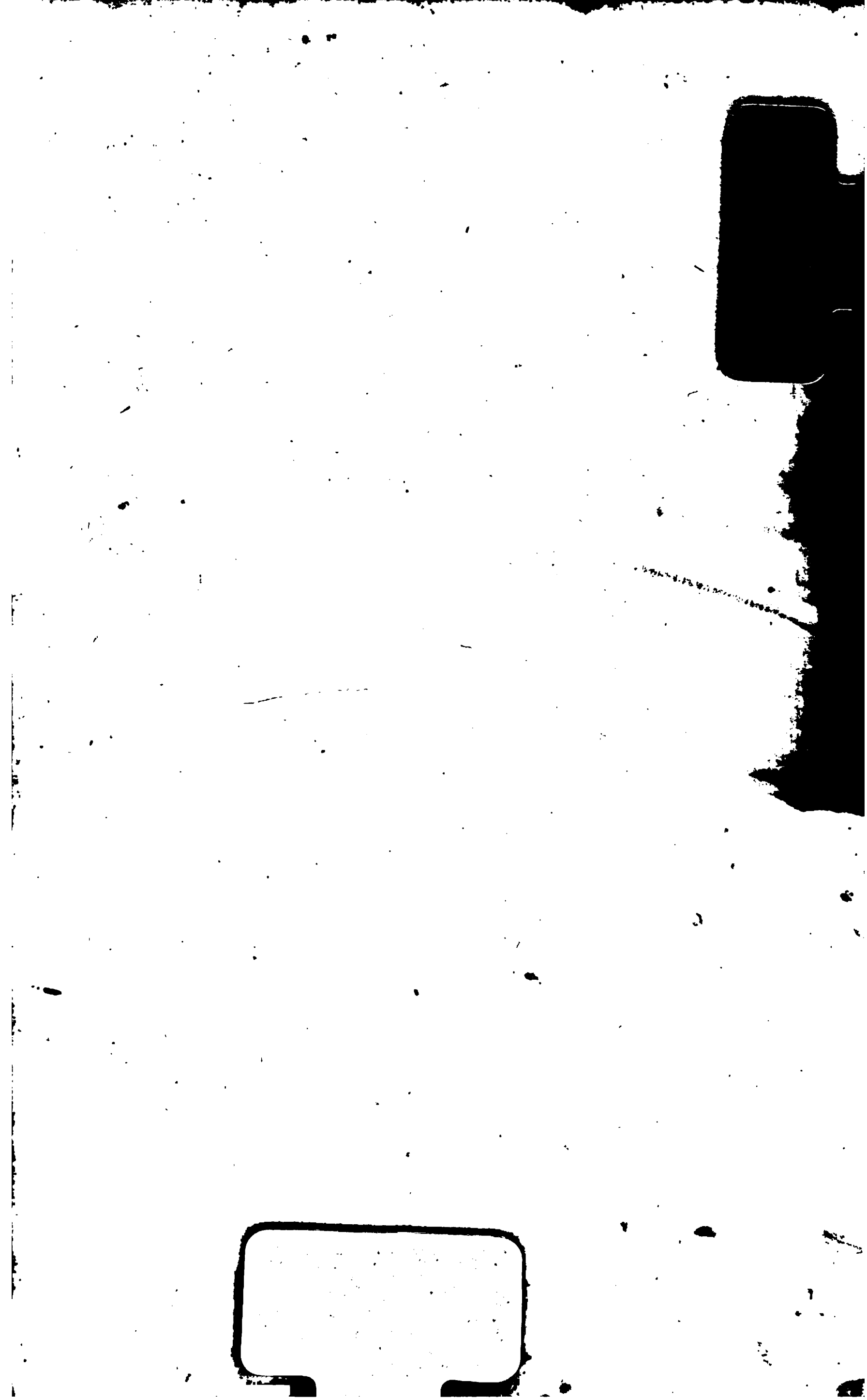
Professor P. H. Meyer
14. 11. 94
[DONATION]



Professor P. H. Meyer

14. 11. 94

[DONATION]



Professor P. H. Meyer

14. 11. 94

[DONATION]

